

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01589833 1

91401
13

LA

CHANSON DE ROLAND

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

LA CHANSON DE ROLAND

TRADUCTION
PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION ET ACCOMPAGNÉE
D'UN COMMENTAIRE

PAR
LÉON GAUTIER
MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES CHARTES

OUVRAGE COURONNÉ
PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES

VINGT-DEUXIÈME ÉDITION

ÉDITION POPULAIRE

ILLUSTRÉE

PAR

OLIVIER MERSON, CHIFFLART, FERAT et ZIER

TOURS
ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC XCV

PQ
1517
G4
1895



PRÉFACE



on rêve, en 1865, — lorsque je commençais à m'occuper de cette chère Chanson de Roland, — était de la faire pénétrer dans l'enseignement secondaire et de lui conquérir, dans toutes les classes de la société, une nouvelle et durable popularité. J'étais fort ambitieux, comme on le voit, et cependant ce rêve, que je croyais irréalisable, a été réalisé.

Il y a quelques années, le Roland était désigné par les deux Agrégations des « classes supérieures » et des « classes de grammaire » ; peu de temps après, il était officiellement placé au nombre des classiques à l'usage des élèves de seconde. Un de mes bons amis, lisant en mon âme le plaisir que devait me causer un coup d'État aussi inattendu, écrivait ces jours derniers dans la Revue des questions historiques que « le jour où j'appris cette heureuse nouvelle, j'avais dû illuminer toutes mes fenêtres en verres de couleur. » La vérité est que j'en fus comblé de joie, et je n'ai vraiment aucune raison de le cacher.

Ce n'était encore là, néanmoins, qu'une satisfaction incomplète, et je n'avais pas encore réussi, comme je le souhaitais, à faire parvenir le vieux poème à l'adresse du vrai peuple, des femmes et des enfants.

Mes éditeurs ont consenti à s'associer à ce vœu, et voici qu'ils publient cette nouvelle édition, qui est d'allure populaire.

Ici, pas d'érudition, pas de subtilités philologiques, pas d'appareil ennuyeux. Le texte même du onzième siècle, si difficile et si rude d'aspect, n'est pas mis intégralement sous les yeux de nos lecteurs, et l'on en a seulement imprimé quelques extraits à l'usage des colléges et en vue des examens universitaires. Une Introduction très sommaire, une traduction commentée : c'est tout. Rien de plus vulgarisateur, rien de plus net. Il me semble qu'une jeune pensionnaire, qu'un collégien de douze ans, un ouvrier et un paysan, comprendront tout en ce livre véritablement élémentaire. Et, à force de le leur faire comprendre, j'espère bien que je finirai par le leur faire aimer.

A un livre aussi populaire on n'a pas voulu refuser la parure d'une illustration originale. MM. Olivier Merson, aujourd'hui membre de

l'Institut, Zier et Ferat, ont taillé leurs meilleurs crayons et en ont fait sortir de charmants dessins, pleins de couleur locale, de chaleur et de vie, que M. Méaulle a gravés avec intelligence et amour. L'un de ces excellents artistes, M. Zier, est allé chercher ses inspirations dans les lieux mêmes qui furent le théâtre du célèbre désastre de 778; il est resté quinze jours aux alentours de Ronceraux, et ses paysages joignent à d'autres charmes l'attrait d'une exactitude réelle. C'est ce que personne encore n'avait eu l'idée de faire, et le lecteur voudra bien nous tenir compte d'une innovation qui, pour être tardive, n'en est pas moins appréciable et heureuse.

Et maintenant qu'elle aille, sous cette forme nouvelle, qu'elle aille, ma vieille chanson, faire du bien aux intelligences françaises et aux cœurs français.

Qu'elle aille proclamer partout, — avec sa mâle et noble voix qui sait si bien faire comprendre, — cette vérité pour laquelle j'ai travaillé et lutté depuis plus de vingt ans : « La France ne date pas de 1789 ; « la France du onzième siècle était déjà grande et belle, puissante et « aimée ; la France enfin compte quatorze cents ans d'existence et de « gloire. » Qu'elle parle de la sorte, et on l'écouterà.

Qu'elle aille réveiller au fond des âmes l'amour pour la chère patrie française, et augmenter parmi nous la somme de la virilité nécessaire. Qu'elle fasse des hommes, qu'elle fasse des Français, qu'elle fasse des chrétiens.

Nous en avons besoin.

LÉON GAUTIER.

INTRODUCTION

I. — AVANT-PROPOS ET DÉDICACE

Tous ceux qui ignorent notre vieille poésie nationale, à tous ceux qui ont souci de la connaître, nous dédions ces quelques pages.

La France, qui est la plus épique de toutes les nations modernes, a jadis possédé deux cents poèmes populaires consacrés à des héros chrétiens, à des héros français.

Ces poèmes étaient chantés¹, et se rattachaient par leur sujet à certaines familles héroïques, à certaines *gestes*. De là leur nom de « Chansons de geste ».

Imaginez de longs récits poétiques où plusieurs milliers de vers sont inégalement distribués en un certain nombre de tirades ou *laisses*. Et figurez-vous, dans chacun de ces couplets, tous les vers terminés à l'origine par les mêmes assonances, et, plus tard, par les mêmes rimes². Telles sont les Chansons de geste ; tels sont ces chants épiques de la France que toute l'Europe a connus,

¹ Ils étaient chantés par des chanteurs populaires nommés « jongleurs », dont



nous parlerons plus loin, et que l'on peut comparer aux aèdes des Grecs, aux bardes des Gaulois, aux scaldes des

Scandinaves. Voy., p. 43, une représentation de jongleur empruntée à un manuscrit du xv^e siècle. Nous en donnons ici un type d'après le ms. lat. 1749 de la Bibliothèque nationale (xiii^e siècle).

² Comme nous le verrons plus loin, l'*assonance* porte uniquement sur la dernière voyelle accentuée (justise, ire, vie, reïne, crient, vile, caitive, etc.). La rime, au contraire, porte à la fois sur cette dernière voyelle sonore et sur ce qui vient après elle, et vie ne RIME qu'avec finie, ennemie, mie, estultie, flurie, etc.

imités et traduits, et qui ont fait le tour du monde avec nos traditions et notre gloire.

Or la plus antique, la plus célèbre, la plus belle de toutes les Chansons de geste, c'est la *Chanson de Roland*.

Nous allons parler de la *Chanson de Roland*.

Notre vœu le plus cher, c'est qu'après nous avoir entendu, les femmes mêmes et les enfants connaissent, admirent et respectent le plus beau monument, le type le plus achevé de l'Épopée française.

C'est notre vœu, parce qu'on ne saurait aimer le *Roland* sans aimer plus vivement la France.

II. — L'HISTOIRE

Le 15 août 778¹, au fond d'une petite vallée des Pyrénées qui est encore aujourd'hui connue sous le nom de Roncevaux, il se passa un drame terrible, dont le retentissement devait être incomparable, et qui allait, durant plusieurs siècles, inspirer les poètes de toutes les nations chrétiennes.

Le roi des Francs, Charles, revenait de cette expédition d'Espagne où il n'avait été qu'à moitié vainqueur. Attiré là-bas par les divisions des princes musulmans, il s'était généreusement proposé de délivrer l'Église du joug des Sarrasins; mais il n'avait point poussé au delà de l'Èbre. Il avait réussi devant Pampelune, mais échoué devant Saragosse. Et il s'en revenait assez tristement, ayant mille projets en tête.

Dans son arrière-garde se trouvaient Roland, le préfet de la Marche de Bretagne; Anselme, le comte du palais; Eggihard, le « prévôt de la table royale »: toute l'élite de sa cour, tous les chefs de son armée.

La grande armée avait passé sans encombre.

Mais tout à coup, au moment où l'arrière-garde arrivait en ce passage étroit de la montagne qu'indique la petite chapelle d'Ibagneta, un bruit formidable se fit entendre dans le bois épais dont cette partie des Pyrénées est encore couverte. Des milliers d'hommes en sortirent et se jetèrent sur les soldats de Charles. Ces agresseurs inattendus, c'étaient les Gascons, que tentait l'espoir d'un

¹ Cette date a été tout récemment établie. M. Dümmler a découvert (dans le manuscrit latin de la Bibliothèque nationale 4841) l'épithaphe datée d'un des guerriers francs morts à Roncevaux, du sénéchal Eggihard.

gros butin, et qui d'ailleurs, — comme tous les montagnards, — n'aimaient pas que l'on violât ainsi leurs montagnes. Ils précipitèrent les Francs dans le petit vallon qui est là tout près, afin de se donner la joie de les égorgier tout à leur aise. Et, de fait, ils les égorgèrent jusqu'au dernier.

C'est ainsi que mourut Roland.

L'histoire ajoute que les Gascons se dispersèrent, que leur crime



Fig. I. — Vue de la chapelle d'Ibagneta et du passage où l'on suppose qu'a eu lieu le désastre de Roncevaux.

demeura impuni, et que Charles en ressentit une longue et cruelle douleur.

Tel est le fait que raconte Eginhard au chapitre neuvième de sa *Vie de Charlemagne*. On en trouve également le récit dans les célèbres *Annales* qui ont été si longtemps attribuées à ce même Eginhard, comme aussi dans les vers du Poète saxon et dans la chronique de l'Astronome limousin¹.

Malgré les réticences de tous ces narrateurs, il est aisé de voir que ce désastre fut considérable. L'intensité de la légende prouve

¹ Nous avons publié ailleurs les textes très importants sur lesquels s'appuie toute notre Légende, et d'où notre Chanson est sortie. Ce sont les suivants : 1^o Eginhard, *Vita Karoli*, ix. — 2^o *Annales* longtemps attribuées à Eginhard, et qui sont l'œuvre d'Angilbert, ann. 778, reproduites par le Poète saxon, *Historigens de France*, V, 143. — 3^o L'Astronome limousin, *Vita Hludovici*, dans Pertz, *Scriptores*, II, 608. = Voy. notre 8^o édition, pp. XIII, XIV.

assez clairement que les historiens ont atténué l'importance de la défaite : un simple accident d'arrière-garde n'aurait jamais produit un tel dégagement de poésie.

Quoi qu'il en soit, voilà le fait QUI A DONNÉ LIEU A TOUTE NOTRE LÉGENDE ; voilà le fait QUI EN A ÉTÉ LE GERME.

Car toute légende a rigoureusement besoin d'un germe historique ;

Et la légende de Roland est sortie tout entière de ces huit mots d'Eginhard : *In quo prælio Hruodlandus, Britannici limitis præfectus, interficitur*. O petits commencements d'une grande chose !

III. — LA LÉGENDE

Dès le lendemain de la catastrophe de Roncevaux, la Légende, — cette infatigable travailleuse et qui ne reste jamais les bras croisés, — se mit à travailler sur ce fait profondément épique. Et nous allons assister d'un œil curieux à ce long et multiple labeur.

Elle commença tout d'abord par exagérer les proportions de la défaite. Le souvenir de la grande invasion des Sarrasins en 793 et des deux révoltes des Gascons en 812 et 824 se mêlèrent vaguement, dans la mémoire du peuple, aux souvenirs de Roncevaux et accrurent l'importance du combat, déjà célèbre, où Roland avait succombé.

En second lieu, la Légende établit des rapports de parenté entre Charlemagne et ce Roland, dont elle fit décidément le centre de tout ce récit et le héros de tout ce drame.

Par un nouvel effort d'imagination, elle supposa alors que les Français avaient été trahis par un des leurs, et inventa un traître auquel fut un jour attaché le nom de Ganelon.

Ensuite elle perdit de vue les véritables vainqueurs, qui étaient les Gascons, pour mettre uniquement cette victoire sur le compte des Sarrasins, qui étaient peu à peu devenus les plus grands ennemis du nom chrétien.

Et enfin, ne pouvant s'imaginer qu'un tel crime fût demeuré impuni, la Légende raconta tour à tour les représailles de Charles contre les Sarrasins et contre Ganelon. Car, dans toute épopée comme dans tout drame, il faut, de toute nécessité, que l'Innocence soit récompensée et le Vice puni.

Tels sont les cinq premiers travaux de la Légende.

Mais il en est encore deux autres que nous ne saurions passer sous silence.

Dès la fin du ix^e siècle, les mœurs et les idées féodales s'introduisirent fort naturellement dans notre récit légendaire, dont elles changèrent peu à peu la physionomie primitive.

Puis, vers la fin du x^e siècle, plusieurs personnages nouveaux firent leur apparition dans la tradition rolandienne. C'est alors, — pour plaire au comte d'Anjou Geoffroy et au duc de Normandie Richard¹, — c'est alors sans doute que les personnages de Geoffroy et de Richard furent imaginés par quelque poète adulateur.

Il est possible qu'une *Chanson de Roland*, antérieure à la nôtre, (elle serait de la fin du x^e ou du commencement du xi^e siècle), ait eu pour auteur un Angevin, et c'est ce qui expliquerait le rôle considérable de Thierry l'Angevin à la fin de ce récit épique. Cette chanson est peut-être celle dont s'est servi le faux Turpin, et l'on peut, en effet, constater dans sa Chronique un état de la légende plus ancien que dans notre poème. Mais, dans l'état actuel de la science, ce ne sont là que des hypothèses.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en ce qui concerne notre *Roland*, la Légende a modifié l'histoire à sept reprises et de sept façons différentes. Ce grand mouvement a commencé vers la fin du viii^e siècle, et il était achevé au commencement du xi^e.

C'est ce que nous appellerions volontiers les « sept travaux de la Légende ». Et nous venons de les faire successivement passer sous les yeux de nos lecteurs.

IV. — LES PREMIERS CHANTS

Que, dès le règne de Charlemagne, il ait existé des chants populaires spécialement consacrés à Roncevaux et à Roland, la chose ne paraît pas douteuse. Qu'aucun de ces chants ne soit parvenu jusqu'à nous, le fait n'est que trop certain.

Mais quelle pouvait bien être la nature de ces chants primitifs?

Ici les érudits se divisent en deux groupes : les uns affirment que ces premiers chants ont été épiques ; les autres n'y voient que des cantilènes, ou, pour parler plus clairement, de vraies chansons populaires, semblables aux rondes de nos enfants ou à ces plaintes naïves que certains chanteurs font entendre dans les rues de nos villages ou de nos villes.

¹ Geoffroy Grise-Gonnelle mourut en 987, et Richard Sans-Peur en 996.

Rien ne se ressemble moins que ces deux familles de poèmes, et leurs caractères n'ont rien de commun.

L'épopée, qui présente toujours un certain développement, est toujours chantée par les gens du métier. Tels furent les aèdes chez les Grecs, tels furent ces chanteurs de nos vieux poèmes français qu'on appelle les jongleurs.

Les cantilènes, au contraire, qui sont courtes et faciles à retenir, sont chantées par tout un peuple.

Or nous possédons deux textes historiques qui nous font voir, en effet, tout un peuple occupé en France à chanter certains poèmes rapides et brefs.

En 620, saint Faron, qui devait être un jour évêque de Meaux, sauva la vie à certains ambassadeurs saxons que Clotaire voulait faire périr. Cette belle action se mêla fort naturellement, dans les souvenirs du peuple, à la grande victoire que ce même Clotaire remporta, deux ans plus tard, sur toute la nation saxonne. De là une chanson populaire dont Helgaire, le biographe de saint Faron, nous a transmis quelques fragments au ix^e siècle, et dont il nous dit « qu'elle était sur toutes les lèvres, et que les femmes la chantaient en chœur en battant des mains ¹ ». Certes, de tels mots ne sauraient s'appliquer à un chant épique.

Conteste-t-on la valeur de ce premier texte, en voici un second qu'aucun juge ne saurait récuser. Il s'agit de cet autre Roland, de cet illustre capitaine de Charlemagne, de ce Guillaume qui a donné naissance à l'une de nos trois grandes gestes, de ce duc d'Aquitaine qui, en 793, sauva la France des Sarrasins, de ce vaincu de Villedaigne dont la popularité se peut comparer à celle du vaincu de Roncevaux ².

Un biographe de Guillaume (il vivait au commencement du xii^e siècle) nous apprend que son héros était l'objet de mille chants populaires : « Quels sont les chœurs de jeunes gens, quelles sont les assemblées des peuples, quelles sont surtout les réunions des chevaliers et des nobles, quelles sont les veilles religieuses qui ne

¹ *Vita sancti Faronis, Meldensis episcopi; Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*, sæcul. II, p. 617. — *Historiens de France*, III, p. 505.

² Guillaume avait été nommé par Charles en 790 duc de Septimanie, de Toulouse ou d'Aquitaine. En 793, Hescham, successeur d'Abd-al-Raman II, proclama l'*Algihad* ou guerre sainte, et cent mille Sarrasins envahirent la

France. Guillaume alla au-devant d'eux, les rencontra près de la rivière de l'Orbieu, à Villedaigne, leur livra bataille, fut vaincu malgré des prodiges de valeur, mais força par cette résistance les Sarrasins à repasser en Espagne. Ce même Guillaume se retira en 806 au monastère de Gellone, qu'il avait fondé, et y mourut en odeur de sainteté le 28 mai 812.

fassent doucement retentir, qui ne chantent son histoire en cadence, *modulatis vocibus*¹ ?

De ce texte si important on peut tirer deux conclusions.

La première, c'est qu'il ne s'agit point ici de chants épiques. Une épopée, en effet, n'a jamais été chantée en chœur par toute une nation. Elle est bien trop longue et bien trop compliquée. Et tous les termes du biographe de Guillaume ne conviennent réellement qu'à des chants courts, vifs, populaires, mélodiques, moitié narratifs et moitié lyriques, tels que nous en posséderons plus tard un si grand nombre.

Notre seconde conclusion paraîtra sans doute aussi rigoureuse.

Si Guillaume a donné lieu à des chants populaires, il n'a pu en



Fig. 2. — Un jongleur. — D'après le ms. lat. n° 18 de la Bibliothèque nationale, f° 491 (xv^e siècle).

être autrement de notre Roland, dont la gloire était, à tout le moins, aussi considérable.

Donc nous pouvons textuellement appliquer à Roland tout ce que le biographe de Guillaume nous apprend ici de son héros : Roland, lui aussi, a été chanté par tout un peuple.

Et nous ajouterons que ces premiers chants, ici encore, étaient nécessairement lyriques.

L'Épopée n'est venue que plus tard.

Nous avons autrefois pensé que les auteurs de nos plus anciens poèmes n'avaient guère eu qu'à souder ensemble ces cantilènes populaires pour en faire une seule et même chanson de geste. « Les premières chansons de geste, avons-nous dit, n'ont été que des bouquets ou des chapelets de cantilènes. »

¹ *Acta sanctorum maii*, VI, 811.

Cette opinion était excessive. Nous sommes aujourd'hui convaincu que nos premiers épiques n'ont pas soudé réellement, matériellement, des cantilènes préexistantes. Ils se sont seulement inspirés de ces chants populaires; ils en ont seulement emprunté les éléments traditionnels et légendaires; ils n'en ont pris que les idées, l'esprit et la vie, et ils ont trouvé tout le reste.

V. — LE POÈME

La *Chanson de Roland*, telle que nous la possédons aujourd'hui, n'est pas sans doute la première épopée qui ait été consacrée à la gloire de notre héros.

Il est probable, comme nous le disions tout à l'heure, qu'un *Roland* a été composé vers la fin du x^e ou au commencement du xi^e siècle. C'est ainsi du moins que nous expliquons l'intercalation singulière dans notre légende de ces deux personnages, Geoffroy d'Anjou et Richard de Normandie.

Dans le poème que nous publions, il s'agit quelque part¹ d'une prise de Jérusalem et d'un meurtre du Patriarche par les Sarrasins vainqueurs. Ces vers contiennent une allusion à des événements très réels de 969 et de 1012, et se trouvaient, sous une autre forme, dans cette première rédaction du *Roland* que l'on pourrait hypothétiquement placer entre les années 990 et 1020.

Quant à la Chanson qui est parvenue jusqu'à nous, il est difficile d'en préciser exactement la date. Mais il semble permis d'affirmer qu'elle est postérieure à la conquête de l'Angleterre par les Normands (1066) et antérieure à la première croisade (1096).

En d'autres termes, la *Chanson de Roland* appartient au dernier tiers du xi^e siècle.

Mais les preuves ne sont pas aussi décisives que nous le voudrions.

Il est à peine utile de dire que le manuscrit ne peut ici nous être d'aucune utilité. Il appartient à la seconde moitié du xiii^e siècle, et est notablement postérieur à la composition du poème. Cherchons de la lumière ailleurs.

¹ V. la note du vers 1523.

De l'étude du manuscrit passons rapidement à celle des assonances.

M. Gaston Paris, dans une longue dissertation qu'il a consacrée aux assonances de la *Vie de saint Alexis* comparées à celles du *Roland*, conclut à l'antériorité du premier de ces poèmes. Il montre, en effet, que dans le *Saint Alexis* les notations *en* et *an* sont encore distinctes et ne peuvent « assonner ». Mais dans le *Roland* c'est tout le contraire, et ces assonances entrent souvent dans le même couplet. Il en est de même de l'homophonie entre *ai* et *e* devant deux consonnes : elle existe dans le *Roland* et n'est pas encore admise dans l'*Alexis*. « Telles sont, dit M. G. Paris ¹, les raisons qui ne permettent pas de douter qu'entre l'*Alexis* et le *Roland* il ne se soit écoulé un intervalle de temps assez long. »

Or la date que M. G. Paris attribue à l'*Alexis* est « le milieu du XI^e siècle ».

Le *Roland* pourrait donc, comme il le dit lui-même ailleurs, être attribué à la fin de ce même siècle.

Mais il en faut venir maintenant à un examen plus intime, à celui du poème lui-même.

A coup sûr, le *Roland* est l'œuvre d'un Normand. Et ce fait nous paraît clairement prouvé par la place considérable qu'occupent dans notre poème la fête, l'invocation et le souvenir de « saint Michel du Péril ».

Il s'agit ici, comme je l'ai démontré ailleurs, du fameux mont Saint-Michel, près d'Avranches, et de la fête de l'Apparition de saint Michel, qui se célébrait le 16 octobre.

Cette fête a été, je le veux bien, solennisée jadis dans toute la seconde Lyonnaise et jusqu'en Angleterre. Mais il y a loin, il y a bien loin de cette simple célébration d'une fête liturgique à l'importance exceptionnelle que l'auteur du *Roland* a partout donnée à saint Michel du Péril.

C'est le 16 octobre que, d'après notre Chanson, l'empereur Charles tient ses cours plénières. C'est « depuis Saint-Michel du Péril jusqu'aux Saints » que notre poète trace les limites de la France, de l'ouest à l'est. Et enfin près de Roland mourant, c'est saint Michel du Péril qui descend comme un consolateur suprême.

¹ *Vie de saint Alexis*, p. 30.

Ce dernier trait est décisif. Il n'y a qu'un Normand, — peut-être même n'y a-t-il qu'un Avranchinaiis, — capable de donner tant d'importance à un pèlerinage, à une fête, j'allais dire à un saint de son pays.

Toutefois ce Normand me semble avoir séjourné en Angleterre.

A deux reprises il parle de l'Angleterre avec une sorte de mépris qui trahit le conquérant. Il en attribue la conquête à Charlemagne : *Vers Engleterre passat il la mer salse*¹. Et son héros lui-même, le comte Roland, quelques minutes avant sa mort, se vante de cette conquête de l'Angleterre dont il n'est question dans aucun autre chant de notre épopée nationale : *Jo l'en cunquis Escoce, Guales, Irlande. — E Engleterre, que Carles teneit sa cambre*².

Ce n'est pas tout. Le seul manuscrit du *Roland* qui soit parvenu jusqu'à nous est un manuscrit anglais, et ce n'est pas sans raison que Génin cite encore ces deux manuscrits de *Rouveauux* qui étaient jadis conservés dans l'armoire aux livres de la cathédrale de Peterborough.

Enfin voici un dernier fait qui semblerait indiquer que notre *Roland* a été écrit en Angleterre. On y lit trois ou quatre fois le mot *algier* ou *agier*³, qui vient du mot *ategar*, et désigne le javelot anglo-saxon. Or ce dernier mot est d'origine germanique, et plus particulièrement anglo-saxonne. Il ne se trouve, à notre connaissance, qu'en des textes d'origine anglaise. Nous ne pensons pas, du moins, qu'il ait été latinisé ou surtout francisé ailleurs. Ce serait donc, à notre avis, un de ces vocables que les conquérants français auraient empruntés aux vaincus.

Nous avouons d'ailleurs que cet argument est d'une importance secondaire.

Pour nous résumer, nous dirons que le *Roland* est CERTAINEMENT l'œuvre d'un Normand, — et PROBABLEMENT l'œuvre d'un Normand qui avait pris part à la conquête de 1066, ou qui avait vécu en Angleterre.

¹ *Chanson de Roland*, vers 327.

² *Ibid.*, vers 2331, 2332.

³ *Ibid.*, vers 439, 442, 2075.

Cette opinion, qui assigne une origine normande à la *Chanson de Roland*, est loin d'être aujourd'hui partagée par tous les érudits, et il en est de considérables qui la rejettent avec quelque vivacité et énergie.

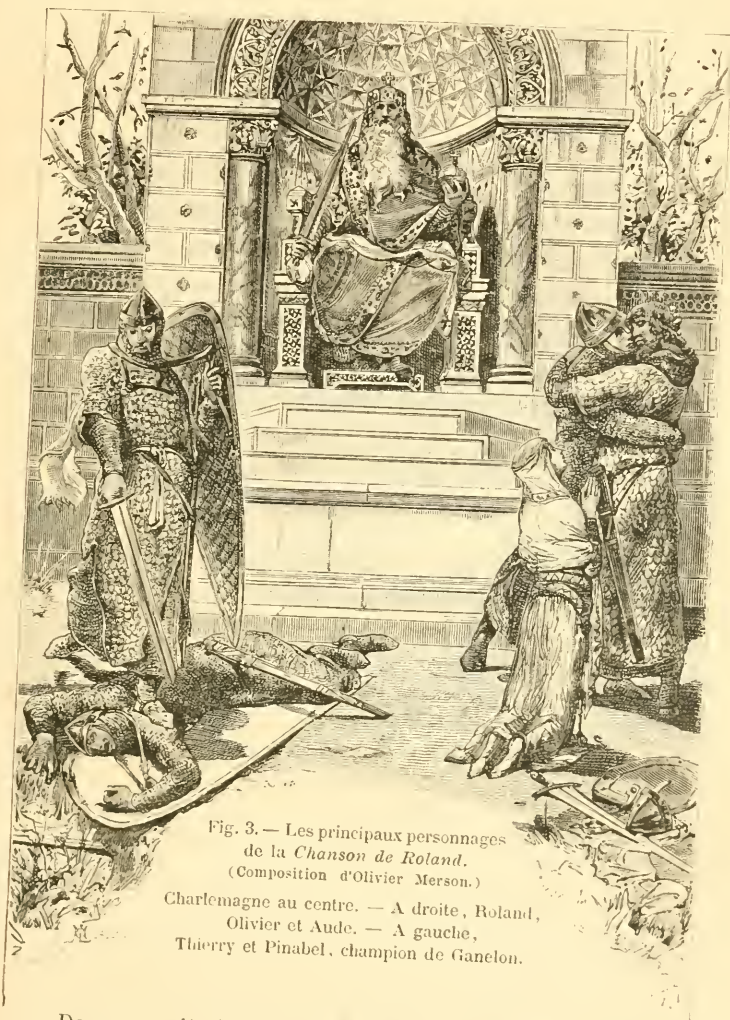


Fig. 3. — Les principaux personnages
de la *Chanson de Roland*.
(Composition d'Olivier Merson.)
Charlemagne au centre. — A droite, Roland,
Olivier et Aude. — A gauche,
Thierry et Pinabel, champion de Ganelon.

Dans son étude sur le *Voyage à Jérusalem et à Constantinople* (décembre 1877), M. Gaston Paris a donné une forme encore plus vive à l'hypothèse qu'il avait déjà émise en 1865 sur l'origine française et même parisienne du *Roland*. Nous attendons impatiemment ses preuves.

Tout récemment, le successeur de Diez à l'université de Bonn,

M. W. Fœrster, a proclamé avec autant de netteté que « *Roland* appartient à l'Ile-de-France ». Quelle que soit l'autorité de M. Fœrster, nous ne saurions nous rendre à ce système.

Le grand, et suivant nous, l'irrécusable argument subsiste toujours, et c'est la place que le mont Saint-Michel occupe dans tout notre poème.

Nos adversaires se contentent ici d'avouer « qu'il est fait mention dans notre vieille épopée de ce très célèbre pèlerinage ».

Non, non, ce n'est pas une simple mention.

Ce n'est pas une simple mention que la première place donnée partout, non pas seulement à ce pèlerinage lui-même, mais, entendez-le bien, à la fête du 16 octobre. Ce n'est pas une simple mention que la tenue des cours plénières de Charlemagne en ce même jour du 16 octobre. Ce n'est pas une simple mention que saint Michel du Péril recueillant, lui et non pas un autre, le dernier souffle de Roland agonisant.

Et, laissez-nous le répéter, — la répétition est ici nécessaire, — ce n'est pas non plus une petite preuve en faveur de notre thèse que cette place étrange donnée, dans la nomenclature des conquêtes du grand Empereur, à l'Angleterre, à l'Écosse, à l'Irlande, au pays de Galles. On n'en parle nulle part ailleurs.

Avant d'établir l'autorité parisienne du *Roland*, il faudra commencer par réfuter ces arguments, qui sont de poids.

Certes, il se peut qu'un autre *Roland*, qu'un *Roland* antérieur au nôtre ait été composé à Paris ou dans l'Ile-de-France. Mais le nôtre, non pas. Et, à moins de raisons décisives, nous ne consentirons jamais à le « dénормandiser ».

Notre poème paraît antérieur à la première croisade ; mais nous n'avons, pour le démontrer, que des probabilités dont nous ne saurions être entièrement satisfait. Nous voudrions cent fois mieux.

« La liste des peuples païens, que fournit quelque part le *Roland*¹, semble porter les caractères d'une rédaction antérieure aux croisades. La plupart de ces peuples sont de ceux qui, à l'orient de l'Europe, ont été, pendant les ix^e, x^e et xi^e siècles, en

¹ *Chanson de Roland*, vers 3214 et ss.

lutte constante avec les chrétiens. Ce sont, en partie, des Tartares et des Slaves. » Cette observation est de M. Gaston Paris. Ajoutons que, dans notre vieille chanson, il est toujours question de Jérusalem comme d'une ville appartenant aux Sarrasins, et où ils exercent d'odieuses persécutions contre les chrétiens. Notre poète, enfin, attribue à Charlemagne la conquête de Constantinople, non pas celle de la terre sainte.

On va peut-être nous objecter ici que le *Roland* est véritablement animé par le grand souffle des croisades. A cela nous répondrons que l'esprit des croisades a été, dans la chrétienté du moyen âge, bien antérieur aux croisades elles-mêmes. Et il est trop vrai que le désir ardent de se venger des infidèles a été, durant la seconde moitié du XI^e siècle, le sentiment le plus vif et le plus profond de toute la race chrétienne.

L'archéologie ne nous vient guère en aide pour déterminer une date plus exacte. Il faut seulement observer que dans le costume de guerre, tel qu'il est décrit dans le *Roland*, on ne voit point encore paraître les chausses de mailles. Or l'usage des chausses de mailles a commencé, sans doute, durant la seconde moitié ou le second tiers du XI^e siècle. Et l'on en peut voir déjà quelques-unes dans la tapisserie de Bayeux. Somme toute, rien de net.

En résumé, il n'est pas certain, mais il est probable que le *Roland* est antérieur à la première croisade.

C'est toute notre conclusion.

Et nous souhaitons fort vivement qu'un autre érudit puisse un jour, au milieu de tant d'ombres, arriver à une certitude lumineuse.

VI. — LE POÈTE

Comme nous l'avons montré tout à l'heure, l'auteur de la *Chanson de Roland* est un Normand, et c'est ce qui est presque mathématiquement prouvé par l'importance exceptionnelle donnée à « saint Michel du Péril ».

Même il se pourrait que ce fût un Avranchin, à cause du voisinage de ce mont Saint-Michel dont il fait tant d'estime.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, il est très probable que ce Nor-

mand a vécu de l'autre côté du détroit, et c'est ce que laissent supposer l'origine topographique de notre manuscrit, le mot *agier* qui est d'étymologie anglo-saxonne, et certaines allusions à l'Angleterre qui ne sont pas sans être empreintes de quelque dédain.

Voilà ce que nous avons dit, et ce que nous devons redire.

Mais l'auteur de notre poème est-il réellement ce Turolde dont il est question dans notre dernier vers : *Ci falt la geste que TUROLDE declinet*? On ne saurait l'affirmer.

La *geste*! Ce mot est employé quatre fois dans notre Chanson, et le poète en parle toujours comme d'un document historique qu'il a dû consulter et dont il invoque le témoignage au même titre que celui des chartes et des brefs. Ce document, c'était peut-être quelque ancienne Chanson, ou bien encore quelque Chronique plus ou moins traditionnelle et écrite d'après quelque poème antérieur. Donc, c'est de cette geste, et non pas de notre poème, que Turolde serait l'auteur.

Mais, même en admettant que ce mot « geste » s'applique à notre propre chanson, il faudrait encore expliquer le mot *décliner*. Or ce mot signifie à la fois « quitter, abandonner, finir une œuvre », et, par extension, « raconter tout au long une histoire, une geste. » La première de ces deux significations a paru la meilleure à quelques critiques. On peut donc admettre qu'un Touroude a « achevé » la *Chanson de Roland*. Mais est-ce un scribe qui a achevé de la transcrire? un jongleur qui a achevé de la chanter? un poète qui a achevé de la composer? A tout le moins, il y a doute.

M. Génin, s'appuyant uniquement sur ce fameux dernier vers, attribue notre chanson à un « Theroulde », bénédictin de l'abbaye de Fécamp, auquel le roi Guillaume donna l'abbaye de Malmesbury, qui fut transporté en 1069 à l'abbaye de Peterborough, et qui mourut en 1098. « Si ce n'est lui, c'est son père, » dit M. Génin. Et le père de ce Theroulde est, en effet, précepteur de Guillaume le Conquérant. Mais ce ne sont là que des probabilités, et la seule présomption en faveur de cette opinion consiste dans la présence de ces deux exemplaires du *Roland* dans l'armoire aux livres de la cathédrale de Peterborough. « Apparemment, dit « M. Génin, ce n'étaient pas les moines saxons qui les y avaient « fait venir. N'est-il pas plus probable qu'ils y avaient été placés « par l'abbé Theroulde comme son œuvre, ou plutôt comme celle « de son père, le précepteur de Guillaume le Conquérant? »

Encore un coup, ce n'est là qu'une présomption, et non pas une preuve.

Bref, l'auteur du *Roland* est un Normand qui a séjourné en Angleterre.

Mais il n'est pas certain qu'il ait porté le nom de Touroude ;

Et encore moins que ce soit le fameux abbé de Peterborough ou son père¹.

VII. — LE MANUSCRIT

Entrons à la bibliothèque Bodléienne, à Oxford, et demandons le manuscrit Digby 23.

Le voilà devant nous. Nous ne le toucherons pas, nous ne l'ouvrirons pas sans une certaine émotion profonde et sincère.

C'est un de ces petits volumes à l'usage des jongleurs, qu'ils portaient avec eux sur tous les chemins, et où sans doute ils rafraîchissaient leur mémoire. Nous en placerions l'exécution vers la fin du XII^e siècle.

Il est l'œuvre d'un scribe anglo-normand fort médiocre et sujet à de trop nombreuses distractions. Le pauvre hère a omis plus d'une fois des couplets entiers, que nous essayerons plus loin de reconstruire. Grâce à sa négligence, un certain nombre de vers sont boiteux, et il nous faudra les mettre sur leurs pieds. Enfin il a interverti l'ordre de quelques strophes, et il n'a souvent tenu aucun compte de l'exactitude des assonances. Il pensait visiblement à autre chose. Cette besogne ne devait pas lui être bien payée.

Le manuscrit, d'ailleurs, n'a vraiment pas été favorisé. Après le scribe, des correcteurs sont venus, qui ont changé quelques termes trop archaïques, réparé quelques omissions, rectifié la mesure de quelques vers, complété ou ajouté quelques mots, effacé ou gratté çà et là quelques lettres. Ces additions (qui sont placées soit en interligne, soit en marge), ces suppressions et ces corrections sont généralement sans critique et sans valeur. Peut-être faut-il y voir l'œuvre de jongleurs qui voulaient rajeunir un texte vieilli. Quels que soient les correcteurs, ils sont dignes du scribe².

¹ Nous ne croyons pas utile de discuter ici l'opinion relative à ce « her seint Gille », qu'on a voulu, sans aucune preuve, considérer comme l'auteur du

Roland, V, notre note du vers 2085.

² V. ci-contre un fac-similé du manuscrit d'Oxford.

Par bonheur, une rédaction antique de la *Chanson de Roland* nous a été conservée dans un très précieux manuscrit de la bibliothèque Saint-Marc, à Venise¹.

Holt sunt li pui emule halt les arbres.
 A quatre prinis iad luisant de marbre.
 Sur l'erbe uerce liquens kolt se pasmet.
 V n'f sarranzint tute ueie les auardez.
 S'ise feinst mort sigist entre ies atref.
 Del sanc luat sun cors 7 sun uisage.
 Or et sei en piez 7 de curte' faltet.
 Rels fut 7 forz 7 de grant uasselage.
 Par sun orgoill cumencet mortel rage.
 Kolt saisit 7 sun cors 7 ses arines.
 7 dist un mot uencut est li mes cartel;
 I ceste espee portera en arabe.
C en cel cirel liquens sapcut alques.
 O sent kolt que sespee li tolt.
 V u'it les oiz fil ad dit un mot.
 Or en esleentre tu mes mire dos uoz.
 C'ient l'obfan que unkes p'dre ne uolt.
 Si l'fiert en helme ki gēmet fut a or.
 frustet lacer 7 la teste 7 les os.
 Amis a ouf les oiz del chef le ad mis for.
 I us a ses piez fil ad tresturnet mort.
 Apres li dit culuert paen cū fuf unkes si os.
 à ue me saisif ne adreit ne a cors.

Fig. 4. — D'après le manuscrit de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford. (Digby 23.)

Ce manuscrit a dû être exécuté entre les années 1230 et 1240. Il offre deux graves défauts.

Tout d'abord, il a été écrit par un scribe ignorant et en un français déplorablement italianisé;

Et, en second lieu, il ne nous offre la version primitive que

¹ Mss. français, IV.

jusqu'au vers 3682 de notre texte d'Oxford. A partir de là, le copiste italien n'a plus eu sous les yeux qu'un de ces remaniements dont nous aurons lieu de parler tout à l'heure, et auquel il ajouta un long récit de la prise de Narbonne par Aimeri.

Toujours est-il que nous possédons en double la version d'environ 3500 vers de notre poème. Et telle est la plus précieuse ressource qui soit à notre disposition pour établir notre texte critique.

Mais nous nous servirons aussi de ces remaniements, où il est aisé de retrouver tant de vestiges du texte primitif.

Vienne le jour où quelque érudit déterrera au fond de quelque bibliothèque de France, d'Espagne ou d'Angleterre, le manuscrit original de notre Iliade. Bien que cette découverte puisse être une rude épreuve pour tous les faiseurs de textes critiques, nous l'appelons de tous nos vœux et la saluerions de tout notre cœur. Espérons.

VIII. — LA LANGUE

Il faut ici, tout d'abord, faire une distinction fondamentale entre l'original de la *Chanson de Roland*, qui n'est certainement point parvenu jusqu'à nous, et le manuscrit d'Oxford, qui est évidemment la très mauvaise copie d'un ancien texte.

S'il est vrai que le *Roland* ait été composé par un Normand, comme nous pensons l'avoir démontré, le manuscrit original devait être écrit en dialecte normand.

S'il est vrai que le *Roland* soit, comme nous l'avons supposé, l'œuvre d'un Normand qui ait vécu en Angleterre, le manuscrit original devait, suivant nous, être écrit en un dialecte dont le vocabulaire très normand n'était pas sans offrir çà et là quelques éléments anglo-normands.

Quant au manuscrit d'Oxford, il est l'œuvre d'un scribe anglo-normand ;

Et ce médiocre écrivain avait sous les yeux un modèle normand qu'il a fort mal copié.

Nos lecteurs trouveront dans notre édition classique une *Grammaire* et un *Glossaire* complets de la langue de notre scribe.

De sa langue telle qu'il l'a parlée et écrite, et telle aussi qu'il aurait dû la parler et l'écrire.

IX. — LA VERSIFICATION

Il faut partir de ce fait que les vers du *Roland* étaient destinés à être écoutés, et non pas à être lus.

Ils ne s'adressaient pas aux yeux, mais à l'oreille.

Des « jongleurs de geste » parcouraient alors toute l'Europe avec de petits manuscrits dans leurs poches. Arrivaient-ils dans une ville, ils ne prenaient point le temps de se reposer. Encore tout poudreux du voyage et essouffés, ils attiraient la foule par quelques accords de leur grossier violon, de leur *viele*, par quelques cris, voire par quelques gambades. Puis ils se mettaient à chanter quelques centaines de vers épiques. Je ne dis pas *lire* : je dis *chanter*.

Une foule avide, enthousiaste, ardente, entourait ces chanteurs populaires et se suspendait à leurs chants.

Très souvent aussi, la scène se passait dans la salle principale des châteaux. Le seigneur invitait le jongleur et le faisait boire. A la fin du repas, le chanteur se levait et donnait une séance épique.

Mais, qu'il eût affaire à des chevaliers ou à des bourgeois, le jongleur avait toujours devant lui un auditoire QUI NE SAVAIT PAS LIRE, et qui, en fait de versification, était uniquement sensible au rythme et à l'assonance.

Or l'assonance n'est pas la rime. L'assonance porte sur la dernière voyelle accentuée, tandis que la rime porte à la fois sur cette dernière voyelle sonore et sur tout ce qui vient après elle.

A s'en tenir au système de l'assonance, *Carles*, *quaste*, *pasme*, *vaille*, *pailles*, *barbe* et *remaigne* peuvent entrer, à la fin des vers, dans une seule et même tirade. Ces mots « assonnent » ensemble.

Dans le système de la rime, *remaigne* ne serait admissible qu'avec *muntaigne*, *graigne* et *altaigne*.

L'assonance est essentiellement populaire ; la rime est aristocratique.

Encore aujourd'hui, en 1880, le peuple des campagnes chante des vers assonancés. Il les comprend, il les aime. Écoutez plutôt, écoutez ce « Cantique populaire sur saint Alexis » qui circule dans nos villages :

J'ai un voyage à faire
 Aux pays étrangers.
 Il faut que je m'en aille :
 Dieu me l'a commandé.
 Tenez, voici ma *bague*,
 Ma ceinture à deux tours,
 Marque de mon amour.

Et ailleurs, dans ce même chant, *épousailles* assonne avec *flamme*, *courage* avec *larmes*, *richesses* avec *cachette*, *embarque* avec *orage* et *dépêche* avec *connaître*.

Il en était ainsi aux XI^e et XII^e siècles.

Mais le jour où le nombre des lettrés devint plus considérable au sein de la société laïque, le jour où il y eut beaucoup de chevaliers et de bourgeois qui surent vraiment lire, le jour où ils en vinrent à vouloir posséder et collectionner des manuscrits, tout changea. Il fallut désormais s'adresser au regard des lecteurs, et non plus à l'oreille des auditeurs. De là la nécessité absolue de remanier les anciens poèmes; de là ces *rifacimenti* auxquels nous allons tout à l'heure consacrer un de nos chapitres.

A l'époque où fut composé le *Roland*, la versification peut se résumer en quelques règles qui sont des plus sages et des plus simples :

Le *Roland*, comme nos plus anciens poèmes, est écrit en décasyllabes. = Ces décasyllabes ont une pause intérieure après leur quatrième syllabe sonore. = A la fin du premier comme du second hémistiche, les voyelles muettes ne comptent point : *Danne Deu Pere, nen laiser unir France*. = Sont assimilés à l'e muet, les e non accentués qui sont suivis d'un s, d'un t, d'un nt : *Li Empereres est par matin levet*. — *Iço vos mandet reis Marsilies li ber*. — *Il nen est dreit que païens te baillissent*. = La seule lettre qui, en thèse générale, s'élide, est l'e muet. Il convient d'ajouter que cette élision elle-même est laissée à la liberté du poète, QUI ÉLIDE OU N'ÉLIDE PAS. = Ces vers, ainsi rythmés, sont distribués en un certain nombre de couplets, tirades ou *laissez*. Toute *laisse* forme une division naturelle du récit. = Le couplet se compose, en moyenne, dans le *Roland*, de douze à quinze vers. Il sera plus développé dans les poèmes postérieurs. = Le lien qui unit tous les vers dans un même couplet, c'est l'assonance : plus tard, ce sera la rime. Dans le *Roland*, les couplets ne sont donc pas monorimés, mais mono-asonnés. = Suivant que leurs vers se terminent ou non par un e muet, les *laissez* sont féminines ou masculines. Ces dernières sont les plus nombreuses.

Nous avons traité ailleurs¹ les autres questions qui se rapportent à la rythmique du *Roland*.

¹ Édition classique, 7^e éd., p. 484 et ss.

X. — LE STYLE

Que notre poète ait été dominé par le souci du style, par la préoccupation littéraire, c'est ce que nous ne croirons jamais, malgré tous les efforts de M. Génin pour nous en convaincre. L'auteur du *Roland* écrivait en toute simplicité, comme il pensait, et ne songeait pas à l'*effet*. Rien n'est plus spontané qu'une telle poésie. Cela coule de source, très naturellement et placidement. C'est une sorte d'improvisation dont la sincérité est vraiment incomparable. Nulle étude du « mot de la fin », ni de l'épithète, ni enfin de ce que les modernes appellent le style. Rien qui ressemble, même de très loin, aux procédés du Dante.

Notre épique, d'ailleurs, n'est pas un savant. Qu'il connaisse la Bible, j'y consens, et le miracle du soleil arrêté par Charlemagne ressemble trop à celui que Dieu fit pour Josué. Mais nous ne pouvons nous persuader qu'il ait jamais lu Virgile ou Homère. S'il est un trait qui rappelle dans son œuvre le *Dulces moriens reminiscitur Argos*, c'est une de ces rencontres qui attestent seulement la belle universalité de certains sentiments humains. L'épithète homérique est également un procédé commun à toutes les poésies qui commencent. On n'a pas remarqué (nous en donnerons ailleurs la raison) que cette épithète fleurit assez peu dans le *Roland*, et que, tout au contraire, elle abonde dans nos poèmes postérieurs, où elle tourne à la formule. En revanche, il est, dans notre Chanson, certaines répétitions qui sont déjà consacrées par l'usage, et, pour ainsi dire, classiques. Un ambassadeur, par exemple, ne manquera jamais de répéter mot pour mot le discours que son roi lui a dicté. C'est encore là un trait primitif et presque enfantin.

Tout est grave, du reste, en cette poésie d'enfant sublime, et le poète ne rit pas volontiers. Si par hasard le comique se montre, c'est un comique de garnison, ce sont des plaisanteries de caserne. Tel est l'épisode de Ganelon livré aux cuisiniers de Charlemagne qui se jettent sur lui et le rouent de coups avec leurs gros poings. Sur ce, nos pères riaient à pleines dents, et j'avoue que ce rire n'était aucunement attique.

Malgré ces éclats grossiers, il y a dans le *Roland* une véritable uniformité de ton : c'est une œuvre *une* à tous égards. Certains critiques n'en conviennent pas. « Le poème, s'écrient-ils, devrait

se terminer à la mort de Roland. » Nous ne saurions partager cet avis, et ils se sont étrangement trompés ceux qui, par amour pour l'unité, ont supprimé, dans leurs traductions, tout l'épisode de Baligant, toute la grande bataille de Saragosse, voire le procès de Ganelon. En vérité, *Roland* est une trilogie puissante. La trahison de Ganelon en est le premier acte; la mort de Roland en est la péripétie ou le nœud; le châtement des traîtres en est le dénouement. Est-ce que le chef-d'œuvre de Racine serait *un* sans la scène où est racontée la mort d'Athalie?

Mais de la forme il faut passer au fond, et du style à l'idée.

Notre auteur n'est pas un théologien, et, s'il faut dire ici toute ma pensée, je ne crois même pas qu'il ait été clerc. Il ne sait guère que le catéchisme de son temps; il a *lu* les vitraux ou les bas-reliefs des portails, et c'est par eux sans doute qu'il connaît les « Histoires » de l'Ancien Testament. Mais ce catéchisme, qu'il possède très profondément, vaut mieux que bien des subtilités, et même que bien des raisonnements. *Roland* est le premier des poèmes populaires, parvenus jusqu'à nous, qui ont été écrits dans le monde depuis l'avènement de Jésus-Christ. On peut juger par lui combien le Christianisme a grandi la nature humaine, et jusqu'à quel point nous lui devons la dilatation de la Vérité dans le monde. L'unité d'un Dieu personnel est, pour l'auteur de notre vieille Épopée, le plus élémentaire de tous les dogmes. Dieu est, à ses yeux, tout-puissant, très saint, très juste, très bon, et le titre que nos héros lui donnent le plus souvent est celui de *père*. L'idée de la Providence se fait jour dans tous les vers de notre poète, et il se représente Dieu comme penché sur le genre humain et écoutant volontiers les prières des hommes de bonne volonté. Sous le grand regard de ce Dieu qui veille à tout, la terre nous apparaît divisée en deux camps toujours armés, toujours aux aguets, toujours prêts à se dévorer : d'un côté, les chrétiens, qui sont les amis de Dieu; de l'autre, les ennemis mortels de son nom, les païens. La vie ne paraît pas avoir d'autre but que cette lutte immortelle. La terre n'est qu'un champ de bataille où combattent, sans relâche et sans trêve, ceux que visitent les Anges, et ceux qui combattent à côté des Démones. Le Chef, le Sommet de la race chrétienne, c'est la France, c'est *France la douce*, avec son Empereur à la barbe fleurie. A la tête des Sarrasins marche l'émir de Babylone. Quand finira ce grand combat? Le poète ne nous le dit point; mais il est à croire que ce sera seulement après le Jugement suprême. L'existence humaine est une croisade.

L'homme que conduisent ici-bas les Anges et les Saints s'achemine, à travers cette lutte pour la croix, jusqu'au Paradis où règne le Crucifié. On voit que notre poète a une très haute idée de l'homme. Sans doute, ce n'est pas un observateur, et il ne connaît point les mille nuances très changeantes de l'âme humaine; mais il croit l'homme capable d'aimer son Dieu et son pays, et de les aimer jusqu'à la mort. On n'a encore, ce nous semble, rien trouvé de mieux. Il va plus loin. Si bardés de fer que soient ses héros, si rudes qu'il nous les montre et si farouches, il les croit capables de fléchir, capables de tomber, capables de pleurer : voilà de quoi nous le remercions. Il nous a bien connus, puisqu'il fait fondre en larmes les plus fiers, les plus forts d'entre nous, et Charlemagne lui-même. Ses héros sont naturels et sincères : leurs chutes, leurs pâmoisons, leurs sanglots m'enchantent. Ils nous ressemblent donc, ils sont donc *humains*. J'avais craint un instant qu'ils ne fussent des mannequins de fer; mais non, j'entends leur cœur, un vrai cœur et qui bat fort, et sous le heaume je vois leurs yeux trempés de larmes. Mais s'ils se pâment aussi aisément, ce n'est jamais pour de banales amourettes, ni même pour des amours efféminantes : la galanterie leur est, grâce à Dieu, tout à fait étrangère. Aude, la belle Aude, apparaît une fois à peine dans tout le drame de Roncevaux, et ce n'est pas Roland qui prononce ce nom : c'est Olivier, et il parle de sa sœur avec une certaine brutalité de soldat. Roland, lui, est trop occupé; Roland est trop *envermeillé* de son sang et du sang des Sarrasins; Roland coupe trop de têtes païennes ! S'il est vainqueur, il pensera à Aude, peut-être. D'ailleurs il a d'autres amours : la France d'abord, et Charlemagne après la France. Pantelant, expirant, râlant, c'est à la France qu'il songe; c'est vers la France qu'il porte les regards de son souvenir. Jamais, jamais on n'a tant aimé son pays. S'il est des Allemands qui lisent ces pages, je les invite à bien peser les mots que je vais dire : « IL EST ICI QUESTION DU XI^e SIÈCLE. » A ceux qui menacent aujourd'hui ma pauvre France, j'ai bien le droit de montrer combien déjà elle était grande il y a environ huit cents ans. Et, puisqu'ils parlent de ressusciter l'empire de Charlemagne, j'ajouterai volontiers que jamais il n'y eut une conception de Charlemagne comparable à celle de notre poète français. Ceux d'outre-Rhin ont imaginé sur lui quelques fables creuses, oui, je ne sais quelles rêvasseries sans solidité et sans grandeur. Mais le type complet, le véritable type, le voilà. C'est ce Roi presque surnaturel, marchant sans cesse à la tête d'une

armée de croisés, sa barbe blanche étalée sur son haubert étincelant, le regard jeune et fier malgré ses deux cents ans. Un Ange ne le quitte pas et se penche souvent à son oreille pour lui conseiller le bien, pour lui donner l'horreur du mal. Autour de lui se pressent vingt peuples, Bava-rois, Normands, Bretons, Allemands, Lorrains, Frisons; mais c'est sur les Français qu'il jette son regard le plus tendre. Il les aime; il ne veut, il ne peut rien faire sans eux. Cet homme qui pourrait se croire tant de droits à commander despotiquement, voyez-le: il consulte ses barons, il écoute et recueille leurs avis; il est humble, il hésite, il attend. C'est encore le *Kœnig* germain, c'est déjà l'Empereur catholique.

Les héros qui entourent Charlemagne représentent tous les sentiments, toutes les forces de l'âme humaine. Roland est le courage indiscipliné, téméraire, superbe, et, pour tout dire en un mot, français. Olivier, c'est le courage réfléchi et qui devient sublime à force d'être modéré. Naïmes, c'est la vieillesse sage et conseillère: c'est Nestor. Ganelon, c'est le traître, mais non pas le traître-né, le traître-formule de nos derniers romans, le traître forcé et à perpétuité: non, c'est l'homme tombé, qui a été d'abord courageux et loyal, et que les passions ont un jour terrassé. Turpin, c'est le type brillant, mais déplorable, de l'évêque féodal, qui préfère l'épée à la crosse et le sang au chrême... Je veux bien admettre que tous ces personnages ne sont pas encore assez distincts l'un de l'autre, et que « la faiblesse de la caractéristique est sensible dans l'Épopée française¹ ». Et cependant quelle variété dans cette unité! Il est vrai que la fin des héros est la même: mais ce n'est point là de la monotonie. Tous s'acheminent vers la région des martyrs et des innocents. Les Anges s'abattent autour d'eux sur le champ de bataille ensanglanté, et viennent recueillir les âmes des chrétiens pour les conduire doucement vers les « saintes fleurs » du paradis...

Telle est la beauté de la *Chanson de Roland*.

XI. — LES REMANIEMENTS²

Le jour vint où le *Roland*, tel que nous allons le publier, ne répondit plus aux besoins des intelligences. Le jour vint où le

¹ Ces paroles sont de M. Gaston Paris, en son *Histoire poétique de Charlemagne*.

² Ces remaniements, que l'on connaît généralement sous le nom de *Rougebarbe*, composent la seconde famille des

public, s'adressant à certains poètes de bonne volonté, leur montra notre vieille chanson, et leur dit : « Rajeunissez-la. »

Et ce jour fut celui-là même où l'assonance ne suffit plus aux auditeurs de nos Chansons de geste. Disons mieux : ce fut le jour où le *Roland* eut des lecteurs plutôt que des auditeurs. La rime alors dut s'emparer de toute ou de presque toute la dernière syllabe : la rime, qui est une assonance perfectionnée, une assonance pour les yeux.

Voilà le point de départ de tous nos rajeunisseurs. Voilà la raison d'être et l'origine de tous les remaniements du *Roland*. Tout EST SORTI DE LÀ.

Dès que le plus ancien des remanieurs eut, pour la première fois, touché à une assonance du *Roland* dans le but de la transformer en rime, ce jour-là tout fut perdu. Cette seule modification en entraîna cent autres, et toute la physionomie de notre vieille épopée fut irrémédiablement changée.

Le premier travail du rajeunisseur porte sur le couplet épique. Il consiste à en changer toutes les assonances et à faire choix, pour les remplacer, d'un système de rimes.

Son second labeur a le vers pour objet. Il lui faut reprendre en sous-œuvre presque tous les vers de l'ancien couplet, et les refaire un à un pour leur donner la rime voulue. Longue, délicate et rude besogne !

Mais il n'est pas toujours aisé de remplacer un vers assonancé par UN VERS, par UN seul vers rimé. Le remanieur, en ce cas, écrit deux vers, et même trois, au lieu d'un seul. C'est là son

manuscrits de *Roland*. = Ils sont tous dérivés d'un prototype qui n'est point parvenu jusqu'à nous et qui se composait sans doute des éléments suivants : « trois mille sept cents premiers vers, analogues à ceux d'Oxford et encore assonancés ; un dénouement nouveau en vers rimés, et qui se retrouve dans tous les *rifacimenti*. » = Les remaniements du *Roland* que nous possédons sont les suivants : *a*. Manuscrit de Paris, B. N., fr. 860 ancien 7227^s (seconde moitié du XIII^e siècle). Il y manque environ les 80 premiers couplets. — *b*. Manuscrit de Versailles, XIII^e siècle ; — 8,330 vers. Il est aujourd'hui à la Bibliothèque de Châteauroux, et il en

existe une copie moderne à la B. N. (fr. 15,108). — *c*. Manuscrit de Venise (Bibliothèque Saint-Marc, manuscrit français, n^o VII. 138 folios, 8,880 vers ; exécuté vers 1250). Le texte, qui n'est pas italianisé, se rapproche beaucoup de celui de Versailles. — *d*. Manuscrit de Lyon (n^o 964, XIV^e siècle). — *e*. Fragments d'un manuscrit lorrain, 351 vers du XIII^e siècle, publiés par Génin, *Chanson de Roland*, p. 491 et suiv. — *f*. Manuscrit de Cambridge (Trinity College, R. 3-32, XV^e siècle). = Ces remaniements peuvent se diviser en trois familles : *a*. Paris, Lyon, Lorrain. *b*. Versailles, Venise VII. *c*. Cambridge.

troisième travail et qui, comme les précédents, lui est commandé par une nécessité impérieuse¹.

Une fois en si beau chemin, le rajeunisseur ne s'arrête plus. Il se donne fort gratuitement une quatrième mission. Alors même qu'il n'y est aucunement contraint, il remplace un vers de l'original par deux ou trois vers de la copie². Hélas!

Il est à peine utile d'ajouter que notre remanieur, habitué à tant de privautés avec le texte original, n'hésite plus à changer tous les hémistiches qui lui déplaisent et tous les mots qui lui semblent vieillies. Mais ce cinquième travail ne semble pas avoir été le plus malaisé.

Désormais, plus de gêne. Les rajeunisseurs suppriment tels ou tels couplets qu'ils jugent inutiles, ou en ajoutent tels ou tels autres qui leur paraissent nécessaires. Ils intercalent certains épisodes de leur composition, et rédigent à nouveau certaines parties de l'ancien texte. Même ils adoptent des vers d'une autre mesure, et voici que, dans l'épisode du procès de Ganelon, le vers alexandrin pénètre enfin dans notre Chanson, qui est décidément trop remaniée et trop rajeunie.

Il ne reste plus qu'à modifier l'esprit général de nos vieux poèmes, et c'est à quoi nos remanieurs s'entendent merveilleusement. Dans la *Chanson de Roland*, telle qu'on la pourra lire tout à l'heure, c'était l'esprit du XI^e siècle qui frémissait; dans nos *rifacimenti*, c'est celui du XIII^e. Les âmes y sont moins mâles. Tout s'alanguit, s'attiédit, s'effémine. La guerre n'est plus le seul mobile, ni la pensée unique. Le coup de lance, bien donné ou bien reçu, n'est plus le seul idéal. Ce n'est plus l'esprit des croisades populaires et enthousiastes comme le fut celle de 1096 : c'est le temps des croisades à moitié politiques, et auxquelles il faut un peu contraindre les meilleurs barons chrétiens. Rome est moins aimée, et l'oriflamme de Saint-Denis fait un peu oublier

¹ Voici par exemple, dans un couplet en *on* du *Roland*, voici ce vers : *Il li tranchat ier le destre puign* (vers 2701). Le rajeunisseur sent bien que les oreilles, ou plutôt que les yeux de ses contemporains supporteraient difficilement le son *uïn* dans une tirade en *on*. Que fait-il ? Il cherche un équivalent en un seul vers, et ne le trouve pas. Alors il se résout, sans trop de peine, à écrire ces deux vers : *Li cons Rollant, qi ait ma-leïçon, — De son bras destre li a fait*

un tronçon. (*Roncervaux*, texte de Versailles.)

² L'auteur du *Roland* avait dit (v. 3.290) : « *Ço dist Ma'primes : le colp vus en demant.* » Le remanieur, sans aucune nécessité, écrit : « *Ço dist Ma'primes : « Mer doterez noiant. — Demein arez un eschac issi grant. — Ainc Sarrazins n'ot onques tant vaillant. — De la bataille le premier colp demant.* » (*Roncervaux*, texte de Versailles.) Cf. nos *Épopées françaises*, 2^e édition, I, pp. 441-443.

l'enseigne de saint Pierre. Charlemagne est déjà loin ; Philippe le Bel approche. La royauté, plus puissante, est cependant moins respectée. La taille du grand Empereur est rapetissée : ce n'est plus un géant de quinze pieds qui domine tous les autres héros du poème et dont la gloire n'est pas effacée par celle même de Roland. Des subtilités d'une théologie médiocre remplacent les élans vigoureux d'une piété militaire. L'auteur se fait voir davantage dans ces œuvres trop personnelles. Plus de proportions ; point de style, avec plus de prétentions. Des formules, des chevilles, et, comme nous le dirions aujourd'hui, des « clichés » insupportables. Ces remaniements, nous les abandonnons volontiers à ceux qui nous accusent de trop aimer notre vieille poésie religieuse et nationale. De ces œuvres de rhéteurs ennuyeux, la Patrie et Dieu sont absents. Nous ne descendrons pas à les admirer¹.

XII. — LA GLOIRE

Roland est un des héros dont la gloire a été le plus œcuménique, et il n'est peut-être pas de popularité égale à sa popularité.

Roland a été célèbre en Allemagne. Vers le milieu du xiii^e siècle, un curé allemand, du nom de Conrad, — il était de la Bavière ou de la Souabe, — se mit à traduire en latin d'abord, puis en vers allemands, notre épopée nationale, notre vieille chanson. La traduction est des plus exactes, avec une tournure plus cléricale ou plus mystique que dans l'original français. C'est le *Ruolandes Liet*, et nous ne pouvons oublier, en le lisant, que le jour où les Allemands voulurent un chant populaire sur Charlemagne, ils furent obligés de l'emprunter à la France. Et ils ne s'en tinrent pas là.

¹ Les remaniements ne sont pas cependant la forme la plus méprisable qu'ait reçue la légende de Roland. Après avoir médiocrement inspiré Philippe Mousket, en sa *Chronique rimée*, au xiii^e siècle, et Girard d'Amiens, en son *Charlemagne*, au commencement du siècle suivant, cette très glorieuse et très antique légende fut, six fois au moins, mise en prose : dans *Galion* (xv^e siècle) ; dans les *Conquestes de Charlemagne*, de David Aubert (1458) ; dans *Morgant le Géant*, imitation du *Morgante Maggiore*, de Pulci (1519) ; dans le *Charlemagne et Anseïs* du manuscrit de l' Arsenal, anc. B. L. F. 214 (xv^e siècle) ; dans le *Fierabras* de 1478 et dans la *Conquête du grant roi Charlemagne des Espuignes*, qui en est une nouvelle forme (1498, etc.), et enfin dans les *Guerin de Montglave* incunables. Ces deux derniers romans et le *Galion* ont pénétré dans la « Bibliothèque bleue », et c'est par eux que Roland est encore aujourd'hui connu dans nos campagnes.

Un poète connu sous le nom de Stricker, — ce nom signifie sans doute « rapsode » ou « arrangeur », — écrivit vers 1230 son *Karl*, qui est au *Ruolandes Liet* ce que nos remaniements sont à notre ancien poème. Ce n'est pas tout encore : un compilateur germain du xiv^e siècle, l'auteur du *Karl Meinert*, a fait entrer dans sa vaste compilation un autre remaniement de Roncevaux. Cependant, sur toutes les places des villes de la basse Saxe et ailleurs



Fig. 6. — Roland en Allemagne. — D'après un manuscrit du *Ruolandes Liet* (xiii^e siècle.)

encore se dressaient ces fameuses statues de Roland, ces *Rolands-saülen* qui ne représentent pas exactement notre héros, mais qui n'en attestent pas avec moins d'éloquence sa popularité très glorieuse.

Roland a été célèbre dans tous les pays néerlandais. L'autre jour M. Bormans publiait quatre fragments de poèmes « thiois » des xiii^e et xiv^e siècles, où il n'hésite pas à voir une œuvre originale, mais où il est aisé de reconnaître une imitation de notre vieille chanson. Un petit livre néerlandais du xv^e siècle, *la Bataille de Roncevaux*, répond bien à ces misérables versions en prose du *Roland* qui pullulent dans nos manuscrits et dans

nos incunables. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, sans doute ; mais c'est l'irrécusable preuve d'une popularité très sincère, très étendue et très profonde.

Roland a été célèbre dans tous les pays scandinaves. La *Karlamagnus Saga* est une vaste compilation islandaise du XIII^e siècle, qui est empruntée littéralement à nos plus anciennes et à nos meilleures chansons de geste. Or cette œuvre se divise en dix branches, et notre chanson forme la huitième. Jusqu'à la mort du comte Roland, le compilateur islandais ne fait que suivre très servilement le texte primitif du vieux poème français, d'après un manuscrit fort semblable à celui d'Oxford. Mais, en cet endroit de son récit, il a trouvé sans doute que son modèle devenait un peu long, et il l'a vigoureusement abrégé. Quoi qu'il en soit, la Saga conquit un rapide et incomparable succès. Un auteur danois du XV^e siècle la résuma à l'usage du peuple en s'aidant de quelques autres poèmes français. De là cette *Keiser Karl Magnus kronike* qui circule encore aujourd'hui dans les campagnes danoises. Rien n'égale la vogue de ce petit livre, dont une édition nouvelle vient de paraître à Copenhague, et qui, jadis imité de l'islandais, a été récemment traduit en cette langue. Si vous allez jamais à Reikiavik, demandez au libraire la *Kronike om Keiser Karlamagnus*, et donnez-vous la joie, errant dans ce pays, d'entendre le nom de Roland sur les lèvres d'un paysan islandais.

Roland a été célèbre en Angleterre, et il existe un *Roland* en vers anglais du XIII^e siècle. On en sera d'autant moins surpris que l'Angleterre est sans doute le pays où fut écrit notre vieux poème par un Normand, qui était venu peut-être à la suite des envahisseurs de 1066. De toutes les excursions de notre légende, voilà celle qui s'explique le plus aisément. Nous l'avons vue, d'ailleurs, et nous allons la voir faire de plus lointains voyages.

Roland a été célèbre en Italie. Des traditions sur Charlemagne et sur Roland ne s'y répandirent tout d'abord qu'oralement. Mais bientôt les monuments figurés, les pierres se mirent à parler, et l'on connaît ces statues de Roland et d'Olivier qui sont grossièrement sculptées au porche de la cathédrale de Vérone. L'Italie alors, toute l'Italie est, à l'égal de la France, parcourue par des jongleurs de geste. Ils s'arrêtent sur les places de ces belles villes, sur ces places tout entourées de grands palais féodaux ; ils y font retentir leurs vielles et chantent les héros français : Olivier, Roland, Charlemagne. La foule s'attroupe autour d'eux, frémissante. Des héros italiens on ne sonne mot : la France et ses chevaliers

suffisient alors et suffisient largement à alimenter l'enthousiasme de toute l'Europe. Toutefois ce n'est encore là que la première période de cette curieuse histoire de notre légende en Italie : il faut en venir à des documents écrits. Et voici, au XIII^e siècle, l'époque de ces romans franco-italiens dont nous trouvons aujour-

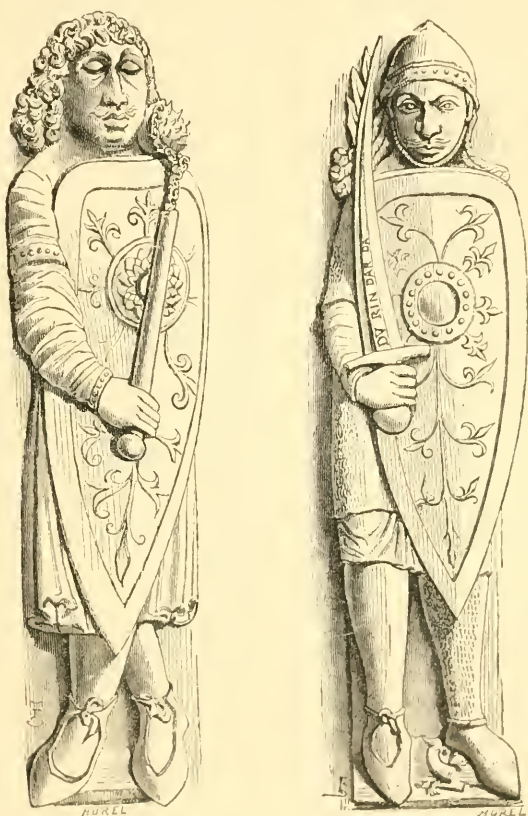


Fig. 7 et 8. — Roland en Italie. — Statues d'Olivier et de Roland au portail de la cathédrale de Vérone (XIII^e siècle).

d'hui les types les plus parfaits à la bibliothèque Saint-Marc de Venise. La légende de Roland, en ces poèmes étranges, est formée de trois éléments : une *Entrée en Espagne*, de Nicolas de Padoue : notre ancien poème, avec certains mélanges du faux Turpin, et le *Roncivaux*, représenté par le dénouement du manuscrit IV de Venise. L'Italie, du reste, ne se borna point à faire un succès à des chansons françaises plus ou moins italianisées : leur popularité exigea davantage. Il fallut les traduire en italien, en véritable

italien, et c'est ce que tentèrent, aux XIV^e et XV^e siècles, les auteurs des deux *Spagna* en vers¹ et des trois *Spagna* en prose² qui sont parvenues jusqu'à nous. Il est aujourd'hui prouvé que les vers ont ici précédé la prose. Si médiocre, d'ailleurs, que soit la *Spagna* rimée qui est faussement attribuée à Sostegno di Zanobi, c'est un poème, et ce poème va devenir le prototype de toute l'Épopée italienne. D'autres poètes surgissent, en effet, mais ceux-là vigoureux et originaux. Ils regardent autour d'eux et cherchent un sujet, un héros d'épopée. La *Spagna* frappe leurs oreilles et leurs yeux : « Roland ! s'écrient-ils, il n'y a que Roland ! » Et Pulci publie, en 1485, son *Morgante maggiore* ; et l'Aretin son *Orlandino*, auquel il prend soin de ne pas donner de date ; et l'Arioste, en 1516, son *Orlando furioso*. Toujours Roland, partout Roland. Certes, ce ne sont plus là des épopées populaires et spontanées. Les amours ardentes, les petites jalousies, le grand style ruisselant et coloré de l'Arioste ne ressemblent guère à la simplicité mâle et à la farouche chasteté du *Roland*. Mais enfin c'est là notre légende, ce sont là nos grandes figures nationales, et l'Arioste eût en vain cherché des héros italiens dont la célébrité fût comparable à la gloire d'un Charlemagne ou à celle d'un Roland.

Roland a été célèbre en Espagne. L'Espagne, elle aussi, fut longtemps traversée par des jongleurs qui avaient la bouche pleine des noms de Charles et de son neveu, et qui racontaient à la française cette légende très française. Mais, de très bonne heure, une réaction se produisit là-bas contre ces récits, qui parurent à la fin trop glorieux pour la France, trop oublieux du nom espagnol. La passion s'en mêla ; la jalousie nationale éclata. De là ces légendes toutes neuves qui ont trouvé place, au XIII^e siècle, dans la *Cronica general* d'Alphonse X et dans la *Chronica Hispanie* de Rodrigue de Tolède. Celui-ci raconte ingénument que Roland fut défait à Roncevaux par Bernard del Carpio, et Alphonse X ajoute que Bernard était l'allié intime des infidèles. Tel est le *Roncevaux* espagnol. Il est bon de ne pas s'y arrêter trop longtemps, et d'en venir bien vite à la troisième période de cette histoire rapide de notre légende en Espagne. C'est l'époque des Romances. Les unes sont françaises, les autres espagnoles d'inspiration. Les

¹ La *Spagna istoriata* proprement dite, et la *Rotla di Roncisvalle*.

² La *Spagna* de la bibliothèque Albani, découverte par M. Ranke ; celle de

la bibliothèque Médicis, mise en lumière par M. Rajna ; celle de la bibliothèque de Pavie, publiée par M. Ceruti et qui est intitulée : *Il Viaggio in Ispagna*.

unes dérivent de la *Cronica general* ; les autres, de nos chansons de geste. Ce dernier courant finit par triompher. L'Espagne eut sa « Bibliothèque bleue » qui fut toute remplie de notre gloire, et son livre le plus populaire fut cette *Historia del emperador Carlomagno*, qui est naïvement empruntée à notre *Fierabras*. Mais ce long succès de nos romans va prendre fin : car nous sommes en 1605, et voici la première édition de *Don Quichotte*.

Roland a été célébré dans l'Église tout entière. Il y a été longtemps vénéré comme un martyr. Son nom se trouve en plusieurs Martyrologes, et les Bollandistes ont dû s'en occuper à deux reprises¹. Ils l'ont avec raison rejeté du nombre des Saints, mais non sans éprouver un certain regret d'être contraints à cette sévérité. Après avoir justement flétri les fables du faux Turpin, ils s'écrient : « Nous serions heureux de posséder sur Roland des documents plus sûrs. *Certiora libenter acciperemus.* » C'est une bonne parole de critique chrétien, et nous la répéterons volontiers après les Bollandistes.

Roland a été surtout célèbre dans toute la France. Son nom, son souvenir faisaient en quelque manière partie de la vie publique de nos pères. Toutes les fois que la France était vaincue, on n'entendait que ce cri : « Ah ! si Roland était là ! » Lorsque Raoul de Caen, lorsque cet historien de la première croisade veut rendre hommage à Robert, comte de Flandre, et à Hugues le Grand, il s'écrie : *Rolandum dicas Oliveriumque venatos*. Et l'on connaît cette histoire mise assez méchamment sur le compte du roi Jean, qui se plaignait de ses chevaliers, et à qui l'on aurait insolemment répondu : *Non defuturos Rolandos si adsint Caroli*. Le mot n'était pas nouveau. Adam de la Halle l'avait déjà prononcé au siècle précédent, et l'auteur de la *Vie du monde* lui avait donné sa forme définitive, lorsqu'il avait dit : *Se Charles fust en France, encore i fust Rolans*. Paris aimait particulièrement le souvenir du neveu de Charlemagne : on lui attribuait (sans aucun fondement d'ailleurs) la fondation de l'église Saint-Marceau. Le voyageur trouvait dans nos rues, dans nos maisons, partout, le nom et l'image de notre héros. C'étaient les enseignes, c'étaient les vitraux, c'étaient les jongleurs de geste qui, au xv^e siècle encore, chantaient *Roncevaux* aux grandes fêtes de l'année ; c'étaient ces livres populaires, ces grossières traductions en prose, qui devaient un jour passer dans la Bibliothèque bleue. Bref, aux xiv^e et

¹ Le 31 mai et le 16 juin.

xv^e siècles, la gloire de Roland paraissait à son apogée. Mais, hélas ! l'heure de l'oubli et de l'ingratitude allait bientôt sonner.

Voici la Renaissance : notre légende va mourir.

XIII. — LES QUATRE DERNIERS SIÈCLES

Un grand peuple, certain jour, a reçu de Dieu le don, l'admirable don, d'une poésie nationale, d'une poésie sincère et forte, qui répond véritablement à toutes ses croyances religieuses comme à toutes ses idées politiques et militaires.

Ce peuple a pu condenser, en un poème supérieur à tous les autres, toute la mâle beauté de sa poésie épique. Il possède une sorte d'Iliade, dont la forme est moins parfaite que celle d'Homère, mais dont la pensée est plus haute.

Toutes les nations se sont estimées heureuses d'imiter, de copier, de traduire ce maître poème. C'est un enthousiasme universel.

Soudain ce peuple, dont tous les autres sont jaloux, se passionne uniquement pour les œuvres d'une antiquité dont il est séparé par plus de dix siècles. Il se prend à aimer uniquement la poésie de certaines autres nations qui n'avaient pas sa foi, qui n'avaient pas ses idées, qui n'avaient pas sa vie.

Et voici qu'en quelques jours, en quelques heures, il oublie sa propre histoire et sa propre épopée. Il oublie jusqu'à ce chef-d'œuvre épique où sa vie s'était un jour si puissamment résumée. Oui, il l'oublie jusqu'au dernier mot, et, si on lui en parle, il s'écrie : « Qu'est-ce donc que ces vers, et de quoi parlent-ils ? »

Or ce que nous venons de raconter, c'est l'histoire même de la France dans ses rapports avec la *Chanson de Roland*.

Au xv^e siècle, la France lettrée se passionna à ce point pour l'*Énéide* qu'elle oublia *Roland*. Rien n'eût été cependant plus facile que d'aimer à la fois ces deux chefs-d'œuvre ; rien n'eût été plus beau que de rendre à la fois justice au style du premier et à la pensée du second. Mais on se contenta d'être ingrat, et de l'être avec une étrange rapidité. Cette ingratitude, d'ailleurs, fut si bien organisée, qu'elle ne dura pas moins de trois cents ans.

Durant trois siècles, il n'y eut guère parmi nous à garder le souvenir de Roland que quelques pauvres paysans qui, le dimanche ou à la veillée, se délectaient dans la lecture de la Bibliothèque bleue. Quant aux lettrés, ils ne connaissent même plus notre

héros de réputation, et c'était une ignorance dont Boileau et Voltaire se montraient volontiers très fiers.

Encore un coup, cela dura trois siècles.

Et il faut faire un bond de trois cents ans pour tomber au milieu d'une France qui se passionne de nouveau pour sa poésie nationale.

Chateaubriand, dans son *Génie du Christianisme*, et Victor Hugo, dans sa *Notre-Dame de Paris*, enfièvreèrent leur génération pour le moyen âge. Après ces poètes vinrent les érudits.

On ne compte pas aujourd'hui moins de DIX-NEUF éditions et de HUIT traductions du *Roland*. Et, malgré les protestations de quelques rhéteurs, le vieux poème a été enfin admis OFFICIELLEMENT au nombre des classiques de l'enseignement secondaire.

Quant aux travaux dont le *Roland* a été l'objet, nous en avons donné une bibliographie complète dans le tome III de nos *Épopées françaises*. Cette liste ne comprend guère moins de trois cents œuvres, et elle remonte à près de quinze ans.

Après tant de travaux, une nouvelle traduction, une nouvelle édition étaient-elles nécessaires ?

A cette question très légitime nous allons répondre très simplement, en exposant ce que nous avons fait ou, du moins, ce que nous aurions voulu faire.

XIV. — QUELQUES MOTS SUR CETTE VINGT-DEUXIÈME ÉDITION. — CONCLUSION

Notre rêve, depuis vingt ans, était de donner au public une édition sincèrement populaire de la *Chanson de Roland*. Quant à rêver une édition à l'usage des classes, notre ambition n'allait pas jusque-là. Mais la réaction en faveur du moyen âge a marché plus vite que les plus téméraires n'eussent osé le désirer, et nous étions bien inspiré d'écrire en 1875 : « Il n'est pas aujourd'hui trop hardi « d'espérer que le vieux poème national sera bientôt entre les « mains des élèves de seconde et de rhétorique. »

Aussi n'avons-nous pas hésité à refondre et, pour parler plus exactement, à recommencer nos éditions antérieures pour rendre celle-ci plus digne de son nouveau public. Il nous sera peut-être permis de dire que ce livre est un livre nouveau.

Dans cette *Introduction*, nous avons eu pour but de faire, en quelques pages, tout l'historique, et, pour ainsi dire, toute la bio-

graphie de la Chanson. Ces quarante pages, ce sont les éléments de la question ; c'est ce que tout Français est obligé de connaître ; c'est ce que des femmes et des enfants seront aisément capables de comprendre.

Ce qui nous a coûté les plus longs, les plus pénibles labeurs, c'est le *texte critique*, dont nous offrons ici la traduction populaire. Il y a dix ans que nous y travaillons sans relâche.

Nous avons résolument adopté la méthode critique, laquelle consiste, dès que nous possédons *trois* familles de manuscrits, à faire entrer dans notre texte la leçon qui nous est fournie par deux d'entre elles contre la troisième. Or, à nos yeux et sans parler des familles nordique (*Karlamagnus Saga*), allemande (*Ruodlandes Liet*) et néerlandaise, il y a trois familles ou, pour tenir un langage plus exact, trois groupes de manuscrits qui sont représentés par le texte d'Oxford, par celui de Venise (fr. IV) et par le *Roman de Roncevaux*¹.

C'est avec ces trois familles que nous avons composé notre texte critique.

Nous n'avions pas, dans nos premières éditions, adopté un système aussi rigoureux, aussi précis. Mais nous n'avons pas hésité, pour améliorer notre œuvre, à nous remettre à la tâche. Sur notre table de travail, nous avons placé ces trois éléments nécessaires de notre nouveau labeur : l'édition paléographique du texte de Venise IV, qui a été récemment donnée par M. Kœlbing ; l'édition paléographique du manuscrit d'Oxford, qui vient d'être publiée par M. Stengel et qu'il a pris soin d'accompagner d'un *fac-similé* complet, et enfin le texte des remaniements de Paris, Versailles, Cambridge et Lyon.

Et généralement nous avons adopté la leçon qui nous est fournie par Oxford et Venise contre *Roncevaux* ; par Oxford et *Roncevaux* contre Venise IV ; par Venise IV et *Roncevaux* contre Oxford.

Même il nous a fallu nous montrer plus hardi et faire subir parfois à notre texte quelques corrections et additions, d'après une seule famille de manuscrits, lorsque les autres familles nous faisaient défaut et quand d'ailleurs la nécessité de ces rectifications paraissait nettement démontrée. Ce sont là des hypothèses, sans doute, mais qui sont véritablement scientifiques et dont nos lec-

¹ C'est sous ce dernier nom, comme on l'a dit plus haut, que l'on désigne aujourd'hui les remaniements du *Roland*.

teurs demeurent les juges. Nous imprimons en italiques tout ce que nous avons ajouté au manuscrit d'Oxford et tout ce que nous y avons corrigé. Nous avons même pris le soin de ne pas assigner de numéros d'ordre aux vers nouveaux que nous introduisons dans notre texte, et il est à peine utile d'ajouter que nous donnons toujours en note la leçon exacte du *Roland* de la Bodléienne.

Nous avons revu notre *traduction*. Il y a, dans l'interprétation de toute œuvre poétique, deux qualités qui sont difficilement conciliables : le Rythme et la Couleur. Les traductions en vers conservent aisément le rythme de l'original ; les traductions en prose le sacrifient, mais peuvent au moins prétendre à conserver le coloris de leur modèle. C'est ce que nous aurions voulu faire.

Au bas des pages, nous avons placé un *Commentaire* qui est réservé à toutes les observations historiques, archéologiques et littéraires. Afin de le rendre accessible à toutes les intelligences, nous en avons banni la philologie, qui trouvera ailleurs la place à laquelle elle a tant de droits. Pour être ici plus facilement populaire, nous n'avons pas craint de faire appel à l'image : de petites gravures, exécutées avec la plus rigoureuse précision, reproduisent les principales pièces du costume de guerre aux XI^e et XIII^e siècles. C'est la première fois que les « images » paraissent en cet endroit : et peut-être serait-il à désirer que cet exemple fût suivi pour les classiques latins et grecs.

Telle est cette édition du *Roland*, qui est destinée aux gens du monde, aux enfants et aux femmes : l'ennui en a été aussi soigneusement écarté que les épines d'un bouquet.

Notre œuvre cependant ne nous satisfait qu'à moitié, et nous la souhaiterions encore plus vulgarisatrice. Nous ne serons heureux que le jour où nous verrons le *Roland* circuler entre les mains de nos ouvriers, de nos paysans, de nos soldats.

Rien n'est plus sain que cette lecture de la plus ancienne de nos Chansons de geste, et, comme nous l'avons dit ailleurs, rien n'est plus actuel.

Qu'est-ce après tout que le *Roland*, si ce n'est le récit d'une grande défaite de la France, que la France a glorieusement vengée ?

La défaite ! nous venons d'y assister. Mais nous saurons bien la réparer un jour par quelque grande et belle victoire.

Il n'est vraiment pas possible qu'elle meure, cette France de la *Chanson de Roland*, cette France malgré tout si chrétienne.

Elle ne mourra point, et c'est avec un espoir immense que je redis, depuis dix ans bientôt, ce beau vers de la vieille chanson : *Tere de France, mult estes dulz païs.*

Et je m'empresse d'ajouter : *Dammes Deus Pere, nen laissier hunir France !*

LÉON GAUTIER



Fig. 9. -- Commencement de la *Chanson de Roland* (vers 24 et suiv.).
(Dessin de Ferat.)

LA
CHANSON DE ROLAND

PREMIÈRE PARTIE
LA TRAHISON DE GANELON

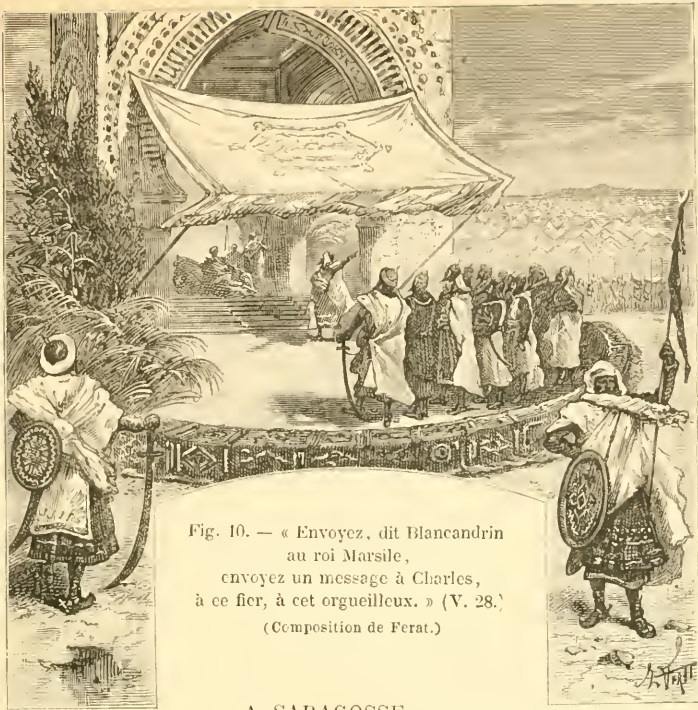


Fig. 10. — « Envoyez, dit Blancandrin
 au roi Marsile,
 envoyez un message à Charles,
 à ce fier, à cet orgueilleux. » (V. 28.)
 (Composition de Ferat.)

A SARAGOSSE. —

CONSEIL TENU PAR LE ROI MARSILE

j



CHARLES le Roi, notre grand empereur,
 Sept ans entiers est resté en Espagne:
 Jusqu'à la mer, il a conquis la haute terre.
 Pas de château qui tienne devant lui,
 Pas de cité ni de mur qui reste encore de-
 bout,

COMMENTAIRE HISTORIQUE ET LITTÉ-
 RAIRE. Les mots, vers ou couplets qui
 seront imprimés en italiques ne se
 trouvent pas dans le manuscrit d'Ox-
 ford, mais ont été restitués par nous
 d'après le plus ancien manuscrit de Ve-
 nise, ou d'après les remaniements de
 Paris, de Versailles, etc.

l'action du *Roland*, le Charlemagne de
 la légende est maître de toute l'Espagne
 du nord : et c'est la seule que con-
 naissent nos épiques. Un poème (du
 commencement du xiv^e siècle, mais qui
 a des racines dans la tradition), la *Prise*
de Pamplune, nous raconte la prise
 par les Français de cette ville, du Groïng
 (Logrono) et de la Stoille (Estella);
 puis celle de Tudèle, de Cordoue, de

1. *Charles*. Au moment où s'ouvre

Hors Saragosse, qui est sur une montagne.
Le roi Marsile la tient, qui n'aime pas Dieu,

Charion, de Saint-Fagon, de Masele, de Leon et d'Astorga. Un autre poème (du XII^e siècle, mais moins traditionnel et qui n'a aucun lien avec le *Roland*), *Gui de Bourgogne*, nous fait assister à la conquête imaginaire de Carsaude, de Montorgueil, de Montesclair, de la tour d'Augorie, de Maudrane et de Luiserne. Bref, il ne reste alors devant Charlemagne qu'un seul adversaire en Espagne, c'est Marsile, et une seule ville à emporter, c'est Saragosse. = L'histoire est plus modeste que la légende. En 778, Charles conduisit, en effet, une expédition en Espagne. Il passa les Pyrénées, s'empara de Pampelune, mais échoua, semble-t-il, devant Saragosse, et conquît seulement le pays jusqu'à l'Èbre. C'est au retour de cette expédition qu'eut lieu le grand désastre de Roncevaux. (Éginhard, *Vita Caroli*, IX; *Annales* faussement attribuées à Éginhard, année 778; l'Astronome limousin, *Vita Hludovici*, dans les *Scriptores* de Pertz, III, 608, etc.)

1. *Notre grand empereur*. Charles est le fils de Pépin le Nain et de la bonne reine Berte au grand pié. Ses enfances furent douloureuses, et il fut forcé, par d'indignes usurpateurs, d'aller cacher sa jeune gloire chez les musulmans d'Espagne. C'est là qu'il devint l'époux de la belle Galienne, fille du roi sarrasin Galafre. A peine marié avec elle, il alla reconquérir son royaume de France contre les traîtres qui l'avaient usurpé, puis se précipita vers Rome à la défense du Pape, et, grâce au courage d'Ogier le Danois, rendit au Souverain Pontife la ville éternelle, que les païens avaient inutilement assiégée. (*Berte au grand pié*, XIII^e siècle; *Mainet*, XII^e s.; *Charlemagne* de Girard d'Amiens, XIV^e s.; *Ogier de Danemarche*, XII^e s.; *Enfances d'Ogier*, XIII^e s.) = Durant toute sa vie, il ne cessa de guerroyer contre les Sarrasins, les Saxons et tous les païens; assista aux débuts de Roland sur le champ de bataille d'Aspremont, et y vainquit le terrible Agolant (*Aspremont*, XII^e-XIII^e s.);

fut l'heureux témoin de la défaite des géants Fierabras et Otinel; fit le grand voyage de Jérusalem et de Constantinople et étonna tout l'Orient par les splendeurs d'une gloire à son apogée; prit le temps, entre deux expéditions contre les ennemis de Jésus-Christ, de triompher de ses vassaux rebelles, de Girart de Viane et d'Huon de Bordeaux, mais surtout d'Ogier le Danois et des quatre fils Aimon, et enleva vigoureusement la petite Bretagne aux envahissements des Sarrasins. (*Fierabras*, XIII^e s.; *Otinel*, XIII^e s.; *Voyage à Jérusalem*, commencement du XII^e s.; *Girard de Viane*, XII^e s.; *Huon de Bordeaux*, XII^e s.; *Ogier le Danois*, XII^e s.; *Renaut de Montauban*, XIII^e s.; *Acquin*, fin du XII^e s.) C'est ce même Charlemagne qui, sans cesse en communion avec le ciel, avec les anges, reçut du glorieux apôtre Jacques l'ordre d'aller reprendre l'Espagne aux profanateurs des saintes reliques; se dirigea, avec sa grande armée, vers les Pyrénées et fut le spectateur de la lutte héroïque entre Roland et le géant Ferragus; qui mit énergiquement le siège devant Pampelune et s'empara de ce boulevard des païens: qui resta sept ans sur la terre d'Espagne; que Gui de Bourgogne y vint rejoindre avec tous les jeunes chevaliers de France; qui reçut une ambassade du roi Marsile, se soumettant enfin aux armes de l'empereur à la barbe fleurie; qui fut lâchement trahi par Ganelon, ce Judas de la France; qui commut l'horrible épreuve de survivre à la grande défaite de Roncevaux et au deuil cruel de la mort de Roland; qui vengea son neveu dans la célèbre bataille de Saragosse et fit écarteler Ganelon, comme on le verra dans la suite de notre poème. (*Entrée en Espagne*, XIII^e, XIV^e s.; *Prise de Pampelune*, XIV^e s.; *Gui de Bourgogne*, XII^e s.; *Chanson de Roland*, fin du XI^e s.) Voy., pour plus de détails, dans nos éditions classiques, l'*Éclaircissement sur la légende de Charlemagne*.

7. *Marsile*. Ce personnage n'a rien

Qui sert Mahomet et prie Apollon;
 Mais le malheur va l'atteindre : il ne s'en peut garder.

Aoi.

d'historique; mais son rôle est considérable dans la légende. Un *Marsile* figure dans le récit des «*enfances*» de Charlemagne; c'est le frère de cette Galienne qui fut la première femme du grand empereur (*Charlemagne* de Girart d'Amiens, compilation du commencement du xiv^e siècle, etc.). Dans le *Karl* de Stricker (poème allemand d'environ 1230), ce même Marsile nous est présenté, tout au contraire, comme l'allié du jeune Charles. Mais ce n'est point là le vrai Marsile, et les poètes du moyen âge ont usé, ici comme ailleurs, de ce procédé qui consiste à donner le même nom à des personnages de même physionomie. Voici maintenant ce qui concerne réellement le héros païen du *Roland*... D'après l'*Entrée en Espagne* (poème du xiv^e siècle, mais renfermant des fragments du xiii^e et qui copie ici le faux Turpin), c'est contre Marsile qu'est dirigée la grande expédition de Charles au delà des Pyrénées. Le fameux géant Ferragus, contre lequel luttent les douze Pairs et dont le seul Roland triomphe, n'est autre que le neveu de Marsile. Sous les murs de Pampelune, le roi de France trouve devant lui le même ennemi, et l'auteur de la *Prise de Pampelune* (commencement du xiv^e siècle) nous fait assister à la fin de ce siège célèbre: c'est alors que Marsile ordonne la mort des deux ambassadeurs de Charles, Basin et Basin, et qu'il perd dix de ses meilleures villes. C'est Marsile encore qui, dans *Gui de Bourgogne* (xii^e siècle), résiste aux armées chrétiennes. Quant à la chronique de Turpin (qui, sauf les cinq premiers chapitres, a dû être rédigée vers 1100-1119), elle fait de *Marsire*, un frère de *Beligund*, et nous les montre chargés tous deux par l'émir de Babylone de tenir tête aux Français. Le récit latin rapporte, avec de grands détails, l'ambassade et la trahison de Ganelou, le désastre de Roncevaux et la mort de

Marsile, que Roland frappe d'un coup mortel quelques instants avant de mourir lui-même (cap. XXI-XXIII).

8. *Mahomet*. L'auteur du *Roland* ne connaissait pas l'islamisme et s'imaginait, avec nos autres poètes, que les Sarrasins adoraient des idoles, tout comme les Grecs et les Romains. Les trois principales idoles des infidèles auraient été, d'après nos Chansons de geste, Mahom (Mahomet), Apollin (Apollon), Tervagan (?); et c'est ainsi que nos pères mettaient sur le compte du mahométisme toutes les erreurs des paganismes anciens.

9. Aoi. Cette notation est demeurée inexplicable. Il est inadmissible qu'*aoi* soit pour *avoi*, lequel viendrait d'*ad vian* et signifierait: «*Allons en route.*» Il suffit, pour renverser cette opinion de M. Génin, de remarquer qu'*ad vian* aurait donné dans notre dialecte, non pas *avoi*, mais *à veie*. C'est à tort que M. Michel a d'abord assimilé ce mot à notre *euouwe* liturgique (*saeculorum amen*), et plus tard à au saxon *abeg* ou à l'anglais *away*, exclamation du jongleur pour avertir le ménétrier que le complot finit ». M. Alex. de Saint-Albin traduit *aoi* par «*Dieu nous aide*» et y voit (!) le verbe *adjuver*; mais on ne trouve, dans la Chanson, que les formes *ait* et *aitz* venant du subjonctif *adjuvet*. Une troisième opinion de M. Michel vaut mieux que les deux premières: «*Aoi*, suivant lui, serait un neutre.» Les neutres sont, comme on le sait, la notation musicale qui a précédé la notation sur portée ou notation rindonienne. Mais cette théorie n'a encore été appuyée d'aucune preuve. Le mot *aoi* ne peut, suivant nous, être expliqué que comme une interjection analogue à notre *ohé!* *Ahoj* est encore en usage dans la marine anglaise, où l'on dit: *Boat ahoj*, comme nous disons: *Ho, du canot.*

II

- 10 Le roi Marsile était à Saragosse.
 Il est allé dans un verger, à l'ombre ;
 Sur un perron de marbre bleu se couche ;
 Autour de lui sont plus de vingt mille hommes.
 Il adresse alors la parole à ses ducs, à ses comtes :
- 15 « Oyez, seigneurs, » dit-il, « le mal qui nous accable : -
 « Charles, l'empereur de France la douce,
 « Pour nous confondre est venu dans ce pays.
 « Plus n'ai d'armée pour lui livrer bataille ;
 « Plus n'ai de gent pour disperser la sienne.
- 20 « Comme mes hommes sages, donnez-moi un conseil
 « Et préservez-moi de la mort, de la honte. »
 Pas un païen, pas un qui réponde un seul mot,
 Hors Blancandrin, du château de Val-Fonde. Aoi.

III

- Blancandrin, parmi les païens, était l'un des plus
 sages,
 25 Chevalier de grande vaillance,

14. *A ses ducs, à ses comtes.* Nos poètes qui n'avaient aucune connaissance réelle des institutions des peuples musulmans, et qui d'ailleurs n'avaient pas le moindre sentiment de la couleur locale, prêtent aux infidèles la même organisation politique qu'aux chrétiens. Ils leur attribuent les mêmes lois, les mêmes usages, les mêmes costumes, etc.

16. *France la douce.* Voilà bien l'épithète dite « homérique », qui est le résultat d'une constatation une fois faite, mais que l'on généralise et que l'on applique universellement. « Alors même qu'Achille serait blessé ou paralysé, Homère l'appellerait encore Achille aux pieds légers. » Il en est ainsi dans nos

Chansons de geste où fleurit l'épithète épique. La fiancée de Roland y est toujours appelée « Aude au vis cler » ; la France y est toujours « France la douce » ; Charles « l'empereur magnus » ; toutes les villes sont qualifiées « fort cité » ou « cité antie » ; tous les héros ont la « chière hardie », etc. Ce n'est pas d'ailleurs le seul procédé homérique qu'on puisse constater dans nos anciens poèmes. On y trouve également les longs discours des ambassadeurs ou des combattants, les répétitions littéraires d'un certain nombre de vers, les descriptions d'armures, etc. Cependant nos trouvères ne connaissaient pas Homère ; mais les allures de la poésie primitive sont partout les mêmes.

Homme de bon conseil pour aider son seigneur :

« Ne vous effrayez point, dit-il, au Roi.

« Envoyez un message à Charles, à ce fier, à cet orgueilleux ;

« Promettez-lui service fidèle et très grande amitié.

30 « Faites-lui présent de lions, d'ours et de chiens,

« De sept cents chameaux, de mille autours qui aient mué ;

« Donnez-lui quatre cents mulets chargés d'or et d'argent,

« Tout ce que cinquante chars peuvent porter.

« *Bref, donnez-lui tant de besants d'or pur,*

« Que le roi de France enfin puisse payer ses soldats.

35 « Mais il a trop longtemps fait la guerre en ce pays

« Et n'a plus qu'à retourner en France, à Aix.

« Vous l'y suivrez, — direz-vous, — à la fête de saint Michel.

31. *Mille autours qui aient mué.* Des faucons ont plus de prix après avoir fait leur mue, qui est une véritable maladie, parfois mortelle. Cf. Frédéric II, *Liber de Venatione*, XLVI, et Ducange, au mot *Muta*.

36. *En France à Aix.* Le nom de France est donné CENT SOIXANTE-DIX FOIS, dans le *Roland*, à tout l'empire de Charlemagne, lequel, en dehors de la France proprement dite, renfermait, d'après notre Chanson, la Bavière, l'Allemagne, la Normandie, la Bretagne, le Poitou, l'Auvergne, la Flandre, la Frise, la Lorraine et la Bourgogne. C'est ainsi qu'Aix-la-Chapelle est en France, et qu'on se trouve également en France au sortir des Pyrénées. Il est vrai qu'en plusieurs autres passages de notre poème, ce même mot « France » est employé dans un sens plus restreint et pour désigner le pays qui correspondait au domaine royal avant Philippe-Auguste. (Voir la nomenclature des dix corps d'armée de Charlemagne, vers 3014 et suiv.) Mais il ne faut pas perdre de vue le sens général, qui est, à beaucoup près, le plus usité. En résumé, le pays tant aimé par le neveu du grand empe-

reur, c'est notre France du nord avec ses frontières naturelles du côté de l'est et ayant pour tributaire toute la France du midi. (*L'idée politique dans les Chansons de geste*, par L. G., p. 84.)

37. *A la fête de saint Michel.* Saint Michel occupe dans le *Roland* une place dont il convient de tenir compte. C'est le jour de la Saint-Michel que Charles donne une grande fête à l'occasion de la soumission de Marsile et de la fin de la guerre. (V. 37 et 53.) Au moment où Roland va mourir, un tremblement de terre agite le sol de toute la France, et l'un des quatre points extrêmes que le poète indique est Saint-Michel-du-Péril. (V. 1428.) Enfin, quand Roland meurt, c'est saint Michel du Péril qui descend près de lui. (V. 2394.) Or Saint-Michel-du-Péril, c'est le mont Saint-Michel, près d'Avranches, et la « feste seint Michel », dont il est ici question, tombe le 16 octobre. D'anciens Martyrologes attestent que l'on célébrait ce jour-là l'apparition, en 708, du glorieux archevêque à saint Aubert, évêque d'Avranches, et c'est cette apparition qui donna sujet à ce prélat de bâtir la fameuse abbaye du mont Saint-Michel. = Cette

- « Et là, vous vous convertirez à la foi chrétienne,
 « Vous serez son homme en tout bien, tout honneur.
 40 « S'il exige des otages, eh bien ! envoyez-en
 « Dix ou vingt, pour avoir sa confiance.
 « Oui, envoyons-lui les fils de nos femmes.
 « Moi, tout le premier, je lui livrerai mon fils, dùt-il
 y mourir.
 « Mieux vaut qu'ils y perdent la tête
 45 « Que de perdre, nous, notre seigneurie et notre
 terre,
 « Et d'être réduits à mendier. »
*Et les païens de répondre : « Nous vous l'accordons
 volontiers. »* Aoi.

IV

- « Par ma main droite que voici, » dit Blancandrin,
 « Et par cette barbe que le vent fait flotter sur ma
 poitrine,
 « Vous verrez soudain les Français lever leur camp.
 50 Et s'en aller dans leurs pays, en France.
 « Une fois qu'ils seront de retour en leur meilleur
 logis,
 « Charles, à sa chapelle d'Aix.

fête du 16 octobre a été célébrée dans toutes les églises de la seconde Lyonnaise et jusqu'en Angleterre. (Synode d'Oxford, en 1222, *Calendarium Exoniense*, etc.) Quant au nom même de saint Michel du Péril, il est des plus populaires, et, dans les textes des XI^e-XIII^e siècles, on voit souvent figurer le récit de certains pèlerinages *ad sancti Michaelis periculum* ou *ad montem sancti Michaelis de periculo maris*. = Quoi qu'il en soit, saint Michel du Péril et la fête du 16 octobre jouent dans le *Roland* un rôle trop important pour que notre poète n'ait pas, à tout le moins, connu très particulièrement l'abbaye normande et son pèlerinage.

52. *A sa chapelle d'Aix*. D'après nos

vieux poèmes, le palais d'Aix-la-Chapelle se composait de douze palais splendides, groupés autour d'un château plus magnifique encore. (*Karlsmagnus Saga*, histoire islandaise de Charlemagne, XII^e siècle, première branche, 12-20, et *Richeri Historia*, lib. III, § 71.) Quant à la chapelle elle-même, l'architecte l'avait bâtie trop petite; mais Dieu fit un miracle et l'élargit surnaturellement. (*Karlsmagnus Saga*, I, 12, et Girart d'Amiens, *Charlemagne*, commencement du XIV^e siècle, B. N. 778, f^o 105.) Devant le palais était ce fameux perron, cette masse d'acier sur laquelle les chevaliers essayaient leurs épées. La légende ajoute que c'était là l'antique résidence de Granus, père de Néron, et

« Donnera, pour la Saint-Michel, une très grande fête
 « Le jour où vous devrez venir arrivera, le terme
 passera,

55 Et Charles ne recevra plus de nos nouvelles.

« L'empereur est terrible, son cœur est implacable;
 « Il fera trancher la tête de nos otages.

« Mais il vaut mieux qu'ils y perdent *la vie*

« Que de perdre, nous, claire Espagne la belle,

60 « Et de souffrir tant de maux et de douleurs.

« — Il en pourrait bien être ainsi, » s'écrient les
 païens. AOT.

V

Le conseil de Marsile est terminé.

Le Roi mande alors Clarin de Balaguer,

L'auteur de notre chanson racontera tout à l'heure que Dieu y fit jaillir une source d'eaux chaudes pour en faire présent à Charlemagne. Cf. Philippe Mousket, *Chronique rimée*, v. 2410 et suiv., et surtout le faux Diplôme présenté par les chanoines d'Aix à Frédéric Barberousse.

58. *La vie*. Tous les mots en italiques sont, comme nous l'avons dit, ajoutés ou supprimés par nous d'après le plus ancien manuscrit de Venise ou d'après les Remaniements. Nous ne répéterons plus cette observation.

62. Les laisses v et vi peuvent passer pour l'un des types les plus parfaits des « Couplets similaires ». Nous appelons de ce nom plusieurs strophes consécutives où LES MÊMES IDÉES SONT RÉPÉTÉES A PEU PRÈS DANS LES MÊMES TERMES, MAIS SUR DES ASSONANCES DIFFÉRENTES. Il en existe au moins neuf exemples dans le *Roland*, et ces répétitions peuvent être doubles, triples, quadruples ou même quintuples. M. Fauriel ne les regarde que comme des leçons diverses d'un même passage, copiées à la suite l'une de l'autre par un scribe inintelligent. M. G. Paris les considère comme autant de versions remontant à des époques différentes, et cite à l'appui de son opinion le texte si précieux de l'Oraison funèbre de Ro-

land; dans une première laisse, l'Empereur dit : *Quand je serai à Laon*; et dans une seconde : *Quand je serai à Aix*. Donc, le premier de ces couplets aurait sa source dans une tradition du x^e siècle, et le second, plus antique, remonterait à la tradition des VIII^e-IX^e siècles. Tout autre est l'opinion de M. Génin, qui voit dans ces répétitions « l'œuvre d'un artiste, d'un poète », ou, en d'autres termes, un effet littéraire, un moyen dramatique. C'est également le sentiment de M. d'Avril. Nous avons montré ailleurs comment on ne pouvait adopter d'une façon absolue aucun de ces systèmes (première édition du *Roland*, *Introduction*, p. LVI et suiv.) Parmi les groupes de Couplets similaires, il en est où, comme ici, la répétition est presque littérale, et il faut, en ce cas, donner raison à la théorie de M. G. Paris; mais il en est d'autres où les laisses, loin de faire double emploi, se COMPLÈTENT L'UNE PAR L'AUTRE. (Voir les couplets XL, XLI, XLII, etc.) Ce ne sont donc pas là ces variantes entre lesquelles on pouvait faire un choix *ad libitum*. Ici c'est Génin qui est dans le vrai, et nous avons vraiment affaire à un procédé artistique.

63. *Balaguer*. Balaguer, en Catalogne, (*Ballegarium*, *Valagaria*), à trois lieues

- Avec Estramarin et son pair Eudropin,
 65 Priamus avec Garlan le barbu,
 Machiner avec son oncle Matthieu,
 Joïmer avec Maubien d'outre-mer,
 Et Blancandrin, pour leur exposer son dessein.
 Il fait ainsi appel à dix païens, des plus félons :
- 70 « Seigneurs barons, vous irez vers Charlemagne,
 « Qui est en ce moment au siège de la cité de Cordoue.
 « Vous porterez dans vos mains des branches d'olivier,
 « En signe de soumission et de paix.
 « Si vous avez l'art de me réconcilier avec Charles,
- 75 Je vous donnerai or et argent,
 « Terres et fiefs autant que vous en voudrez. »
 « — *Notre Seigneur parle bien,* » s'écrient les païens.

AOL.

VI

Le conseil de Marsile est terminé :

« Seigneurs, » dit-il à ses hommes, « vous allez partir

de Lérida. C'est le point le plus lointain qu'aient atteint les armes de Roland. Roland se vante, en effet, dans un autre passage de notre poème (V. 200), d'avoir conquis cette ville à Charlemagne.

71. *Cordoue*. Le texte original nous donne *Cordres*. Nous avons, dans nos précédentes éditions, partagé sur *Cordres* l'opinion de M. Gaston Paris. « Il est certain, disions-nous, que la ville désignée par « Cordres » est près des Pyrénées. » Et, dans notre carte du *Roland* (première édition, t. II, frontispice), nous l'avions placée entre Valtierra et Tudela. Mais l'étude des anciennes cartes nous a fait changer d'avis. Nos pères du XI^e siècle ne connaissaient que le nord de l'Espagne et ne supposaient pas que cette péninsule eût de la profondeur. Dans cette légère bande de terrain, au sud des Pyrénées, ils plaçaient toutes les villes qui avaient eu jadis quelque renommée : Cordoue, Séville, etc. = En somme, nos épiques

avaient dans la mémoire un certain nombre de noms de lieux célèbres qu'ils décernaient un peu au hasard. L'auteur du *Roland* est à coup sûr le plus sérieux de tous, et néanmoins il n'est pas incapable d'avoir complètement ignoré la situation de Cordoue, dont il ne savait que le nom, et qu'il se figurait sans doute au nord de l'Espagne. = Ajoutons enfin (et personne encore n'a fait cette remarque) qu'au commencement du XIII^e siècle on a fondé dans l'Albigeois une ville à laquelle on a voulu donner le nom de la célèbre ville espagnole, et qui s'est toujours appelée du nom de « Cordres ».

72. *Branches d'olivier*. Ces branches d'olivier sont un symbole de paix emprunté à l'antiquité. On les retrouve plus d'une fois aux mains des ambassadeurs dans nos autres Chansons de geste : *Porterent rains d'olive : c'est senefiement — De pais, d'umilité, que il la vont querant.* (*Renaus de Montauban*, éd. Michelant, p. 37.) Etc. etc.

- 80 « Avec des branches d'olivier dans vos mains.
 « Dites de ma part au roi Charles
 « Qu'au nom de son Dieu il ait pitié de moi :
 « Avant qu'un seul mois soit passé,
 « Je le suivrai avec mille de mes fidèles,
- 85 « Pour recevoir la loi chrétienne
 « Et devenir son homme par amour et par foi.
 « S'il veut des otages, certes, il en aura.
 « — Bien, » dit Blancandrin. « Vous aurez là un bon
 traité. » Aoi.

VII

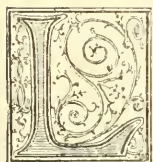
- Marsile fit alors amener dix mules blanches
 90 Que lui envoya jadis *le roi de Sicile*.
 Les freins sont d'or, les selles d'argent ;
 Les dix messagers y sont montés,
Portant des branches d'olivier dans leurs mains
En signe de soumission et de paix.
 Et voici qu'ils arrivent près du roi qui tient la France
 en son pouvoir.
- 95 Charles a beau faire, ils le tromperont. Aoi.
-



Fig. 11. — Les messagers païens descendent de leurs mules. — Et saluent Charles...
 (Vers 120, 121.)
 (Composition de Zier.)

A CORDOUE. — CONSEIL TENU PAR CHARLEMAGNE

VIII



'EMPEREUR se fait tout joyeux et est de belle
 humeur.
 Il a pris Cordoue, il en a mis les murs en
 pièces,
 Avec ses machines, il en a abattu les tours;
 Ses chevaliers y ont fait un butin très abondant
 D'or, d'argent, de riches armures.
 Dans la ville il n'est pas resté un seul païen
 Qui ne soit forcé de choisir entre la mort et le bap-
 tême.

Le roi Charles est dans un grand verger;
Avec lui sont Roland et Olivier,

104. *Roland*. Roland, dans toute notre légende épique, est représenté comme le neveu de Charlemagne : dans la plupart de nos poèmes, sa mère s'appelle « Gile, Gilain ». Une de nos Chansons, les *Enfances de Roland* (XII^e-XIII^e siècle), nous le montre à Sutri réconciliant avec Charlemagne son père, le sénéchal Milon, et sa mère, qui avaient encouru fort justement la colère du grand Empereur. Mais c'est dans la *Chanson d'Aspremont* (XII^e siècle) que nous assistons à ses véritables enfances : c'est là que nous le voyons prendre part, tout jeune encore, à la grande expédition de Charles contre les Sarrasins du midi de l'Italie, et après un combat héroïque avec Eaumont, fils du roi païen Agolant, conquérir glorieusement la fameuse épée Durandal. Dans un autre poème de la fin du XII^e siècle, *Givars de Viane*, Roland, qui a été fait chevalier après sa victoire contre Eaumont, devient le champion de l'Empereur contre Olivier, qui est le champion de Girart de Vienne et des fils rebelles de Garin de Montglane. La scène se passe sous les murs de Vienne, et c'est là que Roland se prend d'amour pour la belle Aude, avec laquelle on le fiance, avec laquelle il ne se mariera jamais. Dans *Renaus de Montauban* (XIII^e siècle), dans *Jehan de Lanson* (XIII^e siècle), dans *Ottinel* (XIII^e siècle), il joue un grand rôle qui n'est cependant pas le premier. Mais les poèmes qui sont le plus consacrés à sa gloire, et qui forment une sorte de « Rolandéide », sont l'*Entrée en Espagne* (XIII^e-XIV^e siècle) et la *Prise de Pampelune* (XIV^e siècle). Dès son arrivée en Espagne, le neveu de Charles se mesure avec le géant Ferragus ; plus tard, il prend la ville de Nobles malgré la défense de l'Empereur, et s'enfuit du camp chrétien pour aller en Orient faire un pèlerinage au Saint-Sépulchre et organiser à la française le royaume de Perse converti par lui. De retour en Espagne, il prend part à tous les grands combats des chrétiens et aux sièges victorieux de Pampelune et de

toutes les places fortes de l'Espagne païenne. Quand commence notre vieux poème, il ne reste plus à conquérir que Saragosse, et c'est sur Roland que comptent l'Empereur et la France, c'est vers lui que se tournent tous les regards. Nous n'avons pas à revenir sur le rôle que joue le neveu de Charles dans la *Chanson de Roland*. Il en est le centre, l'âme, la vie. La trilogie dont se compose le vieux poème lui est presque uniquement consacrée : dans la première partie, il est trahi ; dans la seconde, il meurt ; dans la troisième, il est vengé. Son importance survit à sa mort, et jusqu'au dernier vers de la chanson il en est le héros. = Telle est la place de Roland dans la légende. Quant à l'histoire, elle ne lui a consacré que huit mots, et Éginhard, en sa *Vita Karoli* (cap. IX), se contente de dire au sujet de notre héros et du désastre de Roncevaux : *In quo prælio, Hruodlandus, Britannici limitis præfectus, interficitur*. V. dans nos précédentes éditions l'Éclaircissement sur l'histoire poétique de Roland.

* *Olivier* est le fils de Renier de Gemmes : *Vus fustes filz à l' bon cunte Renier*. (V. 2208.) Le premier de nos poèmes où il apparaisse avec un rôle important, c'est *Givars de Vienne* (fin du XII^e, commencement du XIII^e siècle). Il y figure parmi les adversaires de Charlemagne, et on l'y voit lutter avec Roland (pp. 106-155 de l'édition P. Tarbé). Après un duel gigantesque, les deux héros finissent par tomber dans les bras l'un de l'autre (Ibid., pp. 155, 156), et tel est le commencement de cette amitié touchante qui fait d'Olivier et de Roland l'Oreste et le Pylade, le Pythias et le Damon de notre épopée nationale. Dans le même temps, la sœur d'Olivier est fiancée à Roland, et nous allons bientôt la rencontrer dans notre drame. = Une chanson du XIII^e siècle, le *Voyage à Jérusalem* (ce n'est, à vrai dire, qu'un fabliau épique), nous montre Olivier à Constantinople, où il a de la fille du roi Hugon un fils qui

105 Le duc Samson, le fier Anséis,
Geoffroi d'Anjou, qui porte le gonfanon royal,

sera le Galien de nos romans. = Mais le poème où la gloire d'Olivier jette le plus d'éclat, son poème, c'est *Fierabras* (xiii^e siècle) : il en est le héros. C'est lui qui, dans un combat interminable, lutte ici contre le géant sarrasin; c'est lui qui convertit Fierabras. (Vers 369-1691 de l'édit. Krœber et Servois.) Cependant le vainqueur tombe lui-même entre les mains du roi païen Balant (v. 1692-1862), et il fût mort très misérablement, s'il n'avait été délivré par la fille de Balant, par Floripas. (Vers 2713-5861.) = Dans l'*Entrée en Espagne* (xiii^e-xiv^e siècle), Olivier est vaincu par Ferragus, fait prisonnier par les païens et délivré par Roland. (Ms. XXI de Venise, f^o 27, et 80, 81.) Il combat avec son ami sous les murs de Pampelune, le suit à Nobles (Ibid., f^o 177-202), tue le Sarrasin Folquenor (f^o 202-211) et plaide tendrement pour son cher compagnon, pour son Roland que l'Empereur insulte. = La Chronique du faux Turpin (écrite en 1109-1119) ne donne pas tant d'importance à Olivier, et se contente de raconter qu'il fut enseveli à Belin. Il a certainement existé, dès le xiii^e siècle, un *Galien* en vers, qui n'est point parvenu jusqu'à nous, mais dont trois versions en prose nous sont restées (Bibl. nat. fr. 1470, xv^e siècle; Bibl. de l'Arsenal, 3351, xv^e siècle; *Galien* incunable). On y voit le fils de notre Olivier, Galien, cherchant son père sur toute la surface de la terre, et le trouvant enfin sur le champ de bataille de Roncevaux, où Olivier a le temps de le reconnaître; et il expire en le montrant à Roland. = Parmi tous ces éléments de la légende d'Olivier, il en est de fort anciens, et ce sont ceux qui se trouvent dans notre *Roland*. Les plus dignes d'attention sont ensuite ceux que nous offrent *Girars de Viane*, et néanmoins ils nous semblent postérieurs d'un ou de deux siècles. Le *Voyage à Jérusalem*, l'*Entrée en Espagne* et *Galien* n'ont rien de profondément traditionnel, et quant à la lutte d'Olivier contre Fierabras dans le poème de ce

nom, il n'y faut voir qu'une des formes de ce sujet banal : « Combat d'un héros français contre un géant païen, » qui a été traité tant de fois par nos épiques.

105. *Le duc Samson*. Ce personnage est compté au nombre des douze Pairs; 1^o par la *Chanson de Roland*; 2^o par la *Karlamagnus Saga* (histoire islandaise de Charlemagne; xiii^e siècle); 3^o par les Remaniements de notre *Roland* (xiii^e siècle; mss. de Paris, de Venise, de Cambridge, etc.); 4^o par *Gui de Bourgogne* (xii^e siècle), 5^o par la Chronique de Weihenstephan (le manuscrit est du xv^e siècle, et l'original du xiv^e); et 6^o par l'*Entrée en Espagne* (xiii^e-xiv^e siècle). Il est partout représenté comme duc de Bourgogne; et c'est le père de Gui de Bourgogne. L'auteur de notre *Roland* le fait mourir à Roncevaux (v. 1535) de la main du païen Valdabrun.

* *Anséis*. Il s'agit ici d'Anséis « le Vieux » (v. 796). Il est mis au nombre des douze Pairs par la *Chanson de Roland*, par les Remaniements de Paris, de Venise, de Cambridge, etc., par la Chronique de Weihenstephan, par l'*Entrée en Espagne* et par *Ottinel* (xiii^e siècle). Il ne faut pas le confondre avec Anséis le Jeune, ou Anséis de Carthage, personnage purement imaginaire et qui n'a rien de traditionnel. Ce dernier est le héros d'un poème de notre décadence épique où il est représenté comme le successeur de Roland et comme le premier roi d'Espagne après les grandes représailles de Charles contre les Sarrasins.

106. *Geoffroi d'Anjou, qui porte le gonfanon royal*. Geoffroi d'Anjou est un personnage historique qui a été introduit dans la légende de Roland vers la fin du x^e siècle : c'est Geoffroi Grise-Gonelle, mort en 987. Il était contemporain de Richard le Vieux, duc de Normandie, dont il sera question plus loin. De l'introduction de ces deux héros dans l'épopée rolandienne, on peut conclure qu'une partie de notre légende

Gerin et son compagnon Gerier,
 Et, avec eux, beaucoup d'autres,
Hommes barbus et vieux,
 Quinze mille chevaliers qui sont *des Français* de
 France.

110 Ils sont assis sur des tapis blancs,
 Et, pour se divertir, jouent aux tables;

s'est formée sous les derniers Carlovingiens et les premiers Capétiens, et il faut admettre qu'il a pu dès lors exister certains poèmes consacrés à Roland : notre Chanson n'est pas la première dont il ait été le héros. D'un autre côté, l'importance des Angevins dans notre légende a permis de regarder le *Roland* comme l'œuvre d'un poète de cette province, lequel aurait voulu flatter le comte Geoffroi ou ses premiers successeurs. On en arrive ainsi à supposer que le dialecte de la PREMIÈRE RÉDACTION de notre poème aurait été celui d'Anjou, lequel ne se distinguait pas nettement de celui de France. = Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, Geoffroi l'Angevin a joué un grand rôle dans tous nos vieux poèmes. Il fait partie de cette expédition de Charles en Italie, qui se termine par la défaite du Sarrasin Agolant. (*Chanson d'Aspremont* XIII^e siècle.) Dans la guerre des Saxons, il tue le roi Caloré (*Chanson de Saisnes*, XII^e siècle, couplets 107 et suiv.), et nous est offert comme un des chefs des barons Héruinois, soulevés contre l'Empereur. (Ce sont les Normands, les Manceaux, les Bretons, les Tourangeaux et les Angevins, toute l'ancienne Neustrie.) = Geoffroi est compté au nombre des douze Pairs par *Renaus de Montauban* (XIII^e siècle), la Chronique de Weihenstephan (XIV^e-XV^e siècle) et *Fierabras* (XIII^e siècle). = C'est Geoffroi enfin qui, dans les Remaniements du *Roland*, a la charge, avec Girart d'Orléans et Guion de Saint-Omer (couplets 339 et suiv. du ms. de Paris, édition Fr. Michel), de se rendre en message auprès de Girart de Viane et d'amener la belle Aude à l'Empereur. = Thierry, qui doit vaincre Pinabel à la fin de notre chanson, est représenté dans le *Roland*

comme le frère du duc Geoffroi (v. 3819). Dans *Gaidon* (XII^e siècle), dans ce poème de la décadence, il nous est offert comme son fils, et c'est lui qui, sous le nom de Gaidon, devient duc d'Angers.

* *Le gonfanon royal*. Le gonfanon de Charlemagne n'est autre que la bannière de saint Pierre ou des Papes. De là son nom de Romaine. *Saint Pierre fut; si aveit non Romaine*; mais notre poète nous dira plus loin que, depuis la grande bataille de Saragosse, cette enseigne s'appela Munjoie. V. la note du v. 3095.

107. *Gerin... Gerier*. Ils sont compris au nombre des douze Pairs par la *Chanson de Roland*, par les Remaniements de Paris et de Cambridge, par la *Karlamagnus Saga*, etc. = Gérin seul est conservé par l'auteur d'*Ottinel* et par celui du *Voyage à Jérusalem*.

111. *Ils jouent aux tables*. Le jeu des tables (c'est le tric-trac), et, plus encore, celui des échecs tiennent une très grande place dans nos romans; c'est, par excellence le jeu des barons. Une partie d'échecs est la péripétie principale d'une de nos plus anciennes chansons, d'*Ogier le Danois*. Le fils d'Ogier, Baudouinet, joue aux échecs avec Charlot, le fils de Charlemagne; il gagne la partie. Charlot, furieux d'avoir été échec et mat en quelques coups, se précipite sur son adversaire et, d'un coup d'échiquier, le tue sur place. De là toute la guerre de Charlemagne contre Ogier. Dans *Renaus de Montauban*, même épisode. La lutte entre les fils d'Aïmon et le grand Empereur a pour cause ou pour prétexte une partie d'échecs, à la suite de laquelle le neveu de l'Empereur, Bertolais, est tué par Renaud. (Édit. Michelant, p. 51.) = Voy. dans le *Saint Martin* de M. Lecoy de la Marche

Les plus sages, les plus vieux jouent aux échecs,
 Et les bacheliers légers à l'escrime...
 Sous un pin, près d'un églantier,
 115 Est un fauteuil d'or massif :
 C'est là qu'est assis le roi qui tient douce France.
 Sa barbe est blanche et son chef tout fleuri;
 Son corps est beau, et fière est sa contenance.



A celui qui le veut voir il n'est pas besoin de le
 montrer.

120 Les messagers païens descendent de leurs mules
 Et saluent Charles en tout bien, tout amour. AOL.

IX

Blancandrin, le premier, prend la parole,
 Et dit au Roi : « Salut au nom de Dieu,

(p. 38), la représentation d'un pion pour jeu de tables; nous le reproduisons ci-dessus.

118. *Son corps est beau*. S'il faut en croire la Chronique de Turpin, le grand Empereur avait huit pieds de haut. Sur ses deux mains il élevait un cavalier armé et brisait aisément trois ou quatre fers à cheval. Tous nos poètes ont cé-

lèbré la barbe blanche de Charles, ses yeux extraordinairement ardents et sa terrible *regardeüre*. Et tout le moyen âge a eu peur de ce regard, semblable à cet évêque dont parle le moine de Saint-Gall, sur lequel l'Empereur jeta seulement un coup d'œil et qui fut soudain foudroyé. Cf. Nos *Épopées françaises*, 2^e édition, II, 121.

- « Du Glorieux, que vous devez adorer!
- 125 « Voici ce que vous mande le roi Marsile, le vaillant :
- « Après s'être bien enquis de votre loi, qui est la loi
du salut,
- « Il veut largement partager ses trésors avec vous.
- « Vous aurez des lions, des ours, des lévriers en-
chainés,
- « Sept cents chameaux, mille autours après la mue,
- 130 « Quatre cents mulets chargés d'argent et d'or,
- « Tout ce que peuvent porter cinquante chars.
- « Vous aurez tant et tant de besants de l'or le plus
fin,
- « Que vous pourriez enfin payer tous vos soldats.
- « Mais il y a trop longtemps que vous êtes en ce pays,
- 135 « Et vous devriez retourner en France, à Aix.
- « Mon maître vous y suivra, c'est lui-même qui vous
le promet,
- « *Et il y recevra votre loi.*
- « *Il y deviendra, mains jointes, votre vassal*
- « *Et tiendra de vous le royaume d'Espagne.* »
- L'Empereur élève alors ses deux mains vers Dieu ;
Il baisse la tête et commence à penser. Aoi.

124. *Le Glorieux.* On pourrait aisément composer une théodicée d'après les seuls textes de nos Chansons de geste. La spiritualité de Dieu est, de tous ses attributs, celui que nos poètes ont mis le plus volontiers en lumière, et l'épithète qu'ils accolent le plus souvent au mot « Dieu » est celle-ci : « Dieu qui est un pur esprit, *Dex l'espirit.* » C'était là une protestation contre la pluralité des anciens dieux et contre leur matérialité grossière. = Dans la *Chanson de Roland* et dans la plupart de nos autres poèmes, Dieu est encore qualifié de *glorieux*, et par ce mot il faut à la fois entendre la suprême béatitude, la suprême puissance, la suprême invisibilité. = On peut rapprocher de cette expression les suivantes, qui sont à peu près synonymes : « Le Dieu de majesté, le Roi du monde, le Dieu du paradis,

le Roi très grand qui est au-dessus de nous. » = Les autres attributs de Dieu ne sont pas d'ailleurs exprimés avec moins de clarté. Le Dieu de nos épopées est tout-puissant. Il est éternel, et à tout instant nos poètes s'écrient : *Cil Dame-dex qui fut, est et qui iert.* Mais le titre que les trouvères se plaisent surtout à lui décerner, c'est celui de « créateur » : *Par Deu le createur.* — *Par Deu qui tout forma.* — *Qui fist pluie et gelée.* — *Qui fist la rose en mai.* — *Qui nos fist à s'image,* etc. etc. Rien n'était en réalité plus utile que de telles épithètes si souvent répétées, puisque le dogme de la création avait été méconnu de toute l'antiquité païenne. Et tel est le point de vue pratique et élevé auquel on doit surtout considérer nos anciens poèmes.

X

- L'Empereur demeurait là, tête baissée ;
 140 Car jamais sa parole ne fut hâtive,
 Et sa coutume est de ne parler qu'à loisir.
 Quand enfin il se redressa, très fier était son vi-
 sage :
- « Vous avez bien parlé, » dit-il aux messagers.
 « Cependant le roi Marsile est mon grand ennemi.
 145 « Ces paroles que vous venez de prononcer,
 « En quelle mesure puis-je m'y fier ?
 « — Vous aurez de *bons* otages, » répond le Sarrasin ;
 « Nous vous en donnerons dix, quinze, vingt,
 « Mon fils sera du nombre, dût-il y périr ;
 150 « Et vous n'en aurez pas de plus nobles.
 « Lorsque vous serez de retour en votre palais sei-
 gneurial,
 « A la grande fête de saint Michel du Pêril,
 « Mon maître, c'est lui qui vous le promet, vous
 suivra
 « A vos eaux d'Aix, que Dieu a fait jaillir pour vous,
 155 « Et là consentira à devenir chrétien.
 « — C'est ainsi, » répond Charles, « qu'il pourra
 encore se sauver. » AOL.

XI

- Le jour fut beau, et commençait à décliner.
 Charles fait conduire les dix mules dans ses étables ;
 Puis, dans le grand verger, fait tendre un pavillon
 160 Et y donne l'hospitalité aux dix messagers :
 Douze sergents en prennent soin ;
 Jusqu'au jour clair ils y passent la nuit...
 L'Empereur se lève de grand matin.
 Charles entend messe et matines ;
 165 Puis va s'asseoir sous un pin,

Et mande ses barons pour tenir son conseil :
Car il ne veut rien faire sans ceux de France. Aoi.

XII

L'Empereur va sous un pin,
Et mande ses barons pour tenir son conseil :
170 C'est le duc Ogier et l'archevêque Turpin;

166. *Conseil.* Près de l'Empereur ou du Roi frank se tient toujours, dans nos chansons, un conseil dont l'origine est germanique. Les Cours plénières de nos romans rappellent les Champs de mai. Mais il faut distinguer entre la « Cour plénière » et le « Conseil » proprement dit. Dans le Conseil, l'Empereur prend encore l'avis de ses barons, mais n'est aucunement forcé de le suivre. En d'autres termes, les conseillers n'ont ici qu'une autorité toute consultative, et c'est au Roi seul qu'appartient la décision. Le Conseil, d'ailleurs, semble se transformer plus d'une fois en haute cour, quand il s'agit de juger un des hommes du roi : c'est l'ancien *placitum palatii*; c'est le tribunal qui, à la fin de notre poème, jugera le traître Ganelon.

170. Ogier. Ogier le Danois, un des plus célèbres héros de notre épopée nationale. Il est fils de Geoffroi, roi de Danemark, qui est forcé de le laisser en otage à la cour de Charlemagne. Les ambassadeurs du roi de France ayant été insultés par Geoffroi, Ogier est condamné à mort et va périr, lorsqu'on se décide soudain à une grande expédition en Italie. Le Danois devient rapidement le héros de l'armée française : il est vainqueur, dans un double combat, de Carau et de Brunamont, et, grâce à lui, Charles peut faire son entrée à Rome. (*Chevalerie Ogier*, poème du XII^e siècle, attribué à Raimbert de Paris, vers 174-3102.) Ogier est devenu le favori du roi de France, lorsqu'un jour, dans une de ces parties d'échecs dont nos épopées ont tant abusé, son fils, Baudouinet, est tué par le fils de l'Em-

pereur, par Charlot (v. 3152-3180.) De là une haine irréconciliable du Danois contre le roi de France. Il veut tuer Charlot, et, sur le point de tomber aux mains de ses ennemis, se réfugie à la cour du roi Didier, à Pavie. Charles déclare la guerre au Lombard, et lui livre une formidable bataille où Ogier fait en vain des prodiges de valeur (v. 3181-5838). C'est alors qu'a lieu ce fameux siège de Castelfort, qui a été si populaire durant tout le moyen âge. Ogier, affamé et tout près de succomber, parvient à s'ouvrir un chemin; mais, de nouveau poursuivi, il est fait prisonnier, et le voilà captif à Reims (v. 5884-9424). Charles l'y veut laisser mourir de faim, mais une invasion des Sarrasins le force un jour à faire un nouvel appel au courage du Danois, qui se bat contre le géant Bréhus et sauve la France (v. 9425-12969). Il reçoit en récompense le comté de Hainaut, et y meurt en odeur de sainteté (v. 12970-13042). = Toute cette légende d'Ogier s'est formée EN MÊME TEMPS que celle de Roland, et remonte par conséquent aux VIII^e-IX^e siècles. = Ajoutons qu'Ogier n'est pas mis dans notre poème au rang des douze Pairs, mais qu'il reçoit cet honneur dans le *Voyage à Jérusalem, Guide de Bourgogne, Renaus de Montauban, Fierabras, Ottinel* et l'*Entrée en Espagne*.

* *Turpin.* Il y a eu un véritable archevêque de ce nom, lequel vécut sur le siège de Reims, depuis 756 (ou 753, suivant la *Gallia christiana*), jusqu'en 811 ou 788 (ou 794, suivant la *Gallia*). Il a donc été réellement contemporain du grand désastre de Roncevaux, qui eut

C'est Richard le Vieux et son neveu Henri ;

lieu en 778. Mais le Turpin de nos épopées présente des traits que l'histoire n'a point fournis. Il est né à Rome, si l'on en croit la *Karlamagnus Saga* (XIII^e siècle), ou en France, suivant la *Chanson d'Aspremont* (XIII^e siècle). L'auteur de ce dernier poème ajoute que Turpin fut abbé de Jumièges avant d'être élevé au siège de Reims. = Quoi qu'il en soit, il est partout le type de l'évêque militaire. Dans *Aspremont*, on le voit porter au front de l'armée chrétienne le bois de la vraie croix, qui devient, entre ses mains, éblouissant comme le soleil. Dans *Ogier* (XII^e siècle), c'est lui qui livre à Charlemagne le Danois endormi ; mais il a pitié de cet illustre vaincu, et ne permet pas qu'il meure de faim dans sa prison. Après s'être couvert de gloire dans tous les combats que racontent *l'Entrée en Espagne* (XIII^e-XIV^e siècle) et *Gui de Bourgogne* (XII^e siècle), l'Archevêque-soldat meurt à Roncevaux (v. 2252). = La Chronique qui porte son nom se garde bien de le faire ainsi succomber dans la grande bataille, et le fait survivre au désastre, qu'il raconte. C'est lui qui, d'après ce singulier récit, célébrait la messe des morts auprès de Charles, lorsque l'Empereur vit passer dans le ciel les Anges qui emportaient l'âme de Roland. = Turpin est compté au nombre des douze Pairs par les Remaniements du *Roland* (XIII^e siècle, etc.), le *Voyage à Jérusalem* (XII^e siècle), la *Karlamagnus Saga* (XIII^e siècle), *Otinel* (XIII^e siècle), *l'Entrée en Espagne* (XIII^e-XIV^e siècle) et la Chronique de Weihenstephan (XIV^e-XV^e siècle). En résumé, c'est dans notre poème qu'il faut chercher les éléments les plus antiques de sa légende. = Il est nécessaire de dire ici deux mots de la célèbre « Chronique de Turpin ». Dans sa thèse *De pseudo-Turpino*, M. G. Paris est arrivé à cette conclusion scientifique que les cinq premiers chapitres ont été écrits, vers le milieu du XI^e siècle, par un moine de Compostelle, et les chapitres VI et suivants, entre les années 1109-1119, par un moine de Saint-André de Vienne ». Cette dernière par-

tie est la moins sincère. Rédigée par un faussaire d'après quelques-unes de nos Chansons de geste et de nos traditions épiques, qui y sont trop souvent défigurées, ce document apocryphe reproduit cependant, par rapport à la légende de Roland, un état de la tradition qui est peut-être antérieur à la donnée de notre chanson.

171. *Richard*. Il s'agit ici (comme le prouvent les v. 3050 et 3476) de Richard, duc de Normandie. Que ce Richard soit un personnage historique, c'est ce qui semble hors de doute, et le poète qui l'a introduit dans notre légende a pensé à Richard I, duc de Normandie, dit le Vieux ou sans Peur († 996). Nous avons dans son nom, comme dans celui de Geoffroi d'Anjou, un précieux élément de critique, et il devient par là très probable qu'une autre *Chanson de Roland* a existé avant la nôtre, vers la fin du X^e ou le commencement du XI^e siècle. Il est, à tout le moins, permis d'affirmer que des chants populaires lyriques étaient depuis longtemps consacrés à notre héros. = La légende épique de Richard est d'ailleurs assez riche. Dans *Renaus de Montauban* (XIII^e siècle), il se refuse énergiquement à faire périr son homonyme, Richard, fils d'Aimon, qui a été très injustement condamné par Charlemagne. Au commencement de *l'Entrée en Espagne* (XIII^e-XIV^e siècle), il nous est présenté comme le chef du parti de la paix. Mais le poème où il tient le plus de place est la *Chanson des Saisnes*, et il devait certainement remplir un plus grand rôle dans ce poème perdu, qui avait pour titre : *les Barons Hérupois*. Dans la *Chanson des Saisnes* (XIII^e siècle), Richard est, en effet, avec Geoffroi d'Anjou, Salomon de Bretagne et Huon du Mans, un des chefs des Hérupois révoltés contre le grand Empereur. Charles est obligé de traiter avec eux et d'aller, pieds nus, faire amende honorable à ces rebelles. = Richard est placé dans le collège des douze pairs par *Gui de Bourgogne* (XIII^e siècle), *Renaus de Montauban* (XIII^e siècle), *Fierabras* (XIII^e siècle), etc.

C'est le brave comte de Gascogne, Acelin ;
C'est Thibaud de Reims et son cousin Milon.

Gerier et Gerin y sont aussi,

175 Et le comte Roland y est venu avec eux,
Suivi du noble et vaillant Olivier.

Il y a là plus de mille Français de France.

On y voit aussi Ganelon, celui qui fit la trahison.

Alors commence ce conseil de malheur.

AOL.

XIII

180 « Seigneurs barons, dit l'empereur Charles,
« Le roi Marsile vient de m'envoyer ses messagers.

172. *Acelin* est nommé une autre fois, au vers 2882, où l'on voit qu'il ne faisait point partie de l'arrière-garde. Il est un de ceux qui soutiennent l'Empereur dans leurs bras, alors qu'il tombe en pâmoison devant le corps inanimé de Roland.

173. *Thibaud de Reims* est un des comtes qui seront plus tard chargés par l'Empereur de garder les corps des héros morts à Roncevaux. Alors, comme ici, son nom est associé à celui de Milon (v. 2433). C'est à lui qu'est confié, lors de la grande bataille contre Baligant, le commandement du sixième corps (v. 3058). = Ce nom de « Thibaud de REIMS » a-t-il pénétré dans la légende de Roland à l'époque où régnait le premier comte de Champagne de ce nom (ann. 1063)? Nous ne le pensons pas, parce que Reims ne faisait point partie du comté de Champagne. = *Milon* est un de ceux qui sont chargés de conduire sur des *carattes* les corps d'Olivier, de Turpin et de Roland (v. 2971). Dans les Remaniements du *Roland*, il est un des messagers que Charles envoie à sa sœur Gille.

178. *Ganelon* n'a dans le *Roland* qu'une vie individuelle, et sa famille n'y est pas constituée à l'état de geste. Il en est à peu près de même de l'*Entrée en Espagne*, où il est encore montré sous les traits d'un baron courageux et loyal,

et de la *Prise de Pampelune*, où il est déjà, au contraire, dénoncé comme un traître. C'est à son instigation que, d'après ce poème traditionnel, Basin et Basile sont envoyés comme ambassadeurs à la cour du roi Marsile, et c'est lui qui tente de faire assassiner par les païens un troisième messenger, nommé Guron. = Mais quand nos épiques furent atteints de la monomanie cyclique; en d'autres termes, quand ils voulurent classer tous leurs personnages en des familles distinctes, ils imaginèrent de faire de Ganelon le fils de Griffon d'Hautefeuille, qui lui-même fut présenté comme le troisième fils de Doon de Mayence. Voilà donc Ganelon installé dans cette geste de Doon qui, avec celles du Roi et de Garin de Montglane, est une de nos trois grandes Gestes; et de là vient ce nom de Mayençais qui fut donné aux traîtres de nos romans. On ne s'arrêta pas en si beau chemin; l'auteur de *Jourdan de Blaives* (XII^e siècle) alla jusqu'à créer décidément une quatrième geste, « celle des traîtres, » et l'auteur de *Parise la duchesse* (XII^e siècle) énuméra avec quelque complaisance les « douze traîtres » de la race de Ganelon. Voir *Gaufrey*, édit. Guessard, v. 3000 et suiv.; *Renaus de Montauban*, édit. Michelant, pp. 421-442, etc. Cf. la Note de notre première édition, II, pp. 78-81.

- « Il me veut donner une large part de ses richesses,
 « Des lions, des ours, des levriers enchaînés,
 « Sept cents chameaux, mille autours après leur mue,
 185 « Quatre cents mulets chargés d'or arabe,
 « Plus de cinquante chars tout chargés.
 « Mais il y met cette condition : c'est que je retourne
 en France.
 « Il s'engage à me rejoindre dans mon palais d'Aix,
 « Pour y recevoir notre loi, qui est la loi du salut.
 190 « Il se fera chrétien et tiendra de moi ses Marches.
 « Mais en a-t-il vraiment l'intention, voilà ce que je
 ne sais pas.
 « — Prenons bien garde, » s'écrient les Français.

Aoi.

XIV

L'Empereur a fini son discours.

Le comte Roland, qui point ne l'approuve,

195 Se lève, et, debout, parle contre son oncle :

« Croire Marsile serait folie, » dit-il au Roi.

« Il y a sept grandes années que nous sommes entrés
 en Espagne.

« Je vous ai conquis Commible et Nobles ;

198. *Nobles*. Ce n'est pas Constantinople, comme l'a cru Génin ; ce n'est point Grenoble, comme le suppose un des continuateurs du faux Turpin ; et nous ne saurions davantage admettre, avec M. P. Raymond, qu'il s'agisse ici d'Orthez, dont l'ancien château a porté le nom de *Nobile*. A coup sûr, *Nobles* ou *Noples* est en Espagne. = Le plus ancien récit auquel ait donné lieu la prise de cette ville, et qui soit parvenu *in extenso* jusqu'à nous, est celui de la *Karlamagnus Saga* (XIII^e siècle) : Olivier et Roland s'emparent de Nobles sur l'ordre exprès de Charlemagne ; ils mettent à mort le roi Fouré, que l'Empereur leur avait commandé d'épargner, et cherchent, mais en vain, à effacer la

trace de ce sang injustement répandu. Charles, malgré tout, s'aperçoit de la désobéissance de son neveu, et lui donne alors ce coup de gant sur le visage qui est resté si célèbre dans notre légende épique (1^{re} branche de la Saga, 51, 52). Cette version est la seule qui nous permette de saisir le sens des vers 1775-1779 de notre *Roland* : *Ja prist li Noples seinz le vostre cunant ; — Puis od les eves lavat les prez de l sanc : — Pur ço le fist ne fust aparissant.* = Un autre récit nous est fourni par l'*Entrée en Espagne* (XIII^e-XIV^e siècles) : Nous y voyons Roland abandonner son oncle au milieu d'une grande bataille contre les Sarrasins et s'échapper avec les onze autres Pairs, pour s'en aller conquérir

- « J'ai pris Valtierra et la terre de Piña,
 200 « Avec Balaguer, Tudela et Séville.
 « Mais, quant au roi Marsile, il s'est toujours conduit en traître.
 « Jadis il vous envoya quinze de ses païens,
 « Portant chacun une branche d'olivier,
 « Et qui vous tinrent le même langage.
 205 « Vous prîtes aussi le conseil de vos Français,
 « Qui furent assez fous pour être de votre avis.
 « Alors vous envoyâtes au païen deux de vos comtes :
 « L'un était Basan, l'autre Basile.
 « Que fit Marsile? Il prit leurs têtes, là-haut, dans
 les montagnes au-dessous de Haltoïe.
 210 « Faites la guerre, comme vous l'avez entreprise;
 « Conduisez sur Saragosse votre armée;
 « Mettez-y le siège, dùt-il durer toute votre vie,
 « Et vengez ceux que le félon Marsile a fait mourir. »

AOL.

XV

L'Empereur tient la tête baissée.

- 215 Il tourmente sa barbe et tire sa moustache;
 A son neveu ne répond rien, ni bien ni mal.
 Tous les Français se taisent, tous, excepté Ganelon.
 Ganelon se lève, s'avance devant Charles,
 Et très fièrement commence son discours :

Nobles. C'est au retour de cette équipée qu'il est frappé par Charles, quitte le camp français et fait son voyage en Orient. (V. le ms. fr. XXI de Venise, f^o 177-217.)

199. *La terre de Piña*, c'est évidemment la petite ville de Piña, près de Saragosse.

200. *Balaguer*. V. la note du v. 63. = *Tudela*. C'est Tudela, en Navarre, sur les confins de l'Aragon, de la Navarre et de la Castille. = *Séville*. Nous traduisons ainsi le mot *Sébillie*. Il s'agit évidemment de Séville, dont notre poète

ignorant avait vaguement entendu parler, et qu'il s'imaginait être située au nord de l'Espagne.

207. *Deux de vos comtes*, etc. Le récit détaillé de l'ambassade de Basin et de Basile se trouve dans la *Prise de Pamphone*, poème du commencement du xiv^e siècle, mais écrit d'après des données traditionnelles. Nous en avons donné l'analyse dans nos *Épopées françaises*, 1^{re} édition, II, 366-376, et M. Mussafia en a publié le texte (Vienne, 1864).

- 220 « Vous auriez tort d'en croire les fous, » dit-il au Roi,
 « Les autres ou moi ; n'écoutez que votre avantage.
 « Quand le roi Marsile vous fait savoir
 « Qu'il est prêt à devenir, mains jointes, votre vassal ;
 « Quand il consent à tenir toute l'Espagne de votre main
 225 « Et à recevoir notre foi,
 « Celui qui vous conseille de rejeter de telles offres
 « N'a guère souci de quelle mort nous mourrons.
 « Conseil d'orgueil ne doit pas l'emporter plus longtemps.
 « Laissons les fous, et tenons-nous aux sages. » Aoi.

XVI

- 230 Naimes alors s'avance à son tour :
Il avait la barbe blanche et tout le poil chenu ;
 Dans toute la cour il n'est pas de meilleur vassal.
 « Vous l'avez entendue, » dit-il au Roi,
 « La réponse du comte Ganelon.
 « Sage conseil, pourvu qu'il soit suivi !
 235 « Le roi Marsile est vaincu dans la guerre.
 « Vous lui avez enlevé tous ses châteaux,
 « Vos machines ont brisé tous ses murs ;
 « Vous avez brûlé ses villes, vous avez battu ses hommes.

230. *Naimes*. C'est dans une chanson du XII^e siècle, c'est dans *Aubri le Bourgoing*, que nous trouvons le récit de la naissance et des enfances de Naimes. Fils de Gasselín, roi de Bavière, et de la reine Senehult, il n'échappe qu'à grand'peine à la haine d'un ususpateur, nommé Cassile (c'est le Tassillon de l'histoire). Charlemagne vient au secours de l'héritier légitime, qu'il rétablit : de là cette profonde affection du Bava-rois pour l'Empereur. Il joue un grand rôle dans *Aspremont*, mais surtout dans *Aequin* (XII^e siècle),

où son duel avec le roi norois met fin à la guerre de Bretagne. Sa mort est racontée dans *Anseïs de Carthage*, méchant poème de la décadence, et qui n'a rien de traditionnel. (B. N. fr. 733, f^o 92.) En résumé, c'est dans *Aubri*, et surtout dans *Roland*, que se trouvent les meilleurs éléments de sa légende. = Il est le Nestor de nos Chansons de geste, et nos poètes le représentent partout sous les traits d'un vieillard prudent et sage. *Tel conseiller n'orent onques li Franc* : ce vers d'*Aspremont* résume tout son portrait.

« Or il ne vous demande aujourd'hui que d'avoir pitié de lui.

240 « Ce serait péché que d'exiger davantage,

« D'autant que par ses otages il vous offre toute garantie.

« *Vous n'avez plus qu'à lui envoyer un de vos barons,*

« Car il est temps que cette grande guerre prenne fin. »

Tous les Français de dire alors : « Le Duc a bien parlé. » Aoi.

XVII

« Seigneurs barons, quel messenger pourrons-nous envoyer

245 « Vers le roi Marsile à Saragosse?

« — J'irai, si vous le voulez bien, » répond le duc Naimés.

« Donnez-moi sur-le-champ le gant et le bâton.

« — Non, » répond le Roi, « vous êtes un homme sage.

« Par la barbe et les moustaches que voici,

250 « Vous n'irez pas à cette heure aussi loin de moi.

Aoi.

« Rasseyez-vous, je vous l'ordonne. »

XVIII

« Seigneurs barons, quel messenger pourrons-nous envoyer

« Vers le Sarrasin qui règne à Saragosse?

« — J'y puis fort bien aller, » s'écrie Roland.

255 « — Non, certes, répond le comte Olivier.

« Vous avez un cœur trop ardent et farouche:

256. *Vous avez un cœur trop ardent* | celui de Roland sont ici mieux dessinés
et farouche. Le caractère d'Olivier et | que dans tous nos autres poèmes, Oli-

- « J'aurais souci pour vous d'une méchante affaire.
 « J'irai plutôt s'il plaît au Roi. »
L'Empereur baisse la tête :
 « Taisez-vous tous les deux, » répondit-il;
 260 « Vous n'y mettez les pieds ni l'un ni l'autre.
 « Par cette barbe blanche que vous voyez,
 « J'entends qu'on ne choisisse aucun des douze
 pairs. »
 Les Français se taisent; les voilà cois. A01.

XIX

- Turpin de Reims se lève, sort de son rang,
Et interpelle Charles de sa grande et haute voix :
 265 « *Beau sire roi*, laissez en paix vos Francs.
 « Vous êtes depuis sept ans dans ce pays,
 « Et vos barons n'y ont eu que travaux et douleurs.
 « C'est à moi, Sire, qu'il faut donner le gant et le
 bâton.
 « J'irai trouver le Sarrasin d'Espagne,
 270 « Et lui dirai un peu ma façon de penser. »
L'Empereur, plein de colère, lui répond :
 « *Par cette barbe, vous n'en ferez rien;*
 « Allez vous rasseoir sur ce tapis blanc,

vier y est le type du courage réfléchi, et Roland nous offre celui du courage sans calcul et sans modération : *Rolanz est pruz, e Oliviers est sages.* (V. 1003.)

262. *Les douze Pairs.* L'origine des douze Pairs est complexe. D'une part, il est certain que le compagnonnage militaire est essentiellement une idée germanique, et les douze Pairs ne sont en réalité que les membres d'un compagnonnage de ce genre : on les appelle même « les douze Compagnons ». Mais, d'autre part, le chiffre douze, bien qu'il soit consacré parmi les tribus germaniques, nous semble d'origine chré-

tienne. Bref, on a donné à Charles douze Pairs, parce que le Christ avait eu douze apôtres. = M. G. Paris (*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 417) dit que la conception des douze Pairs n'apparaît pas dans notre poésie primitive. Cette opinion nous semble excessive, puisque nous trouvons les douze Pairs dans le *Roland*, dans le *Voyage à Jérusalem*, dans la *Karlamagnus Saga* et même dans *Ogier*, quoique avec moins de précision. Il n'est pas plus exact de dire qu'ils figurent uniquement dans la guerre d'Espagne, puisque nous les trouvons dans *Renaus de Montauban*, dans le *Voyage*, dans *Fierabras* et dans *Simon de Pouille*.

« Et ne vous avisez plus de parler, à moins que je ne vous l'ordonne. » Aoi.

XX

« Chevaliers francs, » dit l'empereur Charles,
 275 « Élisez-moi un baron de ma terre,
 « Qui soit mon messenger près de Marsile,
 « *Et qui, au besoin, puisse se battre comme il faut.*
 « — Eh! » dit Roland, « ce sera Ganelon, mon
 beau-père;
 « Si vous le laissez ici, vous n'en enverrez point de
 meilleur.
 « — Il s'en acquitterait fort bien, » s'écrient tous les
 Français.
 « *Et, si le Roi le veut, il est trop juste qu'il y aille.* »
 Aoi.

XXI

280 « Ganelon, » dit le Roi, avancez près de moi
 « Pour recevoir le bâton et le gant.
 « C'est la voix des Francs qui vous désigne : vous
 l'avez entendu.
 « — Non, » répond Ganelon, « tout cela est l'œuvre
 de Roland.

281. *Le bâton et le gant.* « Le gant était surtout employé comme symbole. Jeter son gant, c'était provocation; le présenter, c'était soumission. » (J. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 144.) La principale mission de nos ambassadeurs épiques consiste à jeter un défi solennel: de là, le gant qu'on leur confie. Cf. le récit de l'ambassade de Lohier dans *Reuais de Montauban*, édit. Michelant, p. 11: *Or li dones errant le gant et le baston*, etc.

303. *Son b্লাud.* C'est un vêtement qui se porte en guerre sous la tunique de mailles, et en paix sous le manteau

de fourrure. « On conserve au musée de Munich un *bliaud* des premières années du XI^e siècle qui passe pour avoir appartenu à l'empereur Henri II. Il est de soie blanche damassée, bordé à toutes ses ouvertures d'une autre soie brochée dont la couleur paraît avoir été violette. Tout le long des bordures est cousue de la gause de soie verte. Ce vêtement n'a qu'un mètre huit centimètres de hauteur. Relevé par la ceinture, il ne devait pas atteindre les genoux. » (J. Quicherat, *Histoire du costume en France*, 1875, p. 139.)

- « Et plus jamais je ne l'aimerai de ma vie.
 285 « Et je n'aimerai plus Olivier, parce qu'Olivier est son
 ami.
 « Et je n'aimerai plus les douze Pairs, parce qu'ils
 l'aiment.
 « Et là, sous vos yeux, Sire, je leur jette mon défi.
 « — C'est trop de colère, » dit le Roi.
 « Puisque je l'ordonne, vous irez.
 290 « — J'y puis aller, mais e'en est fait de moi,
 « Comme jadis de Basile et de son frère Basan. »

Aoi.

XXII

- « Je vois bien, » dit Ganelon, « qu'il me faut aller
 à Saragosse.
 « Qui va là-bas n'en revient point.
 « Sire, n'oubliez pas surtout que votre sœur est ma
 femme.
 295 « J'en ai un fils; on ne pourrait trouver de plus bel
 enfant.
 « C'est Baudouin, qui, s'il vit, sera un preux.
 « Je lui laisse mes terres et mes fiefs;
 « Gardez-le bien; car je ne le reverrai plus de mes
 yeux.
 « — Vous avez le cœur trop tendre, » lui répond
 Charles.
 300 « Puisque je vous l'ordonne, il faut y aller. » Aoi.

XXIII

- Le comte Ganelon en est tout plein d'angoisse :
 Il rejette de son cou ses grandes peaux de martre,
 Et reste avec son seul briaud de soie.
 Il a les yeux vairs et très fier le visage;
 305 Son corps est tout gracieux, larges sont ses côtés;

Ses pairs ne le peuvent quitter des yeux, tant il est beau.

« Fou, » dit-il à Roland, « pourquoi cette rage?

« On le sait assez que je suis ton beau-père.

« Ainsi tu m'as condamné à aller vers Marsile!

310 « C'est bien; mais si Dieu permet que j'en revienne,

« J'attirerai sur toi tel deuil et tel malheur,

« Qui dureront autant que ta vie.

« — Orgueil et folie, » répond Roland.

« On sait trop bien que je ne prends nul souci des menaces.

315 « Mais, pour un tel message, il faut un homme sage.

« Et, si le Roi le veut, je suis prêt à le faire à votre place. » Aot.

XXIV

« Tu n'iras point à ma place, » dit Ganelon.

« Tu n'es pas mon vassal, et je ne suis point ton seigneur.

« Charles ordonne que je fasse son service :

320 « J'irai donc à Saragosse, vers Marsile;

« Mais j'y ferai quelque folie

« Pour soulager ma grande colère. »

Lorsque Roland l'entend, il commence à rire. Aot.

XXV

Quand Ganelon voit que Roland rit de lui,

325 Il en a telle douleur, que, de colère, son cœur est tout près de se fendre.

Peu s'en faut qu'il n'en perde le sens;

« Je ne vous aime pas, » dit-il au comte Roland;

« Vous avez fait sur moi tomber ce choix injuste.

« Droit Empereur, me voici devant vous,

330 « Tout prêt à remplir votre commandement. Aot.

330. Le complet suivant n'est pas dans le manuscrit d'Oxford : c'est pourquoi nous l'avons imprimé en italiques, et n'avons pas donné de numéros d'ordre aux vers qui le composent. Il en sera ainsi pour toutes les additions que nous

XXVI

« *Beau sire Ganelon,* » lui dit Charles, « *écoutez :*
 « *Vous allez, je le sais, partir pour ce message.*
 « *Vous direz de ma part à Marsile*
 « *Qu'il devienne, mains jointes, mon vassal,*
 « *Et qu'il ait à recevoir le saint baptême.*
 « *Je lui veux donner en fief la moitié de l'Espagne ;*
 « *L'autre moitié sera pour Roland le baron.*
 « *Si Marsile ne veut pas accepter cet accord,*
 « *Sous les murs de Saragosse j'irai mettre le siège,*
 « *Je le ferai prendre et lier de force.*
 « *On le mènera tout droit à Aix, siège de l'Empire ;*
 « *Un jugement y finira sa vie,*
 « *Et il y mourra en grand deuil et en grande honte.*
 « *Prenez donc cette lettre, qui est munie de mon*
 sceau,
 « *Et remettez-la au païen dans le poing droit. Aoi.*

XXVII

L'Empereur tend à Ganelon le gant de la main droite ;
 Mais le comte voudrait bien n'être point là.
 Comme il va pour le saisir, le gant tombe par terre.
 « Dieu ! » s'écrient les Français, « que va-t-il arriver ?
 335 « Ce message sera pour nous la cause de grands
 malheurs.
 « — Vous en saurez des nouvelles, » leur répond
 Ganelon. Aoi.

ferons au texte original, pour toutes les lacunes que nous comblerons. Et nous ne les comblerons jamais, comme nous l'avons dit, qu'à l'aide du plus ancien manuscrit de Venise, qui est notre source la plus précieuse, et de tous nos Remaniements (textes de Paris, de Versailles, de Lyon, de Venise et de Cambridge). Voir, dans notre septième édition, les *Notes pour l'établissement du texte*, où nous donnons la raison de toutes ces additions.

XXVIII

Ganelon dit à l'Empereur : « Donnez-moi congé,
Sire ;

« Puisqu'il faut y aller, je n'ai plus de temps à perdre.

« — Allez, » dit le Roi, « pour l'honneur de Jésus
et pour le mien. »

340 Et, de sa main droite, il fait sur Ganelon le signe
de la croix ; il lui donne l'absolution,
Puis lui remet le bâton et la lettre. AOL.

XXIX

Le comte Ganelon s'en va dans sa maison

Et se prend alors à revêtir ses armes,

Les meilleures qu'il y peut trouver.

345 A ses pieds il fixe les éperons d'or,
A son côté ceint Murgleis, son épée,
Et monte sur son destrier Tachebrun.
Son oncle Guinemere lui tient l'étrier.

Que de chevaliers vous eussiez vus pleurer !

350 Et tous : « O baron, » lui disent-ils, « quel malheur
pour vous !

« Il y a si longtemps que vous êtes à la cour du Roi

« Et que l'on vous y tient pour un noble vassal !

« Quant à celui qui vous a désigné pour aller là-bas,

« Charlemagne lui-même ne saura le défendre.

355 « Jamais le comte Roland n'eût dû avoir une telle
pensée :

« Car vous êtes d'un si haut parentage ! »

Puis : « Seigneur, » lui disent-ils, « emmenez-nous.

« — A Dieu ne plaise, » répond Ganelon.

« — Tant de bons bacheliers mourir ! non, plutôt
mourir seul.

360 « Vous, seigneurs, retournez en douce France.

— « Saluez ma femme de ma part ;

« Saluez aussi Pinabel, mon ami et mon pair,

« Et mon fils Baudouin, que vous savez.

« Défendez-le bien, et gardez-lui son fief. »

365 Alors Ganelon entre en sa voie, et s'achemine vers
Saragosse. Aoi.



Fig. 12. — Ganelon met la main à son épée, et en tire la longueur de deux doigts.
(Vers 443, 444.)
(Composition de Ferat.)

L'AMBASSADE ET LE CRIME DE GANELON

XXX



VOILA Ganelon qui chevauche sous de hauts oliviers.

Il a rejoint les messagers sarrasins :
Blancandrin, pour l'attendre, avait ralenti sa marche.

Tous deux commencent l'entretien, tous deux y sont habiles :

370 « Quel homme merveilleux que ce Charles ! » s'écrie Blancandrin.

« Il a conquis la Calabre et la Pouille,

« *Constantinople et la vaste Saxe* :

« Il a passé la mer salée, afin de mettre la main sur l'Angleterre,

372. *Sur l'Angleterre, etc.* Ces deux critiques. Ils prouvent que l'auteur du vers méritent de fixer l'attention des *Roland* avait des raisons toutes spéciales

- « Et il a conquis le tribut pour saint Pierre.
 « Mais pourquoi vient-il nous poursuivre chez nous?
 375 « — Telle est sa volonté, » dit Ganelon,
 « Et il n'y aura jamais d'homme qui soit de taille à
 lutter contre lui. » A01.

XXXI

- « Quels vaillants hommes que les Français! » dit
 Blancandrin :
 « Mais vos comtes et vos ducs font très grand tort
 « A leur seigneur, quand ils lui donnent tel conseil ;
 380 « Ils perdent Charles, et en perdent bien d'autres
 avec lui.
 « — Je n'en sais vraiment pas un, » dit Ganelon,
 « qui mérite ce blâme,
 « Pas un, si ce n'est Roland; et il n'en tirera que
 de la honte.
 « L'autre jour encore, l'Empereur était assis à l'ombre.
 « Son neveu vint devant lui, vêtu de sa broigne :

pour se préoccuper de l'Angleterre. A coup sûr, s'il n'y habitait pas, il n'était pas étranger à la race des conquérants de 1066.

373. *Il en a conquis le tribut pour saint Pierre.* C'est une allusion évidente au Denier de saint Pierre. Offa, roi de Mercie († 796), en fut le véritable instituteur. Comme il attribuait ses victoires au Prince des apôtres, il lui promit, en son nom et en celui de ses successeurs, un tribut annuel de trois cents marcs. Æthelwoff, père d'Alfred, renouvela la promesse d'Offa, pendant son séjour à Rome en 856. Alfred lui-même, dès qu'il eut soumis les Danois, envoya le tribut annuel rétabli par son père, et sous le règne d'Édouard (900-924) on parlait du Denier de saint Pierre comme d'une contribution régulière. C'est donc à tort que notre poète attribue à Charles cette institution célèbre; mais, touchant la date originelle, il ne se trompe point,

et Offa était, en effet, un contemporain de Charlemagne.

384. *Broigne.* La *broigne*, dans notre poème, est absolument le même vêtement



que le haubert. = La broigne était, à l'origine, une tunique de peau ou d'étoffe de plusieurs doubles, sur laquelle on cousait des plaques métalliques, des bandes

385 « C'était près de Carcassonne, où il avait fait riche butin.

« Dans sa main il tenait une pomme vermeille :

« Tenez, beau sire, » dit-il à son oncle,

« Voici les couronnes de tous les rois que je mets à vos pieds. »

« Tant d'orgueil devrait bien trouver son châtiment.

390 « Chaque jour il s'expose à la mort.

« Que quelqu'un le tue : nous n'aurons la paix qu'à ce prix. » Aoi.

XXXII

« Ce Roland, » dit Blancandrin, « est bien cruel

« De vouloir faire crier merci à tous les peuples,

« Et mettre ainsi la main sur toutes les terres !

395 « Mais, pour une telle entreprise, sur quelle gent compte-t-il ?

« — Sur les Français, » répond Ganelon.

« Ils l'aiment tant, qu'ils ne lui feront jamais défaut.

« Il ne leur refuse ni or ni argent,

« Ni destriers, ni mules, ni soie, ni armures ;

400 « A l'Empereur lui-même il en donne autant que Charles en désire.

« Il conquerra le monde jusqu'à l'Orient. Aoi.

XXXIII (?)

Le Sarrasin jette un regard sur Ganelon ;

Il lui trouve belle mine, mais regard de félon.

de fer ou des anneaux. C'est ce dont la figure ci-contre pourra donner une idée. = Quand la tunique de peau ou d'étoffe est recouverte de mailles de fer entrelacées, c'est le haubert. Voir G. Demay, le *Costume de guerre et d'apparat au moyen âge*, 1875, p. 131. = Le sceau que nous reproduisons ici est celui de Gui de Laval, 1105.

399. *Soie*, dans l'original : *palie*. Nous possédons (sans vouloir ici remonter plus haut) des textes du ve siècle, où le mot *pallium* a le sens de « tapisserie » ou « tapis ». Dans les plus anciens monuments de notre langue, et en particulier dans nos premières Chansons de geste, *palie* signifie une étoffe de prix et, plus exactement, une étoffe de soie.

*En ce moment Ganelon a un tremblement dans tout
le corps,*

Et Blancandrin lui adresse aussitôt ce discours :

« *Entendez-moi bien, » lui dit-il.*

« *Voulez-vous vous venger de Roland ?*

« *Eh bien ! par Mahomet, livrez-le-nous,*

« *Le roi Marsile est plein de courtoisie,*

« *Et il vous abandonnera volontiers ses trésors. »*

Guenes l'entend, et baisse le menton. Aoi.

XXXIV

Ils ont tant chevauché, Ganelon et Blancandrin,
Qu'ils ont fini par s'engager mutuellement leur foi
Pour chercher le moyen de faire périr Roland.

405 Ils ont tant chevauché par voies et par chemins,
Qu'ils arrivent à Saragosse. Ils descendent sous un if.
A l'ombre d'un pin il y a un trône
Enveloppé de soie d'Alexandrie.

C'est là qu'est assis le roi maître de toute l'Espagne.

410 Vingt mille Sarrasins sont autour de lui ;
Mais on n'entend, parmi eux, sonner ni tinter un
seul mot,
Tant ils désirent apprendre des nouvelles.
Voici venir Ganelon et Blancandrin. Aoi.

XXXV

Devant Marsile s'avance Blancandrin,

415 Qui par le poing tient le comte Ganelon :

408. *Soie d'Alexandrie*, dans l'original : *palie alexandrin*. La ville du monde la plus renommée pour ses étoffes de prix était Alexandrie. « Ses *palies* ou *pailles* sont devenus un lieu commun de nos Romains, où ils sont nommés à chaque vers. » Et ces mentions ne sont pas moins fréquentes dans les écrivains

arabes. « Alexandrie était en réalité l'entrepôt des marchandises de l'Orient et de l'Occident, le marché principal où venaient s'approvisionner les gros négociants du moyen âge. Les *palies* furent jusqu'au xv^e siècle le principal objet de ce commerce. » (Fr. Michel, *Recherches sur le commerce, la fabrication et*

- « Salut, » dit-il, « au nom de Mahomet
 « Et d'Apollon, dont nous observons la loi.
 « Nous avons fait votre message à Charles.
 « Il a levé ses deux mains vers le ciel,
 420 « A rendu grâces à son Dieu, et point n'a fait d'autre
 réponse ;
 « Mais il vous envoie un de ses nobles barons,
 « Qui est un très puissant homme de France.
 « C'est par lui que vous saurez si vous aurez la paix
 ou non.
 « — Qu'il parle, » dit Marsile, « nous l'écoute-
 rons. » Aoi.

XXXVI

- 425 Ganelon cependant prend son temps pour réfléchir,
 Et commence à parler avec un grand art,
 Comme celui qui très bien le sait faire :
 « Salut, » dit-il au Roi, « salut au nom de Dieu,
 « De Dieu le glorieux que nous devons adorer.
 430 « Voici ce que vous mande Charlemagne le baron :
 « Vous recevrez la sainte loi chrétienne,
 « Et Charles vous daignera laisser en fief la moitié
 de l'Espagne.
 « *L'autre moitié sera pour Roland, le baron.*
 « *(L'orgueilleux compagnon que vous aurez là !)*
 « Si vous ne voulez point de cet accord,

l'usage des étoffes de soie, d'or et d'argent, I, p. 279.) Il convient d'ajouter qu'Alexandrie recevait, par les caravanes, des étoffes de la Perse et de l'Inde.

431. *Vous recevrez*, etc. L'insolence est le caractère particulier de tous les ambassadeurs de nos chansons. On peut rapprocher de ce discours de Ganelon le fameux discours de Lohier au duc Beuves d'Aigremont, qui se lit au commencement de *Renaus de Montauban* : c'est un type. « Le Dieu qui lit

la terre, le ciel et la rosée, le chaud, le froid et la mer salée, puisse ce Dieu sauver Charles, roi de la terre honorée, et toute sa maison qui est vaillante et sage ! Et puisse ce même Dieu confondre le duc Beuves, avec toute sa chevalerie que je vois ici assemblée !... Si tu ne consens point à servir Charles, sache que tu seras pendu au haut d'un arbre ramé, comme un voleur. Et peu s'en faut que je ne te tue ici même de mon épée d'acier. » (Édit. Michelang, pp. 14 et 15.)

- « *Sous Saragosse il ira mettre le siège :*
 « Vous serez pris, vous serez garrotté de force,
 435 « Et l'on vous conduira à Aix, siège de l'Empire.
 « Un jugement y finira vos jours,
 « Et vous y mourrez dans la vilenie, dans la honte.»
 Le roi Marsile fut alors saisi de frémissement :
 Il tenait à la main une flèche empennée d'or ;
 440 Il en veut frapper Ganelon ; mais par bonheur on le
 retient. Aoi.

XXXVII

Le roi Marsile a changé de couleur
 Et brandit dans sa main le bois de la flèche.
 Ganelon le voit, met la main à son épée,
 Et en tire du fourreau la longueur de deux doigts :
 — « Épée, » lui dit-il, « vous êtes claire et belle.
 « Tant que je vous porterai à la cour de ce roi,
 « L'Empereur de France ne dira pas
 « Que je serai mort tout seul au pays étranger.
 « Mais, avant ma mort, les meilleurs vous auront
 payée de leur sang.
 « — Défaisons la mêlée, » s'écrient les Sarrasins. Aoi.

XXXVIII

Les meilleurs des païens ont tant prié Marsile,
 Que sur son trône il s'est enfin rassis.
 Et le Calife : « Vous nous mettiez, » dit-il, « en
 vilain cas,

439. *Une flèche*, le texte porte *atgier* (cf. v. 2075). L'étymologie de ce mot est anglo-saxonne : *ategar* est le nom du javelot saxon, et l'on ne trouve, en réalité, ce mot que dans les textes d'origine anglaise. (Florent de Worchester; Guillaume de Malmesbury, *De gest. Angl.*, cap. XII, Hoveden. Cf. le Gloss. anglo-saxon de Somner; Halliwell, au mot *Algere*, et surtout Ducange au mot *Ategar*.) Le texte de Florent de Wor-

chester est des plus précieux : « *In manu sinistra clypeum cum umbonibus aureis et clavis deauratis; in dextera lanceam auream quæ lingua Anglorum hategar nuncupatur.* » C'est tout à fait notre *atgier ki d'or fut empenez*. = Cette étymologie est des plus importantes : comme ce mot n'a jamais été usité qu'en Angleterre, il semble raisonnable de conclure que le poème où il se trouve a été écrit en Angleterre.

« Quand vous vouliez frapper le Français.
 455 « Il fallait l'écouter et l'entendre.
 « — Sire, » dit Ganelon, « je veux bien souffrir cet affront :
 « Mais oncques je ne consentirais pour tout l'or que Dieu fit,
 « Ni pour tous les trésors qui sont en ce pays,
 « A ne pas dire, si l'on m'en laisse le loisir,
 460 « Le message que Charles, le roi très puissant,
 « Vous mande à vous, son ennemi mortel. »
 Ganelon était vêtu d'un manteau de zibeline,
 Couvert de soie d'Alexandrie.
 Il le jette à terre, et Blancandrin le reçoit ;
 465 Mais, quant à son épée, point ne la veut quitter :
 En son poing droit la tient par le pommeau d'or.
 « Voilà, » disent les païens, « voilà un noble baron ! »
 Aol.

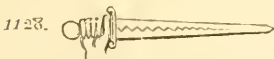
XXXIX

Ganelon s'est approché du Roi :

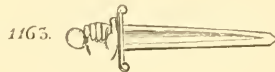
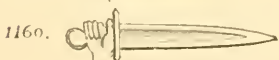
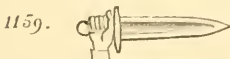
« Vous vous emportez à tort, » lui a-t-il dit :

465. Quant à son épée. L'épée, qui est l'arme chevaleresque par excellence, présente quatre parties : 1^o la lame, qui

lons », lesquels sont droits ou recourbés vers la pointe ; 3^o la poignée, qui est grêle et étroite ; 4^o le pommeau, qui



est à gouttière ; 2^o le *helz* ou les « quil-



est creux et sert de reliquaire. = Voir notre *Éclaircissement III*, sur le costume de guerre, et les figures ci-contre d'après neuf sceaux des XI^e-XII^e siècles.

- 470 « Celui qui tient la France, Charlemagne, vous mande
 « Que vous ayez à recevoir la loi chrétienne,
 « Et il vous donnera en fief la moitié de l'Espagne.
 « Quant à l'autre moitié, elle est pour son neveu
 Roland.
 « (L'orgueilleux compagnon que vous aurez là!)
- 475 « Si vous ne voulez pas accepter cet accord,
 « Charles viendra vous assiéger dans Saragosse.
 « Vous serez pris, vous serez garrotté de force,
 « Et mené droit à Aix, siège de l'Empire.
 « Pour vous pas de destrier ni de palefroi ;
- 480 « Pas de mulet ni de mule où l'on vous laisse che-
 vaucher.
 « On vous jettera sur un méchant cheval de charge ;
 « Et un jugement vous condamnera à perdre la tête.
 « Voici la lettre que vous envoie notre Empereur. »
 Il la remet au païen dans le poing droit. Aoi.

XL

- 485 Marsile *était savant, était lettré,*
Et avait été aux écoles de la loi païenne.
 Il brise le sceau, il en fait choir la cire,
 Jette un regard sur la lettre, et voit tout ce qui est
 écrit :
Il pleure des yeux, tire sa barbe blanche,
Se lève, et, d'une voix retentissante :
 « *Écoutez, seigneurs, quelle folie.*
 « Celui qui a la France en son pouvoir, Charles, me
 mande
 « De me souvenir de la colère et de la grande dou-
 leur,
- 490 « C'est-à-dire de Basan et de son frère Basile,
 « Dont j'ai pris les têtes aux monts de Haltoïe.
 « Si je veux racheter la vie de mon corps,
 « Il me faut lui envoyer le Calife, mon oncle,
 « Autrement il ne m'aimera plus. »

- Pas un païen n'ose dire un seul mot,*
 495 Et seul, après Marsile, son fils prend la parole :
 « Ganelon a parlé follement, » dit-il au Roi.
 « Son langage mérite la mort.
 « Livrez-le-moi, j'en ferai justice. »
 Ganelon l'entend, brandit son épée,
 500 Et contre la tige du pin va s'adosser. Aoi.

XLI (??)

A Saragosse voilà donc un grand émoi.
Or il y avait un noble combattant,
Fils d'un aumaçour et qui était puissant.
A son seigneur il parle très sagement :
 « Beau sire roi, pas de crainte,
 « Voyez Ganelon, voyez le traître, comme il a changé
 de visage. » Aoi.

XLII

- Le roi Marsile s'en est alors allé dans son verger ;
 Il n'y emmène que les meilleurs de ses hommes.
 Blancandrin, au poil chenu, y vient avec eux
 Ainsi que Jurfaleu, son fils et son héritier.
 505 Le Calife y vient aussi, qui est l'oncle de Marsile et
 son fidèle ami.
 « Appelez le Français, » dit Blancandrin.
 « Il m'a engagé sa foi pour notre cause.
 « — Amenez-le, » dit le Roi.
 Blancandrin est allé prendre Ganelon aux doigts, par
 la main droite ;
 510 Il l'amène au verger près de Marsile,
 Et c'est alors qu'ils préparent la trahison infâme.
 Aoi.

500. Lacune comblée. Voir la note du
 v. 318.

504. *Jurfaleu* meurt à Roncevaux, de
 la main de Roland. Cf. le vers 1904.

XLIII

- « Beau sire Ganelon, » a dit le roi Marsile,
 « Je fis preuve de folie avec vous,
 « Quand, par colère, je voulus vous frapper.
 515 « Mais avec ces peaux de martre je vous en fais
 réparation :
 « *Elles viennent d'être ouvrées et achevées aujourd'hui même,*
 « Et valent en or plus de cinq cents livres.
 « Vous les aurez sur-le-champ, et c'est vraiment
 une belle amende. »
Au cou de Ganelon Marsile les attache.
 « Je ne les refuse point, » répond Ganelon,
 « Et que Dieu, s'il lui plaît, vous en récompense
 lui-même ! » Aoi.

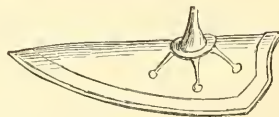
XLIV

- 520 « Ganelon, » dit Marsile, « sachez en vérité
 « Que j'ai le désir de vous aimer très vivement.
 « *Notre conseil doit rester secret,*
 « Et je voudrais vous entendre parler de Charlemagne.
 « Il est bien vieux, n'est-ce pas ? et a usé son temps.
 « Il a, je pense, plus de deux cents ans.
 525 « Il a promené son corps par tant et tant de terres !
 « Il a reçu tant de coups sur son écu à boucle !

524. *Deux cents ans.* Un autre de nos poètes donne à Charlemagne plus de deux cents ans : c'est l'auteur de *Gaydon* ; mais il ne faut pas oublier que cette Chanson n'a rien de traditionnel : « Il y a deux cents ans passés que je fus fait chevalier, dit l'Empereur, et depuis lors je n'ai pas conquis moins de trente-deux royaumes. » (Édit. S. Luce, v. 10252-10255.) L'auteur de *Huon de Bordeaux* est plus modeste et se contente de faire de Charles un centenaire. Toutes nos Chansons s'accordent à représenter le

grand roi sous les traits d'un vieillard « à la barbe fleurie ».

526. *Son écu à boucle.* L'écu, c'est le



bouclier chevaleresque. Il peut couvrir un homme debout, depuis la tête jusqu'aux pieds. Il est en bois cambré, couvert d'un cuir plus ou moins orné

« Il a réduit à mendier tant de puissants rois !
 « Quand donc sera-t-il las de guerroyer ainsi ?
 « *Il devrait bien se reposer à Aix.*
 « — Non, » répond Ganelon, « ce n'est point là
 Charlemagne.

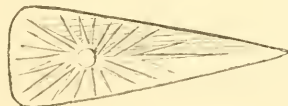
530 « Tous ceux qui le voient et le connaissent,
 « Tous vous diront que l'Empereur est un vrai baron.
 « Je ne saurais assez l'admirer, assez le louer devant
 vous,
 « Car il n'y a nulle part plus d'honneur ni plus de
 bonté.
 « Qui pourrait donner une idée de ce que vaut Char-
 lemagne ?

535 « Dieu l'a illuminé d'une telle vertu !
 « Non, j'aimerais mieux mourir que de quitter son
 baronnage. » AOL.

XLV

« En vérité, » dit le païen, « je suis tout émerveillé
 « A la vue de Charlemagne, qui est si vieux et si chenu.

et peint, « le tout solidement relié par une armature de bandes de métal qu'on faisait concourir à son ornementation. » Il est muni d'*enarmes* ou d'anses dans lesquelles le chevalier passe le bras, et d'une *guige* par laquelle il le suspend à son cou durant la marche. Au milieu de l'écu est une saillie de métal, nommée *boucle*, d'où partent des rayons fleurons. » De là



sans doute le mot : *escut peint à flurs*. Nous plaçons ici sous les yeux de nos lecteurs deux écus empruntés à deux sceaux du XII^e siècle, et pour donner une idée de la manière dont se portait l'écu, nous reproduisons intégralement le sceau de Guillaume II, comte de Nevers (1140).



527. *Tant de puissants rois.* Nos Chansons donnent à Charles un cortège de rois : « Un jour, à Pâques, fut le roi à Paris... — Le gentil roi, qui fut si aimable, — tint cour plénière, large et merveilleuse... — Ce jour-là à sa table il y eut DIX-SEPT ROIS, — Trente évêques, un patriarche, — Et mille clercs vêtus de belles chapes... — Jugez par là du nombre des autres. » (*Ogier le Danois*, v. 3482 et suiv.) Cf. le beau début d'*Aspremont*.

- « Il a bien, je crois, deux cents ans et plus.
 540 « Il a peiné son corps par tant de royaumes !
 « Il a reçu tant de coups de lance et d'épieu !
 « Il a réduit à mendier tant de rois puissants !
 « Quand donc sera-t-il las de guerroyer ainsi ?
 « — Ah ! » répond Ganelon, « ce n'est certes pas
 tant que vivra son neveu :
 545 « Sous la chape des cieux il n'y a pas un baron de
 sa taille :
 « Son compagnon Olivier est aussi plein de prouesse.
 « Les douze Pairs, qui sont tant aimés de Charle-
 magne,
 « Font l'avant-garde à la tête de vingt mille cheva-
 liers.
 « Charlemagne peut être tranquille, et ne craint
 aucun homme. » Aoi.

XLVI

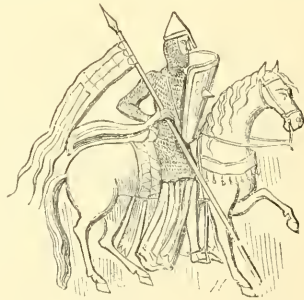
- 550 « Je suis tout émerveillé, » dit le Sarrasin,
 « A la vue de Charlemagne qui est chenu et blanc.

541. *Lance et épieu.* La lance che-
 valeresque se compose de deux parties :
 1^o le bois, le fût ou la *hanste*, très
 haute, et qui le plus souvent est en bois

est attaché le *gonfanon* ou l'*enseigne*,
 qui presque toujours est à trois langues
 ou à trois pans. = Le mot *sepier*, dans
 le *Roland*, a partout le même sens que



de frêne ; 2^o le *fer*, qui est d'acier bruni,
 en losange, quelquefois triangulaire.
 Les fers du Poitou et de Bordeaux
 semblent avoir été particulièrement cé-
 èbres. (G. Demay, *le Costume de guerre*
et d'apparat, p. 39.) Au haut de la lance



le mot *lance*. = Voir ci-dessus le sceau
 de Thibaut IV, comte de Blois (1138),
 et celui de Galeran, comte de Meu-
 lan (1165).

- « Il a bien, je crois, deux cents ans passés.
 « Il a marché en conquérant par tant de terres !
 « Il a reçu tant de coups de bons épieux tranchants !
 555 « Il a vaincu en bataille et mis à mort tant de rois
 puissants !
 « Quand donc sera-t-il las de guerroyer ainsi ?
 « — Ce ne sera certes pas, » dit Ganelon, « tant
 que vivra Roland ;
 « Il n'est tel baron d'ici en Orient ;
 « Son compagnon Olivier est aussi plein de valeur.
 560 « Les douze Pairs, que Charles aime tant,
 « Font l'avant-garde, à la tête de vingt mille Francs.
 « Charles peut être tranquille, et ne craint nul
 homme vivant. » Aoi.

XLVII

- « Beau sire Ganelon, » dit le roi Marsile,
 « Mon peuple est le plus beau qu'on puisse voir.
 565 « Je puis avoir quatre cent mille chevaliers
 « Pour engager la lutte avec Charlemagne et ses
 Français.
 « — Ce n'est pas encore cette fois, » répond Gane-
 lon, « que vous le vaincrez,
 « Et vous y perdrez des milliers de vos païens.
 « Laissez cette folie, et tenez-vous à la sagesse :
 570 « Donnez tant d'argent à l'Empereur,
 « Que les Français en soient tout émerveillés.
 « Au prix de vingt otages que vous lui enverrez,
 « Le roi Charles s'en retournera en douce France
 « Et derrière lui laissera son arrière-garde ;
 575 « Je crois bien que son neveu Roland en fera partie,
 « Avec Olivier le preux et le courtois.
 « Si vous m'en voulez croire, les deux comtes sont
 morts.
 « Charles, par là, verra tomber son grand orgueil
 « Et n'aura plus envie de jamais vous combattre. » Aoi.

XLVIII

- 580 « Beau sire Ganelon, » dit le roi Marsile,
 « Comment m'y prendrai-je pour tuer Roland ?
 « — Je saurai bien vous le dire, » répond Ganelon.
 « Le roi sera aux meilleurs défilés de Cizre,
 « Et derrière lui aura placé son arrière-garde.
- 585 « Là sera son neveu, le puissant comte Roland,
 « Et Olivier, en qui il a tant de confiance ;
 « Vingt mille Français y seront avec eux.
 « *Pour vous, seigneur, assemblez votre grande armée.*
 « Lancez sur eux cent mille de vos païens
 « Qui engagent contre eux une première bataille;
- 590 « La gent de France y sera cruellement blessée;
 « Je ne dis pas que les vôtres n'y soient mis en
 pièces.
 « Mais livrez-leur un second combat :
 « Roland ne pourra se tirer de l'un et de l'autre.
 « Vous aurez fait par là belle chevalerie,
- 595 « Et n'aurez plus de guerre en toute votre vie. » Aoi.

XLIX

- « Faire mourir Roland là-bas,
 « Ce serait ôter à l'Empereur le bras droit de son
 corps.
 « Adieu les merveilleuses armées de France!
 « Charles désormais n'assemblerait plus de telles
 forces,
 « *Il ne porterait plus au front couronne d'or,*
 600 *Et toute l'Espagne resterait en repos. »*
 Quand Marsile entend Ganelon, il le baise au cou;
 Puis il commence à ouvrir ses trésors. Aoi.

583. *Cizre*. C'est, comme M. P. Ray- qui touche à Roncevaux et qui s'appelle
 mond l'a démontré, la région même | encore du nom de Cize.

L

Marsile alors : « Pourquoi de plus longs discours ?

« Il n'est pas de bon conseiller, si l'on n'en est point sûr :

605 Jurez-moi, *sans plus tarder*, jurez-moi sa mort.

« *Jurez-moi que je le trouverai à l'arrière-garde,*

« *Et je vous promettrai en revanche, sur ma loi,*

« *Que je l'y combattrai si je l'y trouve. »*

Et Ganelon : « Qu'il soit fait, » répondit-il, « selon votre volonté! »

Et voilà que, sur les reliques de son épée Murgleis, Il jure la trahison. La forfaiture est accomplie. Aoi.

LI

Un fauteuil d'ivoire était là;

Sous un olivier, sur un écu blanc,

610 Marsile y fait porter un livre

Où est écrite la loi de Mahomet et de Tervagan.

Le Sarrasin espagnol y jure son serment :

« Si, dans l'arrière-garde de Charlemagne, il trouve Roland,

« Il le combattra avec toute son armée.

615 » S'il le peut, Roland y mourra.

« *Et les douze Pairs sont condamnés à mort. »*

Et Ganelon : « Puisse notre traité réussir! » Aoi.

LII

Voici venir un païen du nom de Valdabrun;

C'est lui qui, pour la chevalerie, fut le parrain du roi Marsile;

Clair et riant, a dit à Ganelon :

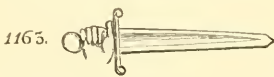
620 « Prenez mon épée : aucun homme n'en a de meilleure;

- « Le pommeau et la poignée valent plus de mille mangons ;
 « Je vous la donne par amitié, beau sire ;
 « Mais aidez-nous contre Roland le baron
 « Et faites que nous puissions le trouver à l'arrière-
 garde.
 625 « — Ainsi sera-t-il, » répond le comte Ganelon,
 « *Et je vous garantis que nous les combattrons,*
 « *Et je vous promets que nous les tuerons.* »
 Tous les deux se baisent à la joue et au menton. Aor.

LIII

Voici venir un païen, Climborin,
 Qui, clair et riant, a dit à Ganelon :
 « Prenez mon heaume : oncques n'en vis de meilleur.
 « *Une escarboucle y brille au-dessus du nasal.*

621. *Dans le pommeau* ; le texte porte : *Entre les helz*. Pour les *helz*, qui sont sans doute les « quillons », et pour le pommeau, voy., dans nos éditions précédentes, l'*Éclaircissement sur le costume de guerre*. = Le texte de Versailles est précieux : *Entre le heut et le pont qui est en son*. — *De Vor d'Espagne vaut dis mille mangons*. — Il est connu que les *mangons* sont une sorte de monnaie (voir Ducange au mot *Man-cusa*) ; mais le sens est d'ailleurs assez difficile à établir. S'agirait-il d'une épée dans le pommeau de laquelle on aurait mis des pièces d'or ? C'est ce que semblerait indiquer le vers 4527 : *Il li dunt s'espée e mil mangons*. Mais, à coup



sûr, le pommeau n'était susceptible que de recevoir un petit nombre de ces pièces. Il n'y avait donc là que l'équivalent ou la valeur de mille mangons.

626. *Et tous les deux se baisent*. Le baiser sur la bouche était l'un des rites de l'hommage rendu par le vassal au suzerain. Le vassal mettait ses mains dans celles du seigneur, et le baisait sur les lèvres. C'est ce qu'on appelait devoir « bouche et mains ». Cf. le v. 626. = Nous n'avons, tout au plus, affaire ici qu'à une parodie de l'hommage.

629. *Heaume*. Le *heaume* est cette partie de l'armure qui est destinée à protéger la tête du chevalier (concurrentement avec le capuchon de mailles). A l'époque de la composition du *Roland*, le heaume se compose généralement d'une calotte de fer, d'un cercle et d'un



nasal qui couvre le nez. V. la figure ci-contre, qui reproduit le seau de Mathien, comte de Beaumont-sur-Oise, 1177.

- 630 « Mais aidez-nous contre Roland le marquis,
 « Et donnez-nous le moyen de le déshonorer.
 « — Ainsi sera-t-il fait, » répond Ganelon.
 Puis ils se baisent à la joue et sur la bouche. Aor.

LIV

Voici venir la reine Bramimonde :

- 635 « Sire, » dit-elle à Ganelon, « je vous aime grandement;
 « Car mon seigneur et tous ses hommes ont pour vous grande estime.
 « Je veux à votre femme envoyer deux bracelets;
 « Ce ne sont qu'améthystes, rubis et or :
 « Ils valent plus, à eux seuls, que tous les trésors de Rome;
 640 « Et certes votre empereur n'en vit jamais de pareils.
 « *Pas un jour ne se passera sans que je vous fasse nouveaux présents.*
 « — *Nous sommes à votre service,* » lui répond Ganelon.
 Il prend les bracelets; dans sa botte il les serre. Aor.

LV

Le roi Marsile appelle son trésorier Mauduit :

- « As-tu disposé les présents que je destine à Charles ?
 « — Oui, Sire, ils sont tout prêts, répond le trésorier.
 645 « Sept cents chameaux sont là, chargés d'or et d'argent,
 « Et vingt otages, des plus nobles qui soient sous le ciel. »

642. *Sa botte*; le texte porte : *Hoese*. | *met l'en sa hoese, monstrera la Kar-*
 Dans la *Chanson d'Aspremont*, Naimés, | *lon*. Le diminutif *houseau* nous est resté
 après avoir coupé la patte d'un griffon, | longtemps.

Le roi s'est approché de Guenes

Et l'a serré tendrement entre ses bras.

Puis : « Je vous dois bien aimer, lui dit-il.

*« Il ne passera plus de jour où je ne vous donne de
mes trésors,*

« Si vous m'aidez contre Roland le baron. »

*Et Guenes de lui répondre : « Il ne faut point me
mettre en retard. »*

AOI.

LV I

Marsile tient Ganelon par l'épaule :

« Tu es très vaillant, » lui dit-il, « et très sage;

« Mais au nom de cette loi qui est la meilleure aux
yeux des chrétiens,

650 « Ne t'avise point de changer de sentiment pour
nous.

« Je te donnerai largement de mes trésors :

« Dix mulets chargés de l'or le plus fin d'Arabie;

« Et chaque année je te ferai pareil présent.

« Cependant prends les clefs de cette vaste cité,

655 « Et présente de ma part tous ces trésors à Charles,

« Avec vingt otages que tu lui laisseras;

« Mais fais placer Roland à l'arrière-garde.

« Si je le puis trouver aux défilés et aux passages,

« C'est une bataille à mort que je lui livrerai.

« — M'est avis que je tarde trop, » s'écrie Ganelon.

660 Alors il monte à cheval, et entre en son voyage...

AOI.

LVII

L'empereur Charles approche de son royaume :

Le voilà arrivé à la cité de Valtierra,

662. *Valterne*, suivant le manuscrit | presque à égale distance de Saragosse
d'Oxford. Il s'agit évidemment de Val- | et de la vallée de Roncevaux.
tierra, petite ville espagnole qui se trouve |

Que jadis le comte Roland a prise et ruinée.
Et depuis ce jour-là elle fut cent ans déserte.

665 C'est là que le roi attend des nouvelles de Ganelon,
Et le tribut d'Espagne, la grande terre.

Or, un matin, à l'aube, quand le jour jette sa première clarté,

Le comte Ganelon arrive au campement. Aor.

LVIII

Le jour est beau, le soleil clair.

L'Empereur s'est levé de grand matin,

669. *L'Empereur s'est levé de grand matin.* Nous avons raconté ailleurs une « journée de Charlemagne ». (*Épopées françaises*, 2^e édition, III, pp. 121-133.) Son sommeil ne ressemblait pas à celui des autres hommes : un ange était toujours à son chevet. (*Roland*, v. 2528.) La Chronique du faux Turpin rapporte « qu'autour de son lit, chaque nuit, cent vingt *forts orthodoxes* étaient placés pour le garder, l'épée nue d'une main, et, de l'autre, un flambeau ardent ». (Cap. xx.) = Toutes nos Chansons sont unanimes à le représenter, dès son lever, occupé à prier Dieu dans quelque église, à y entendre pieusement la messe et les matines. A l'offertoire, Charles ne manque jamais de s'avancer au pied de l'autel et de faire à l'église une offrande digne de lui : *Nostre empereres s'est vestuz et chauciez*; — MESSES ET MATINES *vait oïr au moustier*. — (*Amis et Amiles*, 233-234. Cf. *Macaire*, 308-315, etc.) Dès que l'office est terminé, Charles va d'ordinaire en un grand verger avec tous ses barons; il s'assoit sous un pin, et le Conseil commence, à moins toutefois que ce ne soit jour de Cour plénière et qu'un ambassadeur sarrasin ne vienne alors jeter devant le roi frank le défi solennel de quelque roi arabe. (*Aspremont*, édit. Guessard, p. 3 et suiv.) = Les Cours plénières de Charles ne sont autre chose que les anciens « champs de mars » et « champs de

mai ». C'est là que l'Empereur se montre dans toute sa gloire, et c'est là surtout que les yeux de nos pères aimaient à le contempler. Charles est alors entouré d'une couronne de rois, de patriarches, d'évêques, de ducs et de comtes. Tous les yeux sont fixés sur lui. Les rois, assis au pied de son *faldesteuil*, se chargent de traduire la pensée universelle, et font monter jusqu'à son trône un *hosanna* qui est sur les lèvres de tous. « Sire, font-ils, écoutez, s'il vous plaît; — Il n'y a terre sous le ciel, si vous le voulez, qui ne fût conquise à la pointe de nos lances. » (*Aspremont*, Bibl. nat. fr. 2495, f^o 670. Cf. la note du vers 527.) = Mais voici l'heure du repas, qui est servi dans la grande salle du palais principal. Sur des tréteaux mobiles est dressée la table immense, couverte de nappes. On « corne l'eau » : on sonne du cor pour appeler les invités et les avertir d'avoir à se laver les mains avant le repas. Lorsque Charlemagne arrive, les vins sont déjà sur la table, et on les a *essayés*. Ce sont les damoiseaux qui servent les illustres convives; les damoiseaux, c'est-à-dire « les jeunes nobles qui ne sont pas encore chevaliers ». Les jours de cour plénière il y en a cent, au repas royal, qui sont vêtus d'hermine et de vair, tous fils de comtes ou princes. Les barons, couverts de soie et d'or, prennent place sur des fauteuils; derrière Charlemagne plusieurs rois se

- 670 A entendu messe et matines,
 Puis est venu se placer sur l'herbe verte, devant sa
 tente.
 Roland y fut, avec Olivier le preux,
 Et le duc Naimés, et mille autres.
 C'est là que vient Ganelon, le félon, le parjure,
- 675 Et que très perfidement il prend la parole :
 « Salut au nom de Dieu, » dit-il au roi.
 « Voici les clefs de Saragosse que je vous apporte,
 « Et voilà de grands trésors
 « Avec vingt otages : faites-les bien garder.
- 680 « Le vaillant roi Marsile vous mande encore
 « De ne point le blâmer, si je ne vous amène point
 le Calife.
 « J'ai vu, vu de mes yeux, trois cent mille hommes
 armés,
 « Le haubert au dos, le heaume d'acier en tête,
 « Et au côté l'épée au pommeau d'or niellé,

tiennent debout : « Li rois Burnos le jor servi do vin ; — De l'escuelle Drues i Poitevin ; — Rois Salemons tint le jor le bacin. » (*Aspremont*, Bibl. nat. fr. 2495, f° 711.) Sur la table on voit étinceler sept cents coupes d'argent et d'or, et l'un de nos épiques veut bien nous apprendre que « Charlemagne les conquit outre Rhin quand il occit le païen Guitalin ». (*Aspremont*, Bibl. nat. fr. 2495, f° 67-71. — Cf. *Ogier*, v. 3502-3506.) = Si le Conseil on la Cour avait eu lieu avant le repas, le reste de la journée n'est plus consacré qu'au plaisir. C'est alors que les chevaliers, assis sur le satin blanc, se mettent à jouer aux *tables* ou aux échecs : Charlemagne les regarde du haut de son trône. (*Roland*, v. 109-116), ou se jette avec ardeur dans quelque partie de chasse. (*Girars de Viane*, *Jehan de Lanson*, etc.) A vraiment parler, sa journée est finie. Il revient bientôt à son palais ou dans sa tente, et s'endort sous la garde de l'ange Gabriel. (Cf. les v. 316 et suiv.)

683. *Le haubert au dos*. Le haubert

(v. la note du v. 384, sur la *brunie*) est le vêtement de mailles, la chemise de maille, laquelle descend jusqu'au-dessous du genou, et qui est fendue sur le devant et le derrière, de manière à former enlote. = « Plus rare d'abord que la *brunie* ou broigne, d'une difficulté plus grande de fabrication, le haubert devait être porté seulement par les grands personnages, par les chefs. Il avait sur la broigne l'avantage de mieux protéger le corps, que ses mailles entrelacées convraient d'un réseau continu, impénétrable à la lance. Aussi la broigne est-elle délaissée vers le milieu du XII^e siècle, tandis que le haubert se perfectionne et persiste à ce point que nous le verrons encore en usage au milieu du XIV^e siècle. » (*Le Costume de guerre et d'apparat d'après les sceaux du moyen âge*, par Germain Demay, p. 7 et 8.) — Voir les figures ci-contre, dont l'une reproduit le sceau de la ville de Soissons au XII^e siècle, et dont l'autre est empruntée à la célèbre tapisserie de Bayeux (lin du XI^e siècle; planche IX du *Vetera Monumenta*).

- 685 « Qui se sont embarqués avec le Calife sur la mer.
 « Ils quittaient le pays de Marsile, à cause de la foi
 chrétienne
 « Qu'ils ne veulent ni recevoir ni garder.
 « Mais, avant qu'ils eussent navigué quatre lieues,
 « Ils ont été surpris par le vent et la tempête.
- 690 « Tous sont noyés, et plus jamais ne les reverrez.
 « Si le Calife eût été vivant, je vous l'eusse amené.
 « Quant au roi païen, Sire, tenez pour assuré
 « Qu'avant ce premier mois passé
 « Il vous suivra au royaume de France
- 695 « Et y recevra la loi chrétienne;
 « Il y deviendra, mains jointes, votre vassal
 « Et tiendra de vous le royaume d'Espagne.
 « — Grâces en soient rendues à Dieu, » s'écrie le
 Roi.
 « Vous avez bien agi, Ganelon, et en serez bien ré-
 compensé. »
- 700 On fait alors sonner mille clairons de l'armée :
 Les Francs lèvent le camp, chargent leurs sommiers,
 Et tous s'acheminent vers France la douce... Aoi.

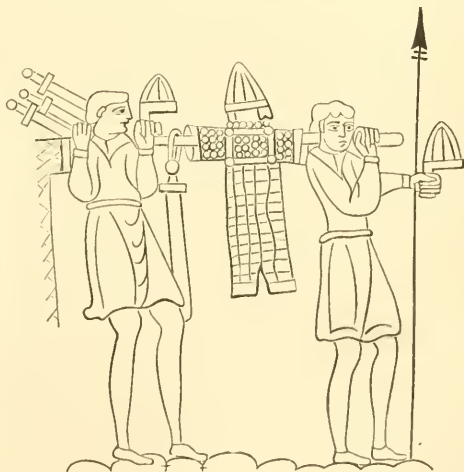




Fig. 13. — Lorsqu'ils virent la Gascogne, le pays de leur seigneur, — Il n'en est pas un qui ne pleure de tendresse. (Vers 818-822.)

(Composition de Zier.)

L'ARRIÈRE-GARDE ; ROLAND CONDAMNÉ A MORT

LIX



CHARLES le Grand a dévasté l'Espagne,
 Abattu les châteaux, violé les cités.
 « Ma guerre est finie, » dit le roi ;
 Et voilà qu'il chevauche vers douce France.
Le jour s'en va, le soir descend.

Le comte Roland a planté son enseigne

703. *Charles le Grand*, etc. Il vient de remarquer que le couplet épique débutait presque toujours *ex abrupto*, comme pour permettre au jongleur de commencer son chant où IL LE VOULAIT. Il ne faudrait pas se persuader qu'il

Sur le sommet de la colline, droit contre le ciel.
Par tout le pays, les Francs prennent leur campe-
ment...

710 Cependant l'armée païenne chevauche par les grandes
vallées,

Hauberts et doubles broignes au dos,

Heaumes en tête, épées au côté,

Écus au cou et lances toutes prêtes.

Au haut de ces montagnes il est un bois; ils y font
halte.

715 C'est là que quatre cent mille hommes attendent le
lever du jour.

Et les Français qui ne le savent pas! Dieu, quelle
douleur!

Aor.

LX

Le jour s'en va, la nuit se fait noire.

Le puissant empereur, Charles s'endort.

Il a un songe : il se voit aux grands défilés de
Cizre,

720 Tenant entre ses poings sa lance en bois de frêne.

Et voilà que le comte Ganelon s'en est emparé;

Il la brandit et secoue de telle sorte,

Qu'il l'a brisée et mise en pièces entre ses poings,

Et que les éclats en volent vers le ciel...

Charles dormait, point ne s'éveille.

Aor.

chantât tout le poème d'une haleine, et il n'est peut-être pas impossible d'indiquer aujourd'hui les parties du poème, les épisodes que le musicien populaire choisissait pour occuper une de ses « séances de chant ». Deux pauses du jongleur sont indiquées aux vers 703 : *Carles li magnes ad Espaigne guastée*, et 2609 : *Li Emperere, par sa grant poestest*, — VII *anz tuz pleins ad en Espaigne estet*. Il en est de même au v. 3705 : *Li Emperere est repairez*

d'Espaigne. Voilà bien (avec les v. 1 et ss.) les débuts de quatre « séances épiques ». Ces diverses parties de notre poème ne correspondent pas, comme nous l'avions cru, à d'anciennes Cantilènes.

712. *Heaumes en tête*. Le poème originel dit plus exactement : *Helmes laciez*. On faisait le heaume au capuchon de mailles par un certain nombre de lacs en cuir. Cf. le v. 3434.

LXI

- 725 Après ce songe, il en a un autre.
 Il se voit en France, dans sa chapelle, à Aix.
 Un ours le mord si cruellement au bras droit,
Qu'il lui a tranché la chair jusqu'à l'os.
 Puis, du côté de l'Ardenne, il voit venir un léopard
 Qui, très féroce, va l'attaquer aussi.
- 730 Mais alors un lévrier sort de la salle,
 Qui accourt vers Charles au galop et par bonds.
 Il commence par trancher l'oreille droite de l'ours,
 Puis avec fureur s'attaque au léopard.
 « Grande bataille! » s'écrient les Français;
- 735 Et ils ne savent quel sera le vainqueur...
 Charles dormait, point ne s'éveille. Aoi.

LXII

- La nuit s'en va, et l'aube apparaît claire.
 Très fièrement chevauche l'Empereur,
 Et mille clairons retentissent alors dans toute l'armée :
- 740 « Seigneurs barons, dit le roi Charles,
 « Vous voyez ces passages et ces défilés étroits :
 « Qui placeraï-je à l'arrière-garde? décidez.
 « — Roland, ce sera mon beau-fils Roland, » s'écrie
 Ganelon;
- « Vous n'avez pas de baron si vaillant,
 « *Et ce sera le salut de notre gent.* »
- 745 Charles l'entend et lui jette un regard fier :
 « Il faut, » lui dit-il, « que vous soyez le diable en
 personne.
 « Une mortelle rage vous est entrée au corps.
 « Et qui sera devant moi à l'avant-garde?
 « — Ce sera, » dit Ganelon, « Ogier de Danemark.
- 750 « Point n'avez de baron qui s'en acquitte mieux. »
Aoi.

LXIII

Quand le comte Roland entend qu'on le désigne,
Il se prend à parler en vrai chevalier :

« Sire beau-père, je dois vous bien aimer,
« Vous m'avez fait donner l'arrière-garde.

755 « Le roi qui tient la France, Charles, n'y perdra rien.

« Rien à mon escient, ni palefroi, ni destrier,
« Ni mule, ni mulet sur lequel on chevauche,
« Ni roussin, ni sommier,
« A moins qu'on ne le paye à coups d'épée.

760 « — Vous dites vrai, » répond Ganelon, « et très bien
je le sais. » Aoi.

LXIV

Roland, quand il entend qu'on le met à l'arrière-
garde,

Adresse, tout furieux, la parole à son beau-père :

« Ah! traître, méchant homme et de méchante race,
« Tu croyais peut-être que je laisserais tomber le
gant,

765 « Comme tu as laissé tomber le bâton devant l'Em-
pereur. » Aoi.

LXV

Le comte Roland interpelle alors Charlemagne :

« Donnez-moi l'arc que vous tenez au poing.

« A mon escient on ne me reprochera pas

Qu'il me tombe des mains comme il arriva à
Ganelon,

770 « Pour votre gant droit, quand il reçut le bâton. »

L'Empereur reste là, tête baissée;

Il tourmente sa barbe, tord ses moustaches,

Et ne peut s'empêcher de pleurer.

Aoi.

LXVI

Naines ensuite est venu,
Qui a barbe blanche et cheveux blancs;

775 Il n'est point en la cour de meilleur vassal :

« Vous l'avez entendu, » dit-il au Roi ;

« Le comte Roland est en grande colère :

« *Il est furieux, il est terrible.*

« On lui a confié l'arrière-garde,

« Et certes il n'est pas de baron qui s'en charge à sa place.

780 « Donnez-lui l'arc que vous avez tendu

« Et trouvez-lui bonne aide. »

Le Roi lui donna l'arc, et Roland le reçut. Aoi.

LXVII

L'Empereur interpelle son neveu Roland :

« A coup sûr, vous savez, beau sire neveu,

785 « Que je veux vous donner la moitié de mon armée.

« Gardez-la près de vous : c'est votre salut.

« — Non, » dit le Comte, « non, je n'en ferai rien ;

« Et que Dieu me confonde si je démens ma race !

« Je garderai seulement vingt mille Français, vingt mille vaillants.

790 « Pour vous, passez les défilés en toute sûreté ;

« Vous n'avez pas un homme à craindre tant que je vivrai ! » Aoi.

LXVIII

*Le comte Roland est au sommet d'une montagne,
 Il a revêtu son haubert, le meilleur qu'on ait jamais
 vu,*

*Lace son heaume fait pour baron ,
 Ceint Durendal au pommeau d'or
 Et suspend à son cou son écu peint à fleurs.
 Quant au cheval, il n'en veut pas d'autre que Veil-
 lantif.
 Il tient sa lance droite, sa lance au gonfanon blanc
 Dont les franges d'or descendent jusqu'au pommeau
 de son épée.
 On va bien voir qui aimera Roland, et qui ne l'aimera
 pas :
 « Nous vous suivrons, » s'écrient les Français. 101.*

LXIX

Le comte Roland monte alors sur son destrier :
 A ses côtés vient se ranger Olivier, son compagnon ;
 Puis Gerin, puis Gerier le preux comte ,
 795 Puis Othon et Bérengier,
 Puis Samson et Anséis le fier,
Ive et Ivoire que le roi aime tant.
 Girard de Roussillon, le *vieux* Girard, y est aussi
 venu ,

795. *Othon* est compté au nombre des douze Pairs dans la *Chanson de Roland*, *l'Entrée en Espagne*, *Gui de Bourgogne* (Oede), la *Karlomagrus Saga* et *Olinel*. = Un autre Otes ou *Oton* figure dans les Remaniements de la *Chanson de Roland*. Voir notre note du vers 3680. = *Bérengier*. La *Chanson de Roland*, les Remaniements de Paris, de Venise, etc., la Chronique de Weihenstephan et le *Voyage à Jérusalem* mettent Bérengier au nombre des douze Pairs. *Renaus de Montauban* place dans ce corps sacré un « Berengier le Gallois ».

797. *Girard de Roussillon*. C'est un des personnages les plus célèbres de notre Épopée nationale ; mais il n'est guère ici qu'épisodique. Il est compté au nombre des douze Pairs par la *Chanson de Roland* et ses Remaniements,

par *Olinel*, etc. = Le *Giratz de Rossitho* (poème provençal du XII^e siècle) nous fait assister à la lutte de son héros contre Charles Martel, que les poètes de langue d'oïl ont bientôt transformé en Charlemagne. Or Girard tombe un jour dans la plus profonde misère et est réduit à se faire charbonnier, tandis que sa femme Berthe devient couturière. Le poème se termine par sa réconciliation avec l'Empereur. = Dans notre *Chanson de Roland*, Girard est représenté fort vieux (vers 2409) : ce qui concorde assez bien avec la donnée de la chanson provençale. = La légende de « Girard du Fraite » s'est probablement fondue avec la précédente. Ce Girard du Fraite est un vieux rebelle qui, au commencement d'*Aspremont*, refuse de venir au secours de Charlemagne et qui, dans un passage des *Reali* calqué sur quelque vieux

Avec *le Gascon Engelier*.

« Par mon chef, » s'écrie l'Archevêque, « j'irai, moi aussi.

800 « — Et j'irai avec vous, » dit le comte Gautier ;

« Je suis l'homme de Roland, et ne dois point lui faillir. »

Ils se choisissent entre eux vingt mille chevaliers.

Aoi.

LXX

Le comte Roland appelle Gautier de l'Hum :

« Prenez mille Français de notre terre de France ;

805 « Occupez les défilés et les hauteurs,

« Afin que l'Empereur n'y perde aucun des siens.

« — Pour vous je le dois bien faire, » répond Gautier.

Avec mille Français de leur terre de France,

Gautier parcourt les passages et les hauteurs.

810 Point n'en descendra, si mauvaises que soient les nouvelles,

Avant que sept cents épées aient été tirées du fourreau.

Le roi Almaris, du royaume de Belferne,

Lui livra ce jour même une formidable bataille. Aoi.

LXXI

Charles est entré dans le val de Roncevaux ;

L'avant-garde a pour chef le duc Ogier, le baron :

Donc, rien à redouter de ce côté.

Quant à Roland, il demeure en arrière pour garder l'armée ;

poème français, va jusqu'à se faire renégat et à briser le crucifix. Mais notre Girard n'a aucun de ces traits dans la *Chanson de Roland*. Il y vit, il y meurt en vrai chrétien.

812. *Le roi Almaris*. Voir la suite de cet épisode après le vers 1411.

813. Lacune comblée. Voir la note du v. 318.

*Il demeure avec Olivier, avec les douze Pairs,
Avec vingt mille bacheliers, tous Français de France.
Que Dieu descende à leur secours, ils vont avoir
bataille.*

*Ganelon le sait bien, le félon, le parjure;
Mais il a reçu de l'or pour ne rien dire, et n'en dit
rien.* Aoi.

LXXII

Hautes sont les montagnes, et ténébreuses les val-
lées;

815 La roche est noire, terribles sont les défilés.

Ce jour même, les Français y passèrent non sans
grande douleur :

A quinze lieues de là on entendit le bruit de leur
marche.

Mais, lorsqu'en se dirigeant vers la grande Terre,

Ils virent la Gascogne, le pays de leur seigneur,

820 Alors il leur souvint de leurs fiefs et de leurs do-
maines,

Des jeunes filles et de leurs nobles femmes,

Et il n'en est pas un qui ne pleure de tendresse.

Mais, entre tous, le plus angoissé c'est Charles,

Qui a laissé son neveu aux défilés d'Espagne.

825 Il est pris de douleur, et ne peut s'empêcher de
pleurer. Aoi.

LXXIII

Les douze Pairs sont restés en Espagne :

Vingt mille Français sont en leur compagnie.

Ils n'ont point peur et ne craignent point la mort.

Quant à l'Empereur, il s'en retourne en France.

Il pleure de ses yeux et tire sa barbe blanche;

830 Sous son manteau se cache.

A son côté chevauche le duc Naimés :

« Quelle pensée vous pèse? » dit-il au Roi.

« — Le demander, » répondit Charles, « c'est me faire outrage.

« J'ai si grand deuil, qu'il me faut pleurer :

835 « Par Ganelon France sera détruite.

« Cette nuit je vis, dans une vision d'ange,

« Je vis Ganelon me briser ma lance entre les mains,

« Ce même Ganelon qui fit mettre mon neveu à l'arrière-garde.

« Et j'ai dû laisser Roland en un pays étranger.

840 « Si je perds un tel homme, ô mon Dieu, je n'en trouverai jamais le pareil! » Aoi.

LXXIV

Charles le Grand ne peut s'empêcher de pleurer :

Cent mille Français sont pris pour lui de grand'pitié

Et d'une peur étrange pour Roland.

C'est Ganelon, c'est ce félon qui l'a trahi;

845 C'est lui qui a reçu du roi païen riches présents ;

Or et argent, étoffes et vêtements de soie,

Chevaux et mulets, chameaux et lions...

Et voici que Marsile mande ses barons d'Espagne,

Comtes, vicomtes, ducs et aumaçours,

850 Avec les émirs et les fils de ses comtes.

Il en réunit quatre cent mille en trois jours,

Et fait sonner ses tambours dans toute la ville de Saragosse.

Et sur le sommet de la plus haute tour on élève la statue de Mahomet ;

Pas de païen qui ne la prie et ne l'adore.

855 Puis ils chevauchent en très grande furie,

A travers toute cette terre, par vaux et par monts.

853. *La statue de Mahomet.* « Il fit placer ses dieux sur le rempart et leur offrit des sacrifices. » (*Keiser Karl Magnus's kronike.*) Il est à peine utile de relever une fois de plus l'erreur de notre poète et de tout le moyen âge, qui regardaient les musulmans comme adorateurs d'images et polythéistes. Rien n'est plus contraire à la vérité.

Enfin ils aperçoivent les gonfanons de ceux de France.
C'est l'arrière-garde des douze Compagnons :
Point ne manqueront à leur livrer bataille. Aoi.

LXXV

- 860 Au premier rang s'avance le neveu de Marsile,
Sur un mulet qu'il aiguillonne d'un bâton.
A son oncle il a dit bellement, en riant :
« Beau sire roi, je vous ai bien servi ;
« Pour vous j'ai dû subir bien des peines, bien des
douleurs ;
- 865 « Pour vous j'ai livré bien des batailles, et j'en ai
bien gagné !
« Frapper Roland, voilà tout le fief que je vous de-
mande.
« Oui, je le tuerai du tranchant de ma lance,
« Si Mahomet me veut aider,
« Et je délivrerai toute l'Espagne,
- 870 « Depuis les défilés d'Aspre jusqu'à Durestant.
« Charles sera épuisé, les Français se rendront,
« Et plus n'aurez de guerre en toute votre vie. »
Le roi Marsile alors lui tend le gant. Aoi.

LXXVI

- Le neveu de Marsile tient le gant dans son poing,
875 Et très fièrement interpelle son oncle :
« C'est un grand don, beau sire roi, que vous venez
de me faire.
« Choisissez-moi donc onze de vos barons,
« Et j'irai me mesurer avec les douze Pairs. »
Le premier qui répond à cet appel, c'est Fausseron,
880 Frère du roi Marsile :

870. *Aspre*. Il s'agit ici du fameux passage des Pyrénées, par Souport et la vallée d'Aspe.

- « Beau sire neveu, nous irons, vous et moi ;
 « Tous deux ensemble, nous ferons certainement
 cette bataille.
 « Malheur à l'arrière-garde de la grande armée de
 Charlemagne !
 « Nous la tuerons : c'est dit. » Aoi.

LXXVII

- 885 D'autre part est le roi Corsablin,
 Il est de Barbarie ; c'est une âme perfide et mau-
 vaise ;
 Cependant il parle ici tout comme un bon vassal :
 « Pour tout l'or de Dieu, je ne voudrais être lâche.
 « *Et si je trouve Roland, je le défie et l'attaque.*
 « *C'est moi qui suis le troisième compagnon, élisez
 le quatrième.* »

Mais voyez-vous accourir Malprime de Brigal ?

- 890 Il court plus vite à pied que ne fait un cheval,
 Et devant Marsile s'écrie à haute voix :
 « A Roncevaux ! j'y veux aller,
 « Et si j'y trouve Roland, je le tue. » Aoi.

892. *Roncevaux.* « Je suis allé à Ron-
 cevaux il y a environ huit ans. J'ai par-
 couru tranquillement et attentivement
 le chemin qui sépare cette abbaye de
 Saint-Jean-Pied-de-Port. J'ai suivi le
 chemin du Val-Carlos. Partout la gorge
 est extrêmement resserrée. Il est impos-
 sible que toute l'armée ait passé par ce
 col ; elle a dû se diviser, et, selon moi,
 passer par Irun, par le Val-Carlos, par
 la route qui domine le château Pignon,
 et aussi par la voie antique de la vallée
 d'Aspe à Somport (commune d'Urdos).
 Les passages difficiles du Val-Carlos ont
 une longueur de dix kilomètres : dans
 beaucoup d'endroits, deux hommes ne
 peuvent passer de front. Sur l'autre
 route, que je n'ai pas suivie, il y avait
 au moyen âge deux hôpitaux : Orisson
 et Reculus. Ces deux chemins partent

également de Saint-Jean-Pied-de-Port,
 et viennent se rejoindre, avant Ronce-
 vaux, près de l'ancienne chapelle d'Iba-
 gnetta. L'abbaye est bien déchue. Si mes
 souvenirs sont exacts, elle n'offre pas de
 vestiges d'architecture remontant au delà
 du xiv^e siècle. En 1862, elle était encore
 occupée par douze chanoines. La biblio-
 thèque m'en a paru fort délaissée. On y
 montre une paire de souliers de velours
 violet, comme ayant appartenu à Tur-
 pin : ces souliers sont à la mode du
 temps de François I^{er}. On y conserve
 aussi une prétendue masse d'armes de
 Roland : c'est un boulet de bronze atta-
 ché par une chaîne à un solide manche
 de bois. Et voilà où est aujourd'hui
 tombé le souvenir de Roland ! » (Mé-
 moire manuscrit de M. P. Raymond.)

LXXVIII

- Il y a là un émir de Balaguer,
 895 Qui a le corps très beau, le visage fier et clair,
 Et qui, dès qu'il est monté sur son cheval,
 Est tout glorieux de porter ses armes.
 Son courage est renommé;
 S'il était chrétien, ce serait un vrai baron.
- 900 Il vient devant Marsile, et, de toute sa voix :
 « A Roncevaux ! » dit-il, « j'y veux aller ;
 « Et si je trouve Roland, il est mort.
 « C'en est fait aussi d'Olivier et des douze Pairs ;
 « Et tous les Français périront dans le deuil et la honte.
- 905 « Quant à Charlemagne, il est vieux, il radote :
 « Il renoncera à nous faire la guerre.
 « Et l'Espagne en toute liberté nous restera. »
 « Le roi Marsile vingt fois lui en rend grâces. Aoi.

LXXIX

- Il y a là un aumaçour de la terre des Maures ;
 910 Dans toute la terre d'Espagne il n'est pas un tel
 félon.
 Il vient devant Marsile, et fait sa vanterie :
 « A Roncevaux ! » dit-il. « J'y veux mener mes gens,
 « Vingt mille hommes avec lances et écus.
 « Si je trouve Roland, je lui garantis la mort ;
 « *Les Français mourront dans la douleur et la honte,*
- 915 « Et, tous les jours de sa vie, Charlemagne en pleu-
 rera. » Aoi.

LXXX

D'autre part est Turgis, de Tortosa ;
 C'est un comte, et cette ville lui appartient.
 Faire du mal aux chrétiens, voilà son rêve.
 Devant le Roi, il s'aligne avec les autres :

- 920 « Pas tant d'émoi, » dit-il à Marsile.
 « Mahomet vaut mieux que saint Pierre de Rome ;
 « Si vous le savez, l'honneur du champ est à nous.
 « A Roncevaux j'irai joindre Roland :
 « Personne ne le pourra préserver de la mort.
- 925 « Voyez cette épée, elle est bonne, elle est longue ;
 « Je la mettrai devant Durendal :
 « Quelle sera la victorieuse? Vous le saurez.
 « Si les Français engagent la lutte, ils y mourront.
 « Charles, le vieux Charles, n'en tirera que douleur
 et honte,
- 630 « Et plus jamais en tête ne portera couronne. » Aoi

LXXXI

D'autre part est Escremis de Valtierra ;
 Il est païen et maître de cette terre.

926. *Durendal*. Nous allons résumer en quelques propositions l'histoire de la fameuse épée de Roland : 1° Durendal est l'œuvre du célèbre forgeron Galand ou Veland : tel est le témoignage de dix Chansons de geste, et *Fierabras* est la seule qui l'attribue à Munifican. = 2° Suivant la *Karlsmagnus Saga*, elle fut donnée à l'empereur par Malakim d'Yvon, comme rançon de son père Abraham. — 3° Notre poète ajoute que Charles en fit présent à Roland. C'était dans la vallée de Maurienne (?) (le Valsemorien de la *Gran Conquista de Ultramar*), et un ange était descendu des cieux pour enjoindre à l'empereur, au nom de Dieu, de la donner au meilleur de ses capitaines. = 4° D'après le *Karletto*, la *Cronica general de Espana*, et plusieurs autres textes, Durendal est l'épée de cet émir Braibant dont le jeune Charles triomphe en Espagne, au commencement de ses enfances. = 5° Une autre version nous est fournie par *Aspremont*, et la conquête de Durendal est précisément l'objet de ce poème. La fameuse épée appartient ici au jeune Eaumont, fils de l'émir Agoland : Roland

lue Eaumont et lui enlève Durendal. Le théâtre de cet exploit est le midi de l'Italie. = 6° Nous n'avons point à parler ici de tous les autres exploits que Roland accomplit avec cette arme glorieuse. Il les énumère lui-même en un passage célèbre de notre chanson (v. 2322 et suiv.). = 7° Les qualités de Durendal sont merveilleuses, et, suivant le *Karl Meinet*, elle assure à son possesseur le royaume d'Espagne. Son acier est d'ailleurs célébré par tous nos poètes. Charles l'avait fait essayer sur le fameux perron qui se trouvait au seuil de son palais : elle avait résisté, ainsi qu'Almace, l'épée de Turpin. Mais Courtain, l'épée d'Ogier, moins heureuse, fut alors écroulée d'un demi-pied : de là son nom. (Voir *Renous de Montauban*, édit. Michelant, p. 210, et la *Karlsmagnus Saga*, I, 20.) = 8° Au portail de la cathédrale de Vérone, Roland est représenté tenant une forte épée, sur laquelle le mot *Durindarda* est écrit en caractères qui sont peut-être postérieurs à la statue. Voir, dans notre *Introduction*, la reproduction de cette statue.

Devant Marsile, au milieu de la foule, il s'écrie :

« A Roncevaux ! J'y vais abattre l'orgueil des Français.

935 « Si j'y trouve Roland, point n'en emportera sa tête,

« Non plus qu'Olivier le capitaine.

« Ils sont condamnés à mort, ils sont perdus, les douze Pairs ;

« Français mourront, France en sera déserte.

« De bons vassaux, Charles n'en aura plus. Aoi.

LXXXII

940 Plus loin est un autre païen, Estorgant,

Avec un sien compagnon, nommé Estramarin,
Mercenaires, traîtres et félons.

« Seigneurs, » leur dit Marsile, « avancez.

« Vous irez tous deux aux défilés de Roncevaux,

945 « Et m'aidez à conduire ma gent.

« — Sire, » répondent-ils, « à vos ordres.

« Nous nous jeterons sur Olivier et sur Roland ;

« Rien ne garantira les douze Pairs de la mort.

« Nos épées sont bonnes et tranchantes ;

950 « Elles seront bientôt rouges d'un sang chaud.

« Français mourront, Charles en pleurera,

« Et nous vous ferons présent de la grande Terre.

« Sire, vous la posséderez : venez,

« Et nous mettrons l'Empereur à votre merci. » Aoi.

LXXXIII

955 Voici venir en courant Margaris de Séville,

Qui tient la terre jusqu'à la mer.

Pour sa beauté les dames lui sont amies ;

Pas une ne peut le voir sans que son front s'éclaircisse ;

Pas une alors, qu'elle le veuille ou non, ne peut s'empêcher de rire.

- 960 Nul païen n'est aussi chevalier.
 Au milieu de la foule il s'avance, et, d'une voix plus
 forte que tous les autres :
 « Ne craignez rien, » dit-il au Roi.
 « A Roncevaux j'irai tuer Roland,
 « Et Olivier n'en emportera pas sa vie.
- 965 « C'est pour leur martyre que les douze Pairs sont
 demeurés là-bas.
 « Voyez cette épée à la garde d'or,
 « Que je tiens de l'émir de Primes ;
 « Elle sera bientôt, je vous le jure, plongée dans le
 sang rouge.
 « Français mourront, et France en sera honnie.
- 970 « Quant au vieux Charles à la barbe fleurie,
 « Sa douleur et sa colère n'auront plus de fin.
 « Avant un an nous aurons mis la main sur la France,
 « Et nous coucherons à Saint-Denis. »
 Le roi païen s'incline profondément. Aoi.

LXXXIV

- 975 D'autre part est Chernuble de Noire-Val.
 Ses cheveux descendent jusqu'à terre ;
 En se jouant, il porte un plus grand faix
 Que ne font quatre mulets chargés.
 Dans son pays, qu'il vient de quitter,
 980 Le soleil ne luit pas, et le blé n'y peut croître.

973. *Saint-Denis*. Ailleurs, dans notre Chanson, c'est Aix qui est représenté comme le siège de l'Empire. = Cette partie du poème a sans doute son origine dans une légende ou dans un chant lyrique qui est postérieur d'environ deux siècles aux plus anciens éléments du *Roland*.

980. *Le soleil n'y luit pas*, etc. La géographie est, aux XI^e-XII^e siècles, mêlée d'un grand nombre de fables, que les anciens nous ont transmises.

Honoré d'Autun, décrivant l'Afrique en son *Imago mundi*, nous signale dans le pays de Saba une fontaine qui est toujours froide durant le jour et brûlante pendant la nuit ; il nous parle des Troglodytes, qui atteignent les bêtes féroces à la course, et raconte que l'Océan, là-bas, bout comme de l'eau chaude, etc. etc. On ne saurait trop consulter l'*Imago mundi* sur l'état de la science à cette époque. Cf. le poème du XIII^e siècle, l'*Image du monde*.

La pluie n'y tombe point, et la rosée n'y touche point
le sol.

Il n'y a pierre qui ne soit noire.

Et plusieurs assurent que c'est la demeure des dé-
mons.

« J'ai ceint ma bonne épée, » dit Chernuble,

985 « Je la teindrai en rouge à Roncevaux.

« Si je trouve Roland le preux sur mon chemin,

« Je l'attaquerai, ou je veux qu'on ne me croie plus
jamais.

« Je conquerrai l'épée Durendal avec mon épée.

« Français mourront, et France périra. »

990 A ces mots les douze Pairs de Marsile s'assemblent ;

Ils emmènent avec eux cent mille Sarrasins,

Qui se hâtent et se précipitent à la bataille.

Sous un bois de sapins ils vont s'armer. Aoi.

LXXXV

Les païens se revêtent de hauberts à la sarrasine,

995 Qui, pour la plupart, sont doublés d'une triple étoffe.

Sur leurs têtes ils lacent les bons heaumes de Sara-
gosse,

Et ceignent leurs épées d'acier viennois.

Leurs écus sont beaux à voir, leurs lances sont de
Valence,

Leurs gonfanons sont blancs, bleus ou rouges.

1000 Ils laissent là leurs mulets et leurs bêtes de somme,

Montent sur leurs chevaux de bataille, et s'avancent
en rangs serrés...

Le jour fut clair, et beau fut le soleil :

Pas d'armure qui ne flamboie et resplendisse.

Mille clairons sonnent, pour que ce soit plus beau.

1005 Grand est le tumulte, et nos Français l'entendent :

« Sire compagnon, » dit Olivier, « je crois

« Que nous pourrons bien avoir bataille avec les
Sarrasins. »

Et Roland : « Que Dieu nous l'accorde, » répond-il.
 « Notre devoir est de tenir ici pour notre roi ;

1010 « Car pour son seigneur on doit souffrir grande
 détresse.

« Il faut endurer pour lui grande chaleur et le grand
 froid,

« Et perdre enfin de son poil et de son cuir.

« Frapper de grands coups, voilà le devoir de chacun,

« Afin qu'on ne chante pas sur nous de mauvaises
 chansons !

1015 « Les païens ont le tort, le droit est pour les chré-
 tiens.

« Ce n'est pas de moi que viendra jamais le mauvais
 exemple ! »

Aoi.



Fig. 14. — Annonce des événements qui vont suivre. (D'après le vitrail de Charlemagne à la cathédrale de Chartres, XIII^e siècle.)

LA
CHANSON DE ROLAND

DEUXIÈME PARTIE
LA MORT DE ROLAND

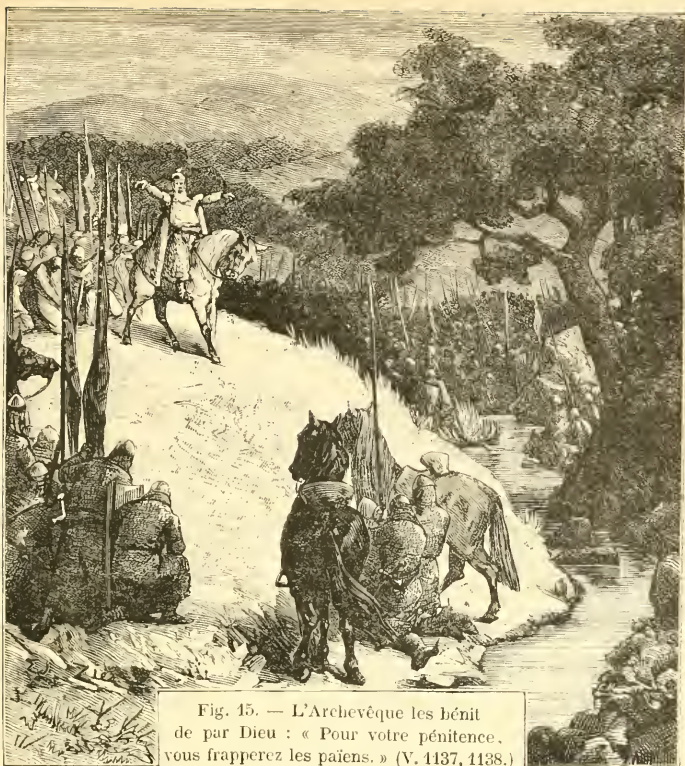


Fig. 15. — L'Archevêque les bénit
de par Dieu : « Pour votre pénitence,
vous frapperez les païens. » (V. 1137, 1138.)
(Composition de Zier.)

LES PRÉLUDES DE LA GRANDE BATAILLE
ET LA FIERTÉ DE ROLAND

LXXXVI



LIVIER monte sur une hauteur :

Il regarde à droite parmi le val herbu,

Et voit venir toute l'armée païenne.

Il appelle son compagnon Roland :

« Ah ! » dit-il, « du côté de l'Espagne, quel
bruit j'entends venir !

« Que de blancs hauberts ! que de heaunes flam-
boyants !

- « Nos Français vont en avoir grande ire.
 « Cette trahison est l'œuvre de Ganelon, ce félon ;
 1025 « C'est lui qui nous fit donner cette besogne par
 l'Empereur.
 « — Tais-toi, Olivier, » répond le comte Roland ;
 « C'est mon beau-père, n'en sonne plus mot. » Aoi.

LXXXVII

- Olivier est monté sur une colline élevée :
 De là il découvre le royaume d'Espagne
 1030 Et le grand assemblément des Sarrasins.
 Les heaumes luisent, tout couverts d'or et de pierres,
 Et les écus, et les hauberts brodés,
 Et les épieux, et les gonfanons au bout des lances.
 Olivier ne peut compter les bataillons ;
 1035 Il y en a tant, qu'il n'en sait la quantité !
 En lui-même il en est tout égaré.
 Comme il a pu, est descendu de la colline,
 Est venu vers les Français, leur a tout raconté. Aoi.

LXXXVIII

- Olivier dit : « J'ai vu tant de païens,
 1040 « Que nul homme n'en vit jamais plus sur la terre.
 « Il y en a bien cent mille devant nous avec leurs
 écus,
 « Leurs heaumes lacés, leurs blancs hauberts,

1032. *Hauberts brodés*. Le texte porte *safret*. On mêlait du fil d'archal aux mailles de fer du haubert, et l'on produisait par là une broderie grossière qui ornait surtout le bas de ce vêtement. Ce sont particulièrement les *pans* du haubert qui sont *safrés* (v. 3141). Dans la bataille, rien n'était plus aisé que de les *désaffrer* (v. 3126).

1042. *Blancs hauberts*. On a verni en diverses couleurs le métal du haubert. Il y en eut de bleus, de verts, etc. (J. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 151.) Mais quand le métal n'était pas vernissé en couleur, quand il ne subissait d'autre préparation que le polissage, c'était le « blanc haubert ».

- « Leurs lances droites, leurs blancs épieux luisants.
 « Vous aurez bataille, bataille comme il n'y en eut
 jamais.
 1045 « Seigneurs Français, que Dieu vous donne sa force ;
 « Et tenez ferme pour n'être point vaincus. »
 Et les Français : « Maudit qui s'enfuira, » disent-ils.
 « Pas un ne vous fera défaut pour cette mort ! » Aoi.

LXXXIX

- Olivier dit : « Païens ont grande force,
 1050 « Et nos Français, ce me semble, sont bien peu.
 « Ami Roland, sonnez de votre cor :
 « Charles l'entendra, et fera retourner son armée.
 « — Je serais bien fou, » répond Roland ;
 « Dans la douce France, j'en perdrais ma gloire.
 1055 « Non, mais je frapperai grands coups de Durendal ;
 « Le fer en sera sanglant jusqu'à l'or de la garde.
 « *Nos Français y frapperont aussi, et avec quel
 élan !*
 « Férons païens furent mal inspirés de venir aux
 défilés :
 « Je vous jure que, tous, ils sont jugés à mort. » Aoi.

XC

- « Ami Roland, sonnez votre olifant :
 1060 « Charles l'entendra, et fera retourner la grande
 armée.

1059. *L'olifant*. Il faut établir une distinction entre le *cor* que porte chaque chevalier et l'*olifant*. Il y a soixante mille *cors* dans l'armée de Charles, mais il n'y a qu'un *olifant*. Après la mort de Roland, Charles dit à Babel et à Guinebaut : « Vous remplacerez aujourd'hui « Roland et Olivier : l'un de vous portera l'épée et l'autre l'olifant. » (V. 3016, 3017.) Celui-ci est d'ivoire, comme son

nom l'indique, et la légende épique lui



prête un son bien plus retentissant qu'à

- « Le Roi et ses barons viendront à notre secours.
 « — A Dieu ne plaise, » répond Roland,
 « Que mes parents jamais soient blâmés à cause de moi,
 « Ni que France la douce tombe jamais dans le dés-
 honneur !
 1065 « Non, mais je frapperai grands coups de Durendal,
 « Ma bonne épée que j'ai ceinte à mon côté,
 « Vous en verrez tout le fer ensanglanté.
 « Félons païens se sont rassemblés ici pour leur mal-
 heur :
 « Je vous jure qu'ils sont tous condamnés à mort. »
 Aor.

XCI

- 1070 « Ami Roland, sonnez de votre olifant.
 « Le son en ira jusqu'à Charles, qui passe aux défilés,
 « Et les Français, je vous le jure, retourneront sur
 leurs pas.
 « — A Dieu ne plaise, » répond Roland,
 « Qu'il soit jamais dit par aucun homme vivant
 1075 « Que j'ai sonné mon cor à cause des païens !
 « Je ne ferai pas aux miens ce déshonneur.
 « Mais quand je serai dans la grande bataille,
 « J'y frapperai mille et sept cents coups :
 « De Durendal vous verrez le fer tout sanglant.
 1080 « Français sont bons : ils frapperont en braves ;
 « Les Sarrasins ne peuvent échapper à la mort. » Aor.

XCII

- « — Je ne vois pas où serait le déshonneur, » dit
 Olivier.

tous les autres cors : *Sur tuz les astres bundist li olifant.* (V. 3119. Cf. 3302.) sculptés. Nous en reproduisons ici un des plus anciens modèles, il remonte = Les « olifants » avaient la forme d'une au XII^e siècle. (Voir *Mélanges archéologiques* du P. Cahier, t. II, p. 36.)

- « J'ai vu, j'ai vu les Sarrasins d'Espagne ;
 « Les vallées, les montagnes en sont couvertes ;
 1085 « Et les landes aussi, et toutes les plaines.
 « Qu'elle est puissante, l'armée de la gent étrangère,
 « Et que petite est notre compagnie !
 « — Tant mieux, » répond Roland, « mon ardeur
 s'en accroît.
 « Ne plaise à Dieu, ni à ses très saints anges,
 1090 « Que France, à cause de moi, perde de sa valeur !
 « Plutôt la mort que le déshonneur.
 « Plus nous frappons, plus l'Empereur nous aime ! »
 Aoi.

XCIII

- Roland est preux, mais Olivier est sage ;
 Ils sont tous deux de merveilleux courage.
 1095 Puis d'ailleurs qu'ils sont à cheval et en armes,
 Ils aimeraient mieux mourir qu'esquiver la bataille.
 Les comtes ont l'âme bonne, et hautes sont leurs
 paroles...
 Férons païens chevauchent par grande ire.
 « Voyez un peu, Roland, » dit Olivier ;
 1100 « Les voici près de nous, et Charles est trop loin.
 « Ah ! vous n'avez pas voulu sonner de votre cor ;
 « Le Roi serait ici, et nous ne serions pas en danger.
 « *Mais ceux qui sont là-bas ne méritent aucun
 blâme ;*
 « Jetez les yeux là-haut vers les défilés d'Aspre :
 « Vous y verrez dolente arrière-garde.
 1105 « Tel s'y trouve aujourd'hui qui plus jamais ne sera
 dans une autre.
 « — Ne parlez pas aussi follement, répond Roland.
 « Maudit soit qui porte un lâche cœur au ventre !
 « Nous tiendrons pied fortement sur la place ;
 « De nous viendront les coups, et de nous la ba-
 taille ! »
 Aoi.

XCIV

- 1110 Quand Roland voit qu'il y aura bataille,
 Il se fait plus fier que lion ou léopard.
 Il interpelle les Français, puis Olivier :
 « Ne parle plus ainsi, ami et compagnon ;
 « L'Empereur, qui nous laissa ses Français,
 1115 « A mis à part ces vingt mille que voici.
 « Pas un lâche parmi eux, Charles le sait bien.
 « Pour son seigneur on doit souffrir grands maux,
 « Endurer le chaud et le froid,
 « Perdre de son sang et de sa chair.
- 1120 « Frappe de ta lance, Olivier, et moi, de Durendal,
 « Ma bonne épée que me donna le Roi.
 « Et si je meurs, qui l'aura pourra dire :
 « C'était l'épée d'un noble vassal ! »

AOL.

XCV

- D'autre part est l'archevêque Turpin :
- 1125 Il pique son cheval, et monte sur une colline ;
 Puis s'adresse aux Français, et leur fait ce sermon :
 « Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici,
 « C'est notre roi : notre devoir est de mourir pour
 lui.
 « Chrétienté est en péril, maintenez-la.
- 1130 « Il est certain que vous aurez bataille ;
 « Car sous vos yeux, voici les Sarrasins.
 « Or donc, battez votre coulpe, et demandez à Dieu
 merci.
 « Pour guérir vos âmes, je vais vous absoudre.
 « Si vous mourez, vous serez tous martyrs ;
- 1135 « Dans le grand paradis vos places sont toutes prêtes. »

1135. *Dans le grand paradis*. « Qu'est-ce que la mort laisse subsister chez les héros d'Homère? Une âme, une vaine image, qui, dès que la vie a abandonné les ossements, s'échappe et voltige comme un songe. » (Giguet, *Essai d'encyclopédie homérique*, p. 626.) L'auteur du *Roland*, au contraire, et tous les auteurs

Français descendent de cheval, s'agenouillent à terre,
Et l'Archevêque les bénit de par Dieu :

« Pour votre pénitence, vous frapperez les païens. »

Aoi.

XCVI

Français se redressent, se remettent en pied;

1140 Les voilà absous et quittes de tous leurs péchés.

L'Archevêque leur a donné sa bénédiction au nom
de Dieu;

Puis ils sont montés sur leurs destriers rapides.

Ils sont armés en chevaliers

Et tout disposés pour la bataille.

1145 Le comte Roland appelle Olivier :

« Sire compagnon, vous le savez,

« C'est Ganelon qui nous a tous trahis;

« Il en a reçu bons deniers en argent et en or.

« L'Empereur devrait bien nous venger.

1150 « Quant au roi Marsile, il a fait marché de nous,

« Mais c'est avec nos épées qu'il sera payé. » Aoi.

XCVII

Aux défilés d'Espagne passe Roland

Sur Veillantif, son bon cheval courant.

Ses armes lui sont très avenantes;

de nos Chansons de geste possédaient sur l'autre vie les notions très nettes de la doctrine chrétienne. Le paradis est pour eux le lieu des âmes saintes, le lieu où elles contempnent Dieu. Partout on voit, dans nos poèmes, les Anges emporter au ciel les âmes des élus, et les démons traîner en enfer les âmes des damnés. Il est digne de remarque que nos poètes ont toujours professé le dogme de l'éternité des peines : *Diable emportent l'âme en enfer à tous dis.*

Quant aux images dont ils se servent pour peindre le paradis, elles ne sont ni très variées ni très compliquées. La plus populaire est celle-ci : « Les saintes fleurs du paradis. » Se figurer le paradis comme un jardin plein de belles fleurs! Cette conception est en vérité toute militaire, et s'explique par la loi des contrastes. Tous les vieux soldats aiment les fleurs. » (*L'idée religieuse dans les Chansons de geste*, par L. G., p. 29.)

1155 Il s'avance, le baron, avec sa lance au poing
 Dont le fer est tourné vers le ciel
 Et au bout de laquelle est lacé un gonfanon tout
 blanc.

Les franges d'or lui descendent jusqu'aux mains.

1160 Le corps de Roland est tout gaillard, son visage est
 clair et riant.

Sur ses pas marche Olivier, son ami;

Et ceux de France, le montrant : « Voilà notre cham-
 pion, » s'écrient-ils.

Sur les Sarrasins il jette un regard fier,

Mais humble et doux sur les Français;

Puis leur a dit un mot courtois :

1165 « Seigneurs barons, allez au petit pas :

« Ces païens, en vérité, viennent ici chercher grand
 martyr.

« Le beau butin que nous aurons aujourd'hui!

« Aucun roi de France n'en fit jamais d'aussi riche. »

A ces mots, les deux armées se rencontrent. Aoi.

XCVIII

1170 « Point n'ai souci de parler, dit alors Olivier.

« Vous n'avez pas daigné sonner de votre cor,

« Et voici que le secours de Charles vous fera dé-
 faut.

« Certes, il n'est pas coupable; car il n'en sait mot,
 le baron,

« Et ceux qui sont là-bas ne sont point à blâmer.

1175 « Maintenant chevauchez du mieux que vous pourrez,

« Seigneurs barons, et ne reculez point.

1187. *Voilà Français et Sarrasins* | barres sanglante. « Suivant le bon ou le
aux prises. Toutes les batailles racon- | mauvais succès de ces engagements par-
 tées dans nos poèmes se ressemblent. | ticuliers, les masses avancent ou reculent
 Deux armées arrivent en présence l'une | jusqu'au moment où l'un des deux par-
 de l'autre; les plus forts et les mieux | tis cède absolument le champ de bataille.
 armés sortent des rangs et en viennent | Le lendemain on enterre les morts, et
 aux mains. Une bataille alors n'est | tout recommence de plus belle. » (*His-*
 qu'une série de duels, une partie de | *toire littéraire*, xxii, 717.)

« Au nom de Dieu, ne pensez qu'à deux choses :

« A recevoir et à donner de bons coups.

« Et n'oublions pas la devise de Charles. »

1180 A ce mot, les Français ne poussent qu'un seul cri :

« Monjoie! » Qui les eût entendus crier de la sorte,
Eût eu l'idée du courage.

Puis ils chevauchent, Dieu! avec quelle fierté!

Pour aller plus rapidement donnent un fort coup
d'éperon,

1185 Et (que feraient-ils autre chose?) se jettent sur
l'ennemi.

Mais les païens n'ont pas peur :

Voilà Français et Sarrasins aux prises...

Aoi.



Fig. 16. — Parmi la bataille chevauche Olivier; le bois de sa lance est brisé, il n'en a plus qu'un tronçon au poing. (Vers 1351. 1352.)
(Composition de Ferat.)

LA MÊLÉE

XCIX

LE neveu de Marsile (il s'appelle Aelroth)
Chevauche tout le premier devant l'armée
païenne ;
*Il a de bonnes armes, un fort et rapide
cheval.*

Quelle injure il jette à nos Français !

« Félons Français, vous allez aujourd'hui lutter avec
les nôtres ;

« Qui devait vous défendre vous a trahis ;

« Votre empereur est fou qui vous a laissés dans ces

défilés.

- « C'en est fait aujourd'hui de l'honneur de douce
France,
- 1195 « Et Charles le Grand va perdre ici le bras droit de
son corps.
- « *L'Espagne enfin sera en repos.* »
- Roland l'entend : grand Dieu, quelle douleur!
- « Il éperonne son cheval de ses éperons d'or,
Du plus rude coup qu'il peut porter, le Comte frappe
le païen.
- Il fracasse l'écu d'Aelroth, lui rompt les mailles de
son haubert,
- Lui enfonce sa grande épée au corps,*
- 1200 Lui tranche la poitrine, lui brise les os,
Lui sépare toute l'échine du dos,
Et avec sa lance lui jette l'âme hors du corps.
- Le coup est si rude, qu'il fait chanceler le corps du
Sarrasin,
- Si bien que Roland, à pleine lance, l'abat mort de
son cheval,
- 1205 Et que le cou du païen est en deux morceaux.
- Roland cependant ne laissera pas de lui parler :
- « Va donc, misérable, et sache bien que Charles n'est
pas fou,
- « Et qu'il n'aima jamais la trahison.
- « En nous laissant aux défilés, il a agi en preux,
- 1210 « Et la France aujourd'hui ne perdra pas sa gloire.
- « Frappez, Français, frappez : le premier coup est
nôtre.
- « C'est à ces gloutons qu'est le tort, c'est à nous qu'est
le droit. »

Aoi.

C

Il y a là un duc du nom de Fausseron :
C'est le frère du roi Marsile.

- 1215 Il tient la terre de Dathan et d'Abiron,

Et il n'est pas sous le ciel d'homme plus insolent ni plus félon.

Entre ses deux yeux il a le front énorme,

Et l'on y pourrait mesurer un grand demi-pied.

A la vue de son neveu mort, il est tout saisi de douleur,

1220 Sort de la foule, se précipite,

Jette le cri des païens,

Et, dans sa rage contre les Français :

« C'est aujourd'hui, » dit-il, « que douce France va perdre son honneur. »

Olivier l'entend, il en a grande colère :

1225 Des deux éperons d'or pique son cheval

Et va frapper Fausseron d'un vrai coup de baron.

Il lui brise l'écu, lui rompt les mailles de son haubert,

Lui plonge dans le corps les pans de son gonfanon,

Et, à pleine lance, l'abat mort des arçons.

1230 Alors il regarde à terre, et, y voyant le misérable étendu,

Il lui dit ces très fières paroles :

« Point n'ai souci, lâche, de vos menaces.

« Frappez, Français, frappez, nous les vaincrons ! »

Puis : « Monjoie ! » s'écrie-t-il. C'est le cri de l'empereur.

AOI.

1225. *Des deux éperons d'or.* « L'éperon, aux XI^e et XII^e siècles, était d'or ou doré. Sa forme générale n'a pas changé. C'est une talonnière, à deux branches recourbées, attachée au pied par une bride et un sous-pied, et portant une tige pointue destinée à aiguillonner le cheval. L'extrémité seule de la tige a varié dans sa disposition. Jusqu'aux premières années du XIII^e siècle, les sceaux représentent l'éperon armé d'un petit fer de lance qui est de forme conique ou losangée. » (Demay, *le Costume de guerre*, p. 145.)

1229. *Arçons.* « Les arçons, ce sont les parties les plus relevées en avant et

en arrière de la selle, dont les Orientaux ont conservé la forme et le vaste développement. *Arciones vocamus ab arcu, quod in modum arcus sint incurvi.* (Saumaise.) = Plusieurs arçons de derrière, des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, sont parvenus jusqu'à nous, les uns en métal repoussé, émaillé ou ciselé, les autres en bois sculpté. = « Pierre de Blois, au XII^e siècle, parle de combats de cavalerie peints sur les arçons (?), et le moine Théophile décrit cette ornementation comme étant de vogue, et dès longtemps établie. » (*Glossaire des émaux*, par L. de Laborde, au mot *Arçons.*)

CI

- 1235 Il y a là un roi du nom de Corsablis ;
 Il est de Barbarie, d'un pays lointain.
 Le voilà qui se met à interpeller les autres païens :
 « Nous pouvons aisément soutenir la bataille :
 « Les Français sont si peu !
- 1240 « Ceux qui sont devant nous sont à dédaigner ;
 « Pas un n'échappera, Charles n'y peut rien,
 « Et voici le jour qu'il leur faudra mourir. »
 L'archevêque Turpin l'entend ;
 Il n'est pas d'homme sous le ciel qu'il hâisse autant
 que ce païen ;
- 1245 Des éperons d'or fin il pique son cheval
 Et va frapper sur Corsablis un coup terrible.
 L'écu est mis en pièces, le haubert en lambeaux ;
 Il lui plante sa lance au milieu du corps.
 Le coup est si rude, que le Sarrasin chancelle :
- 1250 A pleine lance, Turpin l'abat mort sur le chemin ;
 Puis regarde à terre et y voit le glouton étendu.
 Il ne laisse pas de lui parler, et lui dit :
 « Vous en avez menti, lâche païen ;
 « Mon seigneur Charles est toujours notre appui,
- 1255 « Et nos Français n'ont pas envie de fuir.
 « Vos compagnons, nous saurons bien les arrêter
 ici,
 « Et quant à vous, c'est une nouvelle mort qui vous
 attend.
 « Frappez, Français : que pas un de vous ne s'oublie.
 « Le premier coup est nôtre, Dieu merci ! »
- 1260 Puis : « Monjoie ! Monjoie ! » s'écrie-t-il, pour rester
 maître du champ. AOL.

CII

Malprime de Brigal est frappé par Gerin ;
 Son bon écu ne lui sert pas pour un denier :

- La boucle de cristal en est brisée,
 Et la moitié en tombe à terre.
 1265 Son haubert est percé jusqu'à la chair,
 Et Gerin lui plante au corps sa bonne lance.
 Le païen tombe à terre d'un seul coup.
 Satan emporte son âme.

CIII

- Le compagnon de Gerin, Gerier, frappe l'Amirafle :
 1270 Il brise l'écu et démaille le haubert du païen,
 Lui plante sa bonne lance au cœur,
 Le frappe si bien, qu'il lui traverse tout le corps,
 Et qu'à pleine lance il l'abat mort à terre.
 « Belle bataille! » s'écrie Olivier. A01.

CIV

- 1275 Le duc Samson va frapper l'Aumaçour ;
 Il lui brise l'écu couvert de fleurons d'or ;
 Son bon haubert ne le garantit pas.
 Samson lui tranche le cœur, le foie et le poumon ,
 Et (qu'on s'en afflige ou non) l'abat raide mort.
 1280 « Voilà un coup de baron, » dit l'Archevêque. A01.

CV

Anséis laisse aller son cheval
 Et va frapper Turgis de Tortosa.
 Au-dessous de la boucle dorée il brise l'écu,

1263. *La boucle.* C'est la proéminence en fer qui faisait saillie, qui formait qui est au centre de l'écu, l'antique mamelon. Dans les écus de luxe on réservait parfois un creux au milieu de cette armature, et l'on y mettait une *umbo*, que l'on trouve dans le bouclier gaulois, romain et frank. (Voir un dessin très curieux dans l'*Histoire du costume*, de J. Quicherat, p. 89.) Les *bucles* des écus étaient composées d'une armature *bucle de métal précieux ou de cristal.* De là ces mots : *bucle de cristal* ou *bucle d'or mior.* Cf. *bucle orée*, etc.

Rompt la double étoffe qui garnit le haubert,
 1285 Lui plante au corps le fer de sa bonne lance,
 Et le frappe d'un si bon coup, que tout le fer le tra-
 verse.
 A pleine lance il le renverse mort.
 « C'est le coup d'un brave, » s'écrie Roland. A01.

CVI

Engelier, le Gascon de Bordeaux,
 1290 Pique des deux son cheval, lui lâche les rênes,
 Et va frapper Escremis de Valtierra.
 Il met en pièces l'écu que le païen porte au cou,
 Lui déchire la ventaille du haubert,
 Le frappe en pleine poitrine entre les deux épaules,
 1295 Et à pleine lance l'abat mort de sa selle.
 « Vous êtes tous perdus, » s'écrie-t-il. A01.

CVII

Othon va frapper un païen, Estorgant,
 Tout au-devant de l'écu, sur le cuir :
 Il en enlève les couleurs rouge et blanche ;
 1300 Puis déchire les pans du haubert,
 Lui plante au corps son bon épieu tranchant,
 Et l'abat mort de son cheval courant.
 « Personne, » dit-il alors, « personne ne vous sau-
 vera de la mort. » A01.

CVIII

Bérenghier frappe Estramaris,
 1305 Brise l'écu, met le haubert en morceaux,
 Lui plante au corps son bon épieu tranchant,
 Et l'abat mort entre mille Sarrasins.

Des douze pairs païens, dix sont déjà tués ;
 Il n'en reste plus que deux vivants :
 1310 Chernuble et le comte Margaris. Aoi.

CIX

Margaris est un très vaillant chevalier,
 Beau, fort, léger, rapide ;
 Il pique des deux son cheval et va frapper Olivier.
 Au-dessous de la boucle d'or pur, il brise l'écu,
 1315 Et lui porte un coup de lance le long des côtes.
 Dieu préserve Olivier, si bien que le coup ne le touche
 pas ;
 La lance effleura sa chair, mais n'en enleva point.
 Margaris alors va plus loin, sans encombre,
 Et sonne de son cor pour rallier les siens. Aoi.

CX

1320 La bataille est merveilleuse, la bataille est une
 mêlée :
 Le comte Roland ne craint pas de s'exposer.
 Il frappe de la lance tant que le bois lui dure ;
 Mais voilà que quinze coups l'ont brisée et perdue.
 Alors Roland tire Durendal, sa bonne épée nue,
 1325 Éperonne son cheval et va frapper Chernuble,
 Il met en pièces le heaume du païen, où les escar-
 boucles étincellent,
 Lui coupe en deux la coiffe et la chevelure,
 Lui tranche les yeux et le visage,
 Le blanc haubert aux mailles si fines,

1326. *Le heaume où les escarboucles étincellent.* Le heaume, comme nous l'avons dit, est en forme de cône ; il est bordé d'un *cercle*, d'une bande de métal qui est *ornementée*. Et il est souvent renforcé dans toute sa hauteur par quatre autres bandes de métal, *également or-* *nementées*, lesquelles viennent aboutir et se croiser à son sommet. C'est sur ces bandes et sur le *cercle* que l'on plaçait des pierres précieuses ou de la verroterie. Voyez Demay, *le Costume de guerre*, p. 132.

- 1330 Tout le corps jusqu'à l'enfourchure
 Et jusque sur la selle, qui est couverte de lames
 d'or.
 L'épée entre dans le corps du cheval,
 Lui tranche l'échine sans chercher le joint,
 Et sur l'herbe drue abat morts le cheval et le cavalier :
- 1335 « Misérable, » lui dit-il ensuite, « tu fus mal inspiré
 de venir ici;
 « Ton Mahomet ne te viendra pas en aide,
 « Et ce n'est pas par un tel glouton que cette victoire
 sera gagnée! »

AOL.

CXI

- Par le champ de bataille chevauche le comte Roland,
 Sa Durendal au poing, qui bien tranche et bien
 taille,
- 1340 Et qui fait grande tuerie des Sarrasins.
 Ah! si vous aviez vu Roland jeter un mort sur un
 autre mort,
 Et le sang tout clair inondant le sol!
 Roland est rouge de sang; rouge est son haubert,
 rouges sont ses bras,
 Rouges sont les épaules et le cou de son cheval.
- 1345 Pour Olivier, il ne se met pas en retard de frapper.
 Les douze Pairs aussi ne méritent aucun blâme;
 Tous les Français frappent, tous les Français mas-
 sacrent.
 Et les païens de mourir ou de se pâmer :
- « Vivent nos barons! » dit alors l'Archevêque :
- 1350 « Monjoie! » crie-t-il, « Monjoie! c'est le cri de
 Charles. »

AOL.

1331. *La selle...* La selle comprend à cette époque : 1° des arçonnières; 2° des quartiers coupés carrément et enrichis de broderies quadrillées; 3° deux sangles, distantes l'une de l'autre; 4° un poitrail formé d'une bande de cuir à franges; 5° des étriers arrondis et surbaissés, lesquels sont suspendus par des étrivières tantôt de cuir, tantôt de chaînette; 6° une couverture carrée. Voy. Demay, *le Costume de guerre*, p. 163.

CXII

Parmi la bataille chevauche Olivier;
Le bois de sa lance est brisé, il n'en a plus qu'un
tronçon au poing.

Alors il va frapper un païen du nom de Mausseron.
Il lui brise l'écu, qui est couvert d'or et de fleurons,

1355 Il lui jette les deux yeux hors de la tête,

Et la cervelle du païen lui tombe aux pieds.

Bref il le renverse mort avec sept cents de sa race.

Puis il a tué Turgis et Estorgous;

Mais cette fois sa lance se brise en éclats jusqu'à son
poing :

1360 « Que faites-vous, compagnon? » lui crie Roland,

« Ce n'est pas un bâton qu'il faut en telle bataille,

« Mais il n'y a de bon que le fer et l'acier.

« Où donc est votre épée qui s'appelle Hauteclaire?

« Sa garde est d'or, et son pommeau de cristal.

1365 « — Je n'ai pas le temps de la tirer, » répond Olivier;

« J'ai trop besoin de frapper. A01.

CXIII

Monseigneur Olivier a tiré sa bonne épée,
Que lui a tant demandée son compagnon Roland,
Et, en vrai chevalier, il la lui a montrée.

1370 Il en frappe un païen, Justin de Val-Ferrée,

Lui coupe en deux morceaux la tête,

Lui tranche le corps et le haubert brodé,

Avec la bonne selle où brillent les pierreries et l'or

1363. L'épée *Hauteclaire* est, d'après plusieurs de nos vieux poèmes, l'œuvre du forgeron Veland; d'après quelques autres, de Munificant. L'auteur de *Givars de Viane* nous raconte tout au long l'histoire de cette fameuse épée : « Elle appartenait autrefois à l'empereur de Rome Closamont, qui la perdit dans un bois. Des faucheurs la retrouvèrent et l'apportèrent au Pape. Pépin s'en empara, lorsqu'il vint à Rome; puis il la donna au duc Beuves, qui la vendit à un Juif. Et c'est ce Juif qui la céda à Olivier, au moment même où il allait engager, sous les murs de Vienne, son grand duel avec Roland. »

- Il tranche aussi l'échine du destrier,
 1375 Et abat mort sur le pré le cheval avec le cavalier :
 « Ah ! désormais, » s'écrie Roland, « je vous regarde
 comme un frère.
 « Voilà bien les coups qui nous font aimer de l'Em-
 pereur. »
 Et de toutes parts on entend ce cri : « Monjoie ! » Aoi.

CXIV

- Voici sur son cheval Sorel le comte Gerin,
 1380 Et son compagnon Gerier sur Passe-Cerf.
 Ils leur lâchent les rênes, et d'éperonner vivement.
 Tous deux vont frapper le païen Timozel ;
 L'un l'atteint à l'écu, l'autre au haubert.
 Ils lui brisent leurs deux lances dans le corps,
 1385 Et l'abattent raide mort au milieu d'un guéret.
 Je ne sais point, je n'ai jamais entendu dire
 Lequel des deux fut alors le plus rapide...
 Espreveris était là, le fils de Borel :
 Il meurt de la main d'Engelier de Bordeaux.
 1390 Puis l'Archevêque tue Siglorel,
 Cet enchanteur qui avait déjà été dans l'enfer,
 Où Jupiter l'avait conduit par l'art du diable :
 « Voilà un grand félon, » dit Turpin.
 « — Le misérable est vaincu, » répond Roland.
 1395 « Frère Olivier, ce sont là des coups que j'aime. »
 Aoi.

CXV

La bataille cependant est devenue très rude :
 Français et païens y échangent de beaux coups.

1379. *Sorel*. Nous avons fait de « So-
 rel » le nom d'un cheval, ce qui nous
 semble justifié par le vers suivant : le
 manuscrit de Lyon donne *Morel*. Cf. les
 noms donnés par nos épiques aux che-
 vaux de nos autres héros : le cheval
 d'Ogier s'appelle *Broiefort*, celui de Ro-
 naud de Montauban, *Bayard* ; celui de
 Guillaume d'Orange, *Baucent*, etc. etc.
 Déjà nous connaissons *Tencendor* et
Veillantif.

Les uns attaquent, les autres se défendent.
Que de lances brisées et rouges de sang!

- 1400 Que de gonfanons et d'enseignes en pièces!
Que de bons Français perdent là leur jeunesse!
Ils ne reverront plus ni leurs mères ni leurs femmes,
Ni ceux de France qui les attendent là-bas, aux défilés.

Charles le Grand en pleure et se lamente :

- 1405 Hélas! à quoi bon? Ils n'en recevront point de secours.

Ganelon leur rendit un mauvais service,
Le jour qu'il alla dans Saragosse vendre sa propre lignée.

Mais, depuis lors, il en a perdu les membres et la vie :

- Plus tard, à Aix, on le condamna à être écartelé,
1410 Et avec lui trente de ses parents,
Auxquels on ne fit pas grâce de la mort. Aoi.

CXVI (??)

*Le roi Almaris, avec son corps d'armée,
Par un étroit et merveilleux passage,
Va joindre Gautier, qui garde la montagne
Et les défilés du côté de l'Espagne.*

« Ah! Ganelon le traître, » dit Gautier le capitaine,
« Ganelon, pour notre grand malheur, a fait marché
de nous. »

CXVII (??)

*Le roi Almaris est venu sur la montagne ;
Soixante mille païens sont avec lui
Qui très vigoureusement attaquent nos Français
En grande colère ils les ont tous frappés,*

*Ils les ont mis en déroute, tués, massacrés.
 Plus que tous les autres, Gautier est en rage.
 Il tire son épée, serre son écu contre lui,
 Au petit trot s'en va devant le premier rang des
 païens,
 Leur fait mauvais salut et s'aligne près d'eux. A01.*

CXVIII (??)

*A peine Gautier s'est-il aligné près des Sarrasins,
 Que ceux-ci l'assailent à droite, à gauche, de toutes
 parts.
 Son fort écu est brisé en mille pièces,
 Son blanc haubert est rompu, et la broderie en est
 perdue.
 Lui-même il est percé de quatre lances ;
 Il n'y peut plus tenir, et quatre fois se pâme.
 Qu'il le veuille ou non, il lui faut quitter le champ.
 Voilà que de son mieux il descend la montagne
 Et appelle Roland : « A mon aide, baron, à mon
 aide ! » A01.*

CXIX

A Roncevaux la bataille est merveilleuse et pesante :
 Olivier et Roland y frappent de grand cœur ;
 L'archevêque Turpin y rend des milliers de coups ;
 1415 Les douze Pairs ne sont pas en retard.
 Tous les Français se battent et sont en pleine mêlée ;
 Et les païens de mourir par cent et par mille.
 Qui ne s'enfuit ne peut échapper à la mort :
 Bon gré, mal gré, tous y laissent leur vie.
 1420 Mais les Français y perdent leur meilleure défense,
 Leurs forts épieux et leurs lances qui trançent,
 Leurs gonfanons bleus, vermeils ou blancs.
 Le fer de leurs épées est brisé.
 Et que de vaillants chevaliers ils ont perdus !

Quant à eux, ils ne verront plus ni leurs pères ni
leurs familles,

Ni Charlemagne qui les attend là-bas...

Cependant en France il y a eu une merveilleuse tour-
mente :

Des tempêtes, du vent et du tonnerre,

1425 De la pluie et de la grêle démesurément,

Des foudres qui tombent souvent et menu,

Et (rien n'est plus vrai) un tremblement de terre.

Depuis Saint-Michel-du-Péril jusqu'aux Saints de
Cologne,

Depuis Besançon jusqu'au port de Wissant,

1430 Pas une ville dont les murs ne crèvent.

A midi, il y a grandes ténèbres;

Il ne fait clair que si le ciel se fend.

Tous ceux qui voient ces prodiges en sont dans
l'épouvante,

Et plusieurs disent : « C'est la fin du monde,

1435 « C'est la consommation du siècle. »

Non, non : ils ne le savent pas, ils se trompent :

C'est le grand deuil pour la mort de Roland! Aoi.

CXX

Les prodiges sont terribles et l'orage effroyable ;

En France, il y a plusieurs signes évidents :

Dès l'heure de midi jusqu'à celle des vèpres,

La nuit y est obscure, et les ténèbres.

1428. *Jusqu'aux saints de Cologne* ; dans le manuscrit d'Oxford on lit seulement : *jusqu'au seinz*. Nous n'avons aucune certitude sur le véritable sens de ce dernier mot ; mais nous sommes tenté de croire qu'il s'agit en effet de Cologne, laquelle a été surnommée « la sainte », à raison de ses innombrables reliques. Cinquante martyrs de la légion Thébéenne y reposaient dans une basilique couverte de mosaïques et d'or, qui depuis une haute antiquité portait le

nom de *Sancti aurei*. Nous avons là-dessus un texte de Grégoire de Tours (*De Gloria Martyrum*, I, LXII), et une inscription du VI^e siècle. Cologne, à tout le moins, conviendrait bien comme point extrême de la France : « Du mont Saint-Michel aux saints de Cologne, et de Besançon à Wissant. » = Les mss. de Paris, de Lyon et de Cambridge nous donnent *Rains*.

1437. Lacune comblée. Voir la note du v. 318.

*Ni le soleil ni la lune n'y jettent leur clarté.
Tous ceux qui voient ces choses croient qu'ils vont
mourir ;
Mais en vérité on peut bien être en telle douleur,
Quand celui qui conduit tous les autres, quand
Roland meurt.
Il n'y eut jamais sur terre un homme de plus haut
prix
Pour vaincre les païens et conquérir les royaumes.*
Aoi.

CXXI

*La bataille est formidable ; elle est horrible.
Tous nos Français y frappent du tranchant de l'épée,
Il n'en est pas un dont l'acier ne soit tout rouge de
sang.
« Monjoie ! » s'écrient-ils ; c'est le nom de la fameuse
enseigne.
Par toute la contrée s'enfuient les Sarrasins,
Que poursuivent les Français, les hommes de la terre
chrétienne.
Ah ! ils voient maintenant que la mêlée est rude.* Aoi.

CXXII

*Les mécréants, la tristesse et la rage au cœur,
Laissent le champ et se mettent en fuite,
Poursuivis de près par les Français, qui les vou-
draient atteindre.
Vous pourriez voir la plaine toute couverte de com-
battants,
Tant de Sarrasins tomber sur l'herbe drue,
Tant de blancs hauberts et de broignes qui étin-
cellent,
Tant de lances brisées et tant de gonfanons en lam-
beaux !*

Cette bataille est gagnée par les Français.

*Mais, Dieu ! comme la peine va s'accroître pour eux !
Charles en perdra sa meilleure aide et toute sa
fierté ;*

Grande est la douleur où la France va tomber. Aoi.

CXXIII

Les Français frappent rudement et de bon cœur,
Et les païens de mourir par milliers, par multitudes.

1440 Sur cent mille, il n'en est pas deux qui survivent.

« Nos hommes sont braves, » s'écrie l'Archevêque.

« Et nul roi sous le ciel n'en a de meilleurs.

« Il est écrit dans la geste de France :

« *Il est de droit, dans la grande terre,*

« *Que nos empereurs aient de vaillants soldats. »*

1445 Et les voilà qui vont par la plaine et recherchent les
leurs.

De deuil et de tendresse leurs yeux sont tout en
larmes

A cause du grand amour qu'ils ont pour leurs pa-
rents.

Devant eux va surgir Marsile avec sa grande armée.

Aoi.

CXXIV

Le comte Roland est un bon chevalier ;

Olivier aussi et tous les douze Pairs,

Et les Français qui sont de grande valeur.

Ils sont vainqueurs, ils massacrent les païens.

Sur cent mille, pas un, pas un n'a pu se sauver,

Excepté Margaris, et le voilà qui s'enfuit.

1443. *La geste de France*. C'est une | ciennne chanson ou d'une tradition orale.
de ces prétendues chroniques dont nos | 1448. Lacune comblée. Voir la note
épiques citent volontiers le témoignage. | du v. 318.
Il s'agit sans doute d'une plus an-

*Mais, s'il s'enfuit, on ne doit point lui en faire de reproches ;
 Car il peut sur son corps montrer de grandes marques
 de son courage,
 Et il est percé de quatre coups de lance.
 Margaris s'achemine du côté de l'Espagne,
 Et raconte tout au roi Marsile.* A01.

CXXV

*Le roi Margaris s'en est donc allé tout seul.
 Sa lance est brisée, son écu est troué,
 Et, au-dessous de la boucle, n'est plus long que d'un
 demi-pied.
 L'acier de son épée est tout rouge de sang,
 Son haubert est rompu et démaillé,
 Et il est lui-même percé de quatre lances.
 C'est ainsi qu'il revient du champ de bataille, où
 l'on a donné de si fiers coups.
 Dieu ! quel baron s'il était chrétien !
 Il raconte tout au roi Marsile,
 Et soudain tombe à ses pieds :*

« A cheval, Sire, à cheval ! » lui dit-il ;
 « Vous trouverez les Français de France épuisés
 « A force de frapper et de martyriser les nôtres.
 « Leurs lances sont en pièces,
 « Une grande moitié d'entre eux sont morts ;
 « Ceux qui restent sont bien affaiblis ;
 « La plupart sont blessés et rouges de leur sang,
 « Et plus d'armes, ils n'ont plus d'armes pour se
 défendre !
 « Vous n'aurez pas de peine à venger les nôtres.
 « Sachez-le bien, Sire, les chrétiens sont bons à
 vaincre. »

*Cependant les Français réclament Roland et Olivier.
 « A notre aide, les douze Pairs, à notre aide ! »*

Et l'Archevêque de leur répondre avant tous autres :

« *Hommes de Dieu, faites-vous gaillards et fiers ;*

« *Voici le jour où les couronnes vont être placées sur vos têtes,*

« *Et où le saint Paradis va vous être donné. »*

Parmi les chevaliers français, c'est alors grande douleur et pitié.

Par très vive amitié l'un pleure sur l'autre,

Et, par charité, tous se donnent mutuellement un dernier baiser.

« *A cheval, maintenant, » s'écrie Roland,*

« *Car voici Marsile et ses cent mille païens. »* A01.

CXXVI

Par le milieu d'une vallée s'avance le roi Marsile,

1450 Avec la grande armée qu'il a réunie

Et divisée en vingt colonnes.

Au soleil reluisent les pierreries et l'or des heaumes,

Et ces lances et ces gonfanons,

Et les écus et les hauberts brodés.

Sept mille clairons sonnent la charge.

1455 Quel bruit dans toute la contrée !

« *Olivier mon compagnon, » s'écrie Roland, « mon frère Olivier,*

« *Le traître Ganelon a juré notre mort,*

« *Et sa trahison n'est ici que trop visible.*

« *Mais l'Empereur en tirera une terrible vengeance.*

1460 « *Quant à nous, nous aurons une forte et rude bataille :*

« *Car on ne vit jamais une telle rencontre.*

« *J'y vais frapper de mon épée Durendal ;*

« *Vous, compagnon, frappez de votre épée Haute-claire.*

« *Nous les avons déjà portées en tant de lieux !*

- 1465 « Avec elles déjà nous avons gagné tant de victoires!
 « Il ne faut pas qu'on chante sur nous de méchantes
 chansons. » Aoi.

CXXVII

- Quand nos Français voient qu'il y a tant de païens,
 Et que la campagne en est couverte de toutes parts,
 Ils appellent à leur aide Olivier et Roland
 1470 Et les douze Pairs, pour qu'ils soient leur défense.
 L'Archevêque alors leur dit sa façon de penser :
 « Pas de lâche pensée, seigneurs barons.
 « Au nom de Dieu, ne fuyez pas,
 « De crainte que les gens de cœur ne chantent contre
 nous de mauvaises chansons.
 1475 « Il vaut mieux mourir en combattant.
 « Or il est très certain que nous allons mourir ;
 « Oui, après ce jour nous ne serons plus vivants.
 « Mais il est une chose dont je puis vous être garant :
 « C'est que le saint paradis vous sera ouvert ;
 1480 « Demain vous y serez assis tout près des Saints. »
 A ces mots, les Francs redeviennent gaillards et
 fiers.
Ils éperonnent en avant sur leurs rapides destriers,
 Et tous de crier : « Monjoie ! Monjoie ! » Aoi.

CXXVIII

C'est un très mauvais roi que Marsile :
 « Écoutez-moi, » dit-il à ses païens ;
 « Le comte Roland est d'une merveilleuse puissance,
 « Et ce n'est pas sans peine qu'on le vaincra :
 « Deux batailles n'y suffiront point.
 « Eh bien ! si vous y consentez, nous lui en livre-
 rons trois.

« Dix de nos colonnes vont se mettre en ligne contre
 les Français,
 « Et les dix autres resteront avec moi.
 « Voici, voici le jour où Charles perdra de son pou-
 voir
 « Et verra tomber la France dans la honte ! »
 A Grandoigne Marsile donne alors une enseigne
 brodée d'orfroï
 Pour conduire sa gent contre les Français :
 « Vous aurez, » lui dit-il, « commandement de roi. »
 AOI.

CXXIX

Le roi Marsile est resté au haut d'une montagne,
 Tandis que Grandoigne descend dans le bas de la
 vallée;
 Son gonfanon est attaché par trois clous d'or :
 « Barons, » s'écrie-t-il, « à cheval ! »
 Mille cors retentissent, mille cors au son clair,
 Et les Français de dire : « Dieu le Père, que ferons-
 nous ?
 « Ah ! maudit soit le jour où nous vîmes Ganelon :
 « C'est lui qui nous a traitreusement vendus.
 « A l'aide, à l'aide, les douze Pairs ! »
 L'Archevêque alors leur répond :
 « Bons chevaliers, voici le jour où vous recevrez
 grand honneur :
 « Dieu vous va donner couronnes et fleurs,
 « Au paradis, entre les glorieux.
 « Quant aux lâches, il n'y a point pour eux de
 place là-haut.
 « — Nous ferons tout ce que vous voulez, » répondent
 les Français.
 « Dussions-nous y mourir, nous ne serons pas félons
 envers Dieu. »
 Ils éperonnent des éperons dorés
 Et se jettent sur ces maudits, sur ces traîtres. AOI.

CXXX

*Le roi Marsile partage en deux son armée :
Il en garde dix colonnes avec lui,
Et voici que les dix autres chevauchent pour engager
la bataille.*

« Dieu ! » s'écrient les Français, « notre perte est certaine.

« Que vont devenir les douze Pairs ? »

Et l'archevêque Turpin de leur répondre avant tous autres :

« Bons chevaliers, vous êtes les amis de Dieu.

« Voici le jour où vous allez être fleuris et couronnés ;

« Voici le jour où vous reposerez dans les saintes fleurs du paradis.

« Quant aux lâches, ils n'y entreront jamais !

« — Nous n'y devons pas faillir, » disent les Français.

« Si c'est le bon plaisir de Dieu, nous n'y contredirons pas.

« Donc, nous allons nous battre contre nos ennemis.

« Il est vrai que nous sommes peu ; mais, pour hardis et preux, nous le sommes. »

Lors ils éperonnent pour entrer parmi les païens.

Voici les Sarrasins et les Français aux prises. Aoi.

CXXXI

Il y a certain païen de Saragosse
Qui possède toute une moitié de la ville :

1485 Climorin n'a pas un cœur de baron.

C'est lui qui a reçu les promesses du comte Ganelon
Et qui par amitié l'a baisé sur la bouche ;

Même il a donné au traître son épée et son escar-
boucle.

« Je veux, » disait-il, « couvrir de déshonneur le
grand pays

1490 « Et enlever sa couronne à Charlemagne. »

Climorin est assis sur son cheval Barbamouche,

Plus rapide qu'épervier et hirondelle.

Il l'éperonne, il lui lâche les rênes

Et va frapper Engelier de Gascogne.

1495 Haubert, écu, rien n'y fait :

Le païen lui plante au corps le fer de sa lance

Et si bien le frappe, que la pointe passe tout entière
de l'autre côté.

A pleine lance il le retourne à terre, raide mort :

« Ces gens-là, » s'écrie-t-il, « sont bons à vaincre.

1500 « Frappez, païens, frappez, et brisons leurs rangs.

« — Quelle douleur ! » disent les Français. « Perdre
un si vaillant homme ! »

A01.

CXXXII

Alors le comte Roland interpelle Olivier :

« Sire compagnon, » lui dit-il, « voici déjà Engelier
mort;

« Nous n'avions pas de plus brave chevalier.

1505 « — Que Dieu me donne de le venger, » répond
Olivier.

Il pique son cheval de ses éperons d'or pur;

Dans ses mains est Hauteclaire, dont l'acier est
rouge de sang.

Il court frapper le païen de toute sa force,

Tranche le corps, tue le destrier :

Il brandit son coup, et le Sarrasin tombe,

1510 Et les démons emportent son âme.

1493. *Le frein.* Le mors est à branches | en cuir ou en chaînette, se terminent
longues, reliées à l'extrémité par une | par un anneau de fer ou par un nœud.
traverse, laquelle est munie de deux | (Voir notre figure du v. 384.)
trous où s'attachent les rênes. Celles-ci, |

Puis il a tué le duc Alphaïen,
 Tranché la tête d'Escababi,
 Et désarçonné sept Arabes
 Qui plus jamais ne seront bons pour guerroyer.

- 1515 « Mon compagnon est en colère, » dit Roland,
 « Et il conquiert grand honneur à mes côtés :
 « Voilà les coups qui, plus encore, nous font aimer
 de Charles.
 « — Frappez, chevaliers, » s'écrie Roland, « frappez
 toujours. » Aoi.

CXXXIII

- D'autre part est le païen Valdabrun,
 1520 Qui, pour la chevalerie, fut le parrain du roi Marsile.
 Il est seigneur sur mer de quatre cents vaisseaux.
 Pas de marinier qui ne se réclame de lui.
 C'est ce Valdabrun qui jadis prit Jérusalem par tra-
 hison ;
 C'est lui qui viola le temple de Salomon
 1525 Et qui devant les fonts égorgea le Patriarche.
 C'est encore lui qui a reçu les promesses du comte
 Ganelon
 Et qui a donné à ce traître son épée avec mille man-
 gons.
 Le cheval qu'il monte s'appelle Gramimond ;
 Un faucon est moins rapide.
 1530 Il le pique de ses éperons aigus
 Et va frapper le puissant duc Samson.

1523. *C'est ce Valdabrun qui prit Jérusalem.* En 1012, le calife Hakem persécuta les chrétiens, détruisit la grande église de Jérusalem et fit crever les yeux au patriarche Jérémie. Le retentissement de ces crimes dut être grand en Europe, et ils ont peut-être inspiré l'auteur de notre *Roland* ou un de ses devanciers. Cf. ce que nous avons dit de Geoffroi d'Anjou (v. 106) et de Richard

de Normandie (v. 171), lesquels sont morts tous deux à la fin du x^e siècle, et qui jouent un rôle si important dans notre poème. Ces diverses traditions, qui remontent aux premiers Capétiens, sont venues se joindre, dans notre action épique, à des traditions évidemment carlovingiennes, comme celles du désastre même de Roncevaux et de la mort de Roland.

Il met en pièces l'écu du Français, rompt les mailles
du haubert,

Lui fait entrer dans le corps les pans de son gonfa-
non,

Et, à pleine lance, l'abat mort des arçons :

« *Misérables,* » s'écrie-t-il, « *vous y mourrez tous les
uns après les autres.* »

1535 « Frappez, païens, nous les vaincrons. »

Et les Français : « Dieu, » s'écrient-ils, « quel baron
nous venons de perdre ! » Aoi.

CXXXIV

Quand le comte Roland vit Samson mort,

Vous pouvez bien penser qu'il ressentit une grande
douleur.

Il éperonne son cheval, et, de toute sa force, prend
son élan.

1540 Dans son poing est Durendal, qui vaut plus que
l'or fin ;

Le baron va donner à Valdabrun le plus rude coup
qu'il peut

Sur le heaume chargé de pierreries et d'or.

Il lui tranche la tête, le haubert, le corps,

La selle incrustée d'or et de pierres précieuses,

1545 Et jusqu'au dos du cheval, très profondément.

Bref (qu'on le blâme ou qu'on le loue), il les tue
tous les deux.

« Quel coup terrible pour nous ! » s'écrient les païens.

« — Non, » s'écrie Roland, « je ne saurais aimer les
vôtres ;

« C'est de votre côté qu'est l'orgueil, et non le
droit. » Aoi.

CXXXV

1550 Il y a là un Africain venu d'Afrique :

C'est Malquidant, le fils au roi Malquid.

- Ses armes sont toutes d'or battu,
 Et, plus que tous les autres, il flamboie au soleil.
 Il monte un cheval qu'il appelle Saut-Perdu ;
 1555 Pas de bête qui puisse vaincre Saut-Perdu à la
 course,
Malquidant l'éperonne des éperons aigus
 Et va frapper Anséis au milieu de l'écu,
 Dont il efface le vermeil et l'azur ;
 Puis il met en pièces les pans du haubert
 Et lui plonge au corps le fer et le bois de sa lance.
 Anséis meurt ; il a fini son temps,
 1560 Et les Français : « Baron, » disent-ils, » quel mal-
 heur ! » Aoi.

CXXXVI

- Par tout le champ de bataille va et vient Turpin
 l'archevêque ;
 Jamais tel prêtre ne chanta messe
 Et ne fit de telles prouesses de son corps :
 1565 « Que Dieu te maudisse ! » crie-t-il au païen :
 « Celui que mon cœur regrette, c'est toi qui l'as tué. »
 Alors Turpin donne l'élan à son bon cheval,
 Et frappe Malquidant sur l'écu de Tolède ;
 Sur l'herbe verte il l'abat raide mort.
 « *Il frappe bien, notre archevêque, » disent les*
 Français. Aoi.

CXXXVII

- 1570 D'autre part est Grandoigne, un païen,
 Fils de Capuel, roi de Capadoce.
 Il a donné à son cheval le nom de Marmoire ;
 L'oiseau qui vole est moins rapide.
 Grandoigne lui lâche les rênes, l'éperonne
 1575 Et va de toute sa force heurter Gerin ;

Il met en pièces l'écu du Français et lui porte un formidable coup :

Du même coup son haubert est déchiré,

Et le gonfanon bleu du païen lui entre dans le corps ;

Il tombe mort sur le haut d'un rocher.

1580 Grandoigne ensuite tue Gerier, le compagnon de Gerin ;

Il tue Bérengier, il tue Guyon et Antoine ;

Puis il va frapper Austoire, un riche duc

Qui tient sur le Rhône la seigneurie de Valence.

Il l'abat mort, et les païens d'entrer en grande joie,

1585 Et les Français de s'écrier : « Comme les nôtres tombent ! » Aoi.

CXXXVIII

Le comte Roland tient au poing son épée rouge de sang.

Parlout il la lève, et partout il la montre.

Mais il a entendu les sanglots des Français :

Si grande est sa douleur, que son cœur est prêt à se fendre.

« Que Dieu, » s'écrie-t-il, « t'accable de tous maux !

1590 « Celui que tu viens de tuer, je te le ferai payer chèrement. »

Là-dessus il éperonne son cheval, qui prend son élan.

Quel que doive être le vaincu, voici Grandoigne et

Roland en présence. Aoi.

CXXXIX

Grandoigne est un homme sage et vaillant,

Intrépide et sans peur à la bataille.

1595 Sur son chemin il rencontre Roland.

Jamais il ne l'avait vu, et cependant il le reconnaît sûrement,

Rien qu'à son fier visage et à la beauté de son corps,

Rien qu'à sa contenance et à son regard.

Ses yeux tombent sur l'acier rougi de Durendal,

Et le païen ne peut s'empêcher d'en être épouvanté :

1600 Il veut fuir : impossible !

Roland le frappe d'un coup si vigoureux,

Qu'il lui fend le heaume jusqu'au nasal.

Il coupe en deux le nez, la bouche, les dents ;

Il coupe en deux tout le corps et le haubert à mailles ;

1605 Il coupe en deux les auves d'argent de la selle d'or ;

Il coupe en deux très profondément le dos du cheval ;

Bref, il les tue tous deux sans remède.

Et ceux d'Espagne de pousser des cris de douleur.

Et les Français : « Notre champion, » disent-ils,

« frappe de bons coups. »

Aoi.

CXL

1610 Merveilleuse est la bataille et rapide.

Les Francs y frappent vigoureusement, et, pleins de
rage,

Tranchent les poings, les côtes, les échine,

Et les vêtements jusqu'aux chairs vives.

Dieu ! que de têtes coupées en deux,

Que de hauberts brisés et de broignons en pièces !

1615 Le sang clair coule en ruisseaux sur l'herbe verte :

« *Nous n'y pouvons tenir,* » s'écrient les païens.

« O grand pays, que Mahomet te maudisse !

1602. *Nasal.* C'est la partie du heaume destinée à protéger le nez. Voir, dans nos précédentes éditions, l'*Éclaircisse-*



ment sur le costume de guerre. = Voici, d'après le sceau de Matthieu III, comte de Beaumont-sur-Oise, en 1177, un exemple de l'effet produit par le *nasal*.

1604. *Jazerenc.* Le jaseran ou jaseron, c'est, encore aujourd'hui, de la maille ou de la chaînette. Un *osbere jazerenc* est donc « un haubert à mailles », et notre poète oppose sans doute cette armure perfectionnée à l'ancienne *brunie* de cuir.

1605. *Auves.* Les *auves* sont les côtés de la selle, bien distincts des arçons. (Voir les notes des v. 1229 et 1331.) On lit dans *Flore et Blanche-fleur* ; *Sele ot de mult riche façon* ; — *Les auves sont d'autre manière,* etc.

« Ton peuple est le plus hardi des peuples. »
 Pas un Sarrasin qui ne s'écrie : « Marsile, Marsile !
 « Chevauche, ô roi ! nous avons besoin d'aide. » Aoi.

CXXLI

- 1620 Merveilleuse, immense est la bataille :
 De leurs lances d'acier bruni, les Français donnent de
 bons coups.
 C'est là que l'on pourrait assister à grande douleur
 Et voir des milliers d'hommes blessés, sanglants,
 morts.
 L'un gît sur l'autre : l'un sur le dos, et l'autre sur
 la face.
 C'est là qu'on verrait tant de bons chevaux errant
 sur le champ de bataille
 Et trainant leurs rênes qui pendent le long de leur
 poitrail.
- 1625 Mais les païens n'y peuvent tenir plus longtemps ;
 Bon gré, mal gré, quittent le champ,
 Et les Français de les poursuivre de vive force, la lance
 au dos.
 Jusqu'à Marsile ils les pourchassent, et les tuent.
 Aoi.

CXXLII

Les coups de Roland sont d'un rude et fort cheva-
lier ;
Pour les siens, ni trêve ni repos.
Dieu ! comme les Français chevauchent rapidement !
Au trot, au galop, ils poursuivent les païens ;
Ils vont dans le sang rouge jusqu'au milieu du corps.
Leurs épées d'acier sont tordues et brisées :
Pour se défendre ils n'ont plus d'armes.

*Ils se souviennent alors de leurs cors et de leurs
clairons,
Et chacun d'eux se sent plus fort.
« Maudit, » s'écrient les païens, « maudit soit le jour
où nous vîmes aux défilés;
« C'est nous qui en porterons tout le dommage. »
Ils laissent le champ de bataille, ils tournent le dos
aux Français,
Et ceux-ci de les tailler à grands coups d'épée.
La trainée des morts va jusqu'au roi Marsile. Aoi.*

CXLIII

- Marsile assiste au martyre de sa gent;
Il fait sonner ses cors et ses trompettes;
1630 Puis, avec sa grande armée, avec tout son ban, il
monte à cheval.
En tête s'avance un Sarrasin nommé Abime :
Il n'en est pas de plus félon que lui;
Il est chargé de crimes, chargé de félonies.
Point ne croit en Dieu, le fils de sainte Marie ;
1635 Il est noir comme poix fondue ;
Il préfère la trahison et la perfidie
A tout l'or de la Galicie;
Aucun homme ne l'a jamais vu ni plaisanter ni
rire;
D'ailleurs il est hardi et d'une bravoure folle :
1640 C'est ce qui le fait aimer de Marsile,
Et c'est lui qui porte le Dragon du Roi, signe de ral-
liement pour toute l'armée.
Turpin ne saurait aimer ce païen ;
Dès qu'il le voit, il a soif de le frapper.
Et, fort tranquillement, se dit en lui-même :
1645 « Ce Sarrasin me semble bien hérétique ;
« Jamais je n'aimai les couards ni la couardise.
« Plutôt mourir que de ne pas aller le tuer. » Aoi.

CXLIV

- C'est l'Archevêque qui commence la bataille ;
 Il monte le cheval qu'il enleva jadis à Grossaille.
- 1650 Grossaille est un roi que Turpin tua en Danemark.
 Quant au cheval, il est léger et taillé pour la course ;
 Il a les pieds bien taillés, les jambes plates,
 La cuisse courte, la croupe large,
 Les côtés longs et l'échine haute ;
Jusqu'au bas de la gorge, il a le cou bien fait ;
- 1655 Sa queue est blanche, et sa crinière jaune ;
 Ses oreilles petites, et sa tête fauve.
 Il n'y a pas de bête qui lui soit comparable.
 L'Archevêque l'éperonne, et il y va de si grand
 cœur,
Lâchant le frein d'or et les rênes,
 Qu'il ne peut manquer de se trouver face à face avec
 Abime.
- 1660 Donc il va le frapper sur son merveilleux écu
 Couvert de pierres fines, d'améthystes, de topazes,
 De cristaux et d'escarboucles couleur de feu ;
 Le païen le tient de l'émir Galafre,
 Et c'est un diable qui le lui donna au Val-Métas.
- 1665 Turpin le heurte, point ne l'épargne.
 Après un tel coup, l'écu d'Abime ne vaut plus un
 denier.
 Il lui tranche le corps de part en part,

1651. *Quant au cheval, etc.* Le type du beau cheval est presque partout le même dans nos Chansons. Aux vers de *Roland* on peut comparer ceux de *Gui de Bourgogne* (xiii^e siècle) : « *Il ot le costé blanc comme cisne de mer ; — Les jambes fors et roides, les piés plas et coupés, — La teste corte et megre et les eus allumés, — Et petite oreillette, et mult large le nés.* » (V. 2326-2329.) D'ailleurs il n'y a pas trace dans notre poème de cet amour profond du chevalier pour son cheval, qui trouve

son expression dans *Ogier*, dans *Aliscans*, etc.

1663. *Galafre.* Il s'agit peut-être de cet émir Galafre, qui joue un si grand rôle dans la légende de l'oncle de Roland. Galafre est, en effet, ce roi de Tolède auprès duquel dut s'enfuir le jeune Charles, persécuté par ses deux frères, Heudri et Lanfroi. C'est à sa cour que le fils légitime de Pépin se cacha longtemps, sous le nom de Mainet ; c'est la fille de Galafre enfin, c'est Galienne, qui devint alors la fiancée du futur empereur.

Et l'abat sur place, raide mort.

« *Monjoie, Monjoie,* » *c'est le cri de Charles, c'est le sien.*

Et les Français : « *Voilà du courage,* » disent-ils.

1670 « *Cet archevêque sait bien garder sa crosse.*

« *Plût à Dieu que Charles en eût beaucoup de pareils!* » A01.

CXLV

Cependant le comte Roland appelle Olivier :

« *Sire compagnon, ne serez-vous pas de mon avis?*

« *L'Archevêque est un excellent chevalier,*

« *Et sous le ciel il n'en est pas de meilleur :*

1675 « *Comme il sait frapper de la lance et de l'épieu!*

« — *Eh bien!* » répond Olivier, « *courons l'aider.* »

A ces mots, les Français recommencent la bataille.

Durs y sont les coups, et rude y est la mêlée.

Les chrétiens y souffrent grande douleur. A01.

CXLVI

Ils ont perdu leurs armes, les Français de France,

Mais ils ont encore trois cents épées nues.

Sur les heaumes luisants ils frappent et refrappent encore.

Dieu! que de têtes fendues par le milieu!

Que de hauberts en pièces! que de broignes rompues!

Les pieds, les poings, le visage, ils coupent et tranchent tout.

« *Ces Français nous défigurent,* » *s'écrient les païens,*

« *Qui ne se défend n'a cure de sa vie.* »

Et ils vont droit à Marsile ;

« *A l'aide, à l'aide, bon roi.* »

Marsile les entend, Marsile s'écrie :

- « *O grande terre, que Mahomet te détruise,*
 « *Puisque ta race a vaincu la mienne!*
 « *Ne nous ont-ils pas déjà enlevé assez de nos cités,*
 « *Que tient aujourd'hui Charles à la barbe chenue?*
 « *Il a conquis Rome, la Calabre et la Pouille,*
 « *Il a conquis Constantinople et Saxe la puissante.*
 « *Ah! plutôt mourir que de m'enfuir devant ces*
 Français.
 « *Que nul ne pense à sa propre sûreté : frappez.*
 « *Si Roland meurt, c'en est fait de la force de*
 Charles ;
 « *S'il vit, c'en est fait de la nôtre! »* AOI.

CXLVII

*Les félons Sarrasins frappent grands coups de lance
 Sur ces écus, sur ces heaumes qui flamboient au
 soleil.*

*On n'entend que le bruit du fer et de l'acier;
 Les étincelles en volent jusqu'aux cieux.
 Que de ruisseaux de sang et de cervelles!
 Roland a grand deuil au cœur
 De voir mourir tant de bons vassaux capitaines.
 Alors il se souvient de la terre de France
 Et de son oncle le bon roi Charlemagne;
 Et, qu'il le veuille ou non, ces pensées changent tout
 son cœur.* AOI.

CXLVIII

*Il est entré dans la mêlée, le comte Roland,
 Et ne cesse d'y frapper de grands coups.
 Dans sa main est Durendal, sa bonne épée, qu'il a
 tirée du fourreau :
 Il perce les hauberts, il brise les heaumes,*

*Il tranche les corps, les poings, les têtes,
Il jette à terre des centaines de païens
Qui tous se croyaient de bons vassaux.*

A01.

CXLIX

*De l'autre côté est Olivier,
Qui assaillit les païens et frappe de rudes coups!
Il tire du fourreau Hauteclaire, qu'il aime tant :
Fors Durendal, il n'en est pas de meilleure sous le
ciel.*

*En son poing le Comte la tient, et vaillamment se
bat.*

Jusqu'aux bras il a du sang rouge.

« Dieu ! » s'écrie Roland, « que voilà un bon vassal !

« Eh ! noble comte, si loyal et si preux,

« Voici le jour où notre amitié prendra fin,

« Voici le jour de la douloureuse séparation.

« L'Empereur ne nous verra plus,

« Et jamais il n'y aura eu si grande douleur en douce
France.

« Pas un Français, pas un qui ne prie pour nous

« Et ne fasse oraison dans les moutiers.

« Quant à nos âmes, elles seront en paradis. »

Olivier l'entend, éperonne son cheval,

Et, à travers la mêlée, s'en vient tout près de
Roland :

« Compagnon, venez par ici, » se disent-ils mutuel-
lement ;

« S'il plaît à Dieu, nous ne mourrons pas l'un sans
l'autre. »

A01.

CL

1680 Ah ! quel spectacle de voir Roland et Olivier
Combattre et frapper du fer de leurs épées !

L'Archevêque, lui, frappe de sa lance.

On peut savoir le nombre de ceux qu'ils tuèrent :

Ce nombre est écrit dans les chartes, dans les brefs,

1685 Et la Geste dit qu'il y en eut plus de quatre mille...

Aux quatre premiers chocs tout va bien pour les

Français;

Mais le cinquième leur fut fatal et terrible;

Tous les chevaliers de France y sont tués.

Dieu n'en a épargné que soixante;

1690 Mais ceux-là, avant de mourir, ils se vendront cher.

AOI.



Fig. 17. — Le comte Roland, à grand'peine, à grande angoisse, — Et très douloureusement sonne de son olifant. (Vers 1761, 1762.)
(Composition de Zier.)

LE COR

CLI

LE comte Roland voit la grande perte des siens,
Et parle ainsi à son compagnon Olivier :

« Beau sire, cher compagnon, au nom de Dieu (qu'il vous bénisse!)
« Voyez tous ces bons vassaux qui gisent à terre :

1695 « Certes, nous pouvons plaindre douce France la belle,
« Qui va demeurer veuve de tels barons.

- « Eh! roi, notre ami, que n'êtes-vous ici!
 « Mon frère Olivier, comment pourrons-nous faire
 « Pour lui mander de nos nouvelles?
 1700 — Je n'en sais pas le moyen, » répond Olivier.
 « Mais plutôt la mort que le déshonneur! » Aoi.

CLII

- « — Je vais, » dit Roland, sonner mon cor,
 « Et Charles l'entendra, qui passe aux défilés.
 « Les Français, je vous jure, vont retourner sur leurs
 pas.
 1705. « — Ce serait grande honte, répond Olivier.
 « Tous vos parents auraient à en rougir,
 « Et ce déshonneur serait sur eux toute leur vie.
 « Lorsque je vous le conseillai, vous n'en voulûtes
 rien faire;
 « Mais ce n'est pas moi qui vous approuverai main-
 tenant.
 1710 « Sonner de votre cor, non, ce n'est pas d'un brave.
 « Puis vous avez déjà vos deux bras tout sanglants.
 « — C'est vrai, » répond Roland; « j'ai donné de
 fiers coups! » Aoi.

CLIII

- « Notre bataille est rude, » dit Roland;
 « Je vais sonner du cor, et Charles l'entendra. »
 1715 « — Ce ne serait point là du courage, » répond
 Olivier.
 « Quand je vous le conseillai, ami, vous ne daignâtes
 pas le faire.
 « Si l'Empereur était ici, nous n'aurions pas subi une
 telle perte.
 « Mais ceux qui sont là-bas ne méritent aucun
 reproche.

- « — Par cette mienne barbe, » dit encore Olivier,
 1720 « Si je revois jamais la belle Aude, ma sœur,
 « Vous ne coucherez jamais entre ses bras. » Aoi.

CLIV

- « — Pourquoi me garder rancune? » dit Roland.
 « — C'est votre faute, » lui répond Olivier;
 « Le courage sensé n'a rien de commun avec la
 démence,
 1725 « Et la mesure vaut mieux que la fureur.
 « Si tant de Français sont morts, c'est votre folie qui
 les a tués ;
 « Et voilà que maintenant nous ne pourrons plus
 servir l'Empereur.
 « Si vous m'aviez cru, notre seigneur serait ici ;
 « Cette bataille, nous l'aurions livrée et gagnée ;
 1730 « Le roi Marsile eût été pris et tué.
 « Ah! votre vaillance, Roland, nous sera bien fu-
 neste ;
 « Désormais vous ne pourrez rien faire pour Char-
 lemagne,
 « L'homme le plus grand que l'on verra d'ici au
 jugement.
 « Quant à vous, vous allez mourir, et la France va
 tomber dans le déshonneur.
 1735 « Puis c'est aujourd'hui que va finir notre loyale
 amitié :
 « Avant ce soir nous serons séparés et bien doulou-
 reusement! »
*Et voilà Roland et Olivier qui pleurent l'un pour
 l'autre.* Aoi.

CLV

L'Archevêque entend leur dispute
 Et pique son cheval de ses éperons d'or pur ;

Il vient vers eux, et se prend à les gourmander :

- 1740 « Sire Roland, et vous, sire Olivier,
 « Je vous conjure de ne point vous courroucer
 ainsi.
 « *Voyez nos Français, qui sont condamnés à mort.*
 « Votre cor ne nous sauverait pas :
 « *Charles est bien loin et tardera trop à venir.*
 « Mais néanmoins il serait mieux d'en sonner.
 « Vienne le roi, il saura nous venger,
- 1745 « Et les païens ne s'en retourneront pas joyeu-
 sement.
 « Les Français de Charlemagne descendront de leurs
 chevaux,
 « Ils nous trouveront morts et coupés en pièces,
 « *Recueilliront nos chefs et nos corps*
 « Et nous mettront en bières, à dos de cheval.
 « De deuil et de pitié ils seront tout en larmes;
- 1750 « Puis ils nous enterreront dans les parvis des mou-
 tiers ;
 « Les chiens, les sangliers et les loups ne nous man-
 geront pas.
 « — Vous dites bien, » répond Roland. Aoi.

CLVI

- « *Sire Roland, il vous faut sonner votre cor*
 « *Pour que Charles l'entende, qui passe aux défilés.*
 « *La merveilleuse armée du roi reviendra sur ses*
pas,
 « *Elle nous trouvera morts et en pièces ;*
 « *Mais ceux de France vengeront les nôtres*
 « *Que les païens auront tués dans la bataille ;*
 « *Ils emporteront nos corps.*
 « *Les sangliers, les chiens et les loups ne les man-*
geront pas.
 « — *Voilà une bonne parole,* » dit Roland. Aoi.

CLVII

Roland a mis l'olifant à ses lèvres ;
Il l'embouche bien, et le sonne d'une puissante
haleine.

- 1755 Les puyz sont hauts, et le son va bien loin.
On en entendit l'écho à trente lieues.
Charles et toute l'armée l'ont entendu,
Et le Roi dit : « Nos hommes ont bataille. »
Mais Ganelon lui répondit :
- 1760 « Si c'était un autre qui le dit, on le traiterait de
menteur. » Aol.

CLVIII

Le comte Roland, à grand'peine, à grande angoisse,
Et très douloureusement sonne son olifant.

De sa bouche jaillit le sang vermeil,
De son front la tempe est rompue ;

- 1765 Mais de son cor le son alla si loin !
Charles l'entend, qui passe aux défilés,
Naimés l'entend, les Français l'écoutent,
Et le Roi dit : « C'est le cor de Roland ;
« Certes, il n'en sonnerait pas, s'il n'était en ba-
taille.
- 1770 « — Il n'y a pas de bataille, » dit Ganelon.
« Vous êtes vieux, tout blanc et tout fleuri ;
« Ces paroles vous font ressembler à un enfant.
« D'ailleurs vous connaissez le grand orgueil de
Roland,
« *Le fort, le preux, le grand, le prodigieux Ro-
land ;*
« C'est merveille que Dieu le souffre si longtemps.
- 1775 « Déjà il prit Nobles sans votre ordre.
« Les Sarrasins sortirent de la ville,

1775. *Déjà il prit Nobles.* Voir la note du v. 198.

- « Et livrèrent bataille à Roland, le bon vassal.
 « *Il les tua du tranchant de son épée Durendal :*
 « Ensuite il fit laver à grande eau le pré ensanglanté,
 « Afin qu'il n'y parût plus rien.
- 1780 « Pour un lièvre Roland corne toute la journée.
 « Avec ses pairs sans doute il est en train de rire :
 « Et puis qui oserait attaquer Roland? Personne.
 « Chevauchez, Sire; pourquoi faire halte?
 « Le grand pays est très loin devant nous. » Aoi.

CLIX

- 1785 Le comte Roland a la bouche sanglante;
 De son front la tempe est brisée.
 Il sonne l'olifant à grande douleur, à grande angoisse,
 Charles et tous les Français l'entendent,
 Et le Roi dit : « Ce cor a longue haleine!
- 1790 « — Roland, » dit Naimés, « c'est Roland qui souffre
 là-bas.
 « Sur ma conscience, il y a bataille,
 « Et quelqu'un a trahi Roland : c'est celui qui feint
 avec vous.
 « Armez-vous, Sire, jetez votre cri de guerre
 « Et secourez votre noble maison :
- 1795 « Vous entendez assez la plainte de Roland. » Aoi.

CLX

- L'Empereur fait sonner tous ses cors;
 Français descendent, et les voilà qui s'arment
 De heaumes, de hauberts, d'épées à pommeaux d'or;
 Ils ont de beaux écus, de grandes et fortes lances,
 1800 Des gonfanons blancs, rouges, bleus.
 Tous les barons du camp remontent à cheval;
 Ils éperonnent, et, tant que durent les défilés,
 Il n'en est pas un qui ne dise à l'autre :

« Si nous voyions Roland avant sa mort,
 1805 « Quels beaux coups nous frapperions avec lui! »
 Las! que sert! En retard! trop en retard!

CLXI

Le soir s'est éclairci, voici le jour.
 Au soleil reluisent les armes;
 Heaumes et hauberts jettent des flammes,
 1810 Et les écus aussi, si bien peints à fleurs,
 Et les lances, et les gonfanons dorés.
 L'Empereur chevauche, plein de colère;
 Tous les Français sont tristes, sont angoisseux;
 Il n'en est pas un qui ne pleure à chaudes larmes;
 1815 Il n'en est pas un qui ne tremble pour Roland.
 Cependant l'Empereur a fait saisir le comte Ganelon,
 Et l'a livré aux gens de sa cuisine.
 Charles appelle leur chef, nommé Begon :
 « Gardez-moi bien cet homme, » dit-il « comme un
 traître
 1820 « Qui a vendu toute ma maison. »
 Begon alors prend Ganelon, et met après lui cent
 compagnons
 De sa cuisine, des meilleurs et des pires,
 Qui vous lui épilent la barbe et les moustaches.
 Puis chacun vous lui donne quatre coups de son
 poing;
 1825 Ensuite ils vous le battent rudement à verges et à
 bâtons :
 Ils vous lui mettent une grosse chaîne au cou ;
 Ils l'enchaînent enfin comme on ferait un ours,
 Et le jettent ignominieusement sur un cheval de
 charge.
 C'est ainsi qu'ils le gardèrent jusqu'au moment de le
 rendre à Charles. Aoi.

CLXIII

1830 Comme les montagnes sont hautes, énormes et téné-
breuses!

Comme les vallées sont profondes! comme les tor-
rents sont rapides!

Par derrière, par devant, sonnent les trompettes de
Charles,

Qui toutes répondent au cor de Roland.

L'Empereur chevauche, plein de colère.

1835 Les Français sont en grande fureur et tout angoisseux.

Il n'en est pas un qui ne pleure et ne sanglote,

Pas un qui ne prie Dieu de préserver Roland

Jusqu'à ce que, tous ensemble, ils arrivent sur le
champ de bataille.

Ah! c'est alors qu'avec Roland ils frapperont de rudes
coups!

1840 Mais, hélas! à quoi bon? Tout cela ne sert de rien :

Ils ne peuvent arriver à temps. En retard! en retard!

AOL.

CLXIII

Le roi Charles chevauche en très grande colère ;

Sur sa cuirasse s'étale sa barbe blanche.

Et tous les barons de France d'éperonner vivement ;

1845 Car il n'en est pas un qui ne soit plein de douleur

De n'être point avec Roland le capitaine,

Qui, en ce moment même, se bat contre les Sarrasins
d'Espagne.

Si Roland était blessé, un seul des siens, un seul
survivrait-il?

Mais, Dieu! quels soixante hommes il a encore avec
lui!

1850 Jamais roi, jamais capitaine n'en eut de meilleurs.

AOL.

CLXIV

Tant que durent les défilés, Charles chevauche.
 Quelle douleur, quelle rage en son cœur !
 « Sainte Marie ! » s'écrie-t-il, « aidez-nous.
 « Voici que Ganelon m'a jeté en grande tristesse.
 « Il est écrit dans une vieille geste
 « Que les ancêtres de Ganelon furent des félons ;
 « Les félonies, chez eux, étaient une habitude.
 « Ils en firent une à Rome, au Capitole,
 « Quand ils assassinèrent le vieux César.
 « Mais ces maudits finirent mal
 « Et moururent en feu ardent et angoisseux.
 « Ganelon est bien de leur nature.
 « Il a perdu Roland, confondu ma gent,
 « Et m'arrache vraiment la couronne de la tête.
 « La France, pour se défendre, n'a plus de cheva-
 liers ! »

Charles pleure des yeux, tire sa barbe blanche.
 « Malheureux ! » disent les Français, « quelle douleur
 pour nous d'être nés ! »
 Ils éperonnent tant que dure le passage des défilés ;
 Pas un ne retient la rêne à son cheval :
 Mais, avant que les Français soient arrivés sur le
 champ de bataille,
 Roland aura gagné la victoire
 Et mis en fuite Marsile et ses païens. ΛΟΙ.



Fig. 18. — Le comte Roland rentre sur le champ de bataille ; — Dans son poing est Durendal, et il s'en sert en brave. (Vers 1869, 1870.)
(Composition de Ferat.)

LA DÉROUTE

CLXV



ROLAND jette les yeux sur les monts, sur les
landes :

Que de Français il y voit étendus !

En noble chevalier il les pleure :

« Seigneurs barons, que Dieu prenne pitié

de vous ;

« Qu'à toutes vos âmes il octroie le paradis ;

« Qu'il les fasse reposer en saintes fleurs !

- « Meilleurs vassaux que vous, je n'en vis jamais.
 « Vous m'avez tant servi et durant tant d'années!
 « Vous avez fait de si vastes conquêtes pour Charle-
 magne !
- 1860 « L'Empereur fut bien mal inspiré de vous nourrir
 ainsi!
 « O terre de France, vous êtes un bien doux pays,
 « Mais vous voilà veuve aujourd'hui de vos meilleurs
 barons!
 « C'est à cause de moi, barons, que je vous vois mourir,
 « Et je ne vous puis défendre, et je ne vous puis
 sauver!
- 1865 « Que Dieu vous aide, Celui qui jamais ne mentit.
 « Olivier, frère Olivier, mon devoir est de ne te point
 quitter.
 « Si l'on ne me tue point ici, la douleur me tuera.
 « Allons! sire compagnon, retournons frapper les
 « païens. » Aoi.

CLXVI

*Roland jette un regard sur les montagnes et les vallées;
 Quelle foule de païens il y découvre!*

Il adresse alors ces paroles à Olivier :

*« Compagnon frère, notre devoir est de mourir ici
 avec les Français. »*

Le comte Roland change de couleur,

Pousse quatre fois le cri de : « Monjoie, »

Prend son cor et sonne la charge.

Puis très violemment éperonne Veillantif,

Et va frapper les païens du tranchant de l'épée. Aoi.

CLXVII

- Le comte Roland rentre sur le champ de bataille;
 1870 Dans son poing est Durendal, et il s'en sert en brave.

Un de ses coups tranche en deux Faudron du Puy;
 Puis il tue vingt-quatre païens, des plus vaillants.
 Jamais il n'y aura d'homme qui mette une telle ar-
 deur à se venger.

Comme le cerf s'enfuit devant les chiens,
 1875 Ainsi s'enfuient les païens devant Roland.

« Voilà qui est bien, » lui dit l'Archevêque,

« Et telle est la valeur qui convient à un chevalier

« Portant de bonnes armes et assis sur un bon cheval.

« Il faut qu'il soit fort et fier dans la bataille ;

1880 « Autrement il ne vaut pas quatre deniers.

« Qu'on en fasse alors un moine dans quelque mou-
 tier,

« Où il priera toute sa vie pour nos péchés.

« — Frappez, » répond Roland, « frappez, et pas de
 quartier! »

A ces mots, nos Français recommencent la bataille;

1885 Mais les chrétiens firent là de grandes pertes. A01.

CLXVIII

Quand il sait qu'on ne lui fera point de quartier,

L'homme dans la bataille se défend rudement :]

Et c'est pourquoi les Français sont fiers comme des
 lions.

Voici Marsile, qui a tout l'air d'un vrai baron,

1890 Monté sur son cheval qu'il appelle Gaignon

Et qui est plus rapide qu'un faucon :

Il l'éperonne vivement et va frapper Beuvon,

Sire de Beaune et de Dijon;

Il lui brise l'écu, lui rompt les mailles du haubert,

Et sans plus de façon l'abat raide mort.

1895 Puis le roi sarrasin tua Ivoire et Ivon,

1895. *Ivoire et Ivon*. D'après *Gaufrey* | *Roland, Gui de Bourgogne, la Karla-*
 (v. 98), Ivon et Ivoire sont fils du roi | *magnus Saga*. L'auteur de la *Prise de*
 Othon, qui lui-même est le sixième fils | *Pampelune* les regarde comme les fils
 de Doon de Mayence. Ils sont comptés | *de Naïmes*. = 4912. Lacune comblée.
 au nombre des Pairs par la *Chanson de* | Voir la note du v. 318.

Et avec eux Girard de Roussillon.

Le comte Roland n'était pas loin :

« Que le Seigneur Dieu te maudisse, » dit-il au païen,

« Puisque tu m'as, contre tout droit, tué mes compagnons,

1900 « Tu vas, avant de nous séparer, le payer d'un rude coup

« Et savoir aujourd'hui le nom de mon épée. »

Alors il va le frapper en vrai baron

Et lui tranche du coup le poing droit;

Puis il prend la tête de Jurfaleu le blond,

1905 Qui était le propre fils du roi Marsile :

« A l'aide! à l'aide! Mahomet! » s'écrient les païens.

« Vengez-nous de Charles, ô nos dieux.

« Quels félons il nous a laissés sur la terre d'Espagne!

« Plutôt que de nous laisser le champ, ils mourront! »

1910 « — Enfuyons-nous au plus vite! » se disent-ils l'un à l'autre.

Et voilà que, sur ce mot, cent mille hommes tournent le dos.

Les rappeler? c'est inutile. Ils ne reviendront pas.
Aoi.

CLXIX

Il a perdu son poing droit, le roi Marsile.

Alors il jette à terre son écu,

Pique son cheval de ses éperons aigus,

Lui lâche les rênes et s'enfuit du côté de l'Espagne.

Vingt mille païens s'enfuient avec lui,

Et il n'en est pas un qui n'ait reçu quelque blessure.

« Le neveu de Charles a vaincu, » se disent-ils l'un à l'autre.
Aoi.

CLXX

- Mais, hélas! à quoi bon! si Marsile est en fuite,
Son oncle le Calife est resté.
- 1915 Or c'est celui qui tenait Carthage, Alferne, Gar-
maille
Et l'Éthiopie, une terre maudite;
C'est celui qui était le chef de la race noire,
Au nez énorme, aux larges oreilles :
Et il y en a là plus de cinquante mille
- 1920 Qui chevauchent fièrement et en grande colère,
Et qui jettent le cri d'armes païen.
« C'est ici, » s'écrie alors Roland, « c'est ici que nous
serons martyrs.
« Maintenant, je sais bien que nous n'avons plus
longtemps à vivre;
« Mais maudit celui qui ne se vendra chèrement!
- 1925 « Frappez, seigneurs, frappez de vos épées fourbies;
« Disputez bien votre mort, votre vie, ✓
« Et surtout que France la douce ne soit pas désho-
norée.
« Quand Charles mon seigneur viendra sur ce champ
de bataille,
« Quand il verra le massacre des Sarrasins,
- 1930 « Quand pour un des nôtres il en trouvera quinze
d'entre eux parmi les morts,
« L'Empereur ne pourra pas ne point nous bénir. »
- Aoi.
-



Fig. 19. -- « C'est aujourd'hui, » dit Roland à Olivier, « le jour où nous serons douloureusement séparés. » (Vers 1977.)

Composition de Zier.)

MORT D'OLIVIER

CLXXI

QUAND Roland aperçoit la gent maudite
Qui est plus noire que de l'encre
Et n'a de blanc que les dents :
« Je suis très certain, » dit Roland ;
« Oui, je sais clairement que nous
mourrons aujourd'hui.

« Frappez, Français ; car pour moi, je vais recommencer la bataille. »

Et Olivier : « Malheur aux plus lents ! » s'écrie-t-il.

A ces mots, les Français se jettent dans le milieu même
des ennemis.

A01.

CLXXII

1940 Les païens, quand ils s'aperçoivent qu'il y a si peu de
Français,

En sont remplis d'orgueil et tout réconfortés entre
eux :

« Non, non, » disent-ils l'un à l'autre, « le droit
n'est pas pour l'Empereur. »

Le Calife montait un cheval roux ;

De ses éperons d'or il le pique,

1945 Frappe Olivier par derrière dans le milieu du dos,
Dans le corps même lui brise les mailles du blanc
haubert,

Et la lance du païen passe de l'autre côté de la poi-
trine :

« Voilà un rude coup pour vous, » lui dit-il ;

« Charles fut mal inspiré de vous laisser aux défilés.

1950 « L'Empereur nous fit tort, mais n'aura guère lieu
de s'en louer ;

« Car sur vous seul j'ai bien vengé tous les nôtres. »

A01.

CLXXIII

Olivier sent qu'il est blessé à mort,

Et plus ne veut tarder à se venger.

Dans son poing est Hauteclaire, dont l'acier fut
bruni :

Il en frappe le Calife sur le heaume aigu couvert
d'or,

1955 Et il en fait tomber à terre les pierres et les cris-
taux ;

Il lui tranche la tête jusqu'aux dents ;

Il brandit son coup, et l'abat raide mort :

« Maudit sois-tu, païen! » lui dit-il ensuite.

« Je ne dis pas que Charles n'ait rien perdu ;

1960 Mais, certes, ni à ta femme ni à aucune autre dame

« Tu n'iras te vanter, dans le pays où tu es né,

« D'avoir pris à l'Empereur la valeur d'un denier,

« Ni de lui avoir fait dommage soit de moi, soit
d'autrui. »

Puis : « Roland! » s'écrie-t-il, « Roland! à mon
secours! » Aoi.

CLXXIV

1965 Olivier sent qu'il est blessé à mort ;

Jamais il ne saurait assez se venger.

*Aux païens il distribue grands coups de Haute-
claire,*

Dans la grand'presse frappe en baron,

Tranche les écus à boucles et les lances,

Les pieds, les poings, les épaules et les flancs des
cavaliers.

1970 Qui l'eût vu démembrer ainsi les Sarrasins,

Jeter par terre un mort sur l'autre,

Celui-là eût eu l'idée d'un bon chevalier.

Mais Olivier ne veut pas oublier le cri de Charles :

« Monjoie! Monjoie! » répète-t-il d'une voix haute
et claire.

1975 Il appelle Roland, son ami et son pair :

« Compagnon, venez vous mettre tout près de moi.

« C'est aujourd'hui le jour où nous serons doulou-
reusement séparés! »

Et l'un se prend à pleurer en pensant à l'autre. Aoi.

CLXXV

Roland regarde Olivier au visage.

Il est pâle, violet, décoloré, livide :

1980 Son beau sang jaillit et coule tout clair de son corps,

Les ruisseaux en tombent par terre :

« Dieu ! » dit Roland, « je ne sais maintenant que faire.

« Quel malheur, ami, pour votre courage !

« Jamais plus on ne verra homme de votre valeur.

1985 « O douce France ! tu vas donc être veuve

« De tes meilleurs soldats ; tu seras confondue, tu tomberas.

« L'Empereur en aura grand dommage. »

A ce mot, Roland sur son cheval se pâme. A01.

CLXXVI

Voyez-vous Roland, là, pâmé sur son cheval,
1990 Et Olivier qui est blessé à mort ?

Il a tant saigné, que sa vue en est trouble ;

Ni de près, ni de loin, ne voit plus assez clair

Pour reconnaître homme qui vive.

Le voilà qui rencontre son compagnon Roland ;

1995 Sur le heaume orné de pierreries et d'or, il frappe
un coup terrible,

Qui le fend en deux jusqu'au nasal,

Mais qui, par bonheur, ne pénètre pas en la tête.

A ce coup, Roland l'a regardé,

Et doucement, doucement, lui fait cette demande :

2000 « Mon compagnon, l'avez-vous fait exprès ?

« Je suis Roland, celui qui tant vous aime.

« Vous ne m'aviez point défié, que je sache.

« — Je vous entends, » dit Olivier, « je vous entends
parler,

« Mais point ne vous vois : Dieu vous voie, ami.

2005 « Je vous ai frappé, pardonnez-le-moi.

« — Je n'ai point de mal, répond Roland ;

« Je vous pardonne ici et devant Dieu. »

A ce mot, ils s'inclinent l'un devant l'autre.

C'est ainsi, c'est avec cet amour que tous deux se
séparèrent. A01.

CLXXVII

- 2010 Olivier sent l'angoisse de la mort ;
 Ses deux yeux lui tournent dans la tête ;
 Il perd l'ouïe, et tout à fait la vue,
 Descend à pied, sur la terre se couche,
 A haute voix fait son *mea culpa*,
- 2015 Joint ses deux mains et les tend vers le ciel,
 Prie Dieu de lui donner son paradis,
 De bénir Charlemagne, la douce France,
 Et son compaignon Roland par-dessus tous les hommes.
 Le cœur lui manque, sa tête s'incline :
- 2020 Il tombe à terre, étendu tout de son long.
 C'en est fait, le Comte est mort.
 Et le baron Roland le regrette et pleure.
 Jamais sur terre vous n'entendrez un homme plus
 dolent. Aoi.

CLXXVIII

- Quand Roland voit que son ami est mort,
 2025 Quand il le voit là, la face tournée vers l'Orient,

2023. *Jamais sur terre, etc.* Les Remaniements de Paris et de Lyon nous offrent ici un incident qui n'était évidemment pas dans le texte primitif. Il s'agit de la communion symbolique d'Olivier, qui lui est administrée par Roland : *Trois poiz a pris de l'herbe verdoiant*. — *Li ange Dieu i descendent à tant* ; — *L'anne de lui emportent en chantant.* (Lyon.) = Nous avons parlé ailleurs de ce singulier sacrement, que l'on peut rapprocher de ces confessions faites à un laïque, dont nous avons aussi plus d'un exemple dans nos Chansons de geste. Il s'agit de la communion eucharistique reçue par les chevaliers sous l'espèce de l'herbe ou de la verdure. A défaut de prêtres, à défaut d'hosties consacrées, les chevaliers se communient

avec des feuilles d'arbre, avec des brins d'herbe. Élie de Saint-Gilles rencontre un chevalier mourant. Plein de charité, il s'élançait vers lui : *Entre ses bras le prist*, — *Prist une fueille d'herbe, à la bouce li mist*. — *Dieu le fait aconoistre et ses peciés gehir*. — *L'anne part.* (B. N. anc. Lav. 80, f° 77.) Dans Raoul de Cambrai, Savari communique Bernier après l'avoir confessé : *Trois fueilles d'arbre maintenant li rompi* ; — *Il les receut PER CORPUS Domini.* (Édit. Leglay, p. 327.) Et, dans le même poème, on voit, avant la bataille, tous les chevaliers de l'armée se donner la communion sous la même espèce : *Chacunz frans hon de la pitié plora* ; — *Mains gentishon s't acumenia* — *De trois pous d'herbe, qu'autre prestre n'ia*.

Il ne peut retenir ses larmes et ses sanglots ;

Très doucement se prend à le regretter :

« Mon compagnon, » dit-il, « quel malheur pour ta vaillance ! »

« Bien des années, bien des jours, nous avons été ensemble.

« Jamais tu ne me fis de mal, jamais je ne t'en fis ;

2030 « Quand tu es mort, c'est douleur que je vive. »

A ce mot, le Marquis se pâme

Sur son cheval, qu'on appelle Veillantif :

Mais il est retenu par ses étrières d'or fin :

Où qu'il aille, il ne peut tomber.

Aoi.

CLXXIX

2035 A peine Roland a-t-il repris ses sens,

A peine est-il guéri et revenu de sa pâmoison,

Qu'il s'aperçoit de la grandeur du désastre.

Tous les Français sont morts, il les a tous perdus,

Excepté deux, l'Archevêque et Gautier de l'Hum.

2040 Celui-ci est descendu de la montagne,

Où il a livré un grand combat à ceux d'Espagne.

Sous les coups des païens vainqueurs tous ses hommes sont morts :

Bon gré, mal gré, il s'est enfui dans ses vallées,

Et voilà qu'il appelle Roland : « A mon aide ! à mon aide ! »

(Ibid., p. 95.) Dans *Renaus de Montauban*, Richard s'écrie : *Car descendons à terre et si nos confessons, — Et des peus de cette herbe nos acomenion.* (Édit. Michelant, p. 181, vers 26, 27.) Dans *Atiscans*, la communion de Vivien est réellement sacramentelle : Guillaume, par un étonnant privilège, a emporté avec lui une hostie consacrée, et c'est avec cette hostie qu'il console et divinise les derniers instants de son neveu. Quant à la communion par le feuillage,

IL FAUT LA CONSIDÉRER UNIQUEMENT COMME SYMBOLIQUE, et c'est ce que prouvent jusqu'à l'évidence les vers plus haut cités de *Raoul de Cambrai* : *Trois fuelles d'arbre recent PER CORPUS DOMINI.* Bref, on ne se confesse à un laïque QU'A DÉFAUT DE PRÊTRE, on ne communique avec des feuilles QU'A DÉFAUT D'HOSTIE. De ces deux rites il n'existe aucune trace dans le *Roland*, dont l'auteur nous paraît théologiquement plus exact que tous nos autres épiques.

- 2045 « Hé! » s'écrie-t-il, « noble comte, vaillant homme,
où es-tu?
« Dès que je te sentais là, je n'avais jamais peur.
« C'est moi, c'est moi, Gautier, qui conquis Maëlgut;
« C'est moi, le neveu du vieux Drouon, de Drouon
le chenu;
« C'est moi que mon courage avait rendu digne d'être
ton ami.
« *Je me suis tant battu contre les Sarrasins,*
2050 « Que ma lance en est rompue et mon écu percé;
« Mon haubert est en lambeaux,
« Et mon corps est criblé de coups de lance.
« Je vais mourir, mais je me suis chèrement vendu. »
A ce mot, Roland l'a entendu;
2055 Il pique son cheval et galope vers lui. Aoi.

CLXXX

- « Sire Gautier, » lui dit le comte Roland,
« Vous avez eu grande bataille contre la gent païenne;
« Or vous étiez un brave et un vaillant
« Et m'aviez émmené mille bons chevaliers.
« Ils étaient à moi, c'est pourquoi je vous les de-
mande.
« Rendez-les-moi, car j'en ai grand besoin.
« — Morts, » répond Gautier. « Plus ne les verrez,
« Et j'ai laissé tous leurs corps sur le champ dou-
loureux.
« Nous avons là-haut trouvé tant de Sarrasins!
« Il y avait des Chananéens, des Géants, des Armé-
niens et des Turcs,
« Et ceux de Balise, qui sont leurs meilleurs soldats,
« Sur leurs chevaux arabes qui vont si vile.
« Nous avons si rudement mené cette bataille,
« Que pas un païen ne s'en vantera.
« Soixante mille sont morts et gisent à terre.

« Ah ! nous nous sommes bien vengés, à coups de
 nos épées d'acier,
 « Mais nous y avons perdu tous nos Français.
 « Les pans de mon haubert sont en pièces,
 « Et j'ai tant de blessures aux côtés et aux flancs,
 « Que le sang clair coule de toutes parts.
 « Tout mon corps va s'affaiblissant,
 « Et je sens bien que je vais mourir.
 « Je suis votre homme, Roland, et vous tiens pour
 mon seigneur et mon appui.
 « Si je me suis enfui, ne m'en blâmez.
 « — Je n'en veux rien faire, » dit le comte Roland.
 « Mais, tant que vous vivrez, aidez-moi. »
 Roland est tout en sueur, de colère et de douleur.
 Il tranche en deux les pans de son bリアud
 Et se met à bander les flancs de Gautier. A01.

CLXXXI

Roland est plein de douleur, Roland est plein de rage.
 Dans la grande mêlée, il commence à frapper ;
 Il jette à terre vingt-cinq païens d'Espagne, raides
 morts.

Gautier en tue six, l'Archevêque cinq.

2060 « Quels terribles hommes ! » s'écrient les païens.

« Prenons garde qu'ils ne s'en aillent vivants :

« Honte à qui n'ira pas les attaquer !

« Honte surtout à qui les laisserait échapper ! »

Alors recommencent les cris et les huées,

2065 Et de toutes parts les païens envahissent les trois
 Français.

Que Dieu, qui jamais ne mentit, que Dieu vienne à
 leur aide ! A01.



Fig. 20. — Les païens s'enfuient, et laissent Roland seul, — Seul et à pied.
(V. 2162, 2163.)
(Composition de Zier.)

CHARLEMAGNE APPROCHE

CLXXXII



Le comte Roland fut très hardi et fier,
Et Gautier de l'Hum fut un très bon che-
valier.

Pour l'Archevêque, c'est un brave éprouvé.

L'un ne veut pas abandonner l'autre :

2070 C'est au plus fort de la mêlée qu'ils frappent les païens.

Il y a là mille Sarrasins à pied,

Et quarante milliers à cheval.

En vérité, ils n'osent approcher des trois Français.

De loin, ils jettent sur eux lances et épieux,
 2075 Javelots, dards, flèches et piques.
 Les premiers coups ont tué Gautier.
 Quant à Turpin de Reims, son écu est percé,
 Son heaume brisé, sa tête blessée,
 Son haubert rompu et démaillé;
 2080 Quatre lances lui sont entrées dans le corps;
 Son destrier meurt sous lui.
 Ah! c'est grande douleur quand l'Archevêque tombe.
Que Dieu les aide, le glorieux du ciel! Aor.

CLXXXIII

Quand Turpin de Reims se sent abattu,
 Quand il se voit percé de quatre coups de lance,
 2085 Il se relève en un instant, le brave; il se redresse,
 Cherche Roland du regard, court vers lui
 Et ne lui dit qu'un mot: « Je ne suis pas vaincu.
 « Tant qu'un bon vassal est vivant, il ne se rend pas. »
 Alors il tire Almace, son épée d'acier bruni,
 2090 Et se lance en pleine mêlée, où il frappe plus de
 mille coups.
 C'est Charlemagne qui en rendit plus tard le témoi-
 gnage: Turpin ne fit grâce à aucun,
 Et l'Empereur trouva quatre cents cadavres autour
 de lui,
 Les uns blessés, les autres tranchés par le milieu du
 corps,
 Les autres privés de leurs têtes.
 2095 Voilà ce que dit la Geste, et aussi celui qui était sur
 le champ de bataille,

2089. *Almace*. Almace est une des trois épées que le juif Malakin d'Ivin donna pour la rançon de son père Abraham. Les deux autres étaient Durendal et Courtain. (*Bibl. de l'École des chartes*, XXV, 101.) = L'épée de Turpin est une de celles qui furent essayées sur le perron d'acier du palais de Char-

lemagne, à Aix. Elle résista à l'épreuve. 2095-2098. *Voilà ce que dit la Geste... et saint Gilles*. Saint Gilles a été mêlé d'une façon très intime à la légende de Charlemagne. Historiquement parlant, il a vécu sous Charles Martel; mais nos poètes le font vivre sous le fils de Pépin, et c'est lui qui lui, dit-on, sur

Le baron saint Gilles, pour qui Dieu fit des miracles.
 Il en écrivit le récit au moutier de Laon.
 Qui ne sait ces choses n'y entend rien. Aoi.

CLXXXIV

Il se bat noblement, le comte Roland :

- 2100 Il a tout le corps en sueur et en feu ;
 Mais surtout quel mal, quelle douleur dans la tête !
 D'avoir sonné son cor sa tempe est tout ouverte ;
 Toutefois il voudrait bien savoir si Charles viendra.
 De nouveau il prend son cor et en tire un son, bien
 faible, hélas !
- 2105 L'Empereur, là-bas, s'arrêta et l'entendit :
 « Seigneurs, » dit-il, « tout va mal pour nous,
 « Et mon neveu Roland va nous manquer aujourd'hui.
 « Aux sons de son cor, je vois qu'il n'a plus long-
 temps à vivre.
 « Si vous désirez arriver à temps, pressez vos chevaux.

un parchemin tombé du ciel, le péché dont le grand Empereur n'avait pas voulu se confesser. Ce dernier fait est relaté dans un vitrail de Chartres et dans nos textes liturgiques. (Adam de Saint-Victor, *Promat pia vox*, etc. Cf. la *Légende dorée*.) = Ayant été mêlé, dans cet épisode, à l'histoire poétique du grand Empereur, saint Gilles le fut sans doute plus profondément. Le *Stricker* (remaniement allemand du *Ruolandes Liet*) nous montre à Roncevaux « l'immaculé saint Gilles, qui depuis longtemps vivait solitaire dans une grotte de France ». Un poëme français de la décadence, *Hugues Capet* (p. 210 de l'édition de M. de la Grange), nous parle d'un vieillard qui fut en *Raincheval où Roland fut perdu*, et qui fit vœu de se faire ermite s'il échappait au désastre. Mais le document le plus précieux que l'on puisse consulter sur cette tradition est la *Keiser Karl Magnus's kronike*. (Édit. de 1867, p. 130.) Après avoir énuméré les prodiges qui

annoncèrent la mort de Roland, l'auteur danois cite, à l'appui de son récit, le témoignage de saint Gilles : « Le même jour il arriva un grand miracle chez les Franks. Il se fit aussi obscur que s'il avait été nuit. Le soleil ne donna plus de lumière, et maint homme craignit pour sa vie. Saint Gilles dit que ce miracle arrivait à cause de Roland, parce qu'il devait mourir ce jour-là. » = Voilà quelles sont les données de la légende au sujet de saint Gilles. De là à le supposer l'auteur d'une Geste écrite, ou d'un récit de ce combat dans une chartre conservée à Laon, il n'y a pas loin, pour qui connaît les coutumes littéraires du moyen âge. « Il n'est pas étonnant, avons-nous dit ailleurs, qu'on ait mis sur le compte d'un saint aussi populaire une relation apocryphe de la défaite de Roncevaux. » = IL NE FAUT RIEN CHERCHER DE PLUS DANS LES QUATRE VERS QUI SONT L'OBJET DE CETTE NOTE : telle est notre conclusion.

2110 « Tout ce qu'il y a de trompettes dans l'armée qu'on
les sonne! »

Alors on sonne soixante mille trompettes, et si haut
Que les monts en retentissent et que les vallées y
répondent.

Les païens les entendent, ils n'ont garde de rire :

« C'est Charles qui arrive, » disent-ils l'un à l'autre,
« c'est Charles! » A01.

CLXXXV

2115 « L'Empereur, » s'écrient les païens, « l'Empereur
revient sur ses pas,

« Et ce sont bien les trompettes françaises qu'on
entend.

« Si Charles arrive, quel désastre pour nous!

« Si Roland survit, c'est toute notre guerre qui
recommence,

« Et l'Espagne, notre terre, est perdue. »

2120 Alors quatre cents d'entre eux se rassemblent, bien
couverts de leurs heaumes,

Parmi les meilleurs de toute l'armée païenne.

Et voici qu'ils livrent à Roland un affreux, un hor-
rible assaut.

Ah! le Comte a vraiment assez de besogne. A01.

CLXXXVI

Quand le comte Roland les voit venir,

2125 Il se fait tout fier, il se sent plus fort, il est prêt.

Tant qu'il aura de la vie, il ne se rendra pas :-

Plutôt la mort que la fuite.

2127. *Veillantif*. C'est dans la *Chan- de l'épée Durendal et du cheval Veil-*
son d'Aspremont (nous en possédons *lantif*. Il les conquiert l'une et l'autre
un manuscrit de la première moitié du *sur le jeune Eaumont, fils du roi païen*
XIII^e siècle) que nous assistons à la *Agolant*. La scène de ces exploits est la
conquête par Roland, encore enfant, *Calabre*.

- Il monte son cheval Veillantif,
 De ses éperons d'or fin le pique,
 Et, au plus fort de la mêlée, court attaquer les païens.
 2130 L'archevêque Turpin y va avec lui.
 Et les Sarrasins : « Fuyez, amis, fuyez, » disent-ils
 l'un à l'autre ;
 « Car nous avons entendu les trompettes de France.
 « Il revient, le roi puissant ! Charles arrive ! » A01.

CLXXXVII

- Jamais le comte Roland n'aima les lâches,
 2135 Ni les orgueilleux, ni les méchants,
 Ni les chevaliers qui ne sont pas bons vassaux.
 Il s'adresse à l'archevêque Turpin :
 « Sire, » lui dit-il, « vous êtes à pied et moi à cheval.
 « Par amour pour vous, je veux faire halte.
 2140 « Nous partagerons ensemble le bien et le mal,
 « Et pour aucun homme du monde, je ne vous abandonnerai.
 « Tous les deux nous rendrons aux païens leur assaut ;
 « Les meilleurs coups sont ceux de Durendal !
 « — Honte à qui ne frappe pas de son mieux, » dit
 l'Archevêque.
 « *Après cette bataille nous n'en aurons plus d'autre.*
 2145 « Charles arrive, qui vous vengera. » A01.

CLXXXVIII

- « Nous sommes nés pour notre malheur, » disent les
 païens.
 « Et ce jour s'est levé pour nous bien funeste !
 « Nous avons perdu nos seigneurs et nos pairs.
 « Et voilà que Charles, le baron, revient avec sa
 grande armée :

- 2150 « Nous entendons d'ici les claires trompettes de ceux
de France
« Et le grand bruit que fait le cri de Monjoie.
« Rien n'égale la fierté du comte Roland,
« Et il n'est pas d'homme vivant qui le puisse vaincre.
« Tirons de loin, et laissons-le sur le terrain. »
- 2155 Ainsi firent-ils. Ils lui lancent de loin dards et javelots,
Épieux, lances et flèches empennées ;
Ils ont mis en pièces et troué l'écu de Roland ;
Ils lui ont déchiré son haubert, dont l'orfroi est
enlevé,
Mais point ne l'ont touché dans son corps.
- 2160 Pour Vellantif, il a reçu trente blessures
Et sous le Comte est tombé mort.
Les païens cependant s'enfuient et laissent Roland
seul,
Seul et à pied. A01.

CLXXXIX

Les païens s'enfuient, pleins d'effroi :

- « Roland, » se disent-ils l'un à l'autre, « Roland
nous a vaincus,
« Et le grand Empereur revient sur ses pas.
« Entendez les clairons de l'armée française.
« Attendre les Français, c'est être assuré de mourir.
« Tant de nobles rois se sont déjà mis aux pieds de
l'Empereur !
« Ce n'est pas Marsile qui nous pourra jamais
sauver,
« Et nous avons perdu la riche Espagne,
« Si l'Émir ne vient la défendre pour nous. » A01.



Fig. 29. — L'archevêque ne peut s'empêcher de pleurer; — Il élève sa main et leur donne sa bénédiction. (Vers 2193, 2194.)

(Composition de Zier.)

LA DERNIÈRE BÉNÉDICTION DE L'ARCHEVÊQUE

CXC

PAÏENS s'enfuient, courroucés et pleins d'ire;
Ils se dirigent en hâte du côté de l'Espagne.
Le comte Roland ne les a point poursuivis,
Car il a perdu son cheval Veillantif.
Bon gré, mal gré, il est resté à pied.
Le voilà qui va aider l'archevêque Turpin :
Il lui a délacé son heaume d'or sur la tête ;
Il lui a retiré son blanc haubert léger ;
Puis il lui met le bliaud tout en pièces,

Et en prend les morceaux pour bander ses larges
plaies.

Il le serre alors étroitement contre son sein

2175 Et le couche doucement, doucement, sur l'herbe
verte.

Ensuite, d'une voix très tendre, Roland lui fait cette
prière :

« Ah ! gentilhomme, donnez-m'en votre congé.

« Nos compagnons, ceux que nous aimions tant,

« Sont tous morts ; mais nous ne devons point les
laisser ici.

2180 « Écoutez ; je vais aller chercher et reconnaître tous
leurs corps ;

« Puis je les déposerai à la rangette devant vous.

« — Allez, » dit l'Archevêque, « et revenez bientôt.

« Grâce à Dieu, le champ nous reste, à vous et à
moi ! »

Aor.

CXCI

Roland s'en va. Seul, tout seul, il parcourt le champ
de bataille ;

2185 Il fouille la montagne, il fouille la vallée ;

Il y trouve les corps d'Ivon et d'Ivoire ;

Il y trouve Gerier et Gerin, son compagnon ;

Il y trouve le Gascon Engelier ;

Il y trouve Bérenger et Othon ;

Il y trouve Anséis et Samson ;

Il y trouve Gérard, le vieux de Roussillon.

2190 L'un après l'autre, il emporte les dix barons ;

Avec eux, il est revenu vers l'Archevêque,

Et les a déposés en rang aux genoux de Turpin.

L'Archevêque ne peut se tenir d'en pleurer ;

Il élève sa main, il leur donne sa bénédiction :

2195 « Seigneurs, » dit-il, « mal vous en prit.

« Que Dieu le glorieux ait toutes vos âmes !

« Qu'en paradis il les mette en saintes fleurs!
 « Ma propre mort me rend trop angoisseux :
 « Plus ne verrai le grand Empereur. » Aor.

CXCII

- 2200 Roland s'en retourne fouiller la plaine :
Sous un pin, près d'un églantier,
 Il a trouvé le corps de son compagnon Olivier,
 Le tient étroitement serré contre son cœur,
 Et, comme il peut, revient vers l'Archevêque.
 Sur un écu, près des autres Pairs, il couche son ami,
 2205 Et l'Archevêque les a tous bénis et absous.
 La douleur alors et les larmes de redoubler :
 « Bel Olivier, mon compagnon, » dit Roland,
 « Vous fûtes fils au bon comte Renier
 « Qui tenait la marche de Gênes.
 2210 « Pour briser une lance, pour mettre en pièces un
 écu,
 « *Pour rompre et démailler un haubert,*
 « Pour conseiller loyalement les bons,

2208. *Renier.* Le comte Renier de Gennes joue un rôle très important dans le roman de *Girars de Viane*, lequel est moins profondément traditionnel que notre *Roland*, mais d'une antiquité encore respectable. = Renier est fils de Garin de Montglane; il est frère de Girart de Vienne, de Mile de Pouille et d'Hernant de Beaulande. Après avoir soulagé la misère de son vieux père, il part avec Girart, et arrive, en quête d'aventures, à la cour de Charlemagne. (Édit. P. Tarbé, pp. 1-12.) Il ne s'y fait d'abord connaître que par ses brutalités, et force ainsi l'Empereur à le prendre à son service. (*Ibid.*, pp. 11-20.) Alors il fait oublier sa grossièreté et son orgueil, en se rendant véritablement utile au roi de France et en délivrant les environs de Paris des brigands qui les infestaient. Mais sa nature violente reprend bientôt le dessus, et il réclame

à Charles la récompense de tant de services. (*Ibid.*, pp. 20-32.) Le roi de Saint-Denis s'empresse de se débarrasser de ce dangereux ami. Il l'envoie à Gennes épouser la fille du feu duc. (*Ibid.*, pp. 30-32.) Renier part, épouse la dame et fortifie sa ville : car il ne rêve que de guerre. (*Ibid.*, pp. 32-33.) Il a bientôt deux beaux enfants; l'un est Olivier, l'autre est Aude. Durant le siège de Vienne par Charlemagne, le premier révèle son courage, et la seconde sa beauté. D'ailleurs, les fils de Garin chargent alors de leur querelle le seul Olivier, qui combat plusieurs jours contre le champion de l'Empereur, contre Roland. C'est sous les murs de Vienne que Roland se prend pour Olivier d'une amitié que rien ne pourra plus éteindre; c'est là qu'il aime la belle Aude et devient son fiancé. (*Ibid.*, p. 53 et suiv.)

« Pour venir à bout des traîtres et des lâches,
 « Jamais, en nulle terre, il n'y eut meilleur cheva-
 lier. » Aoi.

CXCIII

2215 Le comte Roland, quand il voit morts tous ses pairs
 Et Olivier, celui qu'il aimait tant,
 Il en a de la tendreur dans l'âme; il se prend à
 pleurer;
 Tout son visage en est décoloré.
 Sa douleur est si forte, qu'il ne peut se soutenir;
 2220 Bon gré, mal gré, il tombe en pâmoison;
 Et l'Archevêque : « Quel malheur, » dit-il, « pour
 un tel baron! » Aoi.

CXCIV

L'Archevêque, quand il vit Roland se pâmer,
 En ressentit une telle douleur, qu'il n'en eut jamais
 de si grande.
 Il étend la main et saisit l'olifant.
 2225 En Roncevaux il y a une eau courante;
 Il veut y aller pour en donner à Roland.
Il fait un suprême effort, et se relève;
 Tout chancelant, à petits pas, il y va;
 Mais il est si faible, qu'il ne peut avancer;
 Il n'a pas la force, il a trop perdu de son sang.
 2230 Avant d'avoir marché l'espace d'un arpent,
 Le cœur lui manque, il tombe en avant :
 Le voilà dans les angoisses de la mort. Aoi.

CXC V

Alors le comte Roland revient de sa pâmoison,
 Il se redresse; mais, hélas! quelle douleur pour lui!

- 2235 Il regarde en aval, il regarde en amont ;
 Au delà de ses compagnons, sur l'herbe verte,
 Il voit étendu le noble baron,
 L'Archevêque, le représentant de Dieu.
 Turpin s'écrie : « Mea culpa ! » lève les yeux en haut,
 2240 Joint ses deux mains et les tend vers le ciel,
 Prie Dieu de lui donner son paradis...
 Il est mort, Turpin ; il est mort au service de Charles,
 Celui qui par grands coups de lance et par très beaux
 sermons
 N'a jamais cessé de guerroyer les païens.
 2245 Que Dieu lui donne sa sainte bénédiction ! Aoi.

CXCVI

*Quand Roland voit que l'Archevêque est mort,
 Jamais n'eut plus grande douleur, si ce n'est pour
 Olivier.*

Il dit alors un mot qui perce le cœur :

« Chevauche, Charles de France, le plus vite que tu
 pourras,

« Car il y a grande perte dès nôtres à Roncevaux.

« Mais le roi Marsile y a aussi perdu son armée,

« Et contre un de nos morts, il y en a bien quarante
 des siens. Aoi.

CXCVII

Le comte Roland voit l'Archevêque à terre.

Ses entrailles lui sortent du corps,

Et sa cervelle lui bout sur la face, au-dessus de son
 front.

Sur le milieu de sa poitrine, entre les deux épaules,

2250 Roland lui a croisé ses blanches mains, les belles.

Et tristement, selon la mode de son pays, lui fait son oraison :

« Ah ! gentilhomme, chevalier de noble lignée,

« Je vous remets aux mains du Glorieux qui est dans le ciel.

« Il n'y aura jamais homme qui le serve plus volontiers ;

2255 « Non, depuis les Apôtres, on ne vit jamais tel prophète

« Pour maintenir chrétienté, pour convertir les hommes.

« Puisse votre âme être exempte de toute douleur.

« Et que du paradis les portes lui soient ouvertes ! »

Aoi.



Fig. 21. — « O ma bonne Durendal, comme tu es claire et blanche! »
 (Vers 2316.)
 (Composition de Zier.)

ROLAND VA MOURIR

CXCVIII

R

OLAND lui-même sent que la mort lui est
 proche ;
 Sa cervelle s'en va par les oreilles.
 Le voilà qui prie pour ses pairs d'abord,
 afin que Dieu les appelle.

Puis il se recommande à l'ange Gabriel.

Il prend l'olifant d'une main (pour n'en pas avoir de
 reproche),

7+

- Et de l'autre saisit Durendal, son épée.
 2265 Il s'avance plus loin qu'une portée d'arbalète ;
 Il s'avance sur la terre d'Espagne, entre un champ,
 Monte sur un tertre. Sous deux beaux arbres,
 Il y a là quatre perrons de marbre.
 Roland tombe à l'envers sur l'herbe verte
 2270 Et se pâme, car la mort lui est proche. Aoi.

CXCIX

- Les puys sont hauts, hauts sont les arbres.
 Il y a là quatre perrons, tout luisants de marbre.
 Sur l'herbe verte le comte Roland se pâme.
 Cependant un Sarrasin l'épie,
 2275 Qui contrefait le mort et gît parmi les autres ;
 Il a couvert de sang son corps et son visage.
 Soudain il se redresse, il accourt.
 Il est fort, il est beau et de grande bravoure.
 Plein d'orgueil et de mortelle rage,
 2280 Il saisit Roland, corps et armes,
 Et s'écrie : « Vaincu, il est vaincu, le neveu de
 Charles !
 « Voilà son épée que je porterai en Arabie. »
Il la prend en son poing et tire la barbe de Roland ;
 Mais, comme il la tirait, Roland reprit un peu con-
naissance. Aoi.

CC

- Roland sent bien qu'on lui enlève son épée ;
 2285 Il ouvre les yeux, ne dit qu'un mot :
 « Tu n'es pas des nôtres, que je sache ! »
 De son olifant, qu'il ne voulut jamais lâcher,
 Il frappe un rude coup sur le heaume couvert de
 pierreries et d'or,
 Brise l'acier, la tête et les os du païen,
 2290 Lui fait jaillir les deux yeux hors du chef

Et le retourne mort à ses pieds :

« Lâche, » dit-il, « qui t'a rendu si osé,

« A tort ou à droit, de mettre la main sur Roland?

« Qui le saura t'en estimera fou.

2295 « Le pavillon de mon olifant en est fendu;

« L'or et les pierreries en sont tombés. » A01.

CCI

Roland sent bien que la mort le presse;

Il se lève et, tant qu'il peut, s'évertue :

Las! son visage n'a plus de couleurs.

Alors il prend, toute nue, son épée Durendal :

2300 Devant lui est une roche brune;

Par grande douleur et colère, il y assène dix forts
coups;

L'acier de Durendal grince, point ne se rompt, point
ne s'ébrèche.

« Ah! sainte Marie, venez à mon aide, » dit le comte.

« O ma bonne Durendal, quel malheur!

2305 « A l'heure où je me sépare de vous, plus ne puis
en avoir cure;

« Avec vous j'ai tant gagné de batailles!

« J'ai tant conquis de vastes royaumes

« Que tient aujourd'hui Charles à la barbe chenue!

« Ne vous ait pas qui fuie devant un autre!

« *Tant que je vivrai, vous ne me serez pas enlevée :*

2310 « Car vous avez été longtemps au poing d'un bon vassal.

« Tel qu'il n'y en aura jamais en France, la terre
libre. » A01.

CCII

Roland frappe une seconde fois au perron de sardoine.

L'acier grince : il ne se rompt pas, il ne s'ébrèche
point.

- Quand le Comte s'aperçoit qu'il ne peut briser son
épée,
- 5 En dedans de lui-même il commence à la plaindre :
« O ma bonne Durendal, comme tu es claire et
blanche!
« Comme tu luis et flamboies au soleil!
« Je m'en souviens : Charles était aux vallons de
Maurienne,
« Quand Dieu, du haut du ciel, lui manda par son
ange
- 10 « De te donner à un vaillant capitaine.
« C'est alors que le grand, le noble roi la ceignit à
mon côté...
« Avec elle je lui conquis l'Anjou et la Bretagne;
« Je lui conquis le Poitou et le Maine;
« Je lui conquis la libre Normandie;
- 25 « Je lui conquis Provence et Aquitaine,
« La Lombardie et toute la Romagne;
« Je lui conquis la Bavière et les Flandres,
« Et la Bulgarie et toute la Pologne,
« Constantinople qui lui rendit hommage,
- 30 « Et la Saxe qui se soumit à son bon plaisir;
« Je lui conquis Écosse, Galles, Irlande
« Et l'Angleterre, son domaine privé.
« En ai-je assez conquis, de pays et de terres,
« Que tient Charles à la barbe cheue!
- 35 « Et maintenant j'ai grande douleur à cause de cette
épée :
« Plutôt mourir que de la laisser aux païens!
« Que Dieu n'inflige point cette honte à la France! »

Aoi.

CCIII

Pour la troisième fois, Roland frappe sur une pierre
bise :

Plus en abat que je ne saurais dire.

- 2340 L'acier grince, il ne rompt pas :
L'épée remonte en amont vers le ciel.
Quand le Comte s'aperçoit qu'il ne la peut briser,
Tout doucement il la plaint en lui-même :
« Ma Durendal, comme tu es belle et sainte !
- 2345 « Dans ta garde dorée il y a bien des reliques :
« Une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile,
« Des cheveux de monseigneur saint Denis,
« Du vêtement de la Vierge Marie.
« Non, non, ce n'est pas droit que païens te possèdent.
- 2350 « Tu ne dois être servie que par des mains chrétiennes.
« *Combien de batailles j'aurai par toi menées à fin,*
« *Combien de terres j'aurai par toi conquises,*
[« Que tient Charles à la barbe fleurie,
« Et qui sont aujourd'hui la puissance et la richesse de l'Empereur !
« Plaise à Dieu que tu ne tombes pas aux mains d'un lâche !
« *Que Dieu n'inflige point cette honte à la France ! »*

Aoi.



Fig. 22. — Voici que les Anges du ciel descendent d'en haut... près de Roland qui va mourir. (Vers 2365 et 2374.)
(Composition de Chiffart.)

ROLAND MEURT

CCIV



ROLAND sent que la mort l'entrepred
Et qu'elle lui descend de la tête sur le cœur.
Il court se jeter sous un pin :
Sur l'herbe verte il se couche face contre
terre ;

Il met sous lui son olifant et son épée,
Et se tourne la tête contre les païens.
Et pourquoi le fait-il ? Ah ! c'est qu'il veut
Faire dire à Charlemagne et à toute l'armée des
Francs,

Le noble comte, qu'il est mort en conquérant.
 Il bat sa coulpe, il répète son *mea culpa*.
 2365 Pour ses péchés, au ciel il tend son gant :
Les Anges de Dieu descendent d'en haut et sans retard
le reçoivent. Aoi.

CCV

Roland sent que son temps est fini.
 Il est là, au sommet d'un pic qui regarde l'Espagne ;
 D'une main il frappe sa poitrine :
 « *Mea culpa*, mon Dieu, et pardon au nom de ta
 puissance,
 2370 « Pour mes péchés, pour les petits et pour les grands,
 « Pour tous ceux que j'ai faits depuis l'heure de ma
 naissance
 « Jusqu'à ce jour où je suis ainsi frappé. »
 Il tend à Dieu le gant de sa main droite,
 Et voici que les Anges du ciel s'abattent près de
 lui. Aoi.

CCVI

2375 Il est là, gisant sous un pin, le comte Roland ;
 Il a voulu se tourner du côté de l'Espagne.
 Il se prit alors à se souvenir de plusieurs choses :
 De tous les pays qu'il a conquis,
 Et de douce France, et des gens de sa famille,
 2380 Et de Charlemagne, son seigneur, qui l'a nourri,
Et des Français qui lui étaient si dévoués.
 Il ne put s'empêcher d'en pleurer ou de soupirer.
 Mais il ne veut pas se mettre lui-même en oubli,
 Et de nouveau réclame le pardon de Dieu :
 « O notre vrai Père, » dit-il, « qui jamais ne mentis,

2384. *O notre vrai Père.* Dans sa savante *Étude sur les Sarcophages chrétiens antiques de la ville d'Arles* (Paris, Impr. nationale, 1878, p. 39), M. Edmond le Blant a rapproché ces vers d'un grand nombre de textes des

- 2385 « Qui ressuscitas saint Lazare d'entre les morts
 « Et défendis Daniel contre les lions,
 « Sauve, sauve mon âme et défends-la contre tous
 périls,
 « A cause des péchés que j'ai faits en ma vie. »
 Il a tendu à Dieu le gant de sa main droite ;
 2390 Saint Gabriel l'a reçu.
 Alors sa tête s'est inclinée sur son bras,
 Et il est allé, mains jointes, à sa fin.
 Dieu lui envoie un de ses anges chérubins,
 Saint Raphaël et saint Michel du Péril.
 2395 Saint Gabriel est venu avec eux.
 Ils emportent l'âme du Comte au paradis... Aoi.

liturgies primitives et de monuments figurés des iv^e et v^e siècles : « Ce qui semble dominer dans le cycle des représentations figurées sur les tombes chrétiennes, c'est l'idée même dont s'inspirent les liturgies funéraires, et qui fit mettre aux lèvres du preux Ro-

land ce cri suprême : « O notre vrai Père, toi qui ressuscitas saint Lazare d'entre les morts et qui défendis Daniel contre les lions, sauve mon âme et protège-la contre tous périls. » C'est à tort que les Remaniements donnent plus d'étendue à cette naïve prière.



Fig. 23. — Le comte Roland tend à Dieu son gant de la main droite.
 Saint Gabriel l'a reçu. (Vers 2389, 2390.)
 (Composition de Ferat.)

LA

CHANSON DE ROLAND

TROISIÈME PARTIE

LES REPRÉSAILLES

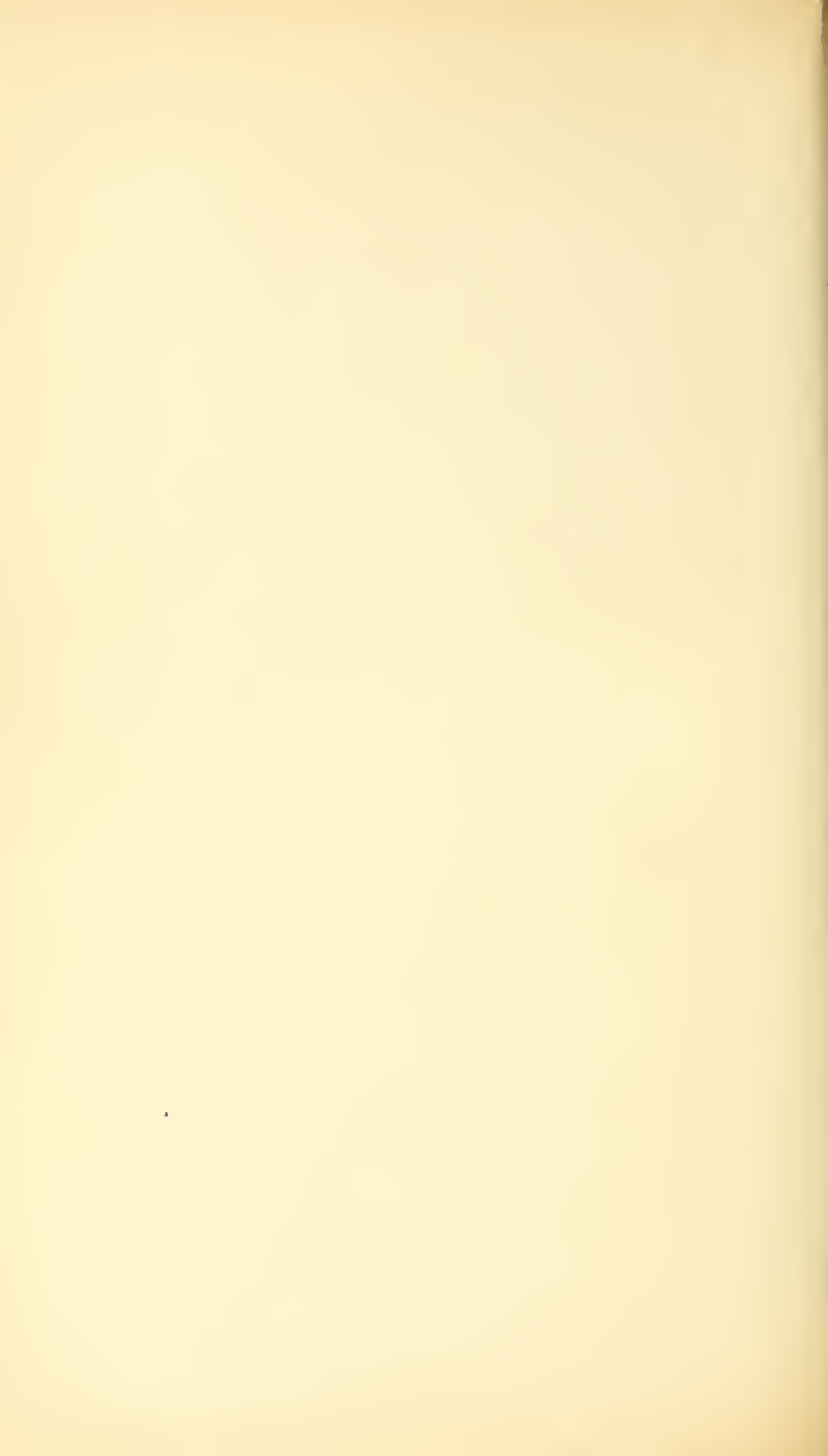




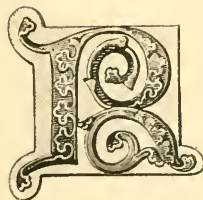
Fig. 25. — Marsile tombe en angoisse
et en pâmoison. — Sa femme Bramimonde
très douloureusement se lamente.

(V. 2575 et 2577.)

(Composition de Zier.)

PREMIER CHATIMENT DES SARRASINS

CCVII



ROLAND est mort : Dieu en a l'âme aux
cieux...

— L'Empereur cependant arrive à Ronce-
vaux...

Pas une seule voie, pas même un seul sen-
tier,

Pas un espace vide, pas une aune, pas un pied de
terrain

Où il n'y ait corps de Français ou de païen :

« Où êtes-vous? » s'écrie Charles; « beau neveu, où êtes-vous?

« Où est l'Archevêque? où le comte Olivier?

« Où Gerin et son compagnon Gerier?

2405 « Où sont le comte Bérengier et Othon?

« Ive et Ivoire que j'aimais si chèrement?

« Où est Engelier le Gascon?

« Et le duc Samson et le baron Anséis?

« Où est Gérard de Roussillon, le vieux?

« Où sont les douze Pairs que j'avais laissés derrière moi? »

2410 Mais, hélas! à quoi bon? personne, personne ne répond.

« O Dieu, » dit le Roi, « j'ai bien lieu d'être en grand émoi.

« N'avoir point été là pour commencer la bataille! »

Et Charles de s'arracher la barbe, comme un homme en grande colère;

2415 Il pleure, et tous ses chevaliers d'avoir aussi des larmes plein les yeux.

Vingt mille hommes tombent à terre, pâmés :

Le duc Naimés en a très grande pitié. A01.

CCVIII

La douleur est grande à Roncevaux :

Il n'y a pas un seul chevalier, pas un seul baron,
Qui de pitié ne pleure à chaudes larmes.

2420 Ils pleurent leurs fils, leurs frères, leurs neveux,
Leurs amis et leurs seigneurs liges.

Un grand nombre tombent à terre, pâmés.

Mais le duc Naimés s'est conduit en preux,

Et le premier a dit à l'Empereur :

2425 « Voyez-vous là-bas, à deux lieues de nous,

« Voyez-vous la poussière qui s'élève des grands chemins?

- « C'est la foule immense de l'armée païenne.
 « Chevauchez, Sire, et vengez votre douleur.
 « — Grand Dieu! » s'écrie Charles, « ils sont déjà
 si loin!
- 2430 « Le droit et l'honneur, voilà, Seigneur, ce que je
 vous demande ;
 « Ils m'ont enlevé la fleur de douce France. »
 Alors le roi donne des ordres à Gehouin et à Othon,
 A Thibaut de Reims et au comte Milon :
- « Vous allez garder ce champ, ces vallées et ces
 montagnes.
- 2435 « Vous y laisserez les morts étendus comme ils sont ;
 « Mais veillez à ce que les lions et les bêtes sauvages
 n'y touchent pas,
 « Non plus que les écuyers et les garçons.
 « Je vous défends de laisser personne y porter la
 main,
 « Jusqu'à ce que nous soyons de retour, par la grâce
 de Dieu. »
- 2440 Et les quatre barons lui répondent doucement, par
 amour :
- « Ainsi ferons-nous, cher Sire, droit Empereur. »
 Ils retiennent avec eux mille de leurs chevaliers. Aoi.

CCIX

- L'Empereur fait sonner ses clairons ;
 Puis il s'avance à cheval, le baron, avec sa grande
 armée ;
- 2445 Enfin ils trouvent la trace des païens,
 Et, d'une ardeur commune, commencent la poursuite.
 Mais le roi s'aperçoit alors que le soir descend ;
 Il met pied à terre sur l'herbe verte, dans un pré,
 S'y prosterne, et supplie le Seigneur Dieu
- 2450 De vouloir bien pour lui arrêter le soleil,
 Dire à la nuit d'attendre, au jour de demeurer.

Voici l'Ange qui a coutume de parler avec l'Empereur,
Et qui, rapide, lui donne cet ordre :

« Chevauche, Charles, la clarté ne te fera point défaut.

2455 « Tu as perdu la fleur de la France, Dieu le sait ;
« Mais tu peux maintenant te venger de la gent criminelle. »

A ces mots, l'Empereur remonte à cheval. Aoi.

CCX

Pour Charlemagne Dieu fit un grand miracle ;
Car le soleil s'est arrêté, immobile, dans le ciel.

2460 Les païens s'enfuient ; mais les Français les poursuivent,

Et, les atteignant enfin au Val-Ténèbres,
A grands coups les poussent sur Saragosse :
Ils les frappent terriblement, ils les tuent ;
Ils leur coupent leurs chemins et leurs voies.

2465 Devant eux est le cours de l'Èbre ;
Le fleuve est profond et le courant terrible.
Pas de bateau, pas de dromond, pas de chaland.
Alors les Sarrasins invoquent *Mahomet*, Tervagan,
Et Apollon, pour qu'ils leur viennent en aide.
Puis ils se jettent dans l'Èbre, mais n'y trouvent pas le salut.

2470 Parmi les chevaliers qui sont les plus pesants,
Beaucoup tombent au fond ;
Les autres flottent à vau-l'eau ;
Les plus heureux y boivent rudement.
Tous finissent par être noyés très cruellement.

2475 « Vous avez vu Roland, » s'écrient les Français ;
« mais cela ne vous a point porté bonheur. »

2452. *Voici l'Ange qui a coutume de parler avec l'Empereur.* C'est saint Gabriel, comme il est dit aux vers 2526 et 2847.

CCXI

Quand Charles voit que tous les païens sont morts,
 Les uns tués, les autres noyés ;
 Quand il voit que ses chevaliers ont fait un grand
 butin,

Le noble roi est descendu à pied :

2480 Il s'étend à terre et remercie Dieu...

Quand il se releva, le soleil était couché.

« C'est l'heure, » dit-il, « de songer au campement,

« Car il est trop tard pour revenir à Roncevaux.

« Nos chevaux sont las et épuisés ;

2485 « Enlevez-leur les selles et les freins,

« Et laissez-les se rafraîchir dans les prés.

« — Sire, » répondent les Français, « vous dites
 bien. »

CCXII

L'Empereur prend là son campement ;

Les Français descendent de cheval *entre Valterne et
 l'Èbre* ;

2490 Ils enlèvent les selles de leurs chevaux

Et leur ôtent les freins d'or ;

Puis ils les lancent dans les prés où il y a de l'herbe
 fraîche ;

Ils ne peuvent pour eux faire autre chose.

Ceux qui sont las s'endorment sur la terre.

2495 Cette nuit-là on ne fit pas le guet.

Aoi.

CCXIII

L'Empereur s'est couché dans un pré ;

Il a mis sa grande lance à son chevet, le baron ;

Car il ne veut pas se désarmer cette nuit.

- Il a vêtu son blanc haubert bordé d'orfroi ;
 2500 Il a lacé son heaume gemmé d'or ;
 Il a ceint Joyeuse, cette épée qui n'eut jamais sa
 pareille,
 Et qui chaque jour change trente fois de clarté.
Vous avez souvent entendu parler de la lance
 Dont Notre-Seigneur fut percé sur la croix :
 2505 Grâce à Dieu, Charles en possède le fer
 Et l'a fait enchâsser dans le pommeau doré de son
 épée.
 A cause de cet honneur, à cause de sa bonté,

2501. *Joyeuse*. Voici quelques propositions qui résument l'histoire légendaire de l'épée Joyeuse : 1^o Suivant la version de *Fierabras* (XIII^e siècle). Joyeuse était l'œuvre du forgeron Veland. Suivant Malnet (XII^e siècle) : *Isaac, li bons fevres qui sor tos ot bonté, — La forgea et trempa ens el val Josué. (Romana, IV, pp. 326, 327.)* = 2^o Dans le *Charlemagne* de Girard d'Amiens (commencement du XIV^e s.), on lit qu'elle avait d'abord appartenu à Pépin. = 3^o D'après le *Meinet*, du XII^e siècle, Charles, au moment d'engager contre Braumont ce combat dont Galienne est le prix, refuse l'épée que lui offre Galabre. Il est trop chrétien pour se servir d'une arme dans le pommeau de laquelle on a, suivant le poète, placé deux dents de Mahomet. « J'en ai une autre, » s'écrie-t-il, « qui a d'abord appartenu au premier roi chrétien de la France. Son nom est Joyeuse. Elle a un demi-pied de large. » Le fils de Pépin se fait alors apporter la célèbre épée, et l'auteur du *Meinet* constate que le pommeau renfermait des reliques « du saint Sépulture, de saint Jean l'ami de Dieu, de saint Pancrace et de saint Honoré ». *Les reliques fremirent el poing d'or noielé, — Très par mi le cristal où sont enseelé, — Les puet-on bien veoir ou l'or transfiguré.* = 4^o Suivant la *Cronica general de Espana* (XIII^e siècle), ce fut Galienne elle-même qui donna Giosa à Charles. Et la *Gran conquisita de ultramar* (fin du XIII^e siècle) confirme cette tradition : « Halia

(Galienne), ayant entendu Meinnet se plaindre, lui donna le cheval de son père avec une épée qui ne le cédait qu'à Durendal, laquelle tomba plus tard au pouvoir de Charlemagne à Valsonorian. » (Cf. le vers 2318 du *Roland*. V. Mila y Fontanals : *De la Poesia heroico popular castellana*, pp. 232 et 338, 339.) = 5^o Le récit primitif du *Voyage à Jérusalem*, qui nous a été conservé dans la *Karlamagnus Saga* (XIII^e siècle), confirme la version du *Roland* au sujet des reliques qui étaient placées dans le pommeau de Joyeuse. Le grand Empereur y mit alors le fer de la lance qui avait été au nombre des instruments de la Passion. Même il n'aurait donné qu'à ce moment le nom de Joyeuse à la célèbre épée, et le témoignage du *Roland* s'accorde, encore ici, avec celui de la *Karlamagnus Saga* : *Pur ceste honur et pur ceste bontel, — Li nuns Joiuse l'espée fut dunez.* (Vers 2506-2508.) = 6^o L'épée Joyeuse avait mille vertus. Elle jetait une clarté incomparable, préservait de l'empoisonnement son heureux possesseur, etc. etc. = 7^o C'est une épée du même nom que les cycliques de la geste de Garin mettent aux mains de Guillaume, après la mort de Charlemagne. Mais peut-être convient-il de voir là une seconde *Joyeuse*, et la véritable épée du grand Empereur est sans doute celle qu'on lui a placée au poing dans son tombeau, et dont il menace encore les païens.

On lui a donné le nom de Joyeuse ;
 Et ce n'est pas aux barons français de l'oublier,
 2510 Puisqu'ils ont tiré de ce nom leur cri de Monjoie.
 Et c'est pourquoi aucune nation ne leur peut tenir
 tête. Aoi.

CCXIV

La nuit est claire, la lune est brillante ;
 Charles est couché, mais il a grande douleur en pen-
 sant à Roland,
 Et le souvenir d'Olivier lui pèse cruellement,
 2515 Avec celui des douze Pairs et de tous les Français
 Qu'il a laissés, rouges de sang et morts, à Roncevaux.
 Il ne peut se retenir d'en pleurer, d'en sangloter.
 Il prie Dieu de se faire le sauveur de ces âmes.
 Mais le Roi est fatigué, car ses peines sont bien
 grandes.
 2520 Il n'en peut plus et, lui aussi, finit par s'endormir.
 Par tous les prés on ne voit que Français endormis.
 Pas un cheval n'est de force à se tenir debout,
 Et celui qui veut de l'herbe la prend sans se lever.
 Ah ! il a beaucoup appris, celui qui connut la dou-
 leur. Aoi.

CCXV

2525 Comme un homme travaillé par la douleur, Charles
 s'est endormi.
 Alors Dieu lui envoie saint Gabriel,
 Auquel il confie la garde de l'Empereur.
 L'Ange passe toute la nuit au chevet du roi,
 Et, dans un songe, lui annonce
 2530 Une grande bataille qui sera livrée aux Français...
 Puis il lui a montré le sens très grave de cette vision.
 Charles donc, jetant un regard là-haut, dans le ciel,

- Y vit les tonnerres, les gelées, les vents,
 Les orages, les effroyables tempêtes,
 2535 Les feux et les flammes toutes prêtes;
 Et soudain tout cela tombe sur son armée.
 Voici qu'elles prennent feu, les lances de pommier
 ou de frêne;
 Voici qu'ils s'embrasent, les écus aux boucles d'or
 pur;
 Quant au bois des épieux tranchants, il est en pièces.
 2540 Les hauberts et les heaumes d'acier grincent.
 Quelle douleur pour les chevaliers de Charles!
 Des ours, des léopards se jettent sur eux pour les
 dévorer,
 Avec des guivres, des serpents, des dragons, des
 monstres semblables aux diables,
 Et plus de trente mille griffons.
 2545 Tous, tous se précipitent sur les Français :
 « A l'aide, Charles, à l'aide ! » s'écrient-ils.
 Le roi en a grande douleur et pitié;
 Il y voudrait aller ; mais voici l'obstacle :
 Du fond d'une forêt un grand lion s'élançe sur lui.
 2550 La bête est orgueilleuse, féroce, épouvantable,
 Et c'est au corps du roi qu'elle s'attaque.
 Tous les deux, pour lutter, se prennent à bras le corps.
 Quel est le vainqueur ? quel est le vaincu ? il ne le sait.
 L'Empereur ne se réveille pas... Aoi.

CCXVI

- 2555 Après ce songe, Charles en a un autre.
 Il rêve qu'il est en France, à Aix, sur un perron,
 Tenant un ours dans une double chaîne.
 Soudain, de la forêt d'Ardenne, il en voit venir
 trente autres
 Qui parlent chacun comme un homme :
 2560 « Rendez-nous-le, Sire, » disent-ils ;

« Il n'est pas juste que vous le reteniez plus longtemps.

« C'est notre parent, et nous devons le secourir. »

Mais alors du fond du palais accourt un beau lévrier
Qui, parmi ces bêtes sauvages, attaque la plus grande

2565 Sur l'herbe verte, près de ses compagnons.

Ah! le roi assiste ici à une lutte merveilleuse;

Mais quel est le vainqueur? quel est le vaincu?

Charles n'en sait rien...

Voilà ce que l'Ange de Dieu montre au baron;

Et Charles reste endormi jusqu'au lendemain, au
clair jour... Aor.

CCXVII

2570 Le roi Marsile cependant arrive en fuyant à Saragosse.

Il descend de cheval et s'arrête à l'ombre, sous un
olivier,

Il rend à ses serviteurs son épée, son heaume et son
haubert,

Puis très piteusement se couche sur l'herbe verte :

Il a perdu sa main droite,

2575 Le sang en sort, et Marsile tombe en angoisse et en
pâmoison.

Voici devant lui sa femme Bramimonde,

Qui pleure, crie, et très douloureusement se lamente.

Plus de vingt mille hommes sont avec lui;

Tous maudissent Charles et maudissent la douce
France.

2580 Apollon, leur dieu, est là dans une grotte; ils se
jettent sur lui,

Lui font mille reproches, mille outrages :

« Eh! méchant Dieu, pourquoi nous fais-tu telle
honte?

« Et notre roi, pourquoi l'as-tu laissé confondre?

« Tu payes bien mal ceux qui te servent. »

- 2585 Alors ils enlèvent à Apollon son sceptre et sa couronne ;
 Ils le pendent par les mains à une colonne,
 Le retournent à terre sous leurs pieds,
 Lui donnent de grands coups de bâton et le mettent
 en morceaux.
 Tervagan aussi y perd son escarboucle.
- 2590 Quant à Mahomet, on le jette dans un fossé
 Où les porcs et les chiens le mordent et marchent
 dessus.
Jamais dieux ne furent à telle honte. Aor.

CCXVIII

- Marsile revient de sa pâmoison
 Et se fait porter dans sa chambre,
 Sur les murs de laquelle on a écrit et peint plusieurs
 tableaux en couleurs.
- 2595 La reine Bramimonde y est tout en larmes ;
 Elle s'arrache les cheveux : « Ah ! malheureuse ! »
 répète-t-elle.
 Puis, élevant la voix, elle dit encore :
 « O Saragosse, te voilà donc privée
 « Du noble roi qui t'avait en son pouvoir !
- 2600 « Nos dieux sont des félons
 « De nous avoir ainsi manqué dans le combat.
 « Il nous reste l'Émir. Quelle lâcheté
 « S'il n'engage pas la lutte avec cette race hardie,
 avec ces Français
 « Qui ont assez de vaillance pour ne point songer à
 leur vie !
- 2605 « Chez leur empereur à barbe fleurie
 « Quel courage, quelle témérité !
 « Ce n'est pas lui qui reculerait jamais d'un seul pas
 dans la bataille.
 « C'est grande douleur, en vérité, qu'il n'y ait per-
 sonne pour le tuer. » Aor.



Fig. 25. — Clair est le jour, brillant est le soleil. — L'Émir sort de son vaisseau.
(Vers 2646, 2647.)
(Composition de Zier.)

LE GRAND ÉMIR ET LA FLOTTE PAIENNE

CCXIX

L'EMPEREUR Charles, par sa grande puissance,
Était demeuré sept années entières en
Espagne ;

Il y avait pris châteaux et cités.

Le roi Marsile en avait eu grand souci,

Et, dès la première année, avait fait sceller ses lettres.

2609. *L'Empereur*, etc. Ici commence l'épisode de Baligant, le *Baligantsepisod* qui, suivant une opinion de M. Scholle, n'aurait pas fait partie de la version originelle du *Roland*. Nous avons réfuté ailleurs (*Épopées françaises*, 2^e édit.,

t. I, p. 425) cette opinion, que M. Paul Meyer (*Romania*, VII, p. 437) déclare « fondée sur des motifs assez faibles ». (Cf. *Rom.*, VI, 473.) Nous renvoyons notre lecteur à nos *Épopées*.

Il y réclamait du secours de Baligant, qui était à
Babylone en Égypte.

2615 C'était l'Émir, le vieil Émir,

Survivant à Virgile et à Homère.

Marsile avait demandé à ce vrai baron d'aller le
secourir à Saragosse.

Si Baligant n'y consentait, Marsile quitterait ses dieux,
Renoncerait à toutes les idoles qu'il adore,

2620 Recevrait la sainte loi du Christ,

Et ferait sa paix avec Charlemagne...

Or Baligant est loin, et il avait longtemps tardé.

Il avait convoqué le peuple de ses quarante royaumes,
Avait fait apprêter ses grands dromonds,

2625 Barques, esquifs, galères et vaisseaux de toute sorte.

A Alexandrie, qui est un port de mer,

Il avait enfin rassemblé toute sa flotte...

C'était en mai, au premier jour d'été :

Il a lancé sur mer toute son armée.

CCXX

2630 Elle est grande l'armée de la gent païenne !

Et voilà cette flotte qui cingle rapidement, navigue
et se gouverne.

Au sommet des mâts, et sur les hautes vergues,

2614. *Baligant*. Dans la *Chronique de Turpin*, qui est suivie par vingt de nos poètes, *Marsire* et *Beligand* sont deux frères, qui ont été l'un et l'autre envoyés en Espagne par l'émir de Babylone, et qui règnent tous deux à Saragosse. Ils attaquent ensemble l'arrière-garde, commandée par Roland. Marsire est tué par le neveu de Charles; Beligand s'enfuit. = Dans notre vieux poème, au contraire, Beligand est représenté comme le grand émir de Babylone, dont Marsire n'est que le vassal, et qui a quarante autres rois sous ses ordres. En deux mots, c'est le chef suprême de l'Islan.

navire de guerre et de marche; le *chaland* est le transport, et, en particulier, le transport de guerre. = Dans le *dromond* on faisait entrer les chevaux: témoin ce passage de l'*Entrée en Espagne*, où l'on voit Roland introduire son cheval dans un dromond à l'aide de cordes et de poulies. Seulement l'*estor-mant* du bateau *Desor li dos bastiaus fait bastir un soler*, — *Tant com libon cival poit à loisir ester*. (Ms. fr. de Venise, XXI; f^o 228.) Cf. la planche VIII de la tapisserie de Bayeux, qui nous montre des charpentiers occupés à la construction de ces différentes sortes de vaisseaux.

2624. *Dromonds*. Le *dromond* est le

Il y a lanternes et escarboucles
 Qui, de là-haut, projettent telle lumière,
 2635 Qu'en pleine nuit la mer paraît plus belle encore.
 Au moment où ils arrivent en vue de la terre d'Es-
 pagne,
 Tout le pays en est illuminé ;
 La nouvelle en va jusqu'à Marsile :
Baligant, lui dit-on, est entré dans sa terre
A la tête d'une armée comme on n'en verra jamais de
plus belle ;
Dix-sept rois, près de lui, sont à la tête de cette
immense armée.
Que Dieu, que la souveraine Paternité protège Charles,
Car il aura une terrible et douloureuse bataille. Aoi.

CCXXI

L'armée païenne ne veut pas faire halte un moment.
 2640 Elle sort de la mer, entre dans les eaux douces,
 Laisse derrière elle Marbrise et Marbrouse,
 Et remonte le cours de l'Èbre avec tous ses navires.
Au sommet des mâts, et sur les longues vergues,
 Que de lanternes, que d'escarboucles !
 C'est, pendant toute la nuit, une clarté immense :
 2645 Le jour même elle arrive à Saragosse. Aoi.

CCXXII

Clair est le jour, brillant est le soleil.
 L'Émir sort de son vaisseau ;
 Espanelis marche à sa droite ;
 Dix-sept rois le suivent ;
 2650 Quant aux comtes et aux ducs, on n'en sait pas le
 nombre.
 A l'ombre d'un laurier, au milieu d'un champ,
 On jette sur l'herbe un tapis de soie blanche ;

- On y place un fauteuil d'ivoire,
 Et le païen Baligant s'y asseoit,
 2655 Tandis que les autres restent debout.
 Leur chef parle le premier :
 « Oyez, » leur dit-il, « francs chevaliers vaillants.
 « Le roi Charles, empereur des Français,
 « N'aura la permission de manger que si je le veux
 bien.
 2660 « Il m'a fait dans toute l'Espagne une trop longue
 guerre :
 « C'est dans sa douce France que je veux aller l'atta-
 quer ;
 « Point ne m'arrêterai de toute ma vie,
 « Avant de le voir à mes pieds, ou mort. »
 Et Baligant donne sur son genou un coup de son
 gant droit. Aoi.

CCXXIII

- 2665 L'Émir l'a dit, l'Émir s'entête :
 Il ne manquera pas, pour tout l'or qui est sous le
 ciel,
 D'aller jusqu'à Aix, où Charles tient ses plaids.
 Ses hommes l'approuvent et lui donnent même con-
 seil.
 Alors il appelle deux de ses chevaliers,
 2670 L'un Clarifan, l'autre Clarien :
 « Votre père, le roi Maltraïen,
 « Faisait volontiers les messages.
 « Vous, allez à Saragosse, je le veux.
 « Annoncez de ma part au roi Marsile
 2675 « Que je le viens secourir contre les Français.
 « Si je les rencontre, quelle bataille !
 « Donnez-lui ce gant brodé d'or,
 « Mettez-le-lui au poing droit,
 « Et portez-lui aussi ce bâton d'or massif.
 2680 « Puis, quand il sera venu me rendre hommage,

- « J'irai en France faire la guerre à Charles.
 « Si l'Empereur ne s'étend à mes pieds pour me
 demander grâce,
 « S'il ne veut pas renier la foi chrétienne,
 « Je lui arracherai la couronne de la tête.
 2685 « — Bien dit, » s'écrièrent les païens. Aoi.

CCXXIV

- « Et maintenant à cheval, barons, à cheval, » dit
 Baligant.
 « L'un de vous portera le gant, l'autre le bâton. »
 Et ceux-ci de répondre : « Ainsi ferons-nous, cher
 seigneur. »
 Ils chevauchent si bien, qu'ils arrivent à Saragosse ;
 2690 Ils traversent dix portes, passent quatre ponts,
 Et parcourent toutes les rues où se tiennent les bour-
 geois.
 Comme ils approchent du haut de la ville,
 Ils entendent un grand bruit du côté du palais.
 C'est une foule de païens
 2695 Qui pleurent, qui crient, qui se livrent à une grande
 douleur,
 Qui se plaignent de leurs dieux Tervagan et Mahomet,
 Et de cet Apollon dont ils n'ont rien reçu :
 « Malheureux ! » disent-ils, « que deviendrons-nous ?
 « La honte et le malheur sont tombés sur nous.
 2700 « Nous avons perdu le roi Marsile,
 « Dont le comte Roland a coupé le poing droit.
 « Jurfaleu le blond n'est plus.
 « Toute l'Espagne va tomber en leurs mains. »
 Sur ce, les deux messagers descendent au perron. Aoi

CCXXV

- 2705 Les messagers laissent leurs chevaux à l'ombre d'un
 olivier,

- Et deux Sarrasins les prennent par les rênes.
 Puis tous les deux, se tenant par leurs manteaux,
 Sont montés au plus haut du palais.
 Comme ils entrent dans la chambre voûtée,
 2710 Ils font, par bon amour, leur salut de mécréants au
 roi Marsile :
- « Qu'Apollon, qui nous tient en son pouvoir,
 « Que Tervagan et notre seigneur Mahomet
 « Sauvent le Roi et gardent la Reine!
 « — Quelle folie dites-vous là? » s'écrie Bramimonde;
 2715 « Nos dieux ne sont que des lâches,
 « Et n'ont fait à Roncevaux que mauvaise besogne.
 « Ils y ont laissé mourir tous nos chevaliers
 « Et ont abandonné, en pleine bataille, mon propre
 seigneur.
 « Marsile a perdu son poing, qui manque à son bras,
 2720 « Et c'est Roland, le puissant comte, qui le lui a
 tranché.
 « Charles aura bientôt toute l'Espagne entre les mains.
 « Ah! misérable, ah! chétive! que vais-je devenir?
 « Malheureuse! n'y a-t-il point quelqu'un qui veuille
 me tuer? »

Aor.

CCXXXVI

- « — Dame, » dit alors Clarien, « faites trêve aux
 paroles.
 2725 « Nous sommes les messagers du païen Baligant,
 « Qui sera, dit-il, le libérateur de Marsile.
 « Voici le gant et le bâton qu'il lui envoie.
 « Là-bas, sur l'Èbre, nous avons quatre mille cha-
 lands,
 « Esquifs, barques et rapides galères.
 2730 « Qui pourrait compter nos dromonds?
 « L'Émir est riche, il est puissant;
 « Il poursuivra, il attaquera Charlemagne jusque dans
 sa France,

- « Et veut le voir à ses pieds demandant grâce, ou mort.
- « — Les choses n'iront pas si bien, » répond la Reine. —
- 2735 « Vous pourrez plus près d'ici rencontrer les Français.
- « Depuis sept ans, ils sont dans cette terre.
- « Quant à l'Empereur, c'est un vaillant, un vrai baron ;
- « Il mourrait plutôt que de fuir.
- « Tous les rois de la terre sont pour lui des enfants,
- 2740 « Et Charlemagne ne craint aucun homme vivant. »
- Aoi.

CCXXVII

- « — Laissez tout cela, » dit le roi Marsile.
- « Seigneurs, » dit-il aux messagers, « c'est à moi qu'il faut parler.
- « Vous voyez que je suis en mortelle détresse :
- « Point n'ai de fils, ni de fille, ni d'héritier.
- 2745 « Hier soir j'en avais un : on me l'a tué.
- « Dites donc à mon seigneur de me venir voir.
- « Il a des droits sur la terre d'Espagne ;
- « S'il la veut toute avoir, je la lui cède :
- « Qu'il se charge seulement de la défendre contre les Français.
- 2750 « Je pourrai lui donner quelques bons conseils contre Charles,
- « Et il l'aura peut-être vaincu avant un mois.
- « En attendant, portez-lui les clefs de Saragosse,
- « Et dites-lui qu'il ne peut *que gagner* à me croire.
- « — Vous dites vrai, » répondent les deux messagers.
- Aoi.

CCXXVIII

- 2755 « L'empereur Charles, » dit Marsile,
- « M'a tué tous mes hommes, a ravagé toute ma terre,
- « Violé et mis en pièces toutes mes cités.

- « Maintenant il campe sur le bord de l'Èbre avec
toute sa gent,
« A sept lieues d'ici, je les ai comptés.
- 2760 « Dites à l'Émir qu'il amène son armée,
« *Et qu'il pourra trouver les chrétiens en ce pays.*
« Dites-lui de ma part de se préparer à la bataille :
« *Les Français ne la refuseront pas.* »
Marsile leur met alors aux mains les clefs de Saragosse.
Les deux messagers le saluent,
Prennent congé, s'en retournent. Aoi.

CCXXIX

- 2765 Ils sont montés à cheval, les deux messagers,
Et sont rapidement sortis de la cité.
Tout effrayés, ils vont trouver l'Émir,
Et lui présentent les clefs de Saragosse.
« Eh bien ! » dit Baligant, « qu'avez-vous trouvé
là-bas ?
- 2770 « Où est Marsile, que j'avais mandé ?
« — Il est blessé à mort, » dit Clarien.
« L'empereur Charles est passé hier aux défilés,
« Car il voulait retourner en douce France.
« Par grand honneur, il se fit suivre d'une arrière-
garde
- 2775 « Où demeura son neveu Roland,
« Avec Olivier, avec les douze Pairs,
« Avec vingt mille chevaliers de France.
« Le roi Marsile, en vrai baron, leur a livré un grand
combat.
« Roland et lui se sont rencontrés sur le champ de
bataille :
- 2780 « D'un terrible coup de sa Durendal
« Roland lui a tranché le poing droit ;
« Puis il lui a tué son fils, qu'il aimait si chèrement,
« Avec tous les barons qu'il avait amenés.

- « Ne pouvant tenir pied, Marsile s'est enfui,
 2785 « Et l'empereur l'a très vivement poursuivi.
 « Secourez le roi de Saragosse, voici ce qu'il vous
 mande,
 « Et il vous abandonne tout le royaume d'Espagne. »
 Baligant devient alors tout pensif,
 Et peu s'en faut qu'il ne devienne fou, tant sa dou-
 leur est grande. Aoi.

CCXXX

- 2790 « Seigneur Émir, » lui dit Clarien,
 « Il y a eu hier une bataille à Roncevaux ;
 « Roland y est mort ; mort aussi le comte Olivier ;
 « Morts les douze Pairs que Charles aimait tant ;
 « Morts vingt mille Français.
 2795 « Mais le roi Marsile y a perdu le poing droit,
 « Et l'Empereur l'a très vivement poursuivi.
 « Dans toute cette terre enfin il n'est plus un seul
 chevalier.
 « Qui ne soit tué ou noyé dans les eaux de l'Èbre.
 « Les Français campent sur la rive,
 2800 « Et les voici là, tout près de nous.
 « Mais, si vous le voulez, la retraite sera rude pour
 eux. »
 La fierté rentre alors dans le regard de Baligant,
 Et dans son cœur la joie.
 Il se lève de son fauteuil, il se redresse,
 2805 Puis, « Barons, » s'écrie-t-il, « pas de retard.
 « Sortez de vos vaisseaux, montez à cheval, en
 avant !
 « Si le vieux Charlemagne ne nous échappe en
 fuyant,
 « Dès aujourd'hui le roi Marsile sera vengé.
 « Pour la main qu'il a perdue, je lui donnerai le
 chef de l'Empereur. » Aoi.

CCXXXI

2810 Les païens d'Arabie sont sortis de leurs vaisseaux,
 Puis sont montés sur leurs chevaux et leurs mulets,
 Et les voilà qui marchent en avant. Ont-ils rien de
 mieux à faire?

Quand l'émir les a tous mis en mouvement,
 Il appelle un sien ami Gemalfin :

2815 « Je te confie le commandement de toute mon armée. »
 Puis Baligant est monté sur son cheval brun ;
 Avec lui n'emmène que quatre ducs,
 Et, sans s'arrêter, chevauche jusqu'à Saragosse.
 Il descend sur un perron de marbre,

2820 Et quatre comtes lui ont tenu l'étrier.

L'Émir alors monte par les degrés jusqu'au haut du
 palais,

Et Bramimonde s'élançe au-devant de lui :

« Ah ! malheureuse, misérable que je suis ! » s'écrie-
 t-elle ;

« J'ai perdu mon seigneur, et combien honteusement !

« *Le neveu de Charles l'a frappé à mort et désho-
 noré.* »

2825 Elle tombe aux pieds de Baligant, qui la relève,
 Et tous deux, en grande douleur, entrent dans la
 chambre d'en haut... Aoi.

CCXXXII

Marsile, dès qu'il aperçoit Baligant,
 Appelle deux Sarrasins espagnols :

« Prenez-moi à bras, et redressez-moi. »

2830 De sa main gauche alors il prend un de ses gants,
 Et : « Seigneur Émir, » dit-il,

« Je vous remets ici toute ma terre ;

« Je vous donne Saragosse et tout le fief qui en
 dépend.

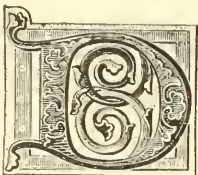
- « Ah! je me suis perdu, et j'ai perdu tout mon peuple !
2835 « — Ma douleur en est grande, » répond l'Émir ;
« Mais je ne saurais parler plus longtemps avec vous ;
« Car, je le sais, Charles ne m'attendra point.
« Cependant je reçois le gant que vous m'offrez. »
Et, tout en larmes à cause de son grand deuil, il sort
de la chambre.
- 2840 Baligant descend les degrés du palais,
Monte à cheval, éperonne vers son armée ;
Si bien chevauche qu'il arrive sur le front de
ses troupes,
Et de temps en temps leur jette ce cri :
« En avant, païens, en avant! les Français vont
nous échapper. » Aoi.
-



Fig. 23. — Deux messagers se détachent du front de l'armée païenne, — Et au nom de l'Émir annoncent cette bataille à Charles. (Vers 2976, 2977.)
(Composition de Zier.)

BATAILLE DÉCISIVE ENTRE LA CHRÉTIENTÉ ET L'ISLAM

CCXXXIII



Ès la première blancheur de l'aube, au
petit matin,
S'est éveillé l'empereur Charlemagne.
Saint Gabriel, à qui Dieu l'a confié,
Lève la main, et fait sur lui le signe
sacré.

Alors le Roi se lève, laisse là ses armes,
Et tous ses chevaliers se désarment aussi,
Puis montent à cheval, et rapidement chevauchent

Par ces larges routes, par ces longs chemins.
 Et où vont-ils ainsi? Ils vont voir le grand désastre ;
 Ils vont à Roncevaux, là où fut la bataille. Aoi.

CCXXXIV

- 2855 Charles est revenu à Roncevaux.
 A cause des morts qu'il y trouve, commence à pleurer :
- « Seigneurs, » dit-il aux Français, « allez le petit pas ;
 « Car il me faut marcher seul en avant,
 « Pour mon neveu Roland que je voudrais trouver.
- 2860 « Un jour j'étais à Aix, à une fête annuelle ;
 « Mes vaillants bacheliers se vantaient
 « De leurs batailles, de leurs rudes et forts combats :
 « Et Roland disait, je l'entendis,
 « Que, s'il mourait jamais en pays étranger,
- 2865 « On trouverait son corps en avant de ceux de ses pairs et de ses hommes ;
 « Qu'il aurait le visage tourné du côté du pays ennemi ;
 Et qu'enfin, le brave, il mourrait en conquérant. »
 Un peu plus loin que le jet d'un bâton,
 Charles est allé devant ses compagnons et a gravi
 une colline. Aoi.

CCXXXV

- 2870 Comme l'Empereur va cherchant son neveu,
 Il trouve le pré rempli d'herbes et de fleurs
 Qui sont toutes vermeilles du sang de nos barons.
 Et Charles en est tout ému ; il ne peut s'empêcher
 de pleurer.
 Enfin le Roi arrive en haut, sous les deux arbres ;
- 2875 Sur les trois blocs de pierre il reconnaît les coups de
 Roland ;

Il voit son neveu qui git sur l'herbe verte ;
 Ce n'est point merveille si Charles en est navré de
 douleur.
 Il descend de cheval, court sans s'arrêter.
 Entre ses deux bras prend le corps de Roland,
 2880 Et, de douleur, tombe sur lui sans connaissance. Aoi.

CCXXXVI

L'Empereur revient de sa pâmoison.
 Le duc Naimés, le comte Acelin,
 Geoffroi d'Anjou et Thierrî, frère de Geoffroi,
 Prennent le Roi, le dressent contre un pin.
 2885 Il regarde à terre, il y voit le corps de son neveu,
 Et si doucement se prend à le regretter :
 « Ami Roland, que Dieu te prenne en pitié !
 « Jamais on ne vit ici-bas pareil chevalier
 « Pour ordonner, pour achever si grandes batailles.
 2890 « Ah ! mon honneur tourne à déclin. »
 Et l'empereur se pâme ; il ne peut s'en empêcher. Aoi.

CCXXXVII

Le roi Charles revient de sa pâmoison ;
 Quatre de ses barons le tiennent par les mains.
 Il regarde à terre, et y voit le corps de son neveu :
 2895 Roland a perdu toutes ses couleurs, mais il a encore
 l'air gaillard ;
 Ses yeux sont retournés et sont remplis de ténèbres :
 Et voici que Charles se met à le plaindre, en toute
 foi, en tout amour :
 « Ami Roland que Dieu mette ton âme en saintes
 fleurs
 « Au paradis, parmi ses glorieux !
 2900 « Pourquoi faut-il que tu sois venu en Espagne !

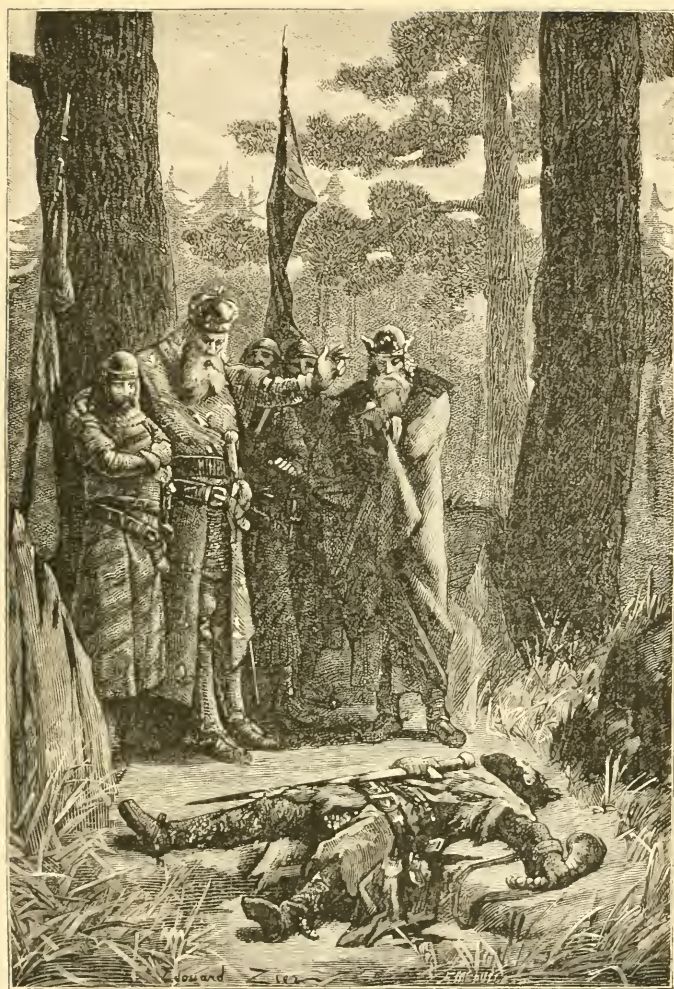


Fig. 27. — Charlemagne trouvant, sur le champ de bataille de Roncevaux, le corps inanimé de Roland. — Scène centrale de tout le poème.
(Composition de Zier.)

« Jamais plus je ne serai un seul jour sans souffrir à cause de toi.

« Et ma puissance, et ma joie, comme elles vont tomber maintenant !

« Qui sera le soutien de mon royaume ? Personne.

« Où sont mes amis sous le ciel ? Je n'en ai plus un seul.

2905 « Mes parents ? Il n'en est pas un de sa valeur. »

Charles s'arrache à deux mains les cheveux,

Et se pâme de nouveau sur son neveu, tant il est plein d'angoisse.

Cent mille Français en ont si grande douleur

Qu'il n'en est pas un qui ne pleure à chaudes larmes.

Aoi.

CCXXXVIII

« Ami Roland, je vais retourner en France ;

2910 « Et quand je serai dans ma ville de Laon,

« Des étrangers viendront de plusieurs royaumes

« Me demander où est le Comte capitaine. »

« Et je leur répondrai : « Il est mort en Espagne. »

« En grande douleur je tiendrai désormais mon royaume ;

2915 « Il ne sera point de jour que je n'en gémisses et

n'en pleure.

Aoi.

CCXXXIX

« Ami Roland, vaillant homme, belle jeunesse,

« Quand je serai à ma chapelle d'Aix,

« Des hommes viendront, qui me demanderont de tes nouvelles ;

« Celles que je leur donnerai seront dures et cruelles :

2910. A Laon. Ce complet est fondé sur une tradition du VIII^e ou du IX^e siècle, et le suivant, où il s'agit d'Aix, sur une tradition du VIII^e ou du IX^e siècle.

- 2920 « Il est mort, mon cher neveu, celui qui m'a conquis
tant de terres.
« Et voilà que les Saxons vont se révolter contre moi,
« Les Hongrois, les Bulgares, et tant d'autres peuples,
« Les Romains avec ceux de la Pouille et de la Sicile,
« Ceux d'Afrique et de Califerne.
- 2925 « Mes souffrances augmenteront de jour en jour.
« Eh ! qui pourrait conduire mon armée avec une
telle puissance,
« Quand il est mort, celui qui toujours était à notre
tête ?
« Ah ! douce France, te voilà orpheline !
« J'ai si grand deuil, que j'aimerais ne pas être. »
- 2930 Et alors il se prend à tirer sa barbe blanche,
De ses deux mains arrache les cheveux de sa tête :
Cent mille Français tombent à terre, pâchés. Aoi.

CCXL

- « Ami Roland, tu as donc perdu la vie :
« Que ton âme ait place au paradis !
- 2935 « Celui qui t'a tué a déshonoré la douce France :
« J'ai si grand deuil, que plus ne voudrais vivre.
« Ma maison, toute ma maison est morte à cause de
moi.
« Fasse Dieu, le fils de sainte Marie,
« Avant que je vienne à l'entrée des défilés de Cizre,
- 2940 « Que mon âme soit aujourd'hui séparée de mon
corps ;
« Qu'elle aille rejoindre leurs âmes,
« Tandis qu'on enfouira ma chair près de leur chair. »
L'Empereur pleure de ses yeux ; il arrache sa barbe :
« Grande est la douleur de Charles, s'écrie le duc
Naimés. Aoi.

2944. Grande est la douleur de Charles. On lit ici, dans la *Karlama-gnus Saga* (ch. xxxix) et dans la *Keiser Karl Magnus's kronike*, un très curieux épisode qui ne se trouve nulle part ailleurs... Le roi envoie tour à tour plusieurs chevaliers pour prendre l'épée de Roland. Ils ne réussissent pas à l'ar-

CCXLI

- 2945 « Sire empereur, » a dit Geoffroi d'Anjou,
 « Ne vous laissez point aller à tant de douleur,
 « Mais commandez plutôt que, sur le champ de bataille, on cherche tous les nôtres,
 « Qui ont été tués par les païens d'Espagne,
 « Et que dans un charnier on les transporte. Donnez-en l'ordre.
- 2950 — Sonnez donc de votre cor, » répond le Roi. Aoi.

CCXLII

- Geoffroi d'Anjou a sonné de son cor,
 Et, sur l'ordre de Charles, les Français descendent de cheval.
 Tous leurs amis, qu'ils ont trouvés là morts,
 Dans un charnier sont transportés sur l'heure.
- 2955 Il y avait dans l'armée une foule d'évêques et d'abbés,
 De moines, de chanoines et de prêtres tonsurés.
 Ils donnent aux morts l'absoute et la bénédiction au nom de Dieu.
 On fait ensuite brûler de l'encens et de la myrrhe,
 Et tous, avec amour, ont encensé les corps.
- 2960 On les enterre à grand honneur;
 Puis (que pourraient-ils faire de plus?) les Français les ont laissés. Aoi.

CCXLIII

L'Empereur fait mettre à part et garder le corps de Roland,

racher des mains du mort. Charles en envoie cinq autres A LA FOIS, « un pour chaque doigt. » Peines perdues. L'Empereur s'aperçoit que, pour toucher à cette épée merveilleuse, il faut être aussi bon chevalier que Roland. Il se met à prier Dieu, puis s'approche de l'épée de son neveu, et s'en empare très facilement. Il en garda très précieusement le pommeau, qui était plein de reliques; mais, quant à la lame, il la jeta dans l'eau, loin de la terre, « parce qu'il savait qu'il n'appartenait à personne de la porter après Roland. »

- D'Olivier et de l'archevêque Turpin.
 Il les fait ouvrir devant lui ;
 2965 On dépose leurs cœurs dans une pièce de soie ;
 Puis on les met dans des cercueils de marbre blanc.
 Ensuite on prend les corps de trois barons,
 Et on les enferme en des cuirs de cerf,
 Après les avoir bien lavés avec du piment et du vin.
 2970 Le roi donne l'ordre à Thibaut et à Gebouin,
 Au comte Milon et à Othon le marquis,
 De conduire ces trois corps sur trois voitures
 Où ils sont recouverts par un drap de soie de Glaza.

Aor.

CCXLIV

- Quand il a fait enterrer ses barons,
 Sauf les trois qu'il voulait transporter jusqu'à Blaye,
 L'empereur Charlemagne se dispose à partir,*
 2975 Quand tout à coup apparaît à ses yeux l'avant-garde
 des païens.
 Deux messagers se détachent du front de cette armée,
 Et, au nom de l'Émir, annoncent la bataille à Charles :
 « Roi orgueilleux, tu ne peux plus nous échapper.
 « Baligant est là qui chevauche sur tes traces ;
 2980 « L'armée qu'il amène d'Arabie est immense ;
 « On va bien voir aujourd'hui si tu es vraiment un
 vaillant. »

2969. *Lavés avec du piment et du vin.* « D'autres poèmes, dit M. d'Avril, mentionnent l'opération qui consistait à laver les corps des défunts avec de l'eau, du vin et du piment. » Cf. notamment *Raoul de Cambrai : Le cors li leve de froide eau et de vin.* (Édition Le Glay, p. 329.) Dans *Garin le Loherain* (trad. P. Paris, p. 249-253), on voit aussi que les corps étaient enfermés en des outres de cuir, etc.

2973. *Glaza*, le manuscrit nous donne : *Palie Galazin*. De Lajazzo, que Marco Polo appelle *Glaza*. (Cf. F. Michel, *Étoffes de soie, d'or et d'argent*, I, 329.)

2974. *L'Empereur Charlemagne se dispose à partir*, etc. La *Karlamagnus Saga* et la *Keiser Karl Magnus's kronike* omettent ici tout l'épisode de Baligant, pour en arriver immédiatement au récit des dernières funérailles des héros morts à Roncevaux et au jugement de Ganelon. = Le manuscrit de Lyon passe également sous silence tout l'épisode de Baligant et la grande bataille de Saragosse, pour raconter sur-le-champ la rentrée de l'Empereur en « douce France », et l'histoire du message près de Girart et de Gilles. = Cf. la note du v. 3680.

Le roi Charles s'arrache la barbe
 Au souvenir de sa douleur et du grand désastre
Qu'il a subi à Roncevaux dans la bataille ;
 Puis sur toute son armée il jette un regard fier,
 2985 Et, d'une voix très haute et très forte, s'écrie :
 « A cheval, barons français ; à cheval et aux armes ! »
 Aoi.

CCXLV

L'Empereur est le premier à s'armer :
 Vite il endosse son haubert,
 Lace son heaume et ceint Joyeuse, son épée,
 2990 Dont la clarté lutte avec celle du soleil.
 Puis à son cou il suspend un écu de Girone,
 Saisit sa lance qui fut faite à Blandonne,
 Et monte sur son bon cheval Tencendur,
 Qu'il a conquis aux gués sous Marsonne,
 2995 Lorsqu'il fit tomber raide mort Malpalin de Narbonne.
 Charles lui lâche les rênes, et l'éperonne vivement.
 Devant cent mille hommes il fait un temps de galop,
 Réclamant Dieu et l'Apôtre de Rome.
Après cette prière, il n'a plus peur d'être vaincu,
Et tous les Français s'écrient : « Un tel homme est
fait pour porter couronne. » Aoi.

CCXLVI

Dans toute la vallée, les Français sont descendus de
 cheval,
 3000 Et plus de cent mille hommes s'arment ensemble.
 Comme leurs armures leur siéent bien !
 Leurs chevaux sont rapides, leurs armes belles ;
 Leurs gonfanons pendent jusque sur leurs heaumes.
 Les voilà qui montent en selle, avec quelle habileté !
 3005 S'ils trouvent l'armée païenne, certes, ils lui livre-
 ront bataille.

- Quand Charles voit si belles contenances,
 Il appelle Josseran de Provence,
 Le duc Naimés et Anthelme de Mayence :
 « En de tels soldats qui n'aurait confiance ?
 3010 « Désespérer serait folie.
 « A moins que les païens se retirent devant nous,
 « Je leur ferai payer cher la mort de Roland.
 « — Que Dieu le veuille ! » répond le duc Naimés.
 Aoi.

CCXLVII

- Charles appelle Rabel et Guinemant :
 3015 « Je veux, seigneurs, » leur dit le Roi,
 « Que vous preniez la place d'Olivier et de Roland ;
 « L'un de vous portera l'épée, et l'autre l'olifant.
 « En tête de toute l'armée, au premier rang, marchez,
 « Et prenez avec vous quinze mille Français,
 3020 « Tous jeunes, et de nos plus vaillants.
 « Après ceux-là, il y en aura quinze mille autres,
 « Que commanderont Gebouin et Laurent. »
 Naimés le duc et le comte Josseran
 Sur-le-champ disposent ces deux corps d'armée.
 3025 S'ils rencontrent l'ennemi, quelle bataille!
Que de coups d'épées tranchantes ! Aoi.

CCXLVIII

Ce sont les Français qui composent les premières
 colonnes de l'armée.

Après ces deux premières on forme la troisième,
 Où l'on fait entrer les barons de Bavière,
 Qui sont environ trente mille chevaliers.

3019. *Quinze mille Français*. C'est ici *Tuit bacheler e nobile cunquerant*,
 que le manuscrit de Versailles met en Mais il est trop visible, à l'assonance,
 scène les Parisiens, qu'il couvre d'éloges : que le mot *Parisant* a été introduit de
Ensemble o vos XX. M. Parisant, — force.

3030 Certes, ce ne seront point ceux-là qui laisseront la
bataille ;
Car sous le ciel il n'est point de peuple que Charles
aime autant,
Sauf ceux de France, qui sont les conquérants des
royaumes.
Ce sera le comte Ogier le Danois, le brave combat-
tant,
Qui commandera les gens de Bavière. Belle compa-
gnie, en vérité ! Aoi.

CCXLIX

3035 L'empereur Charles a déjà trois corps d'armée ;
Naimés compose le quatrième
Avec des barons qui sont d'un grand courage :
Ce sont des Allemands, des marches d'Allemagne,
Qui, au dire de tous les autres, ne sont pas moins
de vingt mille.
3040 Leurs chevaux sont bons, et leurs armes sont bonnes ;
Plutôt que de quitter le champ, ils mourront.
Leur chef est Hermann, le duc de Thrace ;
Plutôt que de faire une lâcheté, il mourra. Aoi.

CCL

Le duc Naimés et le comte Josseran
3045 Ont fait la cinquième colonne avec les Normands ;
Ils sont vingt mille, au dire de toute l'armée.
Leurs armes sont belles, leurs chevaux sont bons et
rapides.
Les Normands mourront, mais ne se rendront pas.
Il n'y a pas sur terre une race qui tienne mieux sur
le champ de bataille.
3050 C'est le vieux Richard qui marchera à leur tête,
Et il donnera de bons coups de son épieu tranchant.
Aoi.

CCLI

Le sixième corps d'armée est composé de Bretons ;
 Ils sont bien quarante mille chevaliers.
 Ils ont, à cheval, tous l'air de vrais barons
 3055 Avec leurs lances hautes et leurs gonfanons au vent.
 Leur seigneur s'appelle Eudes ,
 Mais il leur donne pour chefs le comte Nivelon ,
 Thibaut de Reims et le marquis Othon :
 « Conduisez mon peuple à la bataille ; je vous le
 confie. »
*Et tous les trois de répondre : « Nous obéirons à
 votre ordre. »* Aoi.

CCLII

3060 Voici donc six colonnes faites par l'Empereur :
 Le duc Naimés forme la septième
 Avec les Poitevins et les barons d'Auvergne ;
 Ils peuvent bien être quarante mille.
 Dieu ! les bons chevaux et les belles armes !
 3065 Ils sont là, seuls, dans un vallon, sous un tertre ,
 Et Charles leur donne sa bénédiction de la main droite :
 Leurs capitaines sont Jossieran et Gauceline. Aoi.

CCLIII

Quant au huitième corps d'armée Naimés le compose
 Avec les Flamands et les barons de Frise :
 3070 Plus de quarante mille chevaliers.
 Ceux-là, certes, n'abandonneront pas la bataille.
 « Ils feront mon service, » dit le Roi.
 Ce sera Raimbaud, avec Aimou de Galice,
 Qui, par bonne chevalerie, les guidera au combat.
 Aoi.

CCLIV

- 3075 Naines, aidé du comte Josseran,
 Forme la neuvième colonne avec de vaillants hommes :
 Ce sont ceux de Bourgogne et de Lorraine.
 Ils sont bien cinquante mille chevaliers,
 Avec leurs heaumes lacés et leurs hauberts.
*Ils ont leurs épées au côté et leurs doubles targes au
 cou;*
- 3080 Leurs lances sont fortes, et le bois en est court.
 Si les Arabes ne reculent point,
 S'ils engagent le combat, Lorrains et Bourguignons
 donneront de fiers coups.
 Leur chef est Thierry, le duc d'Argonne. A01.

CCLV

Les barons de France forment la dixième colonne.

- 3085 Ils sont cent mille de nos meilleurs capitaines ;
 Ils ont le corps gaillard et fière la contenance,
 La tête fleurie et la barbe toute blanche.
 Ils ont revêtu leurs doubles broignes et leurs hauberts,
 Ils ont ceint leurs épées de France ou d'Espagne ;
- 3090 Sur leurs écus sont mille signes divers qui les font
 reconnaître.
*Leurs lances sont fortes, et dur en est l'acier ;
 Jusqu'aux ongles ils sont armés de mailles de fer.*

3090. *Escuz de multes conoissances.* (Manuscrit d'Oxford.) Vers obscur. C'est la seule trace que nous trouvions, en notre poème, d'un ornement de l'écu qui, suivant quelques érudits, pourrait, de près ou de loin, ressembler à des armoiries. Or ce n'étaient en aucune façon de vraies armoiries ; mais un signe quelconque, ou plutôt une multitude de signes divers pour se recon-

naître dans la bataille. Dans *Aspremont*, les chevaliers de Charlemagne, que le poète assimile à des croisés, *a lor armes vont la crois acousant* : — *Por ce sera l'un l'autre conoissant.* (B. N. 2495, f° 125.) Mais le *Roland* n'indique encore rien de semblable, et c'est une probabilité de plus en faveur de ceux qui le croient antérieur aux croisades.

Ils montent à cheval : « La bataille ! la bataille ! »
s'écrient-ils ;

Puis : « Monjoie ! » Charlemagne est avec eux.

Geoffroi d'Anjou porte l'oriflamme,

Qui jusque-là avait nom Romaine, parce qu'elle était
l'enseigne de saint Pierre ;

3095 Mais alors même elle prit le nom de Monjoie. Aor.

3093. *Oriflamme*. Nous allons résumer, en quelques propositions, les derniers travaux sur les origines de l'oriflamme. 1° La plus ancienne représentation de l'oriflamme nous est offerte par les mosaïques du *triclinium* de Saint-Jean-de-Latran, à Rome (IX^e siècle). = 2° Sur l'une de ces deux mosaïques, on voit Charlemagne recevoir des mains de saint Pierre une bannière *verte* qui

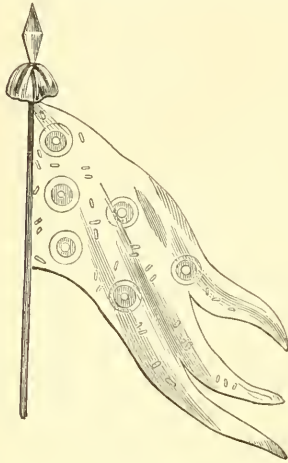


Fig. a.

est l'étendard de la ville de Rome ou des papes. (V. fig. a ci-contre et le *Charlemagne* d'Alphonse Vetaut, Mame, 1877, frontispice.) = 3° Dans la seconde mosaïque, le même Charlemagne reçoit des mains du Christ une bannière *rouge* qui est l'étendard de l'Empire. (Fig. b.) = 4° Mais il est arrivé que l'auteur du *Roland* et nos autres poètes ont confondu entre elles les deux bannières. Dans la bannière rouge, ils ont vu la bannière des papes, celle de saint Pierre, celle qui a nom *Romaine*. = 5° Plus

tard, vers la fin du XI^e siècle, lorsque les rois capétiens furent devenus comtes du Vexin et avoués de l'abbaye de Saint-Denis, ils nouèrent le souvenir du vieil étendard rouge de Charlemagne avec le fait de cette oriflamme nouvelle qu'ils allaient prendre à Saint-Denis. Bref, il y eut fusion ou confusion entre l'oriflamme carolingienne et l'oriflamme capétienne. Et c'est ainsi que nous arri-

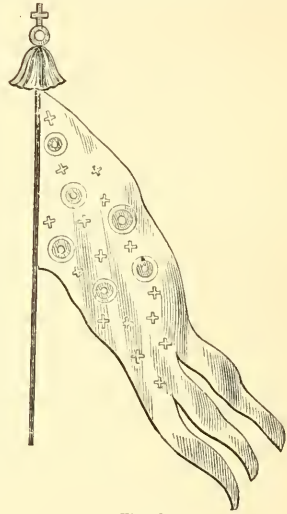


Fig. b.

vous au XII^e siècle, époque où la question cesse d'avoir pour nous un véritable intérêt. Voir les *Recherches sur les drapeaux français*, de M. Gustave Desjardins, pp. 1-8, et le *Drapeau de la France*, de M. Marius Sepet, pp. 21 et suiv.

3095. *Monjoie*. Suivant M. Marius Sepet (*Histoire du drapeau*, pp. 25 et suiv. ; 269 et suiv.), Montjoie, *Mons gaudii*, serait le nom de cette même

CCLVI

- L'Empereur descend de son cheval
 Et se prosterne sur l'herbe verte ;
 Puis, tournant ses yeux vers le soleil levant,
 Il adresse, du fond de son cœur, une prière à Dieu ;
 3100 « O vraie Paternité, sois aujourd'hui ma défense.
 « C'est toi qui as sauvé Jonas
 « De la baleine qui l'avait englouti ;
 « C'est toi qui as épargné le roi de Ninive
 « Avec sa cité et tout son peuple ;
 « C'est toi qui as délivré Daniel d'un horrible sup-
 plice,
 3105 « Quand on l'eut jeté dans la fosse aux lions ;
 « C'est toi qui as préservé les trois enfants dans la
 fournaise.
 « Eh bien ! que ton amour sur moi veille aujourd'hui ;
 « Et, dans ta bonté, s'il te plaît, accorde-moi
 « De pouvoir venger mon neveu Roland. »
 3110 Charles a fini sa prière ; il se relève,
 Fait sur son front le signe qui a tant de puissance,

colline au N.-O. de Rome, sur la rive droite du Tibre, vis-à-vis du Champ-de-Mars, qui est beaucoup plus célèbre sous le nom de « Vatican ». Ce terme, *Mons gaudii*, se trouve dans plusieurs historiens : Dans Othon de Frisingen (*De gestis Friderici*, xxxii), dans la Chronique du Mont-Cassin (lib. IV, cap. xxxix) et dans la *Vie de Louis le Gros*, par Suger. Le mot *Montjoie* est employé, avec le même sens, dans *Amis et Amiles*, etc. C'est par cette colline que les Empereurs faisaient volontiers leur entrée dans Rome, et c'est là que les pèlerins, après un long et pénible voyage, apercevaient pour la première fois la basilique des Saints-Apôtres. D'où peut-être ce nom caractéristique : *Mons gaudii*, dont l'origine serait ainsi toute chrétienne. = Or c'est probablement sur cette colline qu'en présence de l'armée franke rangée sur

le Champ-de-Mars, le pape Léon III remit à Charlemagne cette célèbre bannière dont la représentation se trouve au triclimum de Saint-Jean-de-Latran. = A cause de l'emplacement où avait eu lieu la remise de la bannière *Romaine*, cette bannière garda le nom de *Monjoie*, et le cri des Français fut *Monjoie*. = Plus tard, quand la bannière suprême fut l'étendard de Saint-Denys, il eût été naturel que le cri fût *Saint-Denys!* Mais comme le cri antique et traditionnel depuis Charlemagne était *Monjoie!* les deux cris se joignirent en un seul, et l'on eut *Monjoie Saint-Denys!*

3100. *O vraie Paternité*, etc. Les prières qui se trouvent dans le *Roland* sont d'une remarquable brièveté. Celles des poèmes postérieurs sont d'une longueur interminable, et c'est un signe de décadence poétique.

- Puis monte sur son cheval courant.
 Naimés et Josseran lui tiennent l'étrier.
 Il saisit sa lance acérée, son écu.
- 3115 Son corps est beau, gaillard et avenant ;
 Son visage est clair, et belle est sa contenance.
 Très ferme sur son cheval, il s'avance.
 Et les clairons de sonner par devant, par derrière ;
 Le son de l'olifant domine tous les autres.
- 3120 Les Français ont pitié de Roland, et pleurent. Aoi.

CCLVII

- L'Empereur chevauche bellement ;
 Sur sa cuirasse il a étalé toute sa barbe,
 Et, par amour pour lui, tous ses chevaliers font de même.
- C'est le signe auquel on reconnaît les cent mille Français.
- 3125 Ils passent ces montagnes ; ils passent ces hautes roches ;
 Ils traversent ces profondes vallées, ces défilés horribles.
 Ils sortent enfin de ces passages, et les voilà hors de ce désert,
 Les voilà dans la Marche d'Espagne.
 Ils y font halte au milieu d'une plaine...
- 3130 Cependant Baligant voit revenir ses éclaireurs,
 Et un Syrien lui rend compte de son message :
 « Nous avons vu, » dit-il, « l'orgueilleux roi Charles :
 « Ses hommes sont terribles et ne feront pas faute à leur roi.
 « Vous allez avoir bataille : armez-vous.
- 3135 « — Bonne nouvelle pour les vaillants, » s'écrie Baligant :
 « Sonnez les clairons, pour que mes païens le sachent. » Aoi.

CCLVIII

- Alors dans tout le camp ils font retentir leurs tambours,
 Leurs cors, leurs claires trompettes,
 Et les païens commencent à s'armer.
- 3140 L'Émir ne se veut pas mettre en retard :
 Il revêt un haubert dont les pans sont brodés ;
 Il lace son heaume couvert de pierreries et d'or,
 Et à son flanc gauche ceint son épée.
 A cette épée, dans son orgueil, il a trouvé un nom :
- 3145 A cause de celle de Charlemagne, dont il a entendu parler,
La sienne s'appelle « Précieuse »,
 Et ce mot même lui sert de cri d'armes dans la bataille :
 Il fait pousser ce cri par tous ses chevaliers.
 A son cou il pend un large et vaste écu :
- 3150 La boucle est d'or, et le bord en est garni de pierres précieuses ;
 La guige est couverte d'un beau satin à rosace.
 Puis Baligant saisit son épieu, qu'il appelle « Malté »,
 Dont le bois est gros comme une massue,
 Et dont le fer, à lui seul, ferait la charge d'un mulet.
- 3155 Baligant monte ensuite sur son destrier ;
 Marcule d'outre-mer lui tient l'étrier.
 L'Émir a l'enfourchure énorme,
 Les flancs minces, les côtes larges,
 La poitrine forte, le corps moulé et beau,
- 3160 Les épaules vastes et le regard très clair,
 Le visage fier et les cheveux bouclés ;
 Il paraît aussi blanc que fleur d'été.
 Quant au courage, il en a donné mille preuves.
 Dieu ! s'il était chrétien, quel baron !
- 3165 Il pique son cheval, et le sang sort tout clair des flancs de la bête ;
 Il fait un temps de galop, et saute par-dessus un fossé.

Qui peut mesurer cinquante pieds :

« Celui-là, » s'écrient les païens, « saura défendre
ses Marches.

« Le Français qui voudra jouter avec lui,

3170 « Bon gré, mal gré, y laissera sa vie.

« Charles est fou de ne pas lui avoir cédé la place ! »

Aoi.

CCLIX

L'Émir a tout l'air d'un vrai baron.

Sa barbe est aussi blanche qu'une fleur ;

C'est, parmi les païens, un homme sage

3175 Et qui dans la bataille est terrible et fier.

Son fils Malprime est aussi très chevaleresque ;

Il est grand, il est fort, il tient de ses ancêtres :

« En avant, » dit-il à son père, « en avant !

« Je me demande si nous allons voir Charles.

3180 « — Oui, » répond Baligant, « car c'est un vaillant.

« Dans mainte histoire on parle de lui avec un grand
honneur.

« Mais il n'a plus son neveu Roland,

« Et devant nous ne pourra tenir pied. »

Aoi.

CCLX

« Beau fils Malprime, » dit Baligant,

3185 « Roland le bon vassal est mort hier,

« Avec Olivier le preux et le vaillant,

« Avec les douze Pairs qui étaient tant aimés de
Charles,

« Et vingt mille combattants de France.

« Quant à tous les autres, je ne les prise pas un
gant.

3190 « Il est certain que l'Empereur est revenu, qu'il
est là ;

- « Mon messager, le Syrien, vient de me l'annoncer :
 « Charles a formé dix corps d'armée immenses.
 « Il est brave, celui qui fait retentir l'olifant.
 « Et son compagnon aussi qui sonne d'une trompette
 claire ;
 3195 « Tous deux chevauchent en tête de l'armée, devant
 le premier rang ;
 « Quinze mille Français sont avec eux,
 « De ces jeunes bacheliers que Charles appelle
 « enfants ».
 « Et il y en a quinze mille autres derrière eux
 « Qui très fièrement frapperont. »
 3200 Malprime alors : « Je vous demande l'honneur du
 premier coup. » Aor.

CCLXI

- « — Beau fils Malprime, » dit Baligant,
 « Tout ce que vous me demandez, je vous l'accorde,
 « Donc allez sans plus tarder assaillir les Français.
 « Emmenez avec vous Torleu, le roi de Perse,
 3205 « Dapamort, le roi des Leutis.
 « Si vous pouvez mater le grand orgueil de Charles
 « *Et empêcher l'olifant de résonner avec ce cri vain-*
queur,
 « Je vous donnerai un pan de mon royaume,
 « Tout le pays depuis Cheriant jusqu'au Val-Marquis.
 « Merci, mon seigneur, » répond Malprime.
 3210 Il passe en avant, et reçoit la tradition symbolique de
 ce présent.
 Or c'était la terre qui appartient jadis au roi Fleuri.
 Mais jamais Malprime ne devait la voir ;
 Jamais Malprime n'en devait être investi ni saisi.
 Aor.

CCLXII

A travers tous les rangs de son armée chevauche
 l'Émir ;

3215 Son fils, qui a la taille d'un géant, le suit partout,
Avec le roi Torleu et le roi Dapamort.
Ils divisent alors leur armée en trente colonnes,

3217. *Trente colonnes*, etc. Ici commence l'énumération des différents peuples païens qui composent la grande armée de Baligant. Or, parmi ces peuples, les uns sont historiques, les autres imaginaires. A. PEUPLES HISTORIQUES. Un grand fait observé par M. Gaston Paris (*Romania*, II, pp. 330 et ss.) domine ici toute la question : « Ces peuples sont ceux contre lesquels l'Europe chrétienne a été en lutte, NON PAS AU MOMENT DES CROISADES, MAIS AUX X^e ET XI^e SIÈCLES. » Et c'est une nouvelle présomption en faveur de l'authenticité du *Roland*. = Cela dit, les peuples historiques dont il est fait mention dans notre poème se divisent en plusieurs grands groupes, suivant leurs races. I. PEUPLES SLAVES : « 1^o Le nom de cette grande race, dit M. G. Paris, se trouve deux fois sous les formes *Esclavoz* (v. 3225) et peut-être *Esclavers* (v. 3245). Plus tard, à côté de la forme *Escler* (qui est de beaucoup la plus usitée), on trouvera *Esclam* ou *Esclamor*. — 2^o On ne peut méconnaître dans les *Sorbres* et les *Sors*, du v. 3226, le mot « Sorabe » ou « Sorbe ». — 3^o Les Micenes, dont le poète fait une description si bizarre (v. 3221 et suiv.), sont bien probablement les *Milceni*, *Milzeni*, *Milciani*, que nous trouvons, aux ix^e et x^e siècles, établis dans la haute Lusace, et qui paraissent, sans que je sois en état de l'affirmer, avoir perpétué leur nom dans celui de la Misnie. Ce rapprochement explique pourquoi leur nom, écrit en trois syllabes, ne compte dans les vers que pour deux. Il doit être prononcé *Miques*, et être traité comme *imagine* et autres mots semblables. — 4^o Quant aux *Leutis* (v. 3205, 3360), il faut voir les *Lutici*, appelés aussi *Luticii*, *Liutici*, *Luiticii*, *Leuticii*, *Lutizi*. Ce sont les mêmes que les Wilzes, et ils habitaient, entre les Obotrites et les Pomorans, dans le grand-duché actuel de Mecklembourg (*Leuticeos*, *cui alio nomine*

Liutici vocantur: Pertz, IX, 45, etc. etc.). Les Leutis sont restés populaires dans toutes nos Chansons de gestes. = 5^o Le pays de Bruise (v. 3245) est la Prusse, *Borussia*, *Bruzzia*. Le *Ruolandes Liet* nous donne ici « *die Prussen* ». — 6^o D'après le manuscrit le plus ancien de Venise, on peut lire *Ros* au lieu de *Bruus*, et supposer qu'il s'agit des Russes. = Telles sont ici les conclusions de M. G. Paris. Nous ne saurions d'ailleurs admettre ses hypothèses relativement aux *Leus*, « où il n'ose reconnaître avec certitude des Lechs ou Polonais. » et aux *Ormaleis*, qu'il rapproche des *Jarmenses* ou habitants slaves de l'Ermland ou Ormaland. = II. PEUPLES TARTARES. 1-3^o On a reconnu sans peine les Huns, les Hongres et les Avers. 4^o Une autre identification n'est pas moins sûre : je veux parler des Pincenais. Ce mot, ajoute ici M. G. Paris, « désignait la plus puissante et la plus féroce de ces tribus tartares, qui dévastaient sans cesse les provinces chrétiennes. Il s'agit, en effet, des Petchénégues (gr. *πικτινάροι*), désignés de bonne heure sous une forme nasalisée. (Voir, dans Ekkehard de Saint-Gall, *Pincinnatorum multitudo*. Pertz, VI, 212, et, dans Hugues de Fleuri, *Pincenati*.) Ce nom inspirait une telle terreur aux chrétiens, qu'il avait pris un sens général, et en vint à signifier les Sarrasins. (Charte de 1096 : *Ad depellendam Pincinnatorum perfidia persecutionem*, etc.) Il arriva qu'un jour les *Pincenais* furent battus par d'autres peuples tartares, et notamment par les Magyares puis absorbés par eux. Leur nom n'a pas laissé de traces ». — 5^o Les *Tures* (v. 3240), dont M. G. Paris ne parle pas, appartiennent aussi à la race tartaro-finnoise. = III. RACE CAUCASIENNE. Les *Ermines* ou Arméniens en sont les seuls représentants bien déterminés dans notre poème (v. 3227). = IV. RACE CHAMITE. On n'y peut guère faire rentrer que les *Nubles* (Nubes ou

(Ils ont tant et tant de chevaliers !);

Le plus faible de ces corps d'armée n'aura pas moins
de cinquante mille hommes.

3220 Le premier est composé des gens de Butentrot ;

*Judas, qui livra Dieu pour de l'or, Judas était de ce
pays.*

Dans le second corps sont les Misnes à la tête énorme.

Au milieu du dos, leur échine

Est couverte de soies, tout comme sangliers.

La troisième colonne est formée de Nubiens et de
Blos ;

Nubiens), dont il est question au v. 3124, et peut-être les *Nigres* (v. 3229). = V. PEUPLES SÉMITIQUES. 1° Les *Mors* (v. 3527) ne paraissent pas autres que les Maures d'Espagne, dont notre poète avait sans doute entendu parler. Les Maures provenaient, à l'origine, d'un mélange des Arabes envahisseurs avec les habitants aborigènes de l'Afrique septentrionale, à l'ouest de l'Égypte. — 2° Il est également difficile de ne pas reconnaître des peuplades arabes ou juives sous les noms de *gent Samuel* (3244) et *gent de Jericho* (3254) : ce ne sont guère là, d'ailleurs, que des souvenirs de l'histoire sainte. — 3° Enfin les Persans, race indo-européenne, avaient fait partie de l'empire arabe, depuis la chute des Sassanides, et de là sans doute les *Pers* de notre chanson (v. 3240). = Tels sont tous les peuples historiques cités dans cette célèbre énumération de notre poème, si l'on y ajoute les *Canelius*, qui ne sont véritablement que des Chananéens (v. la note du vers 3228), les *Astrimonies* (3258), où l'on peut soupçonner les Thraces, et la ville de *Butentrot* (v. 3220), à laquelle nous consacrons ci-dessous une note spéciale. . B. PEUPLES IMAGINAIRES. Il n'est guère possible d'expliquer un certain nombre de ces noms de peuples autrement que comme des sobriquets donnés au hasard et suivant l'imagination du poète. Tels sont les *Bruns* (v. 3225), les *Gros* (3229), et, malgré tout, les *Leus* (3258). D'autres noms sont encore plus fantaisistes : Tels sont *Valpenuse* (3256),

Clarbonne (3259) et *Valfronde* (3260). Ces trois noms, en effet, sont employés dans d'autres romans pour désigner des localités très chrétiennes. = Il reste enfin un certain nombre de vocables à expliquer et à faire rentrer scientifiquement soit dans l'une, soit dans l'autre des catégories précédentes : les *Ormales* et les *Euglez* (3243), dont M. Mülller fait une tribu slave et qu'il assimile (?) aux *Uglici*, *Uliczi* ; la gent d'*Occiant la desert* (3236), celles de *Maruse* (3257) et d'*Argoilles* (3259) ; *Balide-la-Fort* (3230) ; *Baldise-la-Lunge* (3255) et *Malpruse* (3253). — Pour la géographie et la description de la terre au XII^e siècle, cf. l'*Imago mundi* et les quelques cartes qui sont parvenues jusqu'à nous. C'est le commentaire nécessaire de la présente note.

3221. *A la tête énorme.* Le moyen âge croyait à l'existence des monstres, qu'Honoré d'Autun, en son *Imago mundi*, décrit avec complaisance. Il nous parle des *Macrobes*, qui ont douze coudées de haut, et de certains pygmées, qui, dans l'Inde, n'ont que deux coudées et s'occupent sans cesse à combattre les grues. « Il y a d'autres monstres dans l'Inde qui ont les pieds retournés, et huit doigts à chaque pied ; d'autres n'ont qu'un œil ; d'autres enfin n'ont qu'un pied, sur lequel ils peuvent courir avec une étonnante rapidité, etc. etc. » Telles étaient les idées qui circulaient alors dans les écoles et parmi le peuple. La plupart venaient de l'antiquité.

- 3225 La quatrième, de Bruns et d'Esclavons ;
 La cinquième, de Sobres et de Sors ;
 La sixième, de Mores et d'Arméniens.
 Dans la septième sont ceux de Jéricho ;
 Les Nègres forment la huitième, et les Gros la neu-
 vième ;
- 3230 La dixième enfin est composée des chevaliers de
 Balide-la-Forte ;
 C'est un peuple qui jamais ne voulut le bien.
 L'Émir prend à témoin, par tous les serments pos-
 sibles,
 La puissance et le corps de Mahomet :
- « Charles de France est fou de chevaucher ainsi ;
- 3235 « Nous allons avoir bataille, et, s'il ne la refuse
 point,
 « Il ne portera plus jamais couronne d'or en tête. »
- AOL.

CCLXIII

- Les païens forment ensuite dix autres corps d'armée :
 Le premier est formé des Chananéens, horribles à voir ;
 Ils sont venus de Val-Fui, par le travers.
- 3240 Les Turcs composent la seconde colonne, et les
 Persans la troisième.
 Dans la quatrième on voit encore des Persans, avec
 des Pinceneis ;
 La cinquième est formée de Soltras et d'Avares ;
 La sixième, d'Ormalois et d'Euglès ;
 La septième, de la gent Samuel ;

3238. *Chananéens* : c'est ainsi que nous traduisons *Canecivs*. Les *Canelius*, *Chenelius* ou *Quenilius* font souvent figure dans nos Chansons de geste (*Roland*, 3238 et 3269 ; *Aie d'Avignon*, 1699 ; *Jérusalem*, éd. Hippeau, 7431, 8130 ; *Chanson des Saisnes* ; *Girars de Roussillon*, ms. de Paris, v. 3929, etc.) = L'étymologie évidente est *Chana-næus*, comme l'a prouvé M. Paul Meyer (*Romania*, VII, p. 441). = Un seul des textes qu'il a cités suffisait à cette démonstration. C'est celui d'un « Abrégé d'Histoire sainte » en provençal (Lespy et Raymond, *Récits d'Histoire sainte en béarnais*, I, 1876, p. 142), où les mots *Chanænæum* et *Amorrhæum* sont exactement traduits par *Caniniou* et *Amorieu*.

3245 Les hommes de Prusse composent la huitième, et les
Esclavons la neuvième.

Quant à la dixième, on y voit la gent d'Occiant la
déserte :

C'est une race qui ne sert pas le Seigneur Dieu,
Et vous n'entendrez jamais parler d'hommes plus
félons.

Leur cuir est dur comme du fer :

3250 Pas n'ont besoin de heaume ni de haubert.

En la bataille, rien n'égale leur félonie et cruauté.

Aor.

CCLXIV

L'Émir lui-même a formé dix autres corps d'armée.

Dans le premier il a mis les géants de Malprouse ;

Dans le second les Huns, et dans le troisième les
Hongrois ;

3255 Dans le quatrième, les gens de Baldise-la-Longue,

Et dans le cinquième, ceux de Val-Peineuse ;

Dans le sixième, ceux de Joie et de Maruse.

Dans le septième sont les Leus et les Thraces.

Les hommes d'Argoilles composent le huitième, et
ceux de Clairbonne le neuvième ;

3260 Enfin les soldats barbus de Val-Fonde forment le
dixième et dernier corps d'armée :

C'est une race qui fut toujours l'ennemie de Dieu.

Tel est, d'après les Chroniques de France, le dénom-
brement de ces trente colonnes.

Elle est grande, cette armée où tant de clairons
retentissent !

Voici que les païens s'avancent, et ils ont tous l'air
de vaillants soldats...

Aor.

CCLXV

3265 L'Émir, — un très riche et très puissant homme, —
A fait devant lui porter le Dragon qui lui sert d'en-
seigne,

- Avec l'étendard de Tervagan et de Mahomet,
 Et une idole d'Apollon, ce méchant dieu.
 Dix Chananéens chevauchent alentour,
 3270 Et s'écrient d'une voix très haute ,
 « Qui veut être préservé par nos dieux
 « Le prie et serve à genoux. »
 Païens alors de baisser la tête et le menton,
 Et d'incliner leurs heaumes clairs.
 3275 « Misérables ! » leur crient les Français, « voici l'heure
 de votre mort.
 « Puissions-nous aujourd'hui vous voir honteusement
 vaincus !
 « Que notre Dieu préserve Charlemagne,
 « Et que cette bataille soit une victoire pour notre
 empereur ! » Aoi.

CCLXVI

- L'Émir est un homme de grand savoir ;
 3280 Il appelle son fils et les deux rois :
 « Seigneurs barons, votre place est sur le front de
 l'armée,
 « Et c'est vous qui conduirez toutes mes colonnes ;
 « Je n'en garde avec moi que trois, mais des meil-
 leurs :
 « L'une composée de Turcs, l'autre d'Ormalois,
 3285 « La troisième des géants de Malprouse.
 « Les gens d'Occiant resteront à mes côtés,
 « Et je les mettrai aux prises avec Charles et les
 Français.
 « Si l'Empereur veut lutter avec moi,
 « Il aura la tête séparée du buste :
 3290 « Qu'il en soit bien certain ; il n'a droit qu'à cela. » Aoi.

CCLXVII

Les deux armées sont immenses, splendides les
 bataillons.

Entre les combattants il n'y a ni colline, ni tertre, ni vallée,

Ni forêt, ni bois ; rien qui les puisse cacher les uns aux autres.

C'est une vallée découverte où ils se voient à plein les uns les autres.

3295 « A cheval, » s'écrie Baligant, « armée païenne,
« A cheval, et engagez la bataille. »

C'est Amboire d'Oliferne qui porte l'enseigne des païens ;

Et ceux-ci de pousser leur cri : « Précieuse ! »

Et les Français de leur répondre : « Que Dieu vous perde aujourd'hui ! »

3300 Et de répéter cent fois d'une voix forte : « Monjoie !
Monjoie ! »

L'Empereur fait alors sonner tous ses clairons,

Et surtout l'olifant, qui les domine tous.

« La gent de Charles est belle, » s'écrient les païens ;

Ah ! nous aurons une rude et terrible bataille ! » Aoi.

CCLXVIII

3305 Vaste est la plaine, vaste est le pays,

Et grande est l'armée qui y est assemblée.

Voyez-vous luire ces heaumes couverts de pierreries et d'or ?

Voyez-vous étinceler ces écus, ces broignes bordées d'orfroï,

Ces épieux et ces gonfanons au bout des lances ?

Entendez-vous ces trompettes aux voix si claires ?

3310 Entendez-vous surtout le son prolongé de l'olifant ?

L'Émir appelle alors son frère,

Canabeu, le roi de Floredée,

Qui tient la terre jusqu'à Valsevrée.

Et Baligant lui montre les colonnes de Charles :

3315 « Voyez l'orgueil de France la louée.

« Avec quelle fierté chevauche l'Empereur !

- « Il est là-bas, tenez, au milieu de ces chevaliers
barbus ;
« Ils ont étalé leur barbe sur leur haubert,
« Leur barbe aussi blanche que neige sur gelée.
3320 « Certes, ils frapperont bons coups de lances et
d'épées,
« Et nous allons avoir une rude, une formidable
bataille :
« Jamais on n'en aura vu de pareille. »
Alors, de plus loin que le jet d'un bâton,
Baligant dépasse les premiers rangs de son armée,
3325 Et lui fait cette petite harangue :
« En avant ! païens, en avant, je vous montre la route. »
Il brandit alors le bois de sa lance
Et en tourne le fer du côté de Charlemagne. Aoi.

CCLXIX

- Charles le Grand, quand il aperçoit l'Émir,
3330 Le Dragon, l'enseigne et l'étendard ;
Quand il voit les Arabes en si grand nombre,
Quand il les voit couvrir toute la contrée
Hormis la place occupée par l'Empereur,
Le roi de France alors s'écrie à pleine voix :
3335 « Barons français, vous êtes de bons soldats.
« Combien de batailles n'avez-vous pas déjà livrées !
« Or voici les païens devant nous : ce sont des félons
et des lâches,
« Et toute leur loi ne leur vaut un denier.
« Mais ils sont nombreux, direz-vous. Eh ! qu'importe ?
3340 « Qui veut marcher me suive !
« *Quant à moi, je les attaquerai quand même.* »
Alors Charles pique son cheval,
Et Tencendur fait quatre sauts.
« Comme le Roi est brave ! » disent les Français.
« Aucun de nous ne vous fait défaut, Sire : chevau-
chez. » Aoi.

CCLXX

- 3345 Le jour fut clair, brillant fut le soleil.
 Les deux armées sont belles à voir, et leurs batail-
 lons sont immenses.
 Mais déjà les premières colonnes sont aux prises.
 Le comte Rabel et le comte Guinemant
 Ont lâché les rênes à leurs destriers rapides
- 3350 Et donnent vivement de l'éperon. Tous les Français
 se lancent au galop,
 Et, de leurs épieux tranchants, commencent à donner
 de grands coups. Aor.

CCLXXI

- C'est un vaillant chevalier que le comte Rabel ;
 Des éperons d'or fin il pique son cheval,
 Et va frapper Torleu, le roi de Perse ;
- 3355 Pas d'écu, pas de haubert qui puisse résister à un
 tel coup.
 Le fer doré est entré dans le corps du roi païen,
 Et Rabel sur un buisson *fleuri* l'abat raide mort.
 « Que le Seigneur Dieu nous vienne en aide ! » crient
 les Français ;
 « Nous ne devons pas faire défaut à Charles, le droit
 est pour lui. » Aor.

CCLXXII

- 3360 Guinemant, de son côté, joute avec le roi des Leutis ;
 Le bouclier du païen, orné de fleurs peintes, est en
 pièces,
 Son haubert en lambeaux,
 Et le gonfanon de Guinemant lui est tout entier entré
 dans le corps.

Qu'on en pleure ou qu'on en rie, le Français l'abat
mort.

- 3365 Témoins de ce beau coup, tous les Français s'écrient :
« Pas de retard, barons, frappez.
« Charlemagne a pour lui le droit contre les païens ;
« Et c'est ici le véritable jugement de Dieu. » Aoi.

CCLXXIII

- Sur un cheval tout blanc voici Malprime,
3370 Qui s'est lancé dans le milieu de l'armée française.
Il y frappe, il y reffrappe de grands coups,
Et sur un mort abat un autre mort.
Baligant le premier s'écrie :
« O mes barons, ô vous que j'ai si longtemps nourris,
3375 « Voyez mon fils, comme il cherche Charles,
« Et combien de barons il provoque au combat !
« Je ne saurais souhaiter meilleur soldat :
« Allez le secourir avec le fer de vos lances. »
A ces mots, les païens font un mouvement en avant ;
3380 Ils frappent de fiers coups ; la mêlée est rude ;
Pesante et merveilleuse est la bataille ;
Jamais, avant ce temps ni depuis, jamais il n'y en
eut de pareille. Aoi.

CCLXXIV

- Les armées sont immenses, fiers sont les bataillons ;
Toutes les colonnes sont aux prises.
3385 Dieu ! quels coups frappent les païens !
Dieu ! que de lances brisées en deux tronçons !
Que de hauberts démaillés ! que d'écus en morceaux !
La terre est tellement jonchée de cadavres,
Que l'herbe des champs, l'herbe fine et verte,
3390 *Est tout envermeillée par le sang.*
L'Émir alors fait un nouvel appel aux siens :

« Frappez sur les chrétiens, frappez, barons. »

La bataille est rude, elle est acharnée.

Ni avant ce temps, ni depuis lors, on n'en vit jamais
d'aussi forte ni d'aussi fière :

3395 La mort seule pourra séparer les combattants. Aoi.

CCLXXV

L'Émir appelle les siens :

« Vous n'êtes venus que pour frapper, frappez.

« Je vous donnerai de belles femmes ;

« Vous aurez des biens, des fiefs, des terres.

3400 « — Oui, notre devoir est de frapper, » lui répondent
les païens.

A force d'assener de grands coups, ils perdent leurs
lances,

Et alors cent mille épées sont tirées des fourreaux.

La mêlée est douloureuse, elle est horrible.

Ah ! ceux qui furent là virent une vraie bataille. Aoi.

CCLXXVI

3405 L'Empereur exhorte ses Français :

« Seigneurs barons, je vous aime et ai confiance en
vous.

« Vous avez déjà livré pour moi tant de batailles,

« Conquis tant de royaumes, détrôné tant de rois !

« Je vous en dois le salaire, c'est vrai, je le reconnais.

3410 « Ce salaire, ce seront des terres, de l'argent, mon
corps même, s'il le faut.

« Or donc, vengez vos fils, vos frères et vos hoirs,

« Qui l'autre jour sont morts à Roncevaux.

« Vous savez que le droit est pour moi contre les
païens.

« — C'est la vérité, Sire, » répondent les Français.

3415 Charles en a vingt mille avec lui,

Qui d'une seule voix lui engagent leur foi.
 Quelle que soit leur détresse, et même devant la
 mort, ils ne feront jamais défaut à l'Empereur.
 Tous alors jouent de leur lance
 Et frappent sans retard de l'épée.
 3420 La bataille est pleine de merveilleuse angoisse. Aor.

CCLXXVII

Malprime, le baron, chevauchait au milieu de la mêlée,
 Et il y avait fait un grand massacre de Français ;
 Mais voici que le duc Naimés lui lance un regard
 terrible,
 Et d'un très vigoureux coup va le frapper.
 3425 Il lui arrache le cuir qui recouvre le haut de son écu,
 Lui enlève l'orfroi qui ornait les deux pans de son
 haubert,
 Et lui enfonce dans le corps son gonfanon de couleur
 jaune.
 Entre sept cents autres il l'abat raide mort. Aor.

CCLXXVIII

Le roi Canabeu, le frère de l'Émir,
 3430 Pique alors son cheval des éperons,
 Tire son épée au pommeau de cristal,
 Et en frappe Naimés sur le heaume princier :
 Il en fracasse la moitié,
 Et, du tranchant de l'acier, coupe cinq des lacs qui
 le retenaient.
 3435 Le capelier ne saurait préserver le duc ;

3434. *Cinq des lacs.* M. Viollet-le-Duc, en son *Dictionnaire du mobilier*, dit avoir vu, sur un heaume du xii^e siècle, plusieurs trous qui devaient servir à faire passer les lacs qui fixaient le heaume au capuchon de mailles.

3435. *Capelier.* C'était une petite plaque de fer que les chevaliers portaient sous le heaume et sous le capuchon de mailles pour mieux préserver leur crâne contre les coups d'épée.

La coiffe est tranchée jusqu'à la chair,
 Et un lambeau en tombe à terre.
 Le coup fut rude, et Naimés en fut abasourdi comme
 par la foudre ;
 Il fût tombé sans l'aide de Dieu.

- 3440 Il est là, qui se retient par le bras au cou de son
 cheval :
 Si le païen frappe un second coup,
 C'en est fait du noble vassal, il est mort !
 Mais Charles de France arrive à son secours. Aoi.

CCLXXIX

- Dieu ! dans quelle angoisse est le duc Naimés !
 3445 Le païen va se hâter de le frapper encore !
 « Misérable ! ce coup te portera malheur, » dit alors
 la voix de Charles.
 Et, très vaillamment, le roi s'élance sur le Sarrasin ;
 Il lui brise son écu, le lui fracasse contre le cœur,
 Lui rompt la ventaille du haubert,
Lui passe sa grande lance à travers le corps,
 3450 Et l'abat raide mort. La selle reste vide. Aoi.

CCLXXX

- Grande fut la douleur du roi Charlemagne,
 Quand il vit le duc Naimés blessé là, devant lui,
 Quand il vit courir le sang clair sur l'herbe verte.
 Alors il lui a donné un bon conseil :
 3455 « Beau sire Naimés, chevauchez tout près de moi.
 « Quant au misérable qui vous a mis en cette dé-
 tresse, il est mort ;
 « Je lui ai mis mon épieu dans le corps.
 « — Je vous crois, Sire, » répond le duc,
 « Et, si je vis, vous serez bien payé d'un tel service. »
 3460 Lors ils vont l'un près de l'autre par amour et par foi.

Vingt mille Français marchent avec eux,
 Qui tous donnent de rudes coups et se battent fière-
 ment. Aor.

CCLXXXI

A travers la bataille chevauche l'Émir,
Qui tient en son poing son grand épieu tranchant.
 Il se jette sur le comte Guineman,
 3465 Contre le cœur lui fracasse l'écu blanc,
 Met en pièces les pans du haubert,
 Lui partage les côtes,
 Et l'abat mort de son cheval rapide.
 L'Émir ensuite tue Gebouin, Laurent,
 3470 Et le vieux Richard, seigneur des Normands.
 « La brave épée que Précieuse! » s'écrient alors les
 païens :
 « Nous avons là un puissant champion. Frappez,
 barons, frappez. » Aor.

CCLXXXII

Il fait beau voir les chevaliers païens,
 Ceux d'Occiant, ceux d'Argoilles et de Bascle
 3785 Frapper dans la mêlée de beaux coups de lance ;
 Mais les Français n'ont pas envie de leur céder le
 champ.
 Il en meurt beaucoup des uns et des autres,
 Et jusqu'au soir la bataille est très rude.
 Les barons de France firent là de grandes pertes.
 3480 Que de douleurs encore avant la fin de la journée! Aor.

CCLXXXIII

Français et Arabes frappent à qui mieux mieux ;
 Le bois et l'acier fourbi des lances sont mis en pièces.

- Ah ! qui eût vu tant d'écus en morceaux,
 Qui eût entendu le heurt de ces blancs hauberts
 3485 Et de ces heaumes qui grincent contre les boucliers ;
 Qui eût alors vu tomber tous ces chevaliers,
 Et les hommes pousser des hurlements de douleur et
 mourir à terre,
 Celui-là saurait ce que c'est qu'une grande douleur !
 La bataille est rude à supporter,
 3490 Et l'Émir invoque Apollon,
 Tervagan et Mahomet :
- « Je vous ai bien servis, seigneurs mes dieux !
 « Eh bien ! je veux faire plus, et vous élèverai
 d'autres statues, tout en or fin,
 « *Si vous me secourez contre Charles.* »
- 3495 En ce moment Gémalfin, un ami de l'Émir, se pré-
 sente à ses yeux ;
 Il lui apporte de mauvaises nouvelles, et lui dit :
- « La journée est mauvaise pour vous, sire Baligant.
 « Vous avez perdu Malprime, votre fils,
 « Et l'on vous a tué Canabeu, votre frère.
- 3500 « Deux Français ont eu l'heur de les vaincre ;
 « L'un d'eux, je pense, est l'Empereur ;
 « Il a le corps immense et tout l'air d'un marquis.
 « Sa barbe est blanche comme fleur en avril. »
- L'Émir alors baisse son heaume
 3505 Et laisse tomber sa tête sur sa poitrine ;
 Sa douleur est si grande, qu'il pense mourir sur
 l'heure...
 Il appelle Jangleu d'outre-mer. AOL.

CCLXXXIV

- « Avancez, Jangleu, » dit l'Émir.
 « Vous êtes preux, vous êtes de grand savoir,
 3510 « Et j'ai toujours suivi votre conseil.
 « Eh bien ! que vous semble des Arabes et des Fran-
 çais ?

- « Aurons-nous ou non la victoire ?
 « — Baligant, » répond Jangleu, « vous êtes un
 homme mort.
 « N'espérez point le salut dans vos dieux :
 3515 « Charles est fier, vaillants sont ses hommes,
 « Et jamais je ne vis race mieux faite pour la bataille.
 « Cependant appelez vos chevaliers d'Occiant ;
 « Mettez en lignes Turcs et Enfrons, Arabes et Géants,
 « Et faites sans retard ce qu'il faut faire. » Aoi.

CCLXXV

- 3520 L'Émir a étalé sa barbe sur sa cuirasse,
 Sa barbe aussi blanche que fleur d'aubépine.
 Quoi qu'il arrive, il ne se veut point cacher.
 Il met à sa bouche une trompette claire,
 Et clairement la sonne, si bien que ses païens l'en-
 tendent.
 3525 Alors sur le champ de bataille il rallie toutes ses
 colonnes,
 Et ceux d'Occiant de hennir et de braire,
 Et ceux d'Argoilles d'aboyer et de glapir comme des
 chiens,
 Puis comme des fous furieux, ils cherchent les Français,
 Se jettent au plus épais, rompent et coupent en deux
 l'armée de Charles,
 3530 Et du coup jettent à terre sept mille morts. Aoi.

CCLXXXVI

- Le comte Ogier ne sait ce qu'est la couardise ;
 Jamais meilleur soldat ne vêtit le haubert,
 Quand il voit les colonnes françaises rompues et cou-
 pées,
 Il appelle Thierry, le duc d'Argonne,
 2535 Geoffroi d'Anjou et le comte Joceran.

Et adresse à Charles ce fier discours :

« Voyez comme les païens vous tuent vos hommes.

« A Dieu ne plaise que vous portiez encore couronne

« au front,

« Si vous ne frappez ici de rudes coups pour venger
votre honte! »

3540 Personne ne répond un mot, personne ;

Mais tous donnent avec fureur de l'éperon, et lâchent
les rênes à leurs chevaux.

Partout où ils rencontrent les païens, ils vont les
frapper... Aoi.

CCLXXXVII

Il frappe bien, le roi Charlemagne ;

Ils frappent bien, le duc Naimés et Ogier le Danois ;

3545 Il frappe bien, Geoffroi d'Anjou, qui porte l'enseigne
royale ;

Mais quelle prouesse surtout que celle de monsei-
gneur Ogier !

Il pique son cheval, lui lâche les rênes,

Et se jette sur le païen qui tient le Dragon ;

Si bien que sur place il écrase à la fois

3550 Le Dragon et l'enseigne de l'Émir.

Baligant voit ainsi tomber son gonfanon ;

Il voit l'étendard de Mahomet rester sans défense.

L'Émir commence à s'apercevoir

Que le droit est du côté de Charles, que le tort est
de son côté.

3555 Et déjà voici les païens qui montrent moins d'ardeur.

Et l'Empereur d'appeler ses Français :

« Dites, barons, pour Dieu, m'aidez-vous ?

« — Le demander serait une injure, répondent-ils.

« Maudit soit qui de tout cœur ne frappe ! » Aoi.



Fig. 28. — Charles chancelle... Saint Gabriel descend près de lui. (Vers 3608-3610.)
(Composition de Zier.)

DUEL ENTRE DEUX EMPEREURS. — FIN DE LA GRANDE BATAILLE

CCLXXXVIII



LE jour passe, la vèprée s'avance ;
Païens et Francs frappent de leurs épées.
Ceux qui rassemblèrent ces deux armées,
Charles et Baligant, sont des vaillants.
Toutefois ils n'oublient pas leurs cris d'armes.
« Précieuse ! » crie l'Émir.
« Monjoie ! » réplique l'Empereur.
Ils se reconnaissent l'un l'autre à leurs voix claires
et hautes ;
Au milieu même du champ de bataille, tous deux se
rencontrent.

Ils se jettent l'un sur l'autre, et s'entre-donnent de
grands coups.

Frappant de leurs épieux sur leurs écus à rosaces,

3570 Ils les brisent au-dessous de la large boucle.

Et se déchirent les pans de leurs hauberts :

Mais ils ne s'atteignent pas plus avant :

Les sangles de leurs chevaux sont brisées et leurs
selles renversées ;

Bref, les deux rois tombent, et les voilà par terre :

3575 Vite ils se relèvent, et les voici debout.

Très valeureusement ils tirent alors leurs épées.

Ce duel ne peut désormais finir.

Il ne peut s'achever sans mort d'homme.

CCLXXIX

Il est vaillant le roi de douce France,

3580 Mais l'Émir ne le craint ni le redoute.

« Tu as tué mon fils, » dit alors Baligant,

« Et fort injustement tu envahis ma terre ;

« Deviens mon homme, et je te la donne en fief.

Tous deux ont à la main leurs épées toutes nues,

Et s'en donnent de furieux coups sur leurs écus.

Ils en tranchent le cuir et le bois, qui cependant est
double ;

Les clous en tombent, les boucles sont en pièces.

3585 Alors ils se frappent nu à nu sur leurs hauberts ;

Des heaumes clairs jaillit le feu.

Ce duel ne peut en rester là :

Il faut que l'un ou l'autre reconnaisse son tort. Aor.

CCXC

« Réfléchis bien, Charles, » dit l'Émir,

3590 « Et décide-toi à me demander pardon.

« Je sais que tu as tué mon fils,

« Et fort injustement tu réclames ma terre :
 « Deviens mon homme et je te la donne en fief,
 « Si tu veux être mon vassal depuis l'Espagne jusqu'en
 Orient.

- 3595 « — Ce serait trop grande honte, » s'écrie Charles ;
 « Je ne dois à un païen ni paix ni amour ;
 « Reçois la loi que Dieu nous donne à croire ;
 « Deviens chrétien, et sur l'heure je t'aimerai,
 « Si tu crois, si tu sers le roi omnipotent.
- 3600 « — Mauvaises paroles que tout cela, » dit Baligant.
 « J'aime mieux mourir de l'épée qui tranche. » Aoi.

CCXCI

L'Émir est d'une force terrible.
 Il frappe Charlemagne sur le heaume d'acier brun ;
 Il le lui fend et casse sur la tête.

- 3605 L'épée du païen tranche les cheveux,
 Et de la chair enlève un morceau plus large que la
 paume de la main ;
 A cet endroit, l'os demeure tout nu.
 Charles chancelle ; un peu plus il serait tombé ;
 Mais qu'il meure ou qu'il soit vaincu, c'est ce que
 Dieu ne permet pas.
- 3610 Saint Gabriel descend de nouveau près de lui :
 « Grand roi, » lui dit-il, « que fais-tu ? » Aoi.

CCXCII

- Quand Charles entend la sainte voix de l'ange,
 Il n'a plus peur, il ne craint plus de mourir ;
 Les forces et le sentiment lui reviennent.
- 3615 De son épée de France il frappe l'Émir,
 Brise le heaume où flamboient tant de pierres pré-
 cieuses,
 Tranche la tête, d'où se répand la cervelle,

Jusqu'à la barbe blanche met en deux morceaux le
visage ;

Bref, sans remède, l'abat raide mort.

3620 Puis, pour se faire reconnaître : « Monjoie ! » s'écrie-
t-il.

A ce mot, le duc Naimés accourt ;

Il saisit Tencendur, et le grand roi y remonte.

Quant aux païens, ils s'enfuient : Dieu ne veut pas
qu'ils restent davantage,

Et les Français enfin ont ce qu'ils demandent. Aoi.

CCXCIII

3625 Dieu le veut, les païens s'enfuient ;

L'Empereur et les Francs leur donnent la chasse ;

« Vengez-vous, » s'écrie le Roi, « vengez toutes vos
souffrances ;

« Satisfaites vos désirs, soulagez vos cœurs ;

« Car ce matin je vous ai vus pleurer de vos yeux. »

3630 Et les Français de lui répondre : « Il le faut, il le
faut ! »

Et chacun de frapper les plus grands coups qu'il
peut.

Ah! des païens qui furent là, il s'en échappa un bien
petit nombre. Aoi.

CCXCIV

La chaleur est grande, la poussière s'élève ;

Les païens sont en fuite, et les Français les pressent
angoisseusement ;

3635 Jusqu'à Saragosse dure cette poursuite.

Au haut de sa tour est montée Bramimonde,

Avec ses chanoines et ses clercs,

Ceux de la loi mauvaise et que Dieu n'aime point,

Ceux qu'un sacrement n'a pas ordonnés, et qui ne
portent pas la tonsure sur leurs têtes.

- 3640 Quand la Reine aperçoit la déroute des païens,
Elle accourt vers Marsile et lui annonce cette nouvelle :
 « Ah ! noble roi, nos hommes sont vaincus ;
 « L'Émir est mort honteusement. »
 Marsile l'entend, se tourne vers le mur,
 3645 Se cache le visage et pleure de ses yeux,
 Puis meurt de douleur. Et, comme il est sous le poids
 du péché,
 Les vifs diables s'emparent de son âme. Aoi.

CCXCV

- Tous les païens sont morts ou en fuite ;
 Charles a vaincu sa bataille.
 3650 De Saragosse la porte est abattue,
 Et l'Empereur sait bien qu'on ne défendra plus la
 ville.
 Il y entre avec son armée, il la prend,
 Et les vainqueurs y couchent cette nuit.
 Notre Roi à la barbe chenue, notre Roi est plein de
 fierté,
 3655 Et Bramimonde lui a remis les tours de la ville,
 Dix grandes et cinquante petites...
 Il travaille bien celui qui travaille avec l'aide de Dieu.
 Aoi.

CCXCVI

- Le jour est passé, les ombres de la nuit tombent,
 La lune est claire, les étoiles flamboient,
 3660 L'Empereur est maître de Saragosse,

3644. *Vers le mur. Pareit*, doit être traduit par « mur », en dépit du texte de Paris : *Oit la Marsiles, vers LA DAME se torne*. Il est évident que l'auteur du *Roland* a pensé à ce célèbre passage d'Isaïe, où l'on voit le roi Ézé- chias, frappé d'une maladie mortelle, se tourner vers la muraille pour prier Dieu et fondre en larmes : *Et convertit Ezechias faciem suam AD PARIETEM, et oravit ad Dominum*. (Isaïas, xxxviii, 2.)

Mille Français, sur son ordre, parcourent la ville en
tous sens,
Entrent dans les mosquées et les synagogues,
Et, à coups de maillets de fer et de cognées,
Mettent en pièces Mahomet, toutes les images, toutes
les idoles.

3665 De sorcellerie, de mensonge, il ne reste plus de trace.
Le Roi croit en Dieu et veut faire le service de Dieu.
Alors les évêques bénissent l'eau
Et mènent les païens au baptistère.

S'il en est un qui se refuse de faire la volonté de Charles,

3670 Il le fait pendre, occire ou brûler.
Ainsi l'on en baptise plus de cent mille,
Qui deviennent bons chrétiens. La Reine seule est
mise à part.

On la mènera captive en douce France,
Et c'est par amour que l'Empereur veut la convertir.

AOI.

CCXCVII

3675 La nuit passe, et le jour clair apparaît dans le ciel.
Charles garnit alors les tours de Saragosse :

3670. *Il le fait pendre*, etc. Toutes les fois que, dans nos chansons, une ville infidèle est conquise, l'Empereur Charles ou ses Pairs font baptiser de force tous les habitants : ceux qui refusent le baptême ont la tête coupée. (*Roland*, v. 402 et 3670; *Gui de Bourgogne*, v. 3063, 3071-74, 3436-38; *Huon de Bordeaux*, 6657-59, etc. etc.) Nous avons ailleurs discuté très longuement ces textes, et montré qu'ils sont contraires à la véritable doctrine de l'Église. Un jour on fit au pape Nicolas I cette question : « Que faut-il faire à l'égard des païens qui ne veulent pas se faire chrétiens ? » Et le Souverain Pontife répondit : « Quant à ceux qui refusent le bienfait de la foi chrétienne, qui immolent aux idoles et plient les genoux devant elles, nous n'avons rien à vous commander à leur sujet, si ce

n'est de les convaincre de leurs erreurs par de bons avis, par des exhortations, PAR LA RAISON ENFIN PLUTÔT QUE PAR LA FORCE. » (*Nicolai I responsa ad consulta Bulgarorum*, cap. xli; Labbe, viii, 530. Le Pape est beaucoup plus sévère à l'égard des renégats.) Et nous avons également cité les paroles très précises de saint Augustin et de saint Thomas d'Aquin, qui se prononcent tous deux contre l'emploi de la force. Enfin les Pères du concile de Plaisance, en 1388, font cette proclamation solennelle : « La religion chrétienne ne doit pas rejeter les Juifs et les Sarrasins, parce qu'il est constant qu'ils ont en eux l'image de notre Créateur. » (Labbe, xi, 2074.) Il y a loin de là à la sanglante et abominable brutalité de nos héros épiques.

Il y laisse mille chevaliers vaillants,
 Qui gardent la ville pour l'Empereur ;
 Puis, avec tous ses hommes, Charles remonte à
 cheval,
 3680 Emmenant Bramimonde captive ;

3680. *Bramimonde*, etc. C'est ici que les Remaniements cessent de suivre, même de loin, le texte primitif, et il en est de même pour le plus ancien manuscrit de Venise, qui avait jusqu'ici reproduit si exactement la version originale de notre poème. = A PARTIR DE NOTRE VERS 3682, TOUTS les textes autres que celui d'Oxford nous offrent le même récit, qu'il importe de faire connaître : « Charles donc est à Roncevaux, qui se pâme de douleur devant le corps inanimé de Roland. Il fait ensevelir son neveu : il maudit Ganelon. Prières interminables. (Complets 330-336 du texte de Paris, édit. F. Michel.) On enterre les Français morts dans la grande bataille. Les Anges chantent, une lumière divine éclate, des arbres verts sortent miraculeusement de chaque tombe (337.) Charles passe alors les défilés pyrénéens : il s'arrête à Saint-Jean-Pied-de-Port, où il fonde un moulier (338, 339). L'Empereur ordonne ensuite à Girard d'Orléans, à Guion de Saint-Omer et à Geoffroi d'Anjou de se rendre en message auprès de Girard de Viane pour le prier de venir le rejoindre et de lui amener la belle Aude (339). Puis il envoie Bazin le Bourguignon, Garnier d'Auvergne, Gnyon et Milon dans la cité de Mâcon, à sa propre sœur Gilles : ils sont chargés de la conduire à l'Empereur (340, 341). Les messagers partent : Charles s'avance en France. Il arrive à Sorgues (*à Sorges*, dit le manuscrit). C'est là que Ganelon s'échappe une première fois sur le destrier de Garin de Moutsaor : il se dirige vers Toulouse, ou « Chastel-Monroli, » ou Saragosse. Deux mille Français se jettent à sa poursuite ; le plus ardent est Othes (342-334). Ganelon rencontre des marchands qu'il trompe et qui trompent Othes sur la distance qui le sépare du fugitif (345). Il arrive par là que les

Français se présentent devant l'Empereur sans s'être emparés de Ganelon. Colère de Charles (346). Un paysan indique à Othes la retraite de Ganelon. Le traître s'est endormi sous un arbre (347, 348), et le bon cheval de Ganelon éveille son maître. Combat entre Ganelon et Othes. Ils luttent d'abord à pied, puis le beau-père de Roland propose à Othes de combattre en vrais chevaliers, à cheval. Le traître s'élançe sur le cheval de son adversaire, et s'enfuit (349-354). Othes se remet à la poursuite de Ganelon. Dieu fait un miracle pour lui : ses armes ne lui pèsent plus sur les épaules. Alors le fugitif tombe de cheval : nouveau combat. Sur ces entrefaites, arrivent Samson et Isoré, et l'on peut enfin se rendre maître de Ganelon, que l'on remet aux mains de l'Empereur (355-361). Charles traverse toute la Gascogne et arrive à Blaye (362). Le poète ici change la scène de son roman et nous transporte soudain près des messagers du roi qui vont à Viane. Ils y arrivent, et font leur message. Ils cachent à Girard la mort de Roland et d'Olivier : « Charlemagne, » ajoutent-ils, « veut qu'on célèbre le « mariage de son neveu avec la belle « Aude. Amenez-lui sur-le-champ votre « nièce. » Joie de Girard et de Guibourg (363-368). On part à Blaye. Pressentiments d'Aude : ses songes lugubres (368-375). Un clerc savant en *ningremance* cherche à les lui expliquer favorablement ; mais il en voit bien lui-même la triste signification (377). Pour ne pas étonner trop douloureusement la belle Aude, on contre-fait la joie dans le camp français. On essaye de lui cacher la grande douleur ; on va jusqu'à lui dire que Roland est allé en « Babiloinne » épouser la sœur de Baligant. Aude n'en veut rien croire. « Roland, » s'écrie-t-elle, « Roland est

Mais il ne veut lui faire que du bien...

Les voilà qui s'en retournent pleins d'allégresse,
pleins de fierté joyeuse.

Vivement et en vainqueurs ils passent par Narbonne.

Puis Charles arrive à Bordeaux, la grande et belle
ville.

3685 C'est là que sur l'autel du baron saint Séverin

Charles dépose l'olifant, qu'il avait rempli d'or et de
mangons ;

Et c'est là que les pèlerins peuvent encore le voir.

Sur de grandes nefes l'Empereur traverse la Gironde ;

Il conduit jusqu'à Blaye le corps de son neveu,

3690 Celui d'Olivier, le noble compagnon de Roland,

Celui de l'Archevêque, qui fut si preux et si sage.

On dépose les trois seigneurs en des tombeaux de
marbre blanc,

« mort ! » (378-383.) Sur ce, arrive Gilles, la sœur du roi, la mère de Roland : Charles lui annonce sans aucun ménagement la mort de son fils. « Une « mère, » pense-t-il, « est mieux pré- « parée à de tels coups qu'une fiancée. » Enfin c'est Gilles elle-même qui a la force d'apprendre à la sœur d'Olivier la mort de Roland. Douleur d'Aude (384-390). Elle veut voir du moins le corps de son fiancé, que Charles rapporte d'Espagne. Ses prières, ses larmes. Un ange lui apparaît sous les traits d'Olivier, et l'invite à songer au bonheur du ciel. Aude, enfin, se décide à mourir (391-399). Retour de Charlemagne à Laon. Il n'a plus désormais qu'une seule pensée : se venger de Ganelon. Le jugement du traître va commencer. Gondrebœuf de Frise s'offre à le démentir juridiquement la lance au poing. Ganelon donne des otages, ses propres parents. Mais, au moment où va commencer le grand combat de l'accusateur et de l'accusé, celui-ci s'enfuit encore une fois *les grans galos*. Gondrebœuf le poursuit de près. Il l'atteint. Combat. On se saisit de Ganelon (400-417). C'est alors que fait son entrée dans le poème le neveu du traître, Pinabel. Il sera le champion de son oncle. Le défi est re-

levé par un « valet du nom de Thierrî, fils de Geoffroi d'Anjou, qui veut défendre la cause de Roland. Préparatifs du duel (413-431). La chanson se poursuit ici en vers de douze syllabes, et raconte le combat singulier de Pinabel et de Thierrî. Celui-ci pense un instant périr d'un formidable coup que lui porte son adversaire (432-439). Le poème se termine en décasyllabes. Pinabel est vaincu, et meurt (440-445). Il ne reste plus dès lors qu'à délibérer sur le châtimement de Ganelon. Chacun des barons français propose un supplice spécial : qui la corde, qui le bûcher, qui les bêtes féroces. On se décide à l'écarteler (446-450). Ici s'arrête le manuscrit de Paris. Lyon nous donne une strophe de plus, et nous fait assister au départ des barons de France, qui prennent congé de Charlemagne... ». — Le texte de tous nos Remaniements est maintenant connu de nos lecteurs.

3683. *Ils passent par Narbonne*. Dans une carte du XII^e siècle qui se trouve en une Apocalypse appartenant à M. Didot, Narbonne est marquée tout près de Saragosse, sur le chemin de France. Voy., dans notre 7^e éd., *l'Éclaircissement IV*.

3692. *On dépose les trois seigneurs*

A Saint-Romain, où maintenant encore gisent les barons ;

Et les Français les recommandent une dernière fois,
à Dieu et à tous les noms divins.

3695 Puis Charles chemine derechef à travers les vallées
et les montagnes ;

Plus ne s'arrête qu'à Aix.

Si bien chevauche, qu'il descend à son perron.

A peine est-il arrivé dans son haut palais,

Que par ses messagers il mande tous les juges de sa
cour,

3700 Saxons et Bavares, Lorrains et Frisons,

Bourguignons et Allemands,

Bretons, Normands et Poitevins,

Et les plus sages de ceux de France.

Alors commence le procès de Ganelon.

AOI.

en des tombeaux de marbre blanc, etc.
Ces funérailles, d'après la *Karlama-*
gnus Saga et le *Keiser Karl Magnus's*
kronike, ont lieu à Arles. = D'après la
Chronique de Turpin (cap. xxix : *De*
sepulchro Rolandi et ceterorum qui
apud Belinum et diversis locis sepulti
sunt), Roland fut enterré à Blaye et
Olivier à Belin. = Le mot *beatus*, qui

précède ici celui de Roland, n'est pas
fait pour nous étonner. Roland, en
effet, a été longtemps révéré comme
un martyr et représenté avec un nimbe.
Son nom se trouve en plusieurs Mar-
tyrologes, et les Bollandistes ont dû
s'en occuper à diverses reprises (31 mai
et 16 juin).



Fig. 29. — Aude la belle est allée à sa fin. — Le roi croit qu'elle est seulement pâmée, — Et en pleure. (Vers 3723-3725.)
(Composition de Zier.)

CE QUE DEVINT LA FIANCÉE DE ROLAND

CCXCVIII



'EMPEREUR est revenu d'Espagne ;
Il vient à Aix, la meilleure ville de France,
Monte au palais entre en la salle.

Une belle damoiselle vient à lui : c'est Aude.
Elle dit au Roi : « Où est Roland le capitaine,

3705. *L'Empereur est revenu d'Espagne.* L'épisode de la belle Aude, qui a dû être, suivant nous, l'objet d'un chant lyrique antérieur à notre poème, est fort allongé dans nos Remaniements. En revanche, il est abrégé dans le *Keiser Karl Magnus's kronike*, et tout à fait omis par la *Karlumagnus Saga*.

- « Qui m'a juré de me prendre pour femme? »
 Charles en est plein de douleur et d'angoisse;
 Il pleure des deux yeux, il tire sa barbe blanche :
 « Sœur, chère amie, » dit-il, « tu me demandes
 nouvelles d'un homme mort.
 « Mais, va, je saurai te remplacer Roland ;
 3715 « Je ne te puis mieux dire : je te donnerai Louis,
 « Louis, mon fils, celui qui tiendra mes Marches.
 « — Ce discours m'est étrange, » répond belle Aude.
 « Ne plaise à Dieu, ni à ses saints, ni à ses anges,
 « Que, Roland mort, je reste en vie! »
 3720 Lors elle perd sa couleur et tombe aux pieds de
 Charles.
 La voilà morte : Dieu veuille avoir son âme!
 Les barons français la pleurent et la plaignent. Aoi.

CCXCIX

- Aude la belle s'en est allée à sa fin.
 Le Roi croit qu'elle est seulement pâmée ;
 3725 Il en a pitié, il en pleure,
 Lui prend les mains, la relève ;
 Mais la tête retombe sur les épaules.
 Quand Charles voit qu'il l'a trouvée morte,
 Il fait sur-le-champ venir quatre comtesses,
 3730 Qui la portent dans un moutier de nonnes,
 Et veillent près de son corps jusqu'au jour ;
 Puis on l'enterra bellement près d'un autel,
 Et le Roi lui fit grand honneur. Aoi.

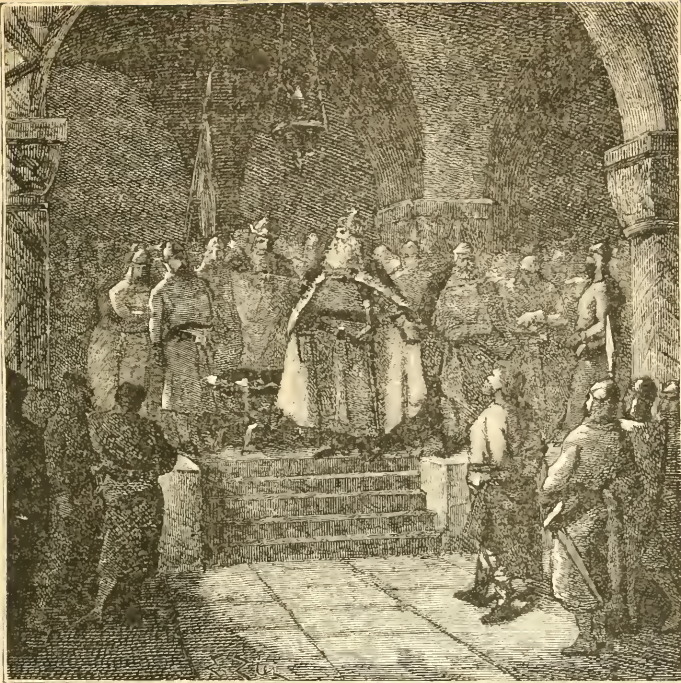


Fig. 30. — « Seigneurs barons, dit le roi Charlemagne, jugez-moi Ganelon selon le droit. » (Vers 3750, 3751.)
(Composition de Zier.)

CHATIMENT DE GANELON. — FIN DU POÈME

CCC



'EMPEREUR est de retour à Aix.
Le traître Ganelon, tout chargé de chaînes
de fer,
Est dans la cité, devant le palais.
Des sergents vous l'attachent à un poteau,

3736. *Est dans la cité, etc.* Ici com-
mence dans notre poème le jugement
de Ganelon, et nous avons démontré
ailleurs que, dans cette procédure, tout
est d'origine germanique, tout est em-
prunté aux lois barbares et aux éléments
germaniques de la législation féodale.
(Voir notre première édition, II, p. 235)

Vous lui lient les mains avec des courroies en peau
de cerf,
Et vous le battent à coup de bâtons et de jougs de
bœufs.

et suiv.) = Ganelon, tout d'abord, est soumis à l'emprisonnement préventif, à la torture. Et cette torture consiste en coups de bâton : « Les serfs l'attachent à un poteau, lui lient les mains avec des courroies de cuir de cerf, et le battent à coups de bâton. » (V. 3737 et suiv.) Or ce même supplice se retrouve, comme pénalité, dans les lois de toutes les tribus barbares. Voir la loi des Bavares (VIII, ch. VI), des Burgundes (30 et 33, 2; 4, 4; 5, 6, 38, 63), des Francs Saliens (Constitution de Childébert), des Lombards (Lintprand, 6, 26, c; 6, 88; 6, 50), des Frisons (3, 7), des Wisigoths, etc. Les chiffres qui précèdent sont, comme les suivants, empruntés au recueil de Davoust-Oglou (*Histoire de la législation des anciens Germains*). = Après l'emprisonnement préventif et la torture, s'ouvre le *plait* (v. 3742 et suiv.). Le tribunal dont il est question dans notre poème n'est autre que l'ancien *Placitum palatii*, lequel, sous la première race, était, en effet, présidé par le roi, assisté de leudes et d'évêques. Il est vrai qu'on ne voit pas intervenir ces derniers dans notre Chanson; mais toutes les parties du grand Empire y sont représentées par leur baron. Dans notre Chanson comme dans la législation barbare, l'Empereur n'a que le droit de présider le tribunal ou de le faire présider en sa place, et il n'a même pas voix délibérative : « Seigneurs, leur dit Charles, jugez-moi le droit de Ganelon. » (V. 3751.) Rien ne nous donne ici l'idée d'un tribunal romain : c'est bien la procédure germanique. = En troisième lieu, on arrive au jugement de Dieu, ou à l'ordalie (v. 3790 et suiv.). Ici encore, le doute n'est pas possible, et nous sommes en pleine Germanie. Le *campus ou duel* est, en effet, commun à toutes les tribus barbares. Voir la loi des Bavares (17, 1; décret. Tass., cap. XI), des Alamans (44, 1, 84), des Burgundes (tit.,

80, 1-3), des Lombards (Roth., 164, 165, 166, 198, 203; Grimoald, t. VII), des Thuringiens (15), des Frisons (14, 7; 5, 4), des Saxons (16), des Anglo-Normands. (Guill. I, 1-3; III, 12, etc.) = Le quatrième acte de notre drame épique s'ouvre d'une façon imposante. Sur le point d'engager la lutte, les deux champions se confessent, reçoivent l'absolution, sont bénis par le prêtre, entendent la messe et y reçoivent la communion (v. 3858 et suiv.). Après quoi, le grand combat commence (v. 3862 et suiv.). Ces vers sont conformes à la réalité historique. Quand le champion allait entrer en lice, on célébrait, en effet, la messe de la Résurrection, ou celle de Saint-Étienne, ou celle de la Trinité. Et l'on chantait ensuite devant lui le symbole de saint Athanase. (Voir le *Cérémonial d'une épreuve judiciaire au XII^e siècle*, publié par Léopold Delisle.) Et ce qui se passait encore au XII^e siècle, s'était exactement passé de la même façon sous nos deux premières races. = On connaît la fin du combat raconté dans notre poème : Thiérii tue Pinabel, et les trente otages de Ganelon sont pendus (v. 3977 et suiv.). Il convient d'observer que ce terrible châtiment, infligé à la famille du traître et à ses otages, ne se retrouve pas dans les lois barbares; mais le principe de la solidarité de la famille est absolument german, et la coutume des « pleiges » ou « garants » vient exactement de la même source. = Reste Ganelon; son supplice est épouvantable (v. 3964 et suiv.), mais conforme à la rigueur du droit féodal, qui est issu du droit germanique. Les Assises de Jérusalem ne laissent aucun doute à cet égard : « Si la bataille est de choses qu'on a mort desservie, et si le garant est vaincu, il et celui pour qui il a fait la bataille seront pendus. » (XXXVII et XCIV.) Quant au genre de supplice que l'on fait subir au traître,

3740 Certes, il n'a pas mérité meilleur salaire ;
 Et c'est ainsi que très douloureusement il attend son
 plaid. Aoi.

CCCI

Il est écrit dans l'ancienne Geste
 Que Charles manda les hommes de toutes ses terres.
 Ils se rassemblèrent dans la chapelle d'Aix.

3745 C'est un grand jour, une grande fête,
 Celle du baron saint Silvestre, s'il faut en croire
 quelques-uns.
 Et c'est alors que commença le procès : c'est ici que
 vous aurez nouvelles
 De Ganelon, qui a fait là grande trahison.
 Le Roi ordonne qu'on le traîne devant lui. Aoi.

CCCII

3750 « Seigneurs barons, » dit le roi Charlemagne,
 « Jugez-moi Ganelon, selon le droit.
 ¶ Il vint dans mon armée, avec moi, jusqu'en Espagne.
 « Il m'a ravi vingt mille de mes Français ;
 ¶ Il m'a ravi mon neveu, que plus jamais vous ne
 verrez ;
 3755 « Il m'a ravi Olivier, le preux et le courtois.
 « Pour de l'argent enfin il a trahi les douze Pairs.]
 « — C'est vrai, » s'écrie Ganelon, « et maudit sois-je
 si je le nie ;
 « D'or et d'argent Roland m'avait fait tort ;

c'est l'écartellement, qui n'est pas indiqué dans les lois germaniques, mais qui est le supplice réservé plus tard à tous les traîtres, à ceux qui livrent leur pays, à ceux qui offensent la majesté du roi. = Tels sont les cinq actes de *Ganelon*, de ce drame épique, et l'on pourrait à ces cinq actes donner pour titres :

1^o *La Torture*. 2^o *Le Plaid*. 3^o *La messe du jugement*. 4^o *Le Duel*. 5^o *Le Supplice*. Nous tenions à suivre avec soin toute la marche de cette procédure criminelle, la plus ancienne que nous rencontrions dans nos Chansons de geste.

« C'est pourquoi j'ai cherché sa perte et voulu sa mort ;

5760 « Mais je n'admets point que tout cela soit de la trahison.

« — Nous en tiendrons conseil, » répondent les Français. Aoi.

CCCIII

Il est là, Ganelon, debout devant le Roi ;

Il a le corps gaillard, le visage fraîchement coloré.

S'il était loyal, il aurait vraiment la mine d'un baron.

3765 Il jette les yeux autour de lui, voit les Français et tous ses juges,

Et trente de ses parents qui sont avec lui.

Alors il élève la voix et s'écrie :

« Pour l'amour de Dieu, entendez-moi, barons.

« Donc, j'étais à l'armée de l'Empereur.

3770 « Avec amour et foi je le servais,

« Lorsque son neveu Roland me prit en haine,

« Et me condamna à mort, à une mort très douloureuse.

« Oui, je fus envoyé comme messenger au roi Marsile,

« Et si j'échappai, ce fût grâce à mon adresse.

3775 « Alors je défiai Roland le brave,

« Je défiai Olivier et tous leurs compagnons.

« Charles et ses nobles barons ont été les témoins de ce défi.

« C'est là de la vengeance, et non pas de la trahison.

« — Nous en tiendrons conseil, » répondent les Francs.

Aoi.

CCCIV

3780 Quand Ganelon voit que le grand procès va commencer,

Il rassemble trente de ses parents.

Il en est un qui domine tous les autres :

C'est Pinabel, du château de Sorence.

Celui-là sait bien donner ses raisons, c'est un beau
parleur;

3785 Puis, quand il s'agit de défendre ses armes, c'est un
bon soldat.

Ganelon a dit à Pinabel : « C'est en vous que je
me fie ;

« C'est à vous de m'arracher au déshonneur et à la
mort. »

Et Pinabel répond : « Vous allez avoir un défenseur.

« Le premier Français qui vous condamne à mort,

3790 « Où que l'Empereur nous fasse lutter ensemble,

« Je lui donnerai un démenti avec l'acier de mon épée. »

Ganelon tombe à ses pieds.

Aoi.

CCCV

Saxons et Bavaois sont entrés en conseil,

Avec les Poitevins, les Normands et les Français.

3795 Les Thiois et les Allemands sont en nombre.

Les barons d'Auvergne sont les plus indulgents,

Les moins irrités, les mieux disposés pour Pinabel :

« Pourquoi n'en pas rester là? » se disent-ils l'un à
l'autre;

« Laissons ce procès, et prions le Roi

3800 « De faire cette fois grâce à Ganelon,

« Qui désormais le servira avec foi, avec amour.

« Roland est bien mort, plus ne le reverrez;

« L'or et l'argent ne pourront pas vous le rendre.

« Quant au duel, ce serait folie. »

3805 Tous les barons disent oui, tous approuvent,

Excepté un seul : Thierrî, frère de monseigneur Geof-
froi.

Aoi.

CCCVI

Vers Charlemagne retournent les barons :

« Sire, » lui disent-ils, « nous vous prions

- « De tenir quitte le comte Ganelon :
- 8910 « Il vous servira désormais avec foi, avec amour.
 « Laissez-le vivre ; car il est vraiment gentilhomme.
 « Roland d'ailleurs est mort ; nous ne le reverrons
 plus ;
 « Et ce n'est point l'or et l'argent qui pourront nous
 le rendre.
 « — Vous n'êtes tous que des félons ! » s'écrie le Roi.

CCCVII

- 3715 Quand Charles voit que tous lui font défaut,
 Il baisse la tête,
 Et, de la douleur qu'il ressent : « Malheureux que
 je suis ! » s'écrie-t-il.
 Mais voici devant lui un chevalier : c'est Thierrî,
 Le frère au duc Geoffroi d'Anjou.
- 3820 Thierrî a le corps maigre, grêle, allongé ;
 Ses cheveux sont noirs, ses yeux sont bruns ;
 Il n'est d'ailleurs ni grand ni trop petit.
 Et il a dit courtoisement à Charles :
 « Ne vous désolez pas, beau sire Roi.
- 3825 « Vous savez que je vous ai déjà bien servi ;
 « Or, par mes ancêtres, j'ai droit à siéger parmi les
 juges de ce procès.
 « Quelle que soit la faute dont Roland se soit rendu
 coupable envers Ganelon,
 « Votre intérêt eût dû lui servir de défense.
 « Ganelon est un félon ; Ganelon a trahi votre neveu ;
- 3830 « Devant vous il vient de se mettre en mauvais cas,
 de se parjurer.
 « Pour tout cela je le condamne à mort. Qu'on le
 pendé,
 « Et puis qu'on jette son corps aux chiens :
 « C'est le châtimeut des traîtres.
 « Que s'il a un parent qui me veuille donner un
 démenti,

- 3835 « Avec cette épée que j'ai là, à mon côté,
 « Je suis tout prêt à soutenir mon avis.
 « — Bien parlé, » disent les Francs. Aor.

CCCVIII

- Alors devant le Roi s'avance Pinabel.
 Il est grand, il est fort, il est rapide et brave ;
 3840 Mort est celui qu'il frappe d'un seul coup.
 « Sire, » dit-il au roi, « c'est ici votre plaid :
 « Ordonnez donc qu'on ne fasse point tout ce bruit.
 « Voici Thierrî qui vient de prononcer son juge-
 ment :
 « Eh bien ! je lui donne un démenti, et me veux
 battre avec lui. »
 3845 Et il lui met au poing droit le gant en cuir de cerf.
 « Bien, » dit l'Empereur, « mais je veux de bons
 « otages. »
 Trente parents de Pinabel servent de caution légale.
 « Je vous donnerai caution, moi aussi, » dit le Roi.
 Et il les fait garder jusqu'à ce que justice se fasse. Aor.

CCCIX

- 3850 Thierrî, quand il voit que la bataille est proche,
 Présente à Charles son gant droit ;
 Et l'Empereur donne caution pour lui, et fournit des
 otages.
 Puis Charles fait sur la place disposer quatre bancs ;
 Là vont s'asseoir ceux qui doivent combattre ;
 3855 Au jugement de tous, leur plaid est régulier :
 C'est Ogier le Danois qui régla tout.
 Alors : « Nos chevaux ! nos armes ! » s'écrient les
 deux champions. Aor.

CCCX

- Depuis qu'ils se sont mis en ligne pour leur duel,
 Pinabel et Thierrri se sont bien confessés, ont reçu
 l'absolution et la bénédiction du prêtre ;
- 3860 Puis ont entendu la messe et reçu la communion,
 Et pour les églises ont laissé grandes aumônes.
 Les voilà enfin revenus devant Charles.
 A leurs pieds ont chaussé les éperons,
 Puis revêtu leurs blancs hauberts, qui sont à la fois
 forts et légers,
- 3865 Ils ont sur leur tête assujetti leurs heaumes clairs
 Et ceint leurs épées à la garde d'or pur.
 A leur cou ils suspendent leurs écus à quartiers.
 Dans leur poing droit ils tiennent leurs épieux tran-
 chants ;
 Puis sont montés sur leurs rapides destriers.
- 3870 Alors on vit pleurer cent mille chevaliers,
 Qui pour Roland ont pitié de Thierrri.
 Mais Dieu sait comment tout finira. Aoi.

CCCXI

- Au-dessous d'Aix est une vaste plaine
 C'est là que les deux barons vont faire leur bataille.
- 3875 Tous deux sont preux, et leur courage est grand.
 Rapides, emportés sont leurs chevaux,
 Ils les éperonnent, leur lâchent les rênes,
 Et, rassemblant toute leur vigueur, se vont frapper
 mutuellement.
- Ils brisent, ils mettent en pièces leurs écus,
- 3880 Ils dépècent leurs hauberts, ils déchirent les sangles
 de leurs chevaux,
 Si bien que les *selles tournent et que les cavaliers
 tombent...*
- Cent mille hommes les regardent, tout en pleurs. Aoi.

CCCXII

Voici nos deux chevaliers à terre :
Vite ils se redressent sur leurs pieds.

3885 Pinabel est fort, léger, rapide.
L'un cherche l'autre. Ils n'ont plus de chevaux ;
Mais, de leurs épées à la garde d'or pur,
Ils frappent, ils refrappent sur leurs heaumes d'acier.
Ce sont là de rudes coups, bien faits pour les tran-
cher...

3890 Et tous les chevaliers français de se lamenter vive-
ment :

« O Dieu, » s'écrie Charles, « montrez-nous où est
le droit. » Aoi.

CCCXIII

« Rétracte-toi, Thiéri, » dit alors Pinabel.

« Je consens à devenir ton homme par amour et par
foi,

« Et je te donnerai de mes trésors tout à souhait :

3895 « Seulement réconcilie Ganelon avec le Roi.

« — Je n'y veux même point songer, » répond Thiéri.

« Honte à moi si j'y consens !

« Que Dieu prononce aujourd'hui entre nous. » Aoi.

CCCXIV

« Pinabel, » dit Thiéri, « tu es un vrai baron,

3900 « Tu es grand, tu es fort, tu as le corps bien moulé ;

« Tes pairs te connaissent pour ton courage ;

« Eh bien ! laisse ce combat,

« Je t'accorderai avec Charles :

« Quant à Ganelon, on en fera si bonne justice,

3905 « Que jamais plus on n'en entendra parler.

- « — Ne plaise au seigneur Dieu ! » répond Pinabel ;
 « J'entends bien soutenir toute ma parenté,
 « Et devant homme mortel je ne reculerai pas.
 « Plutôt mourir que de mériter un tel reproche ! »
 3910 Alors ils recommencent à échanger de grands coups
 d'épée
 Sur leurs heaumes gemmés d'or.
 Le feu clair en jaillit, et vole jusqu'au ciel.
 On ne les pourrait plus séparer :
 Ce duel ne finira pas sans mort d'homme. Aoi.

CCCXV

- 3915 C'est un vaillant homme que Pinabel de Sorence.
 Il frappe Thierrî sur son écu provençal :
 Le feu en jaillit, qui enflamme l'herbe sèche,
 Il présente à son adversaire la pointe de son épée
 d'acier,
 Lui tranche le heaume sur le front,
 3920 Et lui fait descendre la lame jusqu'au milieu du visage ;
 La joue droite est tout en sang,
 Le haubert déchiré jusqu'au ventre.
 Mais Dieu est là qui préserve et garantit Thierrî. Aoi.

CCCXVI

- Thierrî voit qu'il est blessé au visage ;
 3925 Le sang tout clair coule sur le pré herbu.
 Alors il frappe Pinabel sur le heaume d'acier bruni,
 Dont il fait deux morceaux jusqu'au nasal.
 Toute la cervelle de sa tête se répand à terre.
 Thierrî brandit son épée, et l'abat raide mort.
 3930 Ce coup termine la bataille.
 « Dieu a fait un miracle, » s'écrient les Français.
 « Maintenant il est juste que Ganelon soit pendu,
 « Lui et ses parents qui ont répondu pour lui. » Aoi.

CCCXVII

Thierri est vainqueur.

- 3935 L'empereur Charles arrive,
Et, avec lui, quatre de ses barons,
Le duc Naimés, Ogier de Danemark,
Geoffroy d'Anjou et Guillaume de Blaye.
Le Roi a pris Thierri entre ses bras ;
- 3940 Il lui essuie le visage avec ses grandes peaux de
martre ;
Puis il les rejette de ses épaules, et on lui en revêt
d'autres.
- Tout doucement on désarme le chevalier ;
On le fait monter sur une mule d'Arabie,
Et c'est ainsi qu'il s'en revient tout joyeux, le baron.
- 3945 On arrive à Aix, on descend sur la place.
Alors va commencer le supplice de Ganelon et de ses
parents. A01.

CCCXVIII

Charlemagne appelle ses comtes et ses ducs :

- « Quel conseil me donnez-vous sur les otages que
j'ai retenus ?
« Ils sont venus au plaid pour Ganelon ;
- 3950 « Ils se sont portés pour Pinabel.
« — Qu'ils meurent, qu'ils meurent tous, » répondent
les Français.
- Alors le Roi appelle un sien viguier, Basbrun :
« A cet arbre maudit, là-bas, va, pends-les tous.
« Par cette barbe dont les poils sont chenus,
- 3955 « S'il en échappe un seul, tu es perdu, tu es mort.
« — Qu'ai-je autre chose à faire ? » répond Basbrun.
Avec cent sergents il les emmène de force,
Et il y en a bientôt trente qui sont pendus.
Ainsi se perd le traître, ainsi perd-il les autres. A01.

3958. *Trente qui sont pendus.* Dans | avec ses quatre-vingts moines, se porte
Huon de Bordeaux, l'abbé de Cluny, | otage pour Huon dans son duel avec

CCCXIX

- 3960 Là-dessus les Bavaois et les Allemands s'en vont,
Avec les Poitevins, les Bretons et les Normands.
C'est l'avis de tous, et plus encore l'avis des Français,
Que Ganelon meure d'un terrible et extraordinaire
supplice.
Donc on fait avancer quatre destriers ;
- 3965 Puis on lie les pieds et les mains du traître.
Rapides et sauvages sont les chevaux.
Devant eux sont quatre sergents qui les dirigent
Vers une jument là-bas, dans le milieu d'un champ.
Dieu ! quelle fin pour Ganelon !
- 3970 Tous ses nerfs sont effroyablement tendus :
Tous ses membres s'arrachent de son corps ;
Le sang clair ruisselle sur l'herbe verte...
Ganelon meurt en félon et en lâche.
Il n'est pas juste que le traître puisse jamais se vanter
de sa trahison. Aoi.

CCCXX

- 3975 Quand l'Empereur a fait ses représailles,
Il appelle ses évêques de France,
De Bavière et d'Allemagne :
« Dans ma maison, » dit-il, « il y a une prisonnière
de noble race ;
« Elle a tant entendu de sermons et de bons exemples,
3980 Qu'elle veut croire en Dieu et demande chrétienté.
« Pour que Dieu ait son âme, baptisez-la.
« — Volontiers, » répondent les évêques, « donnez-
lui pour marraines

Amaury. Mais déjà les idées se sont adoucies, et si Hnon est vaincu, ses otages seront seulement privés de leurs terres. Cependant Charles les a tout d'abord menacés de les faire *traîner à roncis*, et ils sont enchaînés tant que

duel. Je ne vois pas qu'on ait encore songé à rapprocher ce passage d'*Huon* du dénouement de notre *Roland*.

3982. *Marraines*. L'usage d'avoir plusieurs parrains et marraines a existé

« Des dames nobles et de haut lignage. »
 Grande est la foule réunie aux bains d'Aix ;
 3985 On y baptise la reine d'Espagne
 Sous le nom de Julienne.
 A son bon escient, elle se fait chrétienne... Aoi.

CCCXXI

Quand l'Empereur eut fait justice ;
 Quand sa grande colère se fut un peu éclaircie ;
 3990 Quand il eut mis enfin la foi chrétienne en Brami-
 monde,
 Le jour était passé, la nuit sombre était venue...
 Le Roi se couche dans sa chambre voûtée ;
 Saint Gabriel descend vers lui et, de la part de Dieu,
 vient lui dire :
 « Charles, Charles, rassemble toutes les armées de
 ton empire ;
 3995 « A marches forcées, va dans la terre de Bire,
 « Va secourir le roi Vivien dans Imphe,
 « Dans cette cité dont les païens font le siège,
 « Et où les chrétiens t'appellent à grands cris. »
 L'Empereur voudrait bien n'y pas aller :
 4000 « Dieu ! » s'écrie-t-il, « que ma vie est peineuse ! »
 Il pleure de ses yeux, il tire sa barbe blanche... Aoi.

dans plusieurs Églises, et il a été pro- | mann propose une leçon toute différente
 hibé par plusieurs conciles. (Voir la note | et rejette le mot *marraines*. (Voir les
 de Génin, en son édition du *Roland*, | *Notes pour l'établissement du texte*.)
 p. 460.) Il convient d'ajouter qu'Hoff-

Ici s'arrête la Geste de Touroude.





Fig. 31. — Fin de la Chanson. (Vers 3993.)
(Composition de Zier.)

ÉCLAIRCISSEMENTS

ÉCLAIRCISSEMENT I

QUELQUES NOTIONS GÉNÉRALES

SUR

LES ORIGINES DE LA LANGUE ET DE LA POÉSIE FRANÇAISES

I. ORIGINE et ÉLÉMENTS DE LA LANGUE FRANÇAISE

1. La langue française appartient à la Famille des langues romanes.

2. L'ensemble des peuples parlant les langues romanes s'est appelé du nom de *Romania*. = Cette famille renferme quatre groupes :
a. Groupe méridional : italien, et roumain ou valaque. *b.* Groupe occidental : espagnol et portugais. *c.* Groupe septentrional : provençal, français (et anglais, pour une partie). *d.* Groupe central : Suisse romande, latin, dialectes des Grisons et du Tyrol, etc.

3. Comme les autres langues romanes, le français s'est formé sur le latin. = Non pas sur le latin classique, mais sur ce latin populaire, sur ce latin parlé qui s'appelait *lingua romana*. = La langue française dérive, dans son fond, du latin populaire successivement modifié sous l'influence de certains phénomènes de vocalisme, dus aux éléments celtique et germain.

4. La langue française, indépendamment des mots d'origine latine, contient un certain nombre de mots qui sont d'origine celtique ou germane.

Cf. Diez, *Grammaire des langues romanes*, 3^e édition, traduction de G. Paris, Brachet et Morel-Fatio (3 vol. in-8^o, 1873-76).

P. Meyer, Cours professé à l'École des chartes.

G. Paris, *Romania*, t. I (1872), p. 1 et suiv.

II. FORMATION DE LA LANGUE FRANÇAISE

5. La *lingua romana* a triomphé en Gaule, grâce à la fusion qui s'est opérée rapidement entre les Romains et les Gaulois, et grâce aussi à l'action des colonies romaines, civiles ou militaires.

6. La destruction des classes moyennes à la fin de l'Empire, les invasions, la fermeture des écoles en Gaule et l'installation définitive des Barbares, ont également favorisé le développement de la *lingua romana*, en faisant cesser l'usage du latin savant, du latin écrit.

7. Cette langue latine populaire peut être aujourd'hui reconstruite en partie, d'après un certain nombre de Formules et de Diplômes. Elle le sera beaucoup plus complètement encore, le jour où l'on pourra scientifiquement établir quels sont les éléments, communs à toutes les langues romanes, qui ne se trouvent point dans le latin classique.

8. La *lingua romana* était loin de ressembler toujours à la langue classique, et il y avait deux catégories de mots qui faisaient, en quelque sorte, bande à part. Tandis que les lettrés disaient *verberare, osculari, iter, verti, urbs, os, jus, edere, ignis, aula, equus* et *hebdomas*, le peuple disait *battuere, basiare, viaticus, tornare, villa, bucca, directum, manducare, focus, curtis, caballus* et *septimana*. Il faut ajouter que, dans le latin populaire, les consonnes médianes étaient souvent tombées, longtemps avant la formation de la langue française.

9. L'accent tonique, qui était commun à la langue populaire et à la langue savante, a eu sur la formation de la langue française, comme sur celle des autres langues romanes, une influence décisive. Cette influence peut trouver son expression dans les règles suivantes :
a. L'accent tonique reste en français à la même place qu'en latin. =
b. Les voyelles atones qui suivent la tonique disparaissent en français, ou sont remplacées par un *e* muet. =
c. Les voyelles atones qui précèdent immédiatement la tonique persistent généralement, si elles sont longues, et disparaissent généralement, si elles sont brèves. =
d. Les voyelles atones qui précèdent médiatement la tonique persistent généralement.

10. La « quantité » latine a eu une action considérable sur cette même formation de la langue française, et cela à raison même de son influence sur la position de l'accent. Mais il y avait, dans la *lingua romana*, de nombreuses erreurs sur la quantité, et ces erreurs ont agi sur un certain nombre de mots français.

11. Dans cette formation de notre langue, l'analogie a joué un rôle considérable et qu'il est particulièrement facile de constater dans le système de la déclinaison et de la conjugaison françaises. Or l'analogie n'est qu'une imitation grossière : c'est l'habitude de ramener un certain nombre de mots à un type qui n'est pas leur type logique. Ainsi, le pronom *mea* a eu de l'influence sur les pronoms possessifs de la 2^e et de la 3^e personne. Ainsi, la première et la seconde déclinaison latines ont fini par devenir le type de toutes les autres. Etc.

12. Il importe de ne pas oublier que, dans notre français comme dans toutes les autres langues romanes, il a été légitime de former sur le même radical d'origine latine un certain nombre de mots à terminaison variée, de diminutifs, de péjoratifs, de fréquentatifs, d'augmentatifs, etc. C'est ainsi que les langues romanes, et particulièrement le français, arrivent à exprimer plusieurs idées avec le même radical auquel on impose différentes flexions.

13. Telle a été, indépendamment des phénomènes du vocalisme dans le latin vulgaire, la formation de la langue française. Mais, pour plus d'exactitude, il faudrait dire la « première formation » : car notre langue a été faite A DEUX REPRISES. = La première fois, d'une façon populaire et spontanée (et c'est à cette langue que nous avons affaire dans la *Chanson de Roland*) ; la seconde fois, d'une façon savante et réfléchie. = Cette seconde formation, due aux clercs et aux lettrés, a commencé d'assez bonne heure, mais n'a pas eu d'importance réelle avant les xv^e et xvi^e siècles. = De là, deux catégories de mots bien distinctes. Sur *directus*, on a d'abord formé *dreit* ou *droit*, puis *direct* ; sur *fragilis*, *fraïles*, puis *fragile* ; sur *captivus*, *chetifs* ou *caitifs*, puis *captif*, etc. etc. Quelques mots seulement, dans la *Chanson de Roland*, trahissent une formation savante.

Cf. Diez, *Grammaire des langues romanes*, 3^e édition.

A. Darmesteter, *De la Formation des mots composés en français*.

III. CARACTÈRE GÉNÉRAL DE LA LANGUE FRANÇAISE

14. Le caractère général du latin classique était, par-dessus tout, la synthèse. Mais le caractère général du latin populaire, de la *lingua romana* et du français, est, tout au contraire, l'analyse. On y emploie les prépositions pour remplacer les cas latins. On y dit *habeo amatum* au lieu d'*amavi* ; *amare habeo*, au lieu d'*amabo* ; *sum amatus*, au lieu d'*amor*, etc. Les flexions perdent de leur valeur, la synthèse s'en va, l'analyse triomphe. = Cf. ce que nous avons dit plus haut de l'analogie, etc.

IV. LIMITES DE LA LANGUE FRANÇAISE

15. L'ancien domaine de la langue française commence, au nord, sur le littoral de l'Océan, entre Calais et Gravelines. La limite passe à Saint-Omer, un peu au-dessous de Courtrai et de Bruxelles ; au nord de Liège ; un peu à l'est de Spa ; puis entre Verviers et Aix-la-Chapelle ; elle descend de là jusqu'à Longwy et Thionville, à quatre lieues à l'est plus loin que Metz ; un peu plus loin à l'est que Château-

Salins, Blamont, Senones, Saint-Dié, Gerardmer et Belfort ; à trois lieues environ à l'est de Montbéliard, et de là jusqu'à Fribourg par Soleure et Neuchâtel. La ligne frontière embrasse, en effet, les cantons de Vaud et de Neuchâtel, avec une partie du Valais et des Grisons ; elle finit par aboutir par Sion au mont Rosa et à Grenoble. = En faisant partir une seconde ligne depuis l'embouchure de la Charente à Rochefort, et en la faisant passer à Angoulême, un peu au-dessus de Limoges, puis par Clermont, Montbrison, Vienne, Grenoble, et enfin à Saint-Jean-de-Maurienne jusqu'au mont Cenis, ou aurait les bornes complètes de la langue d'oïl. = Il convient cependant d'ajouter que l'on parle breton derrière une ligne qui part de Saint-Brieuc, passe à Loudéac, suit le cours de la rivière de l'Oust jusqu'à son confluent à la Vilaine, et aboutit à l'embouchure de la Vilaine.

Cf. la Carte des langues romanes, dressée par M. Paul Meyer pour son cours à l'École des chartes, et la carte de Kiepert, *Spezialkarte der deutsch-französischen Grenzländer mit Angabe der Sprachgrenze*, Berlin, 1871.

V. LES PLUS ANCIENS MONUMENTS DE LA LANGUE ET DE LA POÉSIE FRANÇAISES

16. Les plus anciens monuments de la langue française sont : *a.* Les Serments de 842. *b.* La Cantilène de sainte Eulalie (IX^e siècle). *c.* Le fragment de Valenciennes : homélie sur Jonas (X^e siècle). *d. e.* Les deux poèmes consacrés à la *Passion* et à *Saint Léger*, lesquels sont conservés dans un manuscrit de la bibliothèque de Clermont (X^e siècle). *f.* La *Chanson de saint Alexis* (vers 1050). *g.* Le fragment de l'*Alexandre*, d'Albéric de Besançon (fin du XI^e). *h.* La *Chanson de Roland*, dont nous plaçons la composition entre les années 1066 et 1096, mais plus près de cette dernière date.

17. Nous allons ici offrir à nos lecteurs la traduction des plus anciens textes de notre littérature poétique, en espérant que les professeurs voudront bien les lire à leurs élèves, comme préparation à la lecture de la *Chanson de Roland*. = Parmi ces textes, la *Cantilène de sainte Eulalie* est le seul qui ait encore été traduit. Quant à la *Passion*, à la *Vie de saint Léger* et au *Saint Alexis*, c'est aujourd'hui que, pour la première fois, on en aborde réellement la traduction. Il est vrai que nous en reproduisons seulement des fragments ; mais ils sont considérables et donneront aisément une idée de toute l'œuvre. Nous ferons, d'ailleurs, précéder chacun de ces poèmes d'un commentaire de quelques lignes, qui en indiquera l'origine et en précisera la valeur.

I. — LA CANTILÈNE DE SAINTE EULALIE. — La *Cantilène de sainte Eulalie* est une œuvre du IX^e siècle, qui nous a été conservée dans

un manuscrit de Valenciennes. Le texte en a déjà été publié plusieurs fois, et notamment par Bartsch en sa *Chrestomathie française* et par Paul Meyer en son *Recueil d'anciens textes*.

La versification de cette œuvre unique a servi de matière à de longues discussions où nous avons nous-même été mêlé. La plupart des érudits semblent aujourd'hui d'accord pour assimiler cette Cantilène à une prose latine de la première époque, à une séquence notkérienne. Il est plus juste de dire qu'elle a été calquée sur une de ces proses.

Quoi qu'il en soit, cette petite pièce est évidemment le type de ces Chants populaires en langue vulgaire qui étaient répétés par tout un peuple, et non pas uniquement par des chanteurs de profession. Il est certain qu'il y a eu des Cantilènes de ce genre dans l'ordre politique et militaire, comme dans l'ordre religieux, et qu'un certain nombre de ces Cantilènes ont été consacrées à nos héros chevaleresques. C'est ce que prouve le double témoignage de la *Vie de saint Faron* au ix^e siècle, et de la *Vie de saint Guillaume* au commencement du xii^e.

Et maintenant, voici l'œuvre de notre plus vieux poète :

« Eulalie fut une bonne vierge ; — Elle avait un beau corps, une âme plus belle. — Les ennemis de Dieu la voulurent vaincre ; — Voulurent la faire servir le diable. — Mais elle n'écoute pas les méchants qui lui conseillent — De renier Dieu qui est là-haut dans le ciel. — Ni pour or, ni pour argent, ni pour parure, — Ni par les menaces, ni par la douceur, ni par les prières, — On ne put jamais plier — La jeune fille à ne pas aimer le service de Dieu. — C'est pourquoi on la présenta à Maximien — Qui était, en ce temps-là, roi des païens. — Il l'exhorte, mais elle n'en a cure, — A quitter le nom chrétien. — Elle rassemble toute sa force. — Plutôt elle souffrirait la torture — Que de perdre sa virginité : — C'est pourquoi elle est morte à grand honneur. — Ils la jetèrent dans le feu pour qu'elle y brûlât vive. — Elle était toute pure : c'est pourquoi elle ne brûla point. — Le roi païen ne voulut pas se rendre à ce miracle ; — Avec une épée lui fit couper la tête. — La demoiselle n'y contredit pas : — Elle veut quitter le siècle ; elle en prie le Christ. — Sous la forme d'une colombe, elle s'envole au ciel. — Supplions-la tous de vouloir bien prier pour nous, — Afin que le Christ ait merci de nous — Après la mort, et nous laisse venir à lui — Par sa clémence. »

II. — LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST. — La *Cantilène de sainte Eulalie* peut passer pour le type de ces Chants populaires qui, suivant la pittoresque et juste expression d'un vieil historien, *per omnium ora volitabant*.

Il n'en est pas de même de la *Passion*, de cette œuvre du x^e siècle que nous avons la joie de lire dans un magnifique manuscrit de la Bibliothèque de Clermont.

La *Passion* est le type de ces Complaintes religieuses que les clercs composaient pour l'instruction du peuple chrétien et que certains chanteurs pieux colportaient de village en village. C'est en réalité l'un des premiers chapitres d'un catéchisme poétique et populaire.

M. Gaston Paris, qui en a donné la meilleure édition (*Romania*, II, 295), a établi que « l'auteur de ce poème a employé, à côté l'une de l'autre, des formes appartenant aux dialectes de la langue d'oïl et de la langue d'oc ».

Quant aux vers, ils sont octosyllabiques et dérivent de vers latins rythmiques qui avaient presque toujours un accent sur la troisième syllabe. Quatre de ces vers forment un couplet.

La simplicité est le caractère de toute cette œuvre austère, qui est respectueusement calquée sur l'Évangile.

« Je veux vous faire aujourd'hui le récit véritable — De la passion de Jésus-Christ. — Je veux rappeler toutes les tortures — Par lesquelles il a sauvé ce monde.

« Durant plus de trente-trois ans, — Depuis qu'il eut pris humanité sur la terre, — Ses œuvres y furent celles du vrai Dieu, — Et ses souffrances celles d'un homme de chair.

« Il ne commit jamais aucun péché — Et c'est pour nos crimes qu'il fut tué. — Sa mort nous rend la vie — Et nous sommes rachetés par sa passion...

« Ils l'ont vêtu de pourpre — Et lui ont mis en la main un roseau. — Ils ont pris une couronne d'épines, — Et les misérables la lui ont posée sur la tête.

« Tous, à genoux devant lui, — Voilà qu'ils se rient de Jésus, les félons! — Ils le saluent comme leur seigneur — Et leur empereur pour rire;

« Et quand ils l'ont bien conspué, — Ils lui remettent son vêtement. — Lui-même alors saisit sa croix — Et, les précédant tous, marche à sa passion...

« Comme il parvint au Golgotha, — Devant la porte de la cité, — Il leur abandonna sa robe, — Laquelle fut faite sans couture.

« Point ne l'osèrent déchirer, — Mais l'ont tirée au sort, pour savoir qui l'aurait. — C'est ainsi que sa robe ne fut pas divisée. — Et, en vérité, il y a là un grand symbole.

« De même, en une foi et en une vérité, — Tous les fidèles du Christ doivent demeurer. — Son royaume aussi n'est pas divisé, — Mais est tout *un* en charité...

« Les Apôtres s'en vont, parlant tous les langages — Et annonçant les miracles du Christ. — Homme vivant ne leur peut résister : — Car ils ont le pouvoir de faire des prodiges.

« Dans tout le monde ils se sont répandus. — Partout ils annoncent le royaume de Dieu ; — Partout ils convertissent les multitudes et les nations ; — Partout Jésus-Christ est avec eux.

« Le Satan en a grande douleur — Et fait subir de rudes épreuves aux fidèles de Dieu. — Il en fait élever plusieurs en croix, — Il fait tomber leur tête sous l'épée.

« Il en fait écorcher d'autres ; — Il en fait jeter d'autres, tout vifs, dans le feu ; — Il en fait rôtir sur le gril ; — Il en fait lapider à coups de pierres.

— Mais, que lui sert ? Il ne les vaincra point. — Plus il leur fait de mal, plus ils grandissent. — Le cep de la croix a pris croissance et vigueur, — Et voici qu'il est l'objet de l'adoration du monde.

« Nous n'avons pas, pour nous, de ces combats à soutenir : — C'est contre nous que nous devons lutter. — Il nous faut briser notre volonté, — Si nous voulons avoir part avec les vrais fidèles.

« Car la fin n'est pas très loin — Et le royaume de Dieu est bien proche. — Tant qu'il nous laisse ici, faisons le bien. — Abandonnons le monde et son péché.

« Christ Jésus, qui es là-haut, — Aie pitié des pécheurs. — Tout ce qu'ils ont commis de crimes, — Daigne, en ta bonté, le leur pardonner.

« Puissent-ils te rendre grâce — Devant le Père glorieux ! — Puissent-ils louer le Saint-Esprit — Maintenant et toujours ! Amen. »

III. — LA VIE DE SAINT LÉGER. — Ce poème du x^e siècle nous a été conservé dans le même manuscrit de Clermont où nous lisons la *Passion*.

C'est encore un type fort exact des Complaintes populaires à l'époque carlovingienne ; mais, plus particulièrement, c'est le type de ces Vies de saints destinées au peuple, et que des jongleurs religieux chantaient sans doute devant le porche des églises, à l'issue de l'office.

La versification de ce poème présente un caractère spécial. Il est écrit en strophes de six vers, lesquels assonnent deux par deux. Ces vers sont octosyllabiques comme ceux de la *Passion*, et c'est presque, en définitive, le rythme encore usité dans nos Complaintes de 1880.

On a longuement discuté sur la langue du *Saint Léger*, qui n'a certainement rien de commun avec celle de la *Passion*.

La théorie de M. Paul Meyer semble aujourd'hui la plus raisonnable, et elle peut se résumer en ces quelques mots : « Tout ce qui, dans cette œuvre, a l'apparence provençale, est bien certainement

le fait du copiste. » M. Gaston Paris, qui a publié un excellent texte du *Saint Léger* (*Romania*, t. I, 273 et ss.), a adopté cette doctrine et l'a fort longuement démontrée d'après les assonances.

Or il conclut en ces termes : « C'est à Autun, suivant la plus grande probabilité, qu'un clerc a dû composer, sous les derniers Carolingiens, son récit strophique en roman. » Nous nous rangeons à cette opinion.

« Au Seigneur Dieu nous devons la louange, — Et à ses Saints l'honneur. — Pour l'amour de Dieu nous chantons ses Saints — Qui subissent pour lui grandes douleurs. — Or il est temps et il est bon — Que nous chantions de saint Léger.

« Je vous dirai d'abord les honneurs — Qu'il reçut sous deux rois. — Après quoi, je vous raconterai les épreuves — Que soutint son corps, et qui furent si grandes. — Et je veux aussi parler d'Ebroïn, cet apostat — Qui le fit mourir en si grand martyre...

« Vous allez donc entendre les grandes peines — Que lui fit Ebroïn, le tyran. — Le perfide fut si cruel, — Qu'il lui fit crever les yeux de la tête. — Quand il l'eut fait, il le mit en prison, — Et nul homme ne sut ce que le Saint était devenu.

« Il lui fit couper les deux lèvres — Et la langue aussi qu'il a dans la tête. — Et quand il l'eut ainsi mutilé, — Ebroïn, le mauvais, s'écria : — « Il a perdu l'usage de la parole, — Et jamais plus « ne pourra louer Dieu. »

« Voici que le Saint git à terre, tout triste, — Et personne n'est avec lui pour prendre part à sa peine. — Se tenir debout? il ne le peut pas : — Car il ne peut se servir de ses pieds. — Il a perdu l'usage de la parole, — Et jamais plus ne pourra louer Dieu.

« Mais si le Saint n'a pas de langue pour parler, — Dieu entend sa pensée. — S'il n'a pas les yeux de la chair, — Il a encore les yeux de l'esprit. — Son corps, il est vrai, souffre grand tourment; — Mais quelles consolations dans son âme!

« Son geôlier, qui s'appelle Guenes, — L'a mené dans un cachot sous terre. — C'est à Fécamp, dans le Moutier, — C'est là qu'on enferme le Saint. — Mais Dieu, en cette rude épreuve, — A visité Léger, son serviteur.

« Dieu lui a refait ses deux lèvres — Et il se prit à louer Dieu, comme avant. — Oui, Dieu en eut si grand pitié — Qu'il le fit parler comme avant. — La première chose que fit Léger, ce fut de prêcher la foi : — Il fit croire tout le peuple en Dieu...

« Quand Ebroïn apprit ce miracle, — Il ne le put croire avant de l'avoir vu. — Le bien que faisait Léger lui pesait : — Il ordonna qu'on le mit à mort. — Il envoya quatre hommes armés — Pour aller lui trancher la tête.

« Trois d'entre eux vinrent à saint Léger — Et à ses genoux se jetèrent. — De tous les péchés qu'ils avaient faits — Il leur donne l'absolution et le pardon ; — Mais le quatrième (un félon du nom de Vadart), — D'un coup d'épée lui trancha la tête.

« Quand la tête eut été coupée, — Le corps resta debout sur ses pieds : — Il resta debout très longtemps, sans tomber. — Celui qui déjà l'avait frappé s'approche de nouveau — Et lui tranche les deux pieds dessous. — Le corps resta toujours debout.

« Mais vous avez assez entendu parler de ce corps — Et des grandes tortures qu'il subit. — Pour l'âme, elle fut reçue par le Seigneur Dieu — Et rejoignit les autres Saints dans le ciel. — Puisse saint Léger nous venir en aide avec ce Seigneur même, — Pour lequel il a souffert une telle passion ! »

IV. — LA VIE DE SAINT ALEXIS. — La *Vie de saint Alexis* a été composée vers le milieu du XI^e siècle.

Ce n'est plus une Complainte populaire ; mais une petite Épopée hagiographique, une Vie de saint écrite selon le mode épique.

Ce poème nous est parvenu dans un certain nombre de manuscrits. Il en est quatre principaux, du XII^e et du XIII^e siècle. Trois sont anglais ; le dernier seul est français.

M. Gaston Paris en a donné une excellente édition, et qui est véritablement un chef-d'œuvre de critique. Mais il est, je pense, le seul qui admette aujourd'hui sans réserve l'origine « française » de l'*Alexis*. Presque tous les érudits sont aujourd'hui d'accord pour le considérer comme une œuvre anglo-normande.

La versification ne ressemble pas à celle de la *Vie de saint Léger*. Ce sont de beaux couplets formés de cinq vers décasyllabiques qui *assonnent* ensemble. Il est à peine utile d'ajouter que dans ces vers, comme dans tous ceux des X^e et XI^e siècles, on trouve en effet l'assonance et non la rime. Et chacun sait que l'assonance est une rime primitive, populaire et qui atteint seulement la dernière voyelle sonore.

La *Vie de saint Alexis* a eu un succès considérable au moyen âge, et a été plusieurs fois remaniée. MM. G. Paris et Léopold Pannier ont publié, à la suite de notre vieux poème (*Bibliothèque de l'École des hautes études*, 1872), plusieurs de ces remaniements, qui appartiennent aux XIII^e et XIV^e siècles.

Voici le début et les plus beaux fragments de cette véritable chanson de geste.

« Au temps ancien le monde était bon. — On y faisait œuvre de justice et d'amour. — On y avait la foi qui aujourd'hui diminue parmi nous. — Le monde est tout changé ; il a perdu toute sa couleur. — Il ne sera jamais comme au temps des ancêtres.

« Au temps de Noé, au temps d'Abraham, — Au temps de David,

que Dieu aime tant, — Le monde fut bon. Il ne vaudra jamais tant. — Il est vieux et frêle maintenant ; il décline, — L'empire, et tout bien cesse... *Le poète ici raconte les commencements de la vie d'Alexis, fils d'Euphémien ; il raconte sa naissance miraculeuse, son enfance et son mariage avec la fille du comte de Rome. Saint Alexis a le monde en horreur et se veut consacrer à Dieu seul. La nuit même de ses noces, il s'enfuit, laissant dans les larmes sa jeune femme et ses parents. Son absence ne dure pas moins de dix-sept ans. Pour échapper aux honneurs que les habitants de Laodicée voulaient rendre à sa sainteté, il se décide enfin à revenir à Rome...*

« C'est à l'un des ports qui est le plus près de Rome. — C'est là qu'arrive la nef de ce saint homme. — Dès qu'il aperçoit son pays, Alexis éprouve une grande crainte : — Il a peur d'être reconnu de ses parents — Et d'être par eux encombré des biens de cette vie.

« Eh ! Dieu, dit-il, beau Roi qui tout gouvernes, — Sauf ton bon plaisir, je voudrais bien n'être pas ici. — Si mes parents de cette terre viennent à me reconnaître, — A prix d'argent ou par force, « ils me prendront — Et, si je les en crois, me conduiront à ma perte.

« Mon père, malgré tout, me regrette. — Ainsi fait ma mère, « plus que femme qui vive, — Et l'épouse aussi que je leur ai laissée. — Me mettre de nouveau entre leurs mains, c'est ce que je ne ferai point. — Il y a si longtemps qu'ils ne m'ont vu : pas ne pourront me reconnaître. »

« Alexis sort de la nef et, sans plus tarder, entre à Rome. — Il s'en va par toutes les rues qu'il connaît bien ; — Il y rencontre l'un, puis l'autre, mais surtout son père, — Entouré d'un grand nombre de ses hommes. — Il le reconnaît et l'appelle par son vrai nom :

« Euphémien, beau sire, homme puissant, — Ne voudras-tu point, « pour l'amour de Dieu, m'héberger dans ta maison ? — Sous ton escalier, fais-moi un pauvre grabat. — Au nom de ton fils, qui te cause une si vive douleur, — Au nom de son amour, sois mon hôte. Vois : je suis tout faible et malade. »

« Quand le père entendit prononcer le nom de son fils, — Ses yeux pleurèrent, il ne s'en put retenir : — « Pour l'amour de Dieu « et en souvenir de mon bien-aimé, — Je te donnerai, bonhomme, « tout ce que tu m'as demandé. — Gîte, lit, pain, chair et vin, tu auras tout chez moi. »...

« Sous l'escalier, où il gît sur une natte, — On le nourrit des restes de la table. — Et telle est la pauvre vie qu'il mène avec un grand courage. — Mais il ne veut pas que sa mère le sache : — Il aime Dieu plus que tout son lignage.

« Sur la nourriture qui lui vient de la maison, — Il garde seule-

ment ce qui est nécessaire au soutien de sa vie. — Lui en reste-t-il, il le rend aux maîtres de l'hôtel. — Il ne le cache pas en un coin, pour engraisser son corps; — Non; mais il le donne à plus pauvre que lui.

« Il se plaît en sainte Église; — A chaque fête il communie. — Son conseiller, c'est la sainte Écriture. — Et que lui dit-elle? De persévérer dans le service de Dieu: — Alexis, d'aucune façon, ne s'en veut éloigner.

« Il est là, sous l'escalier; il y dort, il y vit. — Il y mène enfin sa pauvre vie dans la vraie joie... *Le poète en vient ici à raconter la mort du Saint; et comment, après cette mort, il fut reconnu par sa famille.*

« La douleur que laisse alors éclater le père — Fait grand bruit; la mère l'entend, — Vite, elle accourt, comme une folle, — Frappant des mains, jetant des cris, échevelée. — Elle voit son fils mort et tombe à terre, pâmée.

« A la voir en si grande angoisse, — Battre sa poitrine, maltraiter son corps, — Arracher ses cheveux, se frapper sur les joues, — Soulever le corps de son fils et le tenir entre ses bras, — Si dur qu'on ait le cœur, il faut pleurer.

« Oui, elle s'arrache les cheveux, elle bat sa poitrine, — Et sa chair elle-même prend part à sa douleur: — « Fils, fils, dit-elle, « m'as-tu assez haïe? — Et moi, misérable, ai-je été assez aveugle
« — De ne t'avoir pas mieux reconnu que si je ne t'avaie jamais vu! »

« Ses yeux pleurent, ses cris éclatent, — Ses regrets n'ont pas de fin: « A la male heure je t'ai porté, beau fils. — Mais que
« n'avais-tu pitié de ta mère? — Tu voyais qu'à cause de toi j'appelle
« lais la mort. — C'est grand'merveille que tu sois resté insensible.

« Hélas! malheureuse, quelle horrible aventure! — Le seul enfant
« que j'aie eu, il est là devant moi, mort. — C'est à cette douleur
« qu'aboutit ma longue attente. — Que pourrai-je faire, dolente,
« infortunée? — C'est grand'merveille que je vive encore.

« Fils Alexis, tu eus le cœur vraiment bien dur, — Quand tu
« abandonnas ainsi tout ton noble lignage. — Si tu m'avais seule-
« ment parlé une fois, à moi toute seule, — Tu eusses par là récon-
« forté ta pauvre mère, — Qui est si triste. Cher fils, tu aurais bien
« fait d'aller à elle.

« Fils Alexis, et ta si tendre chair! — Dans quelle douleur tu as
« passé ta jeunesse! — Pourquoi m'avoir fui, moi qui te portai dans
« mon sein? — Ah! Dieu sait que je suis toute à ma douleur, — Et que
« jamais plus, ni pour homme, ni pour femme, je ne connaîtrai la joie.

« Avant de t'avoir, je t'avais tant désiré! — Avant ta naissance,
« j'étais si angoisseuse. — Mais quand je te vis né, quelle allégresse,
« quelle joie! — Maintenant, je te vois mort, et en suis tout accablée.
« — Et ce qui me pèse le plus, c'est que ma propre mort tarde tant.

« Pitié, seigneurs de Rome; pour l'amour de Dieu, pitié. Aidez-
« moi à plaindre le deuil de mon bien-aimé. — Elle est si grande la
« douleur qui est tombée sur moi! — Je ne puis me rassasier de pleu-
« rer. — Et ce n'est pas merveille : je n'ai plus ni fille, ni fils! »

... « Saint Boniface, qu'on appelle martyr, — Avait à Rome une
belle église. — C'est là qu'on porte monseigneur Alexis, — C'est là
qu'on se hâte de le poser à terre. — Heureux le lieu qui doit recevoir
le saint corps!

« Le peuple de Rome, qui a un si grand désir de le voir, — Le
retient de force pendant sept jours. — Il ne faut pas demander si la
foule est immense : — De toutes parts ils l'ont environné ; — C'est
à peine si quelqu'un y peut atteindre.

« Au septième jour fut fait le réceptacle — De ce saint corps, de
cette perle du ciel. — La foule se retire et ses rangs se desserrent.
— Qu'ils le veuillent ou non, ils sont forcés de le laisser mettre en
terre. — Ce leur est une grande douleur ; mais il n'en peut être
autrement.

« Avec des encensoirs et des chandeliers d'or — Les clercs, revêtus
d'aubes et de chapes, — Mettent le corps dans le cercueil de marbre.
— Plusieurs chantaient, mais la plupart étaient en larmes. — Ils ne
voudraient jamais séparer de lui leur pensée.

« Le cercueil est tout paré d'or et de perles — A cause du saint
corps qu'ils y doivent déposer. — Ils le mettent en terre de vive force.
— Le peuple de la cité de Rome pleure le Saint, — Et personne sous
le ciel ne le saurait consoler.

« Saint Alexis, sans nul doute, est là-haut, — En la compagnie
de Dieu et des Anges — Et de la jeune fille dont il fut longtemps
séparé. — Il l'a maintenant avec lui, et leurs deux âmes sont
ensemble. — Je ne saurais vous dire combien leur joie est grande...

« Ayons, seigneurs, ce saint homme en mémoire, — Et prions-le
nous arracher à tous maux. — Que dans ce siècle il nous donne paix
et joie, — Et, dans l'autre monde, cette gloire qui dure — Au sein
du Verbe même. A cet effet, disons *Pater noster*. Amen. »

Tels sont les plus anciens monuments de la langue française. J'es-
time que, comme tout peuple digne de ce nom, nous devrions savoir
par cœur ces premiers chants de notre poésie nationale. C'est pour-
quoi je viens de les traduire. Les traduire, c'est les faire aimer.

Gaston Paris, *Les plus anciens Monuments de la langue française*. (Un Atlas de fac-similés in-folio, publié en 1874 par la Société des anciens textes, et qui sera accompagné d'un volume explicatif.) — Kotschitz, *Les plus anciens Monuments de la langue française*. (Un fascicule destiné à l'enseignement, 1878, Heilbronn.) — Nous préparons un Recueil analogue, texte et traduction en regard.

VI. DU DIALECTE AUQUEL APPARTIENT
LA CHANSON DE ROLAND

18. On peut diviser en plusieurs groupes les dialectes de la langue française : wallon, — picard, — normand et anglo-normand, — français ou central, — lorrain, — bourguignon, — comtois, — poitevin, — romand, etc.

19. Au moment où fut écrite la *Chanson de Roland*, le principal foyer de la littérature française était peut-être dans les pays anglo-normands.

20. Le texte que copiait le très médiocre scribe du manuscrit d'Oxford appartenait, suivant nous, au dialecte normand.

21. Les deux principaux caractères de ce dialecte sont l'emploi des notations graphiques *u* et *ei* dans tous les cas où le dialecte de France emploie *o* et *oi*. V. dans notre édition classique les pages 413 et suiv. (*Phonétique, Grammaire, Rythmique*).

ÉCLAIRCISSEMENT II

LA LÉGENDE DE CHARLEMAGNE

I. NAISSANCE ET ENFANCES DE CHARLEMAGNE. = 1^o SA NAISSANCE. La mère de Charles est connue, dans nos Chansons, sous le nom de « Berte au grand pied ». C'est la fille de Flore, roi de Hongrie, et de la reine Blanche fleur. Un jour Pépin la demande en mariage, et elle s'achemine vers la France. (*Berte*, poème composé par Adenet vers 1275, édition P. Paris, pages 7-9.) Mais l'étrangère est, dès son arrivée, circonvenue par toute une famille de traîtres : une serve, Aliste, se fait passer pour la reine de France, prend sa place auprès de Pépin et force la véritable Berte à s'enfuir au fond des bois, où elle pense mourir de froid, de peur, de faim. (*Ibid.*, pp. 46-52.) Par bonheur, un pauvre homme du nom de Simon recueille l'innocente en sa cabane, où elle est, au bout de quelques années, reconnue enfin par son mari désabusé. (*Ibid.*, pp. 64-132.) Quelques mois après naît Charlemagne¹. = 2^o SES ENFANCES. De la fausse Berte, de la méchante Aliste, Pépin avait eu deux fils : Heudri et Lanfroi. Ils deviennent, comme il s'y fallait attendre, les ennemis acharnés du fils légitime, de Charles. (*Charlemagne*, de Girard d'Amiens; compilation du commencement du xiv^e siècle. B. N., 778, fo 23, 24.) Donc, ils essayent de l'empoisonner, puis de l'égorger. (F^o 24-28.) Un serviteur fidèle, David, se charge alors de sauver l'héritier de France : il l'emmène avec lui en Espagne, et c'est à Tolède, c'est parmi les païens que va s'écouler l'enfance de Charlemagne. (F^o 28-30.)

¹ La fable de Berte n'a rien de traditionnel. = On en trouve un résumé très rapide dans la Chronique Saintongaise (commencement du xiii^e siècle). = Le *Charlemagne* de Venise lui donne un certain développement, et nous avons là, sous le titre de *Berta de li gran pié*, un premier poème qui est antérieur de soixante ou quatre-vingts ans à l'œuvre d'Adenet, et en diffère quelque peu. M. Mussafia l'a publié dans la *Romania* (III, p. 339 et ss. et IV, p. 91 et ss.). Cf. Philippe Mousket (v. 1240), la *Gran Conquista de Ultramar* (fin du xiii^e siècle), les *Reali* (vers 1350), et le *Roman de Berte* en prose (Berlin, mss. fr. 130, première moitié du xv^e siècle), etc. = Somme toute, on n'a pensé qu'assez tard à la mère de Charles, et la légende de son fils était presque achevée, quand on songea à composer la sienne avec de vieilles histoires, celles-là mêmes qu'on mit plus tard sur le compte de Geneviève de Brabant. Il semble que ce travail n'était pas encore COMMENCÉ, quand fut écrite la *Chanson de Roland*.

On n'y connaît pas, d'ailleurs, sa véritable condition, et c'est sous le nom de Mainet que le fils de Pépin se met au service du roi sarrasin Galafre. (F^o 30, 31.) Pour premier exploit il se mesure avec l'émir Bruyant, qu'il tue. Mais Galafre a une fille, Galienne, de qui la beauté est célèbre et pour laquelle le jeune Français se prend soudain du plus vif, du plus charmant amour. Il la veut conquérir à tout prix, triomphe de Braimant, qui est un autre ennemi de Galafre, et épouse enfin sa chère Galienne, qui déjà s'est convertie à la foi chrétienne. (F^o 32-50.) C'est en vain que Marsile, frère de Galienne, essaye de faire périr Mainet : Charles, une fois de plus vainqueur, ne songe désormais qu'à quitter l'Espagne et à reconquérir son propre royaume. Il commence par délivrer une première fois Rome et la Papauté, menacées par les païens que commande Corsuble. (F^o 55.) Il fait ensuite son entrée en France, où sa marche n'est qu'une série de victoires. Les deux traîtres, Heudri et Lanfroi, sont vaincus et châtiés comme ils le méritent. (F^o 64-66.) Charles demeure le seul maître de tout le grand empire (F^o 67); mais sa joie est empoisonnée par la mort prématurée de Galienne ¹...

II. EXPÉDITION DE CHARLES EN ITALIE : ROME DÉLIVRÉE. Un jour, les ambassadeurs du roi de France sont insultés par le roi de Danemark, Geoffroi. Charles, plein de rage, s'apprête à faire mourir le fils et l'otage de Geoffroi, le jeune Ogier, lorsque tout à coup on lui vient annoncer que les Sarrasins se sont emparés de Rome. (*Chevalerie Ogier de Danemarche*, poème du XI^e siècle attribué à Raimbert de Paris; édition de Barrois, vers 174-186.) Charles, tout aussitôt, part en Italie, traverse les défilés de Mentjeu (*Ibid.*, 191-222) où il est miraculeusement guidé par un cerf blanc (*Ibid.*, 222-283), et s'avance jusque sous les murs de Rome. Le pape Milon, son ami, marche à sa rencontre et lui fait bon accueil. (*Ibid.*, 315-329.) Corsuble cependant, le sarrasin Corsuble est maître de Rome, et n'aspire qu'à lutter contre les Français. (*Ibid.*, 284-289 et 330-383.) Une première bataille s'engage. (*Ibid.*, 384-423 et 448-467.) L'oriflamme va tomber au pouvoir des païens, quand Ogier intervient et relève, par son courage et sa victoire, la force abattue des Français.

¹ La légende des Enfances de Charles ne paraît pas antérieure au XII^e siècle, et il n'y est fait aucune allusion dans le *Roland*. Cf. le *Mainet*, chanson de geste du XII^e siècle, dont on a en l'honneur fortune de retrouver, en avril 1874, plusieurs fragments importants (ils renferment environ 700 vers et ont été publiés dans la *Romania*, juillet-octobre 1875, IV, 305 et ss.). Cf. aussi le *Karletto* de Venise (fin du XII^e ou commencement du XIII^e siècle), le *Renaus de Montauban* (XIII^e siècle), la *Karlamagnus Saga*, histoire islandaise de Charlemagne (XIII^e siècle); le *Karl Meinert* (compilation allemande du XIV^e siècle), le *Cronica general de España* (XIII^e siècle), les *Realii* (XIV^e siècle), etc. etc. C'est presque partout le même récit que dans le poème de Girard d'Amien. Peu de variantes, et elles n'ont rien d'important.

(*Ibid.*, 468-681.) On l'acclame, on lui fait fête, on l'arme chevalier. (*Ibid.*, 682-749.) C'est alors que les Sarrasins s'apprentent à opposer, dans un duel décisif, leur Caraheu à notre Ogier. (*Ibid.*, 851-961.) Le succès est un moment compromis par les imprudences de Charlot, fils de l'Empereur. (*Ibid.*, 1075-1224.) Néanmoins le grand duel entre les deux héros se prépare, et l'heure en va sonner (*Ibid.*, 1225-1537) : Gloriande, fille de Corsuble, en sera le prix. Une trahison de Danemont, fils du roi païen, retarde la victoire d'Ogier, qui est fait prisonnier; (*Ibid.*, 1538-2011.) mais les Français n'en sont que plus furieux. Un grand duel, qui doit tout terminer, est décidé entre Ogier et Brunamont, le roi de « Maiolgre ». (*Ibid.*, 2565 et suiv.) Ogier est vainqueur (*Ibid.*, 2636-3041); Corsuble s'éloigne de Rome (*Ibid.*, 3042-3052), et Charles fait dans la grande ville une entrée triomphale. Il a la générosité d'épargner Caraheu et Gloriande (*Ibid.*, 3053-3073), et, chargé de gloire, reprend le chemin de la France¹. (*Ibid.*, 3074-3102.) = La *Chevalerie Ogier* nous a parlé fort longuement d'une première expédition en Italie. *Aspremont*, plus longuement encore, nous fait assister à une seconde campagne de l'Empereur par delà les Alpes... Charles, donc, tient sa cour un jour de Pentecôte. (*Aspremont*, poème de la fin du XII^e siècle ou du commencement du XIII^e, édit. Guessard, pp. 2 et 3.) Soudain, un Sarrasin arrive et défie solennellement le Roi au nom de son maître Agolant. (*Ibid.*, p. 4.) Charles pousse son cri de guerre, et la grande armée de France se met en route vers l'Italie. La voilà qui passe à Laon. (*Ibid.*, p. 11.) Or, à Laon était enfermé le neveu de Charles, qu'on ne voulait pas encore mener à la guerre: car il n'avait que douze ou quinze ans. Roland s'échappe, et rejoint l'armée. (*Ibid.*, pp. 13-16.) Charles envoie Turpin demander aide au fameux Girard de Fraite, qui d'abord répond par un refus insolent, et veut assassiner l'Archevêque (*Ibid.*, pp. 17-18); mais qui, sur les conseils pressants de sa femme, se décide enfin à marcher au secours de l'Empereur. (B. N. fr. 2495, f^o 85 r^o — 87 r^o.) Alors toute l'armée franchit les Alpes et traverse l'Italie: car c'est la Calabre qui doit être le théâtre de la grande lutte. Agolant, le roi païen, a un fils nommé Eaumont, qui est destiné à devenir le héros du poème. Eaumont lutte avec Charles et est sur le point de vaincre, quand arrive Roland, qui tue le jeune Sarrasin et s'empare de l'épée Durendal. (B. N., anc. ms. Lavall., 123, f^o 41 v^o — 43 r^o.) La guerre cependant n'est pas finie: il faut que saint Georges, saint Maurice et saint Domnin descendent

¹ La *Chevalerie Ogier* repose sur des traditions de la fin du VIII^e siècle. Cf. les *Enfances Ogier*, qui sont un médiocre remaniement d'Adenet (deuxième moitié du XII^e siècle); le *Charlemagne* de Venise (fin du XII^e, commencement du XIII^e siècle), où Ogier nous est représenté tout d'abord comme un écuyer inconnu; la troisième branche de la *Karlsmagnus Saga* (XIII^e siècle), etc.

dans les rangs des chrétiens et combattent avec eux (*Ibid.*, f^o 64, v^o — 65, r^o); il faut que Turpin porte au front de l'armée le bois sacré de la vraie croix; il faut que Dieu, par un miracle sans pareil, donne à ce bois l'éclat du soleil; il faut, à côté de ces efforts célestes, tout l'effort humain de Charlemagne, de Roland et de Girard, pour qu'enfin les Sarrasins soient vaincus. (*Ibid.*, f^o 65, 2^o et suiv.) Agolant meurt alors sous les coups de Claires, neveu de Girard (*Ibid.*, f^o 81, v^o); Girard lui-même s'empare de Rîse (*Ibid.*), et l'on donne le royaume d'Agolant à Florent, neveu du roi de Hongrie¹. (*Ibid.*, f^o 81, v^o — 87.)

III. LUTTES DE CHARLEMAGNE CONTRE SES VASSAUX : 1^o GIRARD DE VIANE. Garin de Montglane, avec ses quatre fils, Renier, Mile, Hernaut et Girard, est tombé dans une misère profonde. (*Girars de Viane*, poème du commencement du XIII^e siècle, édition P. Tarbé, pp. 4-7.) Les Sarrasins entourent son château que baigne le Rhône; mais ses fils le délivrent (*Ibid.*, pp. 6-9) et se lancent dans les aventures. (*Ibid.*, pp. 9-10.) Girard arrive à Reims pour se mettre au service de Charles avec son frère Renier. (*Ibid.*, pp. 11-20.) « Adoubés » par l'empereur (*Ibid.*, pp. 20-21), ils lui rendent, en effet, mille services dont ils se font trop bien payer (*Ibid.*, pp. 24-30), et Girard devient l'ennemi mortel de Charlemagne, qui lui avait d'abord promis la duchesse de Bourgogne en mariage et avait fini par l'épouser lui-même. La nouvelle impératrice, irritée contre Girard, lui fait baiser son pied, alors que le jeune vassal pense baiser celui de l'Empereur. De là, toute la lutte qui va suivre. (*Ibid.*, pp. 31-41.) Une guerre terrible s'engage entre les fils de Garin et Charlemagne. (*Ibid.*, pp. 51-56.) Les deux héros de cette guerre seront, d'une part, Olivier, fils de Renier, et neveu de Girard; de l'autre, Roland, neveu de Charles. Aude, la belle Aude, sœur d'Olivier, devient la fiancée de Roland: nouvelle complication, qui donne un intérêt plus vif à cette légende héroïque dont le principal épisode est le siège de Vienne. (*Ibid.*, pp. 66-105.) La guerre étant interminable, on se résout à l'achever par un combat singulier entre Olivier et Roland. (*Ibid.*, pp. 106 et suiv.) Le combat est admirable, mais demeure indécis. (*Ibid.*, pp. 133-154.) Bref, la paix est faite; Girard se réconcilie avec Charles; Aude est promise à Roland, et l'on part pour Roncevaux. (*Ibid.*, pp. 155-184.) = 2^o LES QUATRE FILS AYMON. Charles tient

¹ *Aspremont* est une œuvre de la décadence et où il n'y a d'autre élément traditionnel que cette donnée générale, ce lieu commun si cher à nos trouvères, d'une expédition française en Italie pour la délivrance de la Papauté menacée. = Cf. les *Realis*, dont l'attribution est conforme à celle d'*Aspremont*, et qui contiennent une suite où l'on assiste aux fureurs et au châtiement de Girard de Fraite. C'est tout ce qui nous reste aujourd'hui d'une vieille Chanson qui devait avoir pour titre : *Girars de Fraite*.

cour plénière. Il se plaint de la rébellion de Doon de Nanteuil et de Beuves d'Aigremont : même, il s'apprête à rassembler contre ce dernier toutes les forces de son empire. (*Renaud de Montauban*, poème du XIII^e siècle, mais dont il a existé des rédactions antérieures ; édit. Michelant, pp. 1-3.) Aymon de Dordone, qui est un autre frère de Beuves, proteste courageusement contre la colère de l'Empereur. Charles le menace, et Aymon se retire fièrement de la cour avec tous ses chevaliers. C'est ici que commence la lutte entre l'Empereur et le duc Aymon, qui est soutenu par ses quatre fils, Renaud, Alard, Guichard et Richard. (*Ibid.*, p. 3, v. 8-30.) Le roi de France, pour mettre fin à cette guerre, envoie à Beuves d'Aigremont un ambassadeur que le rebelle met à mort. (*Ibid.*, pp. 3-8.) Un second messenger, qui est le propre fils de Charles, Lohier lui-même, est envoyé au terrible Beuves. Son insolence le perd, et Lohier meurt dans une bataille qui a pour théâtre le château de Beuves. (*Ibid.*, pp. 8-16.) Désormais la guerre est inévitable ; elle commence. (*Ibid.*, pp. 19-27.) Le duc Beuves échoue devant Troyes, et une défaite de l'armée féodale suffit pour anéantir toutes les espérances des coalisés. (*Ibid.*, pp. 30-37.) L'Empereur pardonne à ses ennemis, mais fait assassiner le duc Beuves, qui s'acheminait vers Paris. (*Ibid.*, pp. 37-44.) Aymon, lui, fait la paix assez platement avec l'assassin de son frère. Doon de Nanteuil et Girard de Roussillon se soumettent pareillement. La guerre semble finie. (*Ibid.*, pp. 44-45.) Là-dessus, les quatre fils Aymon viennent à la cour de Charles et y sont faits chevaliers. (*Ibid.*, pp. 45-47.) Leur fortune semble assurée, quand certaine partie d'échecs vient tout changer. Le neveu de l'Empereur, Bertolais, joue avec Renaud : survient une dispute, et, d'un coup d'échiquier, Renaud tue son adversaire. (*Ibid.*, pp. 51, 52.) Le meurtrier et ses trois frères s'enfuient au plus vite d'une cour où ils ne sont plus en sûreté. Leur père est le premier à les abandonner : leur mère, leur mère seule leur demeure fidèle. Ils se retirent dans la vieille forêt des Ardennes. (*Ibid.*, pp. 52, 53.) C'est là qu'ils vont se cacher durant sept ans ; c'est là que va commencer leur « grande misère ». Ils sont poursuivis par Charlemagne, qui fait le siège de leur château de Montessor. Un traître est sur le point de le livrer à l'Empereur, et les fils du duc Aymon, affamés, sont forcés de s'éloigner de ces murs où, pendant cinq années, ils ont arrêté l'effort de tout l'Empire. (*Ibid.*, pp. 53-74.) Ils errent dans la grande forêt, et le cheval de Renaud, Bayard, leur vient en aide par sa force et son agilité merveilleuses. (*Ibid.*, pp. 74-83.) Cependant la faim les éprouve de plus en plus : tous leurs chevaliers meurent ; ils vont mourir aussi. (*Ibid.*, pp. 85-86.) Leur mère, qui a quelque peine à les reconnaître dans ce misérable état, leur offre en vain l'hospitalité. (*Ibid.*, pp. 87-89.) Ils sont forcés de se remettre en route, chassés par leur père, et s'acheminent vers

le Midi, où les mêmes aventures les attendent. (*Ibid.*, pp. 89-96.) Le roi Yon, qui régnait à Bordeaux, les voit un jour arriver dans cette ville avec leur cousin, le fameux enchanteur Maugis. (*Ibid.*, pp. 96-97.) Les nouveaux venus aident le roi de Gascogne dans sa lutte contre les Sarrasins, et délivrent une fois de plus la chrétienté envahie. (*Ibid.*, pp. 97-107.) Charlemagne les menaçant toujours, ils se construisent un château (Mont des Aubains ou Montauban), où ils espèrent pouvoir résister à l'Empereur. (*Ibid.*, pp. 107-111.) Renaud, en attendant la guerre probable, épouse la sœur du roi Yon. (*Ibid.*, pp. 111-114.) A peu de temps de là, Charles, revenant d'Espagne, aperçoit le château de Montauban. Fou de jalousie et de rage, il en prépare le siège. Roland y prend part et rivalise avec Renaud. La lutte éclate, elle se prolonge, elle est terrible. (*Ibid.*, pp. 114-144.) Mais le roi Yon lui-même trahit les fils d'Aymon, et ils sont sur le point de tomber entre les mains des chevaliers de l'Empereur. Un combat se livre : Renaud y fait des prodiges. (*Ibid.*, pp. 142-192.) Par bonheur, Ogier, chargé d'exécuter les ordres de Charles contre ses mortels ennemis, rougit de seconder une trahison, et Maugis délivre les quatre frères. (*Ibid.*, pp. 192-219.) Renaud, en vassal fidèle, ne désire, d'ailleurs, rien tant que de se réconcilier avec Charlemagne (*Ibid.*, pp. 230-246); mais, hélas ! les ruses et les enchantements de Maugis ont irrité l'Empereur, et il exige qu'on lui livre le magicien. (*Ibid.*, pp. 249-254.) Sur ces entrefaites, Richard, frère de Renaud, tombe au pouvoir de Charles, qui le veut faire pendre; mais les douze Pairs se refusent nettement à exécuter cette cruelle sentence (*Ibid.*, pp. 254-267), et Renaud, averti par son bon cheval Bayard, délivre son frère. La lutte recommence avec une rage nouvelle. (*Ibid.*, pp. 267-285.) Nouvelles ruses de Maugis, nouvelles batailles : Charlemagne devient le prisonnier de Renaud, qui se refuse à tuer son seigneur. (*Ibid.*, pp. 283-537.) L'Empereur ne sait pas reconnaître une telle générosité et assiège de nouveau Montauban, où la famine devient insupportable. Par bonheur, un mystérieux souterrain sauve les quatre frères. (*Ibid.*, pp. 337-362.) La guerre, néanmoins, est loin d'être finie. Il faut que Richard de Normandie soit fait prisonnier par les rebelles; il faut que les Pairs forcent l'Empereur à conclure la paix; il faut qu'ils aillent jusqu'à abandonner Charles. (*Ibid.*, pp. 362-398.) Enfin la paix est faite, et elle est définitive. Renaud s'engage à faire un pèlerinage à Jérusalem, et arrive dans la ville sainte au moment même où elle est attaquée par les Sarrasins. Il la délivre (*Ibid.*, pp. 403-417), et refuse d'en être le roi. (*Ibid.*, pp. 407, 408.) Il revient en France. Sa femme est morte, et ses fils sont menacés par toute la famille de Ganelon et d'Hardrè; mais il a la joie d'assister à leur triomphe. (*Ibid.*, pp. 418-442.) C'est alors que, dégoûté des grandeurs, il s'échappe un jour de son château et

va, comme maçon, comme manœuvre, offrir humblement ses services à l'architecte de la cathédrale de Cologne. (*Ibid.*, pp. 442-445.) Sa force et son désintéressement excitent la jalousie des autres ouvriers, qui le tuent (*Ibid.*, pp. 445-450); mais Dieu fait ici un grand prodige : le corps de Renaud, jeté dans le Rhin, surnage miraculeusement au milieu de la lumière et des chants angéliques; puis, comme un autre saint Denis, il guide lui-même jusqu'à Trémoigne les nombreux témoins de ce miracle. (*Ibid.*, pp. 450-454.) C'est plus tard seulement qu'on reconnut le fils du duc Aymon, dont l'intercession faisait des miracles. Et saint Renaud, canonisé populairement, reçut les honneurs dus aux serviteurs de Dieu. (*Ibid.*, pp. 454-457.) = 3^e OGIER DE DANEMARK. Ogier était le fils de ce roi de Danemark qui avait jadis outragé les messagers de Charles. Otage de son père, il avait été retenu prisonnier par l'Empereur, qui même voulut un jour le faire mourir. Nous avons vu plus haut comment il mérita le pardon de Charlemagne en combattant contre les Sarrasins envahisseurs de Rome, en luttant contre Carahieu et Danemont. (*Chevalerie Ogier de Danemarche*, poème attribué à Raimbert, XII^e siècle, 174-3102.) Le Danois, vainqueur, se reposait depuis longtemps à la cour de Charlemagne; mais il en est de lui comme de Renaud de Montauban, et une partie d'échecs va changer sa fortune. Son fils, Baudouinet, est tué par le fils de l'Empereur, Charlot, qu'il a fait échec et mat. (*Ibid.*, vers 3152, 3180.) Ogier l'apprend; Ogier veut tuer le meurtrier; mais, assailli par mille Français, il est forcé de s'enfuir et va jusqu'à Pavie demander asile au roi Didier, qui le fait soudain gonfalonier de son royaume. (*Ibid.*, 3181-3541.) Charlemagne le poursuit jusque-là et réclame du roi lombard l'expulsion du Danois : Ogier jette un couteau à la tête de l'ambassadeur impérial. (*Ibid.*, 4074-4288.) Charles veut se venger à tout prix. Les Lombards défendent Ogier : guerre aux Lombards. Une formidable bataille se livre entre les deux armées, entre les deux peuples. Didier s'enfuit : Ogier reste, avec cinq cents hommes, en présence de toute l'armée française. Sa résistance est héroïque, mais inutile. Il est forcé de se retirer devant cent mille ennemis. (*Ibid.*, 4534-5883.) C'est pendant cette fuite, ou plutôt durant cette retraite, que, devenu tout à fait fou de colère, Ogier égorge lâchement Amis et Amiles. (*Ibid.*, 5884-5891.) Mais la poursuite continue, continue toujours. Par bonheur, Ogier a un admirable cheval, Broiefort, qui prend enfin son galop à travers ces cent mille ennemis et sauve son maître déjà cerné. Le Danois parvient à s'enfermer dans Castelfort : le siège de Castelfort va commencer. (*Ibid.*, 5892-6868.) Dans ce château Ogier est seul, tout seul, et il a devant lui l'armée de Charlemagne. Son ami Guielin a succombé, tous ses chevaliers sont morts, et c'est l'Occident tout entier qui semble conjuré contre le seul Danois. (*Ibid.*, 6689-8374.) Ne pouvant rien par la force, il

essaye de la ruse, et fabrique en bois de nombreux chevaliers qui étonnent l'ennemi et l'arrêtent. Malgré tout, il va mourir de faim, et sort de cet asile. Il en sort avec le dessein d'égorger l'Empereur, et essaye en réalité d'assassiner Charlot, qui cependant s'est montré pour lui plein de générosité et de douceur. Mais, de nouveau poursuivi, Ogier est enfin fait prisonnier, et le voilà captif à Reims. (*Ibid.*, 8375-9424.) Charles veut l'y laisser mourir de faim ; mais Turpin sauve le Danois, dont la captivité ne dure pas moins de sept années. L'Empereur le croit mort. (*Ibid.*, 9425-9793.) La France cependant est menacée d'un épouvantable danger : elle est envahie par le Sarrasin Brehus. Ogier seul serait en état de la sauver, et c'est alors que Charles apprend que le Danois vit encore. (*Ibid.*, 9793-10082.) L'Empereur tombe aux genoux de son prisonnier, de son ennemi mortel, et le supplie de sauver la France. Mais Ogier est implacable, et n'y consent qu'à la condition de tuer de sa propre main Charlot, auteur de la mort de son fils. (*Ibid.*, 10081-10776.) Déjà, en effet, il lève son épée sur le malheureux fils de Charlemagne, quand un ange descend du ciel pour empêcher ce meurtre. On s'embrasse, on s'élançe au-devant de Brehus. (*Ibid.*, 10870-11038.) Les Sarrasins sont battus, et Brehus est tué par Ogier, qui a vainement cherché à le convertir. (*Ibid.*, 11039-12969.) Le Danois, décidément réconcilié avec Charlemagne, épouse la fille du roi d'Angleterre, qu'il a délivrée des infidèles. Il reçoit de l'Empereur le comté de Hainaut, et c'est là qu'il finit ses jours en odeur de sainteté. Son corps est à Meaux¹. (*Ibid.*, 12970-13042.) — 4^e JEAN DE LANSON. Jean de Lanson est un neveu de Ganelon, un petit-fils de Grifon d'Autefeuille : il est de la race des traîtres. Il possède la Pouille, la Calabre, le Maroc, qu'il a reçus de Charlemagne. Tant de bonté n'a pas désarmé la haine qu'il porte à l'Empereur, et il ne cesse de conspirer contre lui. Il offre à sa cour un asile au traître Alori, qui a assassiné Humbaut de Liège. Cette dernière insulte met à bout la patience de Charles, et il envoie à Jean de Lanson les douze Pairs pour le défier. (*Jehan de Lanson*, poème du commencement du XIII^e siècle, Ms. de l' Arsenal, 3145 ; anc. B. L. F. 186, f^o 108 et ss.) Les douze Pairs traversent toute l'Italie, et se voient menacés par les traîtres à la tête desquels est Alori. (*Ibid.*, f^o 121.) Par bonheur les messagers de Charles ont avec eux l'enchanteur Basin de Gênes, qui, autre Maugis, emploie mille ruses pour

¹ Toute cette légende d'Ogier s'est formée EN MÊME TEMPS que celle de Roland ; elle a commencé dès les VIII^e-IX^e siècles, et était presque achevée quand fut écrite notre Chanson. Mais ce sont là, notons-le bien, deux cycles tout à fait distincts, et qui n'ont eu entre eux aucune communication notable. Les deux légendes se sont formées chacune de leur côté, et sont toujours demeurées indépendantes l'une de l'autre = Les origines de *Renaus de Montauban* semblent un peu moins anciennes, et dans *Givars de Viane*, la donnée générale du poème en est, à peu près, le seul élément antique.

déjouer les projets d'Alori. (Ms. de la B. N. fr. 2495, f° 4-13, v°.) C'est en vain que Jean de Lanson oppose Malaquin à Basin, magicien à magicien : Basin parvient à restituer aux douze Pairs leurs épées qui leur avaient été habilement volées (*Ibid.*, f° 14, v°), et trouve, à travers mille aventures, le secret de pénétrer en France, à Paris, où il avertit l'Empereur de la détresse de ses messagers. (*Ibid.*, f° 15-29.) Charles réunit son armée : il marche vers la Calabre, et, vainqueur dans une première bataille, met le siège devant Lanson. (*Ibid.*, f° 29-55.) Encore ici, Basin lui vient en aide. Il endort tous les habitants du palais de Lanson et le duc Jean lui-même. Charles pénètre dans ce château enchanté, et délivre les douze Pairs depuis trop longtemps prisonniers¹. (*Ibid.*, f° 55-64 v°.)

IV. AVANT LA GRANDE EXPÉDITION D'ESPAGNE : 1^o CHARLEMAGNE EN ORIENT. L'Empereur est à Saint-Denis. Il se met la couronne en tête et ceint son épée : « Connaissez-vous, dit-il à l'impératrice, un « chevalier, un roi, à qui la couronne aille mieux ? — Oui, répond-elle imprudemment, j'en connais un : c'est l'empereur Hugon « de Constantinople. » (Vers 1-66 du *Voyage à Jérusalem et à Constantinople*, premier tiers du XII^e siècle.) Charles, brûlé de jalousie, veut aller voir ce roi si bien coiffé. Il part avec les douze Pairs, et va d'abord à Jérusalem pour adorer le saint Sépulcre. Suivi de quatre-vingt mille hommes, il arrive dans la Ville sainte. (*Ibid.*, v. 67-108.) Reconnu par le Patriarche, Charles reçoit de lui la sainte couronne, un des clous, le calice eucharistique et du lait de la Vierge. L'attouchement de ces reliques guérit un paralytique, et leur authenticité est par là mise en lumière. (*Ibid.*, 113-198.) L'Empereur quitte enfin Jérusalem et se dirige vers Constantinople, après avoir fait vœu de chasser les païens de l'Espagne. (*Ibid.*, 221-232.) Charles traverse toute l'Asie et arrive enfin à Constantinople, où il est gracieusement accueilli par l'empereur Hugon. (*Ibid.*, 262-403.) Par malheur, les barons français ne se montrent pas assez reconnaissants de cette hospitalité, et se livrent, pendant toute une nuit, à des plaisanteries, à des *gabs* où l'empereur et l'empire d'Orient sont fort insolemment traités. Ces forfanteries sont rapportées à Hugon, qui s'irrite contre les Français et les met en demeure de réaliser leurs *gabs*. (*Ibid.*, 446-685.) C'est alors que Dieu envoie un ange au secours de Charles, fort embarrassé ; c'est alors aussi que les plaisanteries des douze Pairs reçoivent, malgré leur immoralité, un commencement d'exécution. Hugon se déclare satisfait et tombe aux bras de Charles. (*Ibid.*, 686-802.) Bref, la paix est faite, et Charles peut

¹ *Jehan de Lanson* est une œuvre littéraire, et où la légende ne tient aucune place.

enfin partir en Occident. Il rapporte en France les reliques de la Passion¹. (*Ibid.*, 803-859.) = Cependant Olivier avait eu un fils de la fille de l'empereur Hugon. C'est ce fils, du nom de Galien, qui se met plus tard à la recherche de son père et le retrouve enfin sur le champ de bataille de Roncevaux, au moment où l'ami de Roland rend le dernier soupir². = 2^o CHARLEMAGNE EN BRETAGNE. « Acquin, empereur des Sarrasins, » s'est rendu maître de la Petite-Bretagne. Il habite le palais de Guidalet; mais Charlemagne, lassé de la paix, s'apprête à marcher contre les envahisseurs *norois*. (*Acquin*, poème de la fin du XII^e siècle, conservé dans un manuscrit du XV^e, B. N. fr. 2233, f^o 1, r^o.) Charles arrive à Avranches et s'installe à Dol. « Commençons la guerre, » dit l'Archevêque. (*Ibid.*, f^o 1, v^o — 3, r^o.) La situation des chrétiens est difficile. Une ambassade est, sur le conseil de l'archevêque de Dol, envoyée à Acquin par Charlemagne. Les messagers de l'Empereur, insolents comme toujours, sont sur le point d'être tués par les Norois; mais la femme du roi païen intercède en leur faveur. (*Ibid.*, f^o 37^o — 7, v^o.) Naines est d'avis de commencer immédiatement la guerre et de mettre le siège devant Guidalet. Dans une première bataille, les chrétiens sont vainqueurs. (*Ibid.*, f^o 7, v^o — 16, r^o.) Leurs pertes sont d'ailleurs considérables, et le père de Roland, Tiori, meurt sur le lieu du combat.

¹ *Le Voyage à Jérusalem* n'est, dans sa deuxième partie, qu'un misérable fabliau épique; mais, si l'on considère uniquement son début et ses derniers vers, il a certaines racines dans la tradition. Cependant la légende n'apparaît pas avant le *Benedicti Chronicon*, œuvre d'un moine du mont Soracte, nommé Benoît (mort vers 968), lequel se contenta de falsifier un passage d'Eginhard en substituant le mot *Rex* aux mots *Legati regis*. (Voir *Épopées françaises*, 2^e édition, III, p. 284, et notre première édition du *Roland*, II, 37.) Cf. une légende latine de 1060-1080, *Iter Jerosolimitanum*, qui devait être un jour insérée dans les *Chroniques de Saint-Denis*. On y voit le patriarche de Jérusalem, chassé de sa ville par les Sarrasins, réclamer l'aide de l'empereur d'Orient, et être en réalité secouru par Charlemagne, qui obtient de lui les saintes reliques de la Passion. Voir aussi la *Karlsmagnus Saga* (XIII^e siècle), et, tout particulièrement, les trois sources suivantes : le ms. de l' Arsenal 3351 (XV^e siècle), le ms. fr. 1470 de la Bibliothèque nationale (XV^e siècle) et le *Galien* incunable, qui nous offrent trois remaniements en prose du *Voyage*, avec quelques éléments nouveaux. = Un poème de la décadence, *Simon de Pouille* (B. N. fr. 368, XIV^e siècle, f^o 144), nous fait assister à une véritable croisade des douze Pairs en Orient, et Girard d'Amiens, en son *Charlemagne* (commencement du XIV^e siècle), raconte une expédition du grand empereur lui-même sous les murs de Jérusalem. Enfin, David Aubert, au XV^e siècle, ne fait que reproduire en prose, dans ses *Conquestes de Charlemagne*, le récit de Girard d'Amiens dont il comble une lacune importante.

² Voir le Roman en prose de *Galien*, qui nous est parvenu sous trois formes (Bibl. de l' Arsenal, 3351; Bibl. nat. fr. 1470; et *Galien* incunable, 1500, Vêrard, etc.). Ces romans en prose sont visiblement dérivés d'un roman en vers de la fin du XIII^e siècle qu'on avait cru perdu jusqu'à ces dernières années et que M. Stengel a publié récemment d'après un manuscrit de Cheltenham. Et cette chanson elle-même avait été précédée par un ou deux autres poèmes qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Malgré tout, les Français s'emparent de Dinart et investissent Guidalet. Le siège est long et rude. Même un jour, l'armée de Charles est surprise et vaincue. (*Ibid.*, r° 17, 7° — 30, r°.) Naimés n'échappe à la mort que grâce à un miracle. (*Ibid.*, f° 31-33.) Mais Guidalet tombe enfin au pouvoir des Bretons et des Français, et Gardainne est miraculeusement anéantie par un orage envoyé de Dieu. (*Ibid.*, f° 33-50, v°.) Un duel de Naimés et d'Acquin paraît terminer la Chanson¹. Acquin meurt, et sa femme est baptisée. (*Ibid.*, f° 50-55.) = 3° FIERABRAS et OTINEL. Charles est, une fois de plus, en guerre avec les païens ; même il vient de leur livrer une bataille longuement disputée. (*Fierabras*, poème du XIII^e siècle, éd. Krœber et Servois, v. 24-45. M. Grœber a publié dans la *Romania* une première branche de *Fierabras* qui a pour titre *La Destruction de Rome*, et où est racontée en effet la prise de la ville des Papes par l'émir Balant et les Sarrasins.) Un géant sarrasin, haut de quinze pieds, défie un jour tous les chevaliers de Charlemagne. Or c'est lui, c'est Fierabras qui a massacré les habitants de Rome et qui, maître du saint sépulcre et de Jérusalem, possède toutes les reliques de la Passion : le baume avec lequel Notre-Seigneur fut enseveli, l'enseigne de la croix, la couronne et les clous. (*Ibid.*, v. 50-66.) Au défi du païen, c'est Olivier qui répond. Le duel terrible va commencer : il s'engage. (*Ibid.*, 93-368.) Le géant a trois épées, et le baume divin, dont il emporte avec lui plusieurs barils, guérit en un instant toutes les blessures qu'il peut recevoir. Cependant Olivier ne recule point devant un tel adversaire, cherche à le convertir, s'empare des barils miraculeux, qu'il jette dans la mer, et porte au Sarrasin un coup vainqueur. Fierabras s'avoue vaincu et demande à grands cris le baptême. (*Ibid.*, 369-449 et ss.) Pendant qu'Olivier emporte le géant blessé, il est cerné par les païens et tombe en leur pouvoir. (*Ibid.*, 2631-1862.) Fierabras, baptisé, devient soudain un tout autre homme : il se fait l'allié des Français et s'apprête à combattre son propre père, l'émir Balant. (*Ibid.*, 1803-1994.) Quant à Floripas, sa sœur, elle ne rêve que de se marier avec Gui de Bourgogne. (*Ibid.*, 2255.) Mais les événements ne tournent pas à l'avantage des chrétiens, et Balant se rend maître de Gui, de Roland, de Naimés et des premiers barons français. (*Ibid.*, 2256-2712.) Floripas entreprend de les délivrer, et y réussit. (*Ibid.*, 2713-5861.) Balant lui-même est fait prisonnier, et, plutôt que de recevoir le baptême, va au-devant de la mort. C'est Floripas elle-même qui, fille dénaturée, se montre la plus impitoyable pour son père : Balant meurt. (*Ibid.*, 5862-5991.) Floripas épouse enfin

¹ Dans ce poème, dont nous ne possédons pas de version complète, l'élément littéraire est plus considérable que l'élément traditionnel. On y rencontre cependant des légendes visiblement antiques ; mais tout a été écrit en dehors de la *Chanson de Roland* et de notre légende.

Gui de Bourgogne et apporte à Charlemagne les reliques de la Passion, qui sont l'objet, le véritable objet de toute cette lutte. Dieu atteste leur authenticité par de beaux miracles. C'est trois ans plus tard que Ganelon trahit la France et vend Roland¹. (*Ibid.*, 5992-6219.) = Au commencement d'*Otinel* (XIII^e siècle), l'Empereur tient cour plénière à Paris. (Édition Guessard et Michelant, vers 23 et ss.) Survient un messager païen du roi Garsile : « Abandonne ta foi, dit-il à Charles, « et mon maître daignera te laisser l'Angleterre et la Normandie. » (*Ibid.*, 137 et ss.) C'était ce Garsile qui avait pris Rome, et son messager lui-même, Otinel, l'y avait singulièrement aidé. (*Ibid.*, 91 et ss.) Roland s'irrite d'un message aussi insolent, et défie Otinel. (*Ibid.*, 211-216.) Entre de tels champions, c'est un duel terrible. Le Ciel y intervient, et, au milieu du combat, Otinel s'écrie : « Je crois en Dieu. » On le baptise, et Charles va jusqu'à lui donner sa fille Béliissent en mariage (*Ibid.*, 262-659); Otinel devient alors l'appui de la chrétienté et l'ennemi de Garsile. (*Ibid.*, 660-1915.) Au milieu de cette guerre, Ogier est fait prisonnier, mais parvient à s'échapper. (*Ibid.*, 1916-1945.) La grande et décisive bataille est à la fin livrée : Otinel tue Garsile, et l'on célèbre joyeusement ses noces avec Béliissent². (*Ibid.*, 1948-2132.)

V. L'ESPAGNE. Charles se repose de tant de guerres, et, au milieu de sa gloire, oublie le vœu qu'il a fait jadis d'aller délivrer l'Espagne et le « chemin des Pèlerins ». Saint Jacques lui apparaît et lui annonce que le temps est venu d'accomplir son vœu. (*L'Entrée en Espagne*, poème du commencement du XIV^e siècle enfermant des morceaux du XIII^e. Mss. fr. de Venise, XXI, f^o 1, 2.) L'Empereur n'hésite pas à obéir à cette voix du ciel ; mais il n'en est pas de même de ses barons, qui prennent trop de plaisir à la paix et s'y endorment : Roland les réveille. (*Ibid.*, f^o 2-7.) Marsile est saisi d'épouvante en

¹ Le *Fierabras*, que nous venons de résumer, n'est pas la version la plus ancienne de ce poème. Suivant M. G. Paris, il a existé une Chanson antérieure, qui pouvait bien avoir pour titre : *Balant*. Ce poème commençait par le récit d'une prise de Rome que les Sarrasins enlevaient aux chrétiens ; Charles arrivait au secours des vaincus, et c'est alors qu'avait lieu le combat d'Olivier et de Fierabras. C'était tout, et il n'y avait là que le développement de deux lieux communs épiques : « le Siège de Rome » et « le Duel avec un géant ». Notre poème n'offre que le dernier de ces lieux communs ; mais, comme nous l'avons dit plus haut, M. Gröber a retrouvé dans le manuscrit 578 de la Bibliothèque municipale de Hanovre la première branche du *Fierabras*, et l'a publiée, sous le titre de « la Destruction de Rome », dans la *Romania* (II, p. I et ss.). = *Fierabras*, comme le *Voyage à Jérusalem*, a été composé pour être chanté à la foire du Lendit, où l'on faisait une exhibition solennelle de certaines Reliques de la Passion. (V. nos *Épopées françaises*, 2^e édition, III.)

² *Otinel* ne contient rien de légendaire : c'est une œuvre de pure imagination : = Cf. l'épisode d'*Ospinet* dans le *Karl Meinet*, compilation allemande du commencement du XIV^e siècle, et le récit de Jacques d'Aequi (fin du XIII^e siècle). Toutes ces fables sont postérieures à la rédaction du *Roland*.

apprenant l'arrivée des Français. Par bonheur, il a pour neveu le géant Ferragus, qui va défier les douze Pairs, lutte avec onze d'entre eux et, onze fois vainqueur, les fait tous prisonniers. (*Ibid.*, 7-31.) Mais il reste Roland, et celui-ci, après un combat de plusieurs jours, finit par trancher la tête du géant, qu'il eût voulu épargner et convertir. (*Ibid.*, 31-79.) L'action se transporte alors sous les murs de Pampelune, et elle y demeurera longtemps. Une première bataille se livre sur ce théâtre de tant de combats : Isoré, fils de Malceris, roi de Pampelune, s'illustre par d'admirables mais inutiles exploits. Il est fait prisonnier, et, sans l'intervention de Roland, Charles eût ordonné sa mort. (*Ibid.*, 79-121.) La guerre continue, terrible. Une des plus grandes batailles d'Espagne va commencer : Roland est relégué à l'arrière-garde, et s'en indigne. (*Ibid.*, 212-162.) Voici la mêlée : on y admire à la fois le courage de l'Empereur et celui de Ganelon. (*Ibid.*, 162.) Quant à Roland, il commet la faute très grave de désertier le champ de bataille avec tout son corps d'armée. Il est « vrai qu'il s'empare de la ville de Nobles ; mais il n'en a pas moins compromis la victoire des Français. L'Empereur le lui reproche cruellement, et va jusqu'à le frapper. Roland s'éloigne, et quand Charlemagne, apaisé, envoie à sa recherche, il n'est plus possible de le trouver. (*Ibid.*, 162-220.) Roland s'embarque, et arrive en Orient ; il se met au service du « roi de Perse », délivre la belle Diones, organise l'Orient à la française et fait le pèlerinage des saints lieux. (*Ibid.*, 220-275.) Mais il se hâte de revenir en Espagne, et tombe, tout en larmes, aux pieds de l'Empereur. (*Ibid.*, 275-303.) La réconciliation est faite, mais la grande guerre est loin d'être finie : Pampelune, en effet, est toujours défendue par Malceris et Isoré, son fils. Leur courage ne parvient pas à sauver la ville, et Charlemagne y entre. (*Prise de Pampelune*, premier quart du xiv^e siècle, éd. Mussafia, vers 1-170.) Par malheur, les chrétiens ne restent pas unis dans leur victoire, et une épouvantable lutte éclate entre les Allemands et les Lombards. C'est Roland qui a la gloire de les séparer, et de faire la paix. (*Ibid.*, 170-425.) Il reste à régler le sort du roi Malceris, et Charles, si cruel tout à l'heure contre les Sarrasins, devient tout à coup d'une générosité ridicule. Il veut faire de Malceris un des douze Pairs ; mais aucun d'eux ne veut céder sa place au nouveau venu : tous préfèrent la mort. (*Ibid.*, 465-561.) Malceris, furieux de ce refus, parvient à s'échapper de Pampelune ; (*Ibid.*, 561-759.) mais le fils du fugitif, Isoré, est demeuré fidèle à Charles et aux chrétiens. Il en vient, pour ses nouveaux amis, jusqu'à méconnaître la voix du sang et à lutter contre son père, qui, par aventure, échappe une seconde fois aux mains des Français. (*Ibid.*, 760-1199.) Charles cependant ne perd pas l'espoir de conquérir l'Espagne, et c'est ici que commence une nouvelle série de batailles sanglantes, où il joue véri-

tablement le premier rôle. A la tête de ses ennemis est encore Malceris, type du païen farouche et intraitable; près de Malceris est Altumajor. Ce ne sont pas de petits adversaires. Dans la mêlée, le roi de France se voit tout à coup cerné par les troupes païennes, et serait mort sans l'aide providentielle de Didier et de ses Lombards. (*Ibid.*, 1199-1953.) Enfin, les païens sont vaincus. Altumajor, forcé de devenir chrétien, remet à l'Empereur Logroño et Estella. (*Ibid.*, 1830-2474.) Devant les Français victorieux, il ne reste plus guère que Marsile et ce sera désormais le grand adversaire de Charles et de Roland. On agit d'abord avec lui par la diplomatie, et, sur la proposition de Ganelon, on lui envoie deux ambassadeurs, Basin de Langres et son compagnon Basile. Ils sont pendus sur l'ordre de Marsile, et cette violation du droit des gens sera plus tard rappelée avec horreur dans la *Chanson de Roland*. (*Ibid.*, 2597-2704.) Un tel crime ne déconcerte d'ailleurs ni Ganelon ni Charlemagne, et l'on décide d'envoyer une seconde ambassade à Marsile. Guron est choisi : il est surpris par les païens, et n'a que le temps, après une résistance sublime, de venir expirer aux pieds de Charles, qui le vengera. (*Ibid.*, 3140-5850.) La rage s'allume au cœur de l'Empereur, et la guerre recommence. Les Français, après une éclatante victoire sur Malceris, entrent tour à tour dans Tudela, Cordres, Charion, Saint-Fagon, Masele et Lion. (*Ibid.*, 3851-5773.) Le poème se termine en nous montrant l'armée chrétienne maîtresse d'Astorga. Charles possède l'Espagne, toute l'Espagne..., à l'exception de Saragosse. = Suivant une légende, ou plutôt suivant une imagination différente de tous nos autres récits, Charles ne serait pas resté sept années, mais VINGT-SEPT ANS en Espagne. Cette version n'est consacrée que par le poème de *Gui de Bourgogne* (seconde moitié du XII^e siècle.) L'auteur suppose que l'Empereur et ses barons ont vieilli de l'autre côté des Pyrénées, et tellement vieilli, que leurs fils, laissés par eux au berceau, sont devenus, en France, de beaux jeunes hommes pleins d'ardeur. Or ce sont ces jeunes gens qui s'avisent un jour d'aller rejoindre leurs pères en Espagne, comme la jeune garde venant à l'aide de la vieille. Ils avaient voulu tout d'abord se donner un roi, et Gui, fils de Samson de Bourgogne, avait été élu d'une voix unanime. C'est Gui qui a eu l'idée de l'expédition d'Espagne, et qui exécute de main de maître un projet si hardi. (*Gui de Bourgogne*, vers 1-391.) Gui s'empare successivement de Carsaude (*Ibid.*, 392-709), de Montorgueil et de Montesclair (*Ibid.*, 1621-3091), de la Tour d'Augorie (*Ibid.*, 3184-3413) et de Maudrane. (*Ibid.*, 3414-3717.) Le seul adversaire redoutable que rencontre le vainqueur, c'est Huideilon; mais il se convertit assez rapidement et devient le meilleur allié des Français. Il ne reste plus maintenant à la jeune armée qu'à rejoindre celle des vieillards, celle de Charles. C'est ce que Gui par-

vient à faire, après avoir donné les preuves d'une sagesse au-dessus de son âge. Un jour enfin, les jeunes chevaliers peuvent tomber aux bras de leurs pères (*Ibid.*, 3925-4024), et c'est une joie inexprimable. Puis, les deux armées combinées s'emparent de Luïserne, que Dieu engloutit miraculeusement. (*Ibid.*, 4137-4299.) Le signal du départ est alors donné à tous les Français. Et où vont-ils ainsi? A Roncevaux. (*Ibid.*, 4300-4381.) = Ici commence la *Chanson de Roland*, dont la scène, à vrai dire, devrait se placer immédiatement après la *Prise de Pampelune*. Mais nous n'avons pas besoin de résuner ici le poème dont nous venons de publier le texte et la traduction. Le rôle de Charlemagne n'y est pas, comme on le sait, effacé par celui de Roland, et l'Empereur garde réellement le premier rang. C'est lui qui, dans la première partie de la Chanson, réunit son conseil pour délibérer avec lui de la paix proposée par Marsile; c'est lui qui fait le choix de Ganelon comme ambassadeur; c'est lui qui, sur l'avis de ce traître, confie l'arrière-garde à Roland. Puis, dans la seconde partie de la Chanson, il cède, ou paraît céder toute la place à son neveu, afin de nous faire assister uniquement aux derniers exploits, à l'agonie et à la mort de Roland. Mais encore voyons-nous Charles prendre de loin sa part à ce martyr et accourir, terrible, pour le venger. Il est d'ailleurs, et il est tout seul le héros de la troisième partie. Il s'y fait le vengeur de Roland sur les Sarrasins d'abord, et ensuite sur Ganelon. A la défaite de Marsile et de Baligant succède le châtement du traître, et le grand Empereur, promenant autour de lui ses regards apaisés par tant de représailles, s'apprête enfin à se reposer, quand tout à coup la voix d'un ange se fait entendre et lui ordonne de recommencer une nouvelle guerre contre les païens¹...

¹ Le document dont il faut tout d'abord rapprocher le *Roland*, c'est la « Chronique de Turpin ». M. G. Paris a établi (comme nous avons déjà en lieu de le dire plusieurs fois) que les chapitres 1-7 sont l'œuvre d'un moine de Compostelle, écrivant vers le milieu du XI^e siècle, et que les chapitres vi et suivants, dus sans doute à un moine de Saint-André de Vienne, n'ont été écrits qu'entre les années 1109-1119. = D'après le Faux Turpin, Charlemagne aperçoit un jour dans le ciel une « voie d'étoiles » qui s'étend de la mer de Frise jusqu'au tombeau de saint Jacques en Galice. L'Apôtre lui-même se fait voir à l'Empereur, et le somme de délivrer son pèlerinage, dont la route est profanée par les Infidèles. Charles obéit; il part. (Cap. II.) Devant les Français victorieux tombent miraculeusement les murs de Pampelune; puis l'Empereur fait sa visite au tombeau de l'Apôtre, et va jusqu'à Padron. (Cap. III.) Plein de foi, il détruit toutes les idoles de l'Espagne, et particulièrement, à Cadix, cette image de Mahomet que l'on appelle « Islam ». (Cap. IV.) L'Empereur, triomphant, élève une église magnifique en l'honneur de saint Jacques, et construit d'autres basiliques à Toulouse, Aix et Paris... (Cap. V.) Ici s'arrête le récit primitif, qui forme un tout bien complet et caractéristique. Le continuateur du XII^e siècle prend alors la parole, et, soudant tant bien que mal sa narration à la précédente, raconte tout au long (cap. VI-XIV) la grande guerre de Charles contre Agolant. L'Agolant de la Chronique de Turpin n'a rien de commun avec celui

VI. APRÈS L'ESPAGNE. DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE CHARLEMAGNE.

Deux poèmes, qui sont œuvre purement littéraire et personnelle, *Gaydon* et *Anseïs de Carthage*, achèvent de nous retracer l'histoire de la grande expédition d'Espagne. Dans la première de ces deux chansons, Gaydon (qui n'est autre que le Thierry de la plus ancienne de nos épopées) se fait en France le continuateur de Roland, et lutte contre la famille de Ganelon. C'est en vain que Charles se laisse entraîner dans un complot contre lui; il triomphe de l'Em-

d'*Aspremont* dont nous avons parlé plus haut. Ce roi païen (qui règne en Espagne et non pas en Italie) envahit la France, et massacre un jour jusqu'à quarante mille chrétiens. Une première fois vaincu par les Français, il se réfugie dans Agen; mais il est encore battu à Taillebourg, puis à Saintes. C'est alors qu'il repasse les Pyrénées, et qu'il est définitivement tué et vaincu sous les murs de Pampelune. Le récit d'une nouvelle guerre commence, en effet, au chap. XIV de la Chronique : *Bellum Pampilonense*... Donc, il arrive qu'Altumajor surprend un jour une troupe de chrétiens trop avides de butin. (Cap. xv.) Une croix rouge apparaît sur l'épaule des soldats de Charles qui doivent mourir dans la guerre contre le roi Fouré : c'est l'Empereur qui a fort indiscrètement demandé ce prodige à Dieu. Ces prédestinés meurent, mais Fouré est vaincu. (Cap. xvi.) Nouvelle guerre d'Espagne. Cette fois, c'est la plus célèbre, c'est celle de nos Chansons : Roland lutte à Nadres contre le géant Ferragus et en triomphe. (Cap. xvii.) Altumajor et Hébraïm, roi de Séville, continuent la lutte. Cachés sous des masques hideux, les païens attaquent les Français avec des cris épouvantables. Les Français reculent une première fois, mais le lendemain sont vainqueurs, et Charles, maître de l'Espagne, la partage entre ses peuples. (Cap. xviii.) Il érige alors Compostelle en métropole, et fait massacrer en Galice tous les païens qui refusent le baptême. (Cap. xix.) C'est alors, mais alors seulement, qu'on voit entrer en scène Marsile et Baligant, tous deux rois de Saragosse, et envoyés tous deux par l'émir de Babylone. Ils feignent de se soumettre et envoient à Charles trente sommiers chargés d'or et quarante de vin, avec mille captives sarrasines. Ganelon, PAR PURE AVARICE ET SANS NUL ESPRIT DE VENGEANCE, trahit son pays et s'engage à livrer aux païens les meilleurs chevaliers de l'armée chrétienne. Les Français, d'ailleurs, semblent attirer la colère du Ciel en se livrant à de honteuses débauches. Ganelon les trompe, les endort, et voici que l'arrière-garde de Charles est soudain attaquée par les Sarrasins que Marsile et Baligant conduisent à ce carnage. Sauf Roland, Turpin, Baudouin et Thierry, tous les Français meurent. (Cap. xxi.) Avant de mourir, Roland a la joie de tuer le roi Marsile; mais il expire lui-même, après avoir en vain essayé de briser sa Durandal (cap. xxii) et s'être rompu les veines du cou en sommant de son cor d'ivoire. Charles l'entend du Val-Charlon, pendant que Thierry assiste à lagonie et à la mort de Roland. (Cap. xxiii et xxiv.) Or c'était le 17 mai, et Turpin chantait la messe, lorsqu'il vit soudain passer dans les airs les démons qui menaient en enfer l'âme de Marsile, et les anges qui conduisaient au paradis l'âme de Roland. Presque en même temps, Baudouin apporte à l'Empereur la nouvelle de la mort de son neveu. Désespoir de Charles, pleurs de tous les Français. (Cap. xxv.) Les chrétiens vont, sans plus de retard, relever leurs morts sur le champ de bataille de Roncevaux, dans le Val-Sizer. Comme en notre Chanson, Dieu arrête le soleil pour permettre à Charles de se venger des Sarrasins, et le traître Ganelon, après un combat entre Pinabel et Thierry, est jugé, condamné, exécuté. (Cap. xxvi.) = Tous les documents littéraires du moyen âge où est racontée la mort de Roland se divisent ici en deux grands groupes, selon qu'ils suivent notre Chanson ou le Faux Turpin. La Chronique latine se retrouve, plus ou moins arrangée, dans la Chronique du manuscrit de Tournay (commencement du XIII^e siècle); dans la Chronique saintongaise (commencement du XIII^e siècle); dans Philippe Mousket (XIII^e siècle);

pereur lui-même, et se fait nommer grand sénéchal de France. (*Gaydon*, poème du commencement du XIII^e siècle, éd. S. Luce.) = Quant à *Anseïs*, c'est un poème encore plus moderne : on y crée un autre continuateur de Roland, mais en Espagne. On lui fait même décerner par Charles le titre de roi d'Espagne, et il passe sa vie à lutter contre les païens, dont il ne peut être décidément vainqueur sans le secours du grand Empereur. (*Anseïs de Carthage*, XIII^e siècle, B. N., fr. 793.) = Mais désormais l'Espagne n'occupera

mais avec certains autres éléments empruntés à notre vieux poème et à ses Remaniements), dans les Chroniques de Saint-Denis; dans le *Roland* anglais du XIII^e siècle; dans le *Charlemagne* de Girard d'Amiens (XIV^e siècle); dans la compilation allemande qui est connue sous le nom de *Karl Meinet* (XIV^e siècle; mais seulement en ce qui concerne les commencements de l'expédition d'Espagne); dans le *Charlemagne et Anseïs*, en prose (Bibl. de l'Arsenal, anc. B. L. F. 214, XV^e siècle); dans la *Conquête du grant Charlemagne des Espagnes*, qui est un remaniement du *Fierabras* (XV^e siècle); dans les *Guerin de Montglave* inénumables; dans la Chronique du ms. 5003 (l'original est peut-être du XIV^e siècle, et le ms. est du XVI^e); dans la première partie des *Conquestes de Charlemagne*, de David Aubert (1458), etc. = Tout au contraire, notre vieux poème est la base du *Ruolandes Liet*, œuvre allemande du curé Conrad (vers 1150); du *Stricker*, qui, dans son *Karl* (1230), n'a guère fait que remanier le *Ruolandes Liet*: du plus ancien texte de Venise et des Remaniements français du XIII^e siècle, qui, sauf leur dénouement (où il faut voir une œuvre d'imagination), ont calqué le texte d'Oxford; de la *Karlamagnus Saga* (XIII^e siècle) et de la *Keiser Karl Magnus's kronike* (XV^e siècle); de quatre fragments néerlandais publiés par M. Bormans (XIII^e-XIV^e siècles); du *Karl Meinet* (XIV^e siècle, en ce qui concerne la bataille de Roncevaux), et, un peu aussi, de la Chronique de Weihenstephan (XIV^e-XV^e siècles). = En dehors de ces deux grands groupes, nous ne trouvons, çà et là, que quelques traits originaux. La *Kaiserschronik* (XII^e siècle) nous fournit un récit de la guerre d'Espagne qui ne ressemble en rien à tous les autres : « Tous les chrétiens ayant été massacrés par les Sarrasins, Charles rassemble 53,000 jeunes filles dans le Val-Charlon, près des défilés de Sizer. Les païens tremblent et se soumettent. » (G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, 271.) = En Italie, toute la légende de la *Spagna* a pour caractère d'être empruntée à ces trois sources : l'*Entrée en Espagne*, de Nicolas de Padoue, avec une *Prise de Pampelune*, du même auteur (qui n'est pas arrivée jusqu'à nous), et, d'autre part (sans tenir compte de quelques traits de la Chronique de Turpin), une *Chanson de Roland* semblable à celle du ms. fr. IV de Venise, et où l'on trouvait un récit poétique de la « Prise de Narbonne ». Cinq documents principaux nous offrent ce caractère : deux *Spagna* en vers (la *Spagna* proprement dite, composée entre les années 1350 et 1380, et la *Rotta di Roscivalle*, qui en est le remaniement, XV^e s.), et trois *Spagna* en prose, postérieures à la *Spagna* « in rima », et qui ont entre elles de très intimes ressemblances (celle du ms. de la Bibliothèque Albani, découverte en 1830 par M. Ranke; celle de la Bibliothèque Médicis, découverte par M. Rajna, et celle enfin de la Bibliothèque de Pavie, le *Viaggio in Spagna*, que M. Ceruti a publiée en 1871. Le manuscrit Albani est du commencement du XIV^e siècle; les deux autres sont du XV^e siècle. Tous ont les mêmes éléments et présentent le même caractère). = En Espagne, la *Cronica general* d'Alfonse X (seconde moitié du XIII^e siècle), précédée par la *Chronica Hispaniæ* de Rodrigue de Tolède († 1247), présente sous un aspect tout différent la guerre de Roncevaux : « Alfonse le Chaste régnaît depuis trente ans. Menacé par les Sarrasins, il appelle Charlemagne à son aide; mais les Espagnols, ses sujets, se révoltent à la seule pensée qu'ils vont être secourus par des Français, et Alfonse est forcé de faire savoir à Charles... qu'il se passera

plus Charlemagne, et c'est vers un autre côté de son empire qu'il jette ses regards. Guiteclin (Witiking) vient d'entrer vainqueur dans Cologne; les Saisnes menacent l'empire chrétien. L'Empereur apprend ces tristes nouvelles, et en pleure. (*Chanson des Saisnes*, de Jean Bodel, dernières années du XII^e siècle, couplets v-xii.) Donc, la guerre commence; mais tout semble conspirer contre Charles: la discorde éclate parmi ses peuples. Les Hérupois, c'est-à-dire les Normands, les Angevins, les Manceaux, les Bretons et les Tourangeaux, jouissent de certains privilèges que les autres sujets de l'Empereur leur envient. De là une sorte de révolte qu'il ne sera pas facile d'apaiser. Charles voudrait contenter tout le monde, et enlever néanmoins leurs privilèges aux Hérupois; mais ceux-ci montrent les dents, et arrivent menaçants jusque dans Aix. Ils parlent haut, et l'Empereur pousse la bassesse jusqu'à marcher pieds nus à leur rencontre. Tout s'arrange. (Couplets xiii-xlvii.) C'est en ce moment seulement que Charles peut entrer en campagne contre les Saisnes. Et c'est ici qu'apparaît un frère de Roland, Baudouin, qui se prend soudain d'un amour ardent pour la femme de Guiteclin, Sibille, et qui pour elle s'expose mille fois à la mort. La guerre se prolonge pendant plus de deux ans. Les Hérupois daignent enfin consentir à venir au secours de Charlemagne, et remportent tout d'abord une éclatante victoire sur les Saisnes. (Couplets xc-cxix.) Cependant l'amour adultère de Baudouin pour

de lui. Le roi de France, indigné, déclare tout aussitôt la guerre aux Espagnols. Plutôt que de céder aux Français abhorrés, ceux-ci sollicitent l'alliance de Marsile et des païens, et c'est Bernard del Carpio qui conclut cette alliance. Accablés par deux armées, ou plutôt par deux races, les Français sont vaincus, et Roland meurt. Il est vrai que Charles se vengea plus tard sur Marsile. Mais Bernard del Carpio fut plus heureux. Réconcilié avec le grand empereur, il fut fait par lui roi d'Italie. (*Chronica Hispania*, IV, cap. x et xi; *Cronica general*, édit. de 1604, f^o 30-32. Cf. la Chronique antérieure de Lucas de Tuy, etc.) = « L'Office de Charlemagne à Gironne » (vers 1350) nous fournit une tout autre version... Au moment de franchir les Pyrénées, Charles a une belle vision: Notre-Dame, saint Jacques et saint André lui promettent la victoire, mais à la condition qu'il bâtira dans Gironne une belle église à la Vierge. Le grand empereur se met en devoir d'obéir. Il bat les païens à *Sent-Madir*, et met le siège devant Gironne. Une croix rouge reste durant quatre heures au-dessus de la mosquée; il pleut du sang; les miracles abondent. — Les *Romances* espagnoles sont les unes françaises, les autres espagnoles d'inspiration. Dans la Romance: *C'était le Dimanche des Rameaux*, on voit fuir le roi Marcin devant Roland, avec des pleurs et des imprécations lamentables. Dans la romance *Doña Alda*, on assiste à un songe de la belle Aude, et cet épisode est à peu près semblable à la donnée de nos *rifacimenti*. (Cf. De Puymaigre, les *Vieux Auteurs castillans*, II, 325.) Dans une autre romance, Roland meurt de douleur sur le champ de bataille, à la seule vue de la tristesse et de l'isolement de Charlemagne. (*Études religieuses des Pères jésuites*, VIII, 41.) D'autres enfin célèbrent à l'envi leur Bernard del Carpio, au préjudice de notre Roland. (*Primavera*, I, 26-47.) Cf., sur l'histoire de la légende rolandienne en Espagne, l'admirable livre de Mila y Fontanals, *De la Poesia heroico-popular castellana*. Barcelone, 1874, in-8°. = Et tel est le résumé de toutes les œuvres poétiques que le moyen âge a consacrées à la guerre d'Espagne et à la mort de notre héros.

Sibille ne fait que s'enflammer au milieu de tant de batailles sanglantes. C'est pour Sibille qu'il livre un combat terrible au païen Justamont. Charles, lui, ne se préoccupe que de la grande guerre contre ses ennemis mortels. Un cerf lui indique miraculeusement un gué sur le Rhin, et l'Empereur fait construire un pont par les Thiois. Derrière ce pont sont deux cent mille Saxons, avec le roi Guiteclin. (Couplets cxx-clvii.) Une nouvelle bataille éclate, et jamais il n'y en eut d'aussi terrible; mais enfin les Français sont vainqueurs, et Guiteclin meurt. (Couplets clviii-clxvii.) Sibille se console trop aisément de cette mort, et s'empresse trop rapidement d'épouser son ami Baudouin, dont Charlemagne fait un roi des Saxons, et qui s'installe à Trémoigne. (Couplets cxcviii-ccx.) Ce règne ne doit pas être de longue durée: toujours les Saisnes se révoltent, toujours ils menacent Baudouin. C'est en vain que Charles arrive au secours du jeune roi: Baudouin, après des prodiges de bravoure, se trouve seul au milieu de l'armée païenne, et meurt. Charles le pleure, Charles le venge: les Saxons sont une dernière fois vaincus et soumis. Ils ne se révolteront plus. (ccxi-ccxcvii¹.) = Dans *Macaire*, Charlemagne n'a qu'un rôle fort effacé. Il s'agit cependant de sa femme, de cette Blanche fleur qui est la fille de l'empereur de Constantinople. Un traître, Macaire, accuse la reine d'adultère, et elle va mourir, quand, à la prière de l'abbé de Saint-Denis, on se contente de l'exiler. Un bon chevalier, Aubri, est chargé de l'accompagner, mais il est tué par le traître Macaire, qui du moins ne peut tuer Blanche fleur. Le chien d'Aubri venge son maître. Cependant un pauvre bûcheron, Varocher, recueille la pauvre reine, qui s'est enfuie jusqu'en Hongrie. L'empereur de Constantinople réunit une grande armée, et envahit la France pour venger sa fille dont, après cent combats, l'innocence est enfin reconnue. Le fils

¹ Il a existé ici un poème français plus ancien que la *Chanson des Saisnes*. Nous n'en avons plus l'original; mais la *Karlsmagnus Saga* nous en a du moins conservé un résumé... La scène s'ouvre sous les murs de Nobles, assiégée par Charles. Tout à coup l'Empereur apprend que « Guitalin » vient de brûler Cologne. Il court au-devant des Saisnes; mais il se laisse enfermer dans Cologne et va succomber, lorsqu'il est secouru par Roland. Guitalin remporte un premier avantage sur les Français; mais ceux-ci reprennent l'offensive et s'emparent de Germaise (Worms). C'est alors qu'Amidan vient au secours de son père Guitalin; mais Charles fait construire un pont sur le Rhin, et voilà les Saisnes menacés. Ici apparaît Baudouin, qui va devenir le principal personnage de notre poème; ici se place également le trop long épisode de ses amours avec Sibille. Une action décisive s'engage: Guitalin est terrassé par Charles, et Amidan tué par Roland, qui conquiert alors le fameux cor Olifant. La victoire des Français est complète, et tout se termine par un baptême général des païens. Tel est le *Guitalin* de la *Karlsmagnus Saga* (5^e branche), dont l'action, comme on le voit, se passe avant celle du *Roland*. (Cf. le résumé qu'on en trouve dans la 1^{re} branche.) = Toutes les variantes de cette légende des Saisnes se divisent en deux groupes distincts, suivant qu'elles se rapportent au *Guitalin* que nous venons de résumer, ou à la chanson de Jean Bodel.

de Charles, Louis, était né durant cet exil : il deviendra le successeur du grand Empereur. (*Macaire*, poème de la fin du XII^e siècle. V. l'éd. Guessard, dans le Recueil des *Anciens poètes de la France*¹.) = Dans *Huon de Bordeaux*, Charlemagne ne paraît guère que comme un accessoire, et, à coup sûr, comme un personnage secondaire. Au début de son œuvre, l'auteur nous représente l'Empereur sous les traits d'un vieillard tout près de la mort. Même il est tellement épuisé par l'âge, qu'il veut se faire élire un successeur. Par malheur, il n'a qu'un fils qu'il engendra à cent ans. C'est Charlot, c'est un étourdi de vingt-cinq ans. Le vieux roi veut du moins lui donner ses derniers conseils, et les lui donne très religieux, très beaux. (*Huon de Bordeaux*, poème composé entre les années 1180 et 1200, éd. du Recueil des *Anciens poètes de la France*, vers 29-199.) Là-dessus arrive un traître, Amauri, qui soulève la colère du vieil Empereur contre Huon et Gérard, fils du duc Seguin de Bordeaux. Dans ce conseil perce la haine personnelle d'Amauri, que Seguin a jadis plus ou moins justement appauvri et dépouillé. Mais Naïmes est là, et il défend les Bordelais. On envoie un message à Huon et à Gérard ; on leur mande de venir à la cour de Charlemagne. (*Ibid.*, 200-392.) Ils se mettent en route, mais sont forcés de franchir mille obstacles accumulés par les traîtres ; Huon doit en venir aux mains avec le propre fils du roi, avec Charlot, et il le tue. (*Ibid.*, 393-890.) Grande colère de Charles contre le meurtrier de son fils : Huon est condamné à un combat singulier avec le traître Amauri. Il tranche la tête du misérable, et le jugement de Dieu se prononce en sa faveur. (*Ibid.*, 891-2129.) Malgré cette intervention céleste, Charles ne veut point pardonner au vainqueur, et il faut que les Pairs menacent de le quitter, pour qu'il se décide enfin à accorder à Huon une paix dont il se réserve de dicter les conditions. Il est ordonné au jeune Bordelais d'aller à Babylone porter un message à l'amiral Gaudisse. Huon part sur-le-champ, et court à ses aventures. (*Ibid.*, 2130-2386.) Nous n'avons pas à les raconter ici, ni à faire suivre à notre lecteur les péripéties de l'amitié d'Huon avec le nain Oberon. (*Ibid.*, 2387-8647.) Il lui suffit de savoir qu'un jour Huon revient en France, et qu'il y trouve son propre héritage occupé par son frère Gérard. (*Ibid.*, 8648-9110.) Charlemagne est encore vivant, et la cause des deux frères ennemis est portée devant sa cour : Huon est très injustement condamné à mort, et va périr, lorsque Oberon arrive à son secours et le sauve. (*Ibid.*, 9111-10369.) = Le début du *Couronnement Loöys* est véritablement épique... Charles sent qu'il va mourir, et veut mourir en assurant la vie de son empire.

¹ Il existe une autre version, intitulée la *Reine Sibille*, et dont nous n'avons plus que quelques vers et une rédaction en prose. (Bibl. de l'Arsenal, 3351 ; anc. B. L. F. 226.)

Dans sa chapelle d'Aix, il réunit un jour ses évêques et ses comtes. Sur l'autel il dépose sa couronne d'or, et annonce à ses peuples qu'il va laisser la royauté à son fils. (*Couronnement Looy's*, poème de la seconde moitié du XII^e siècle, éd. Jonckbloet, vers 1-61.) Alors le grand Empereur élève la voix et donne, pour la dernière fois, ses suprêmes conseils au jeune Louis, qui, faible et timide, tremble devant la majesté terrible de son père. (*Ibid.*, 62-77.) Même il n'ose prendre la couronne, et Charles alors le couvre d'injures, le déshérite, et parle d'en faire « un marguillier ou un moine ». (*Ibid.*, 78-96.) L'inévitable traître est là : c'est Hernaut d'Orléans, qui veut enlever le trône à Louis ; mais, par bonheur, il y a là aussi un héros qui met un courage et une force héroïques au service de sa fidélité et de son honneur. Guillaume prend la défense du pauvre jeune roi : il lui met la couronne en tête (*Ibid.*, 97-112), et se constitue son tuteur tout-puissant, son défenseur infatigable. Charles peut désormais mourir tranquille. Et, en effet, il meurt quelque temps après, sachant que Louis pourra régner, parce qu'il y a Guillaume auprès de lui. (*Ibid.*, 113-236¹.) = Et telle est toute l'histoire poétique de Charlemagne, d'après les seules Chansons de geste du cycle carlovingien².

D'après les textes qui précèdent et ceux que nous énumérons dans nos Notes, on peut dresser le TABLEAU PAR ANCIENNETÉ DES SOURCES DE L'HISTOIRE POÉTIQUE DE CHARLEMAGNE. I. Le plus ancien groupe est représenté par la *Chanson de Roland*, qui repose non seulement sur des légendes remontant au IX^e et même au VIII^e siècle, mais encore sur des textes historiques d'une importance considérable. (Éginhard, *Vita Karoli*, IX. — *Annales* d'Angilbert, faussement attribuées à Égin-

¹ La mort du grand Empereur est encore racontée, mais en termes très rapides, dans *Anseïs de Carthage*. = Sur la fin de cet homme presque surnaturel, deux autres légendes ont circulé, et elles sont toutes deux peu favorables à la mémoire de Charles : 1^o Walafrid Strabo (*Historiens de France*, V, 339) reproduit un récit de l'abbé Hetto, qui le tirait du moine Wettin. Ce dernier avait vu en songe Charlemagne dans les flammes de l'enfer, où un monstre le dévorait éternellement. Et pourquoi ce supplice du grand Empereur ? C'était « à cause de son libertinage honteux ». 2^o La fable du faux Turpin est plus connue... Un jour Turpin vit l'âme de Charlemagne entre les mains des démons. Or cette pauvre âme était en grand danger devant le Juge suprême, quand un Galicien sans tête (saint Jacques) jeta dans les balances éternelles toutes les pierres et toutes les pontres des basiliques construites par Charlemagne. Il fut sauvé. = Le moyen âge n'a rien trouvé de plus beau pour honorer le souvenir de celui dont la *Chanson de Roland* a si bien dit : *N'ert mais tels hun des-qu'à l' Deu juse*.

² Voir le résumé des autres Chansons dans notre première édition du *Roland*, II, 270 et suivantes.

hard, ann. 778), et reproduites par le Poète saxon. — L'Astronome, *Vita Iludovici*, dans Pertz, *Monumenta Germaniæ historica. Scriptores*, II, 608.) = II. En même temps que la légende de Roncevaux, mais d'une façon tout à fait indépendante et dans un autre cycle, se formait la légende d'Ogier, qui est également appuyée sur des textes historiques. (Lettre du pape saint Paul à Pepin en 760, *Historiens de France*, V, 122; Chronique de Moissac, de 752 à 814, *Historiens de France*, V, 69, 70; un Extrait du Moine de Saint-Gall, II, 26; plusieurs passages d'Anastase le Bibliothécaire, ann. 753, 772, 774; *Annales Lobienses*, Pertz, II, 195; *Chronicon Sancti Martini Coloniensis*, ann. 778, Pertz, II, 214; Chronique de Sigebert de Gembloux au XI^e siècle, *Hist. de France*, V, 376; la *Conversio Othgerii militis*, œuvre du X^e ou du XI^e siècle; le tombeau d'Ogier à Saint-Faron, *Acta SS. Ord. S. Benedicti*, sæc. IV, pars I, pp. 664-665.) A ce groupe se rapportent la *Chevalerie Ogier de Danemarche*, de Raimbert; les *Enfances Ogier*, d'Adenet; la troisième branche de la *Karlsmagnus Saga* et la quatrième de *Charlemagne* de Venise. = III. Vers la fin du X^e siècle, une falsification du texte d'Eginhard donne lieu à la légende du Voyage à Jérusalem. (*Benedicti Chronicon*, Pertz, III, 710, 711.) De là la première partie de notre *Voyage à Jérusalem et à Constantinople*; de là deux récits de la *Karlsmagnus Saga*. = IV. Au milieu du XI^e siècle, un moine de Compostelle écrit les cinq premiers chapitres de la prétendue « Chronique de Turpin », renfermant l'histoire de toute une croisade de Charles en Espagne. Ce récit n'a aucune influence sur le développement de notre poésie romane. = V. ANTÉRIEUREMENT à la rédaction de la *Chanson de Roland* que nous venons de publier et de traduire, circulaient déjà des légendes nombreuses, et très probablement certains poèmes qui avaient pour objet plusieurs autres épisodes de la vie de Charles ou de Roland. Le texte d'Oxford fait des allusions TRÈS CLAIRES à la prise de Nobles, telle qu'elle nous est racontée dans la première branche de la *Karlsmagnus Saga*; à l'ambassade de Basin et de Basile, qui, bien plus tard, sera racontée à nouveau par l'auteur de la *Prise de Pampelune*; à la famille d'Olivier telle qu'elle nous est présentée dans *Girars de Viane*. Ce n'étaient certes pas ces poèmes EUX-MÊMES, TELS QUE NOUS LES POSSÉDONS, qui existaient avant notre *Chanson de Roland*; mais c'étaient des Chansons analogues, assonancées et en décasyllabes, etc. = VI. Pour les traditions et légendes qui précèdent, nous avons une certitude. Nous n'avons qu'UNE PROBABILITÉ pour les suivantes, auxquelles IL N'EST FAIT AUCUNE ALLUSION dans la *Chanson de Roland*. Les faits qui sont délayés dans les versions du *Renaus de Montauban* parvenues jusqu'à nous; ceux qui nous sont offerts, relativement à la guerre d'Espagne, dans la *Kaiserchronik* du XII^e siècle, dans

les branches I et V de la *Karlsmagnus Saga*, dans le second tiers de l'*Entrée en Espagne*, dans la *Prise de Pampelune* et dans la dernière partie de notre *Girars de Viane*, DEVAIENT circuler parmi nous, depuis un temps plus ou moins long, avant le commencement du XII^e siècle. = VII. Notre *Chanson de Roland* a été remaniée, rajeunie plusieurs fois. On yajouta certains épisodes. Les uns (comme la prise de Narbonne) ont un fondement dans la tradition ; les autres (comme les deux fuites de Ganelon, son combat avec Othe, l'entrevue d'Aude et de Gilain, etc.) semblent une œuvre de pure imagination. = VIII. Entre les années 1109 et 1119 sont rédigés les chapitres VI et suiv. de la Chronique de Turpin, d'après des sources romanes que l'on corrompt, que l'on dénature, que l'on *cléricalise*. Cette œuvre apocryphe a exercé une influence considérable. Nous pensons qu'en prenant soin d'EN DÉFALQUER TOUS LES ÉLÉMENTS CLÉRICAUX, on y trouverait la copie altérée d'un *Roland* antérieur au nôtre, ou, pour mieux parler, la constatation d'un état plus ancien de la légende rolandienne. Cf. Guido Laurentius. (*Zur kritik der Chanson de Roland.*) = IX. Sur des traditions vagues ont été écrits, au XII^e siècle et postérieurement, tout une série de poèmes qui sont moitié légendaires, moitié fictifs. Sur la donnée de la prise de Rome par les Sarrasins reposent : l'ancien poème de *Balant* que M. G. Paris a reconstitué, notre *Fierabras* et même notre *Aspremont*, auquel se mêlent quelques autres traditions. = X. Avec quelques Contes universels, et qui se retrouvent en effet dans tous les pays (le Traître, l'Épouse innocente et réhabilitée, etc.), on a composé la légende de l'Enfance de Charles, et cela depuis la fin du XII^e siècle ou le commencement du XIII^e. Cette légende se retrouve dans les *Enfances Charlemagne* de Venise (fin du XII^e siècle) ; dans le *Mainet* en vers français, dont on a tout récemment découvert quelques fragments (XII^e siècle) ; dans la Chronique saintongeaise (commencement du XIII^e siècle) ; dans *Berte au gran pié* (vers 1275) ; dans le *Stricker* de 1230 ; dans la Chronique du Weihenstephan (original du XIV^e siècle, ms. du XV^e) ; dans la *Chronica Bremensis* de Wolter (XV^e siècle) ; dans le *Charlemagne* de Girard d'Amiens (commencement du XIV^e siècle) ; dans la *Karlsmagnus Saga* (second tiers du XIII^e siècle) ; dans le *Karl Meinet* (commencement du XIV^e siècle) ; dans les *Realii* (vers 1350), etc. = XI. Cependant, pour combattre les prétentions des légendaires français, on inventait en Espagne certaines légendes destinées à ruiner la gloire de Roland. Telle est la signification de la *Chronica Hispaniæ*, de Rodrigue de Tolède († 1247), de la *Cronica general* d'Alphonse X (seconde moitié du XIII^e siècle) et de quelques Romances que nous avons citées plus haut. = XII. Enfin, il faut considérer les poèmes suivants comme des œuvres UNIQUEMENT LITTÉRAIRES et de pure imagination : *Jehan de*

Lanson, — *Simon de Pouille*, — *Otinel*, — la dernière partie de *l'Entrée en Espagne* (Roland en Orient), — *Gui de Bourgogne*, — *Gaydon*, — *Anseïs de Carthage*, — *Galien*, — la fin du *Voyage à Jérusalem* et quelques parties de *Girars de Viane*. = C'est ainsi que s'étagent toutes nos chansons de geste, DEPUIS CELLES QUI SONT LE PLUS HISTORIQUES JUSQU'À CELLES QUI NE SONT MÊME PLUS LÉGENDAIRES et qui sont des « romans » dans l'acception la plus moderne de ce mot.

ÉCLAIRCISSEMENT III

HISTOIRE POÉTIQUE DE ROLAND

I. NAISSANCE DE ROLAND. 1^o Roland, dans toute notre légende épique, est représenté comme le neveu de Charlemagne. = 2^o La mère de Roland s'appelle *Berte* dans le *Charlemagne* de Venise (xii^e-xiii^e siècle), *Bacquehart* dans *Acquin* (xii^e siècle), *Gille*, *Gilain*, dans la plupart de nos autres poèmes. Si ce dernier nom est un souvenir historique de Gisèle, sœur de Charlemagne, ce souvenir est faux ; car Gisèle fut toute sa vie religieuse à Chelles. Quoi qu'il en soit, Gille ou Gilain nous est offerte, dans la plupart de nos vieux poèmes, comme la sœur de Charles. = 3^o D'après une légende qui n'apparaît pas avant le xii^e siècle, le père de Roland aurait été Charlemagne lui-même. (Voir la *Karlamagnus Saga*, xiii^e siècle, 1^{re} branche, 36, etc.) Tel est peut-être ce grand péché que l'Empereur omit à dessein dans sa confession à saint Gilles, et dont plusieurs textes parlent avec mystère, sans rien préciser. (Légende latine de saint Gilles, *Acta sanctorum septembris*, I, 302, 303 ; mais ce texte ne peut s'appliquer qu'à Charles Martel. — Prose *Promat pia vox*, attribuée à Adam de Saint-Victor (xii^e siècle). — Office de Charlemagne, composé en 1165. — *Kaiserchronik*, xii^e siècle. — *Ruolandes Liet*, poème du curé Conrad, xii^e siècle. — *Huon de Bordeaux*, fin du xii^e siècle. — *Carolinus*, de Gille de Paris, poème latin composé pour l'éducation de Louis, fils de Philippe-Auguste. — Philippe Mousket, vers 1240. — *Légende dorée*, xiii^e siècle, etc.) = 4^o Une autre légende fait naître Roland près d'Imola, de la sœur de Charles et du sénéchal Milon. (*Charlemagne*, de Venise, xiii^e siècle.) = 5^o D'autres poèmes enfin semblent croire à la naissance très légitime et très pure de notre héros. Le *Roland* est de ce nombre, et, ici comme partout, c'est encore la meilleure de toutes les sources.

II. ENFANCES DE ROLAND. Sur les premières années de Roland, nous n'avons d'autre témoignage légendaire que le *Charlemagne* de Venise... Le fils de Berte et du sénéchal Milon grandit dans la misère et l'abandon. Un jour, l'enfant rencontre la grande armée de Charlemagne qui revient de délivrer Rome. Roland se précipite dans

le palais de Sutri, qu'habite l'Empereur : il y est accueilli, et réjouit bientôt toute la cour par sa belle humeur et son esprit. Naines, le sage conseiller, soupçonne que le petit bachelier doit être de bonne race ; on suit l'enfant et l'on découvre la pauvre Berte avec Milon. Charles veut les frapper : car il n'a point pardonné à Berte sa fuite coupable avec le sénéchal. Mais Roland ne craint pas de défendre sa mère, et fait jaillir le sang des ongles de l'Empereur : « Ce sera le faucon de la chrétienté, » s'écrie Charles, qui est déjà très fier de son neveu. C'est alors que Berte et Milon se marient ; c'est alors aussi que commencent les véritables « Enfances » de notre héros. = Ces enfances ont donné lieu à plusieurs récits, non seulement différents, mais contradictoires, et il nous faut encore ici montrer les divers courants de la Légende. 1^o D'après le roman d'*Aspremont* (dernières années du XII^e siècle, premières années du XIII^e), Charles, défié par Balant, ambassadeur du roi païen Agolant, réunit toutes les forces de son empire et se dirige vers les Alpes. La grande armée passe à Laon. Or c'est là qu'on a enfermé le petit Roland (Rolandin) avec d'autres enfants de noble race : Gui, Hatton, Berengier et Estout. Mais ces enfants ont déjà le courage des hommes, et ne peuvent supporter l'idée de se voir ainsi éloignés du théâtre de la guerre. Sur la proposition de Roland, ils essayent de corrompre leur « portier ». Celui-ci demeurant incorruptible, ils l'assomment et s'éloignent. Trop fiers pour aller à pied, ils volent des chevaux aux bons Bretons du roi Salomon, et n'ont point trop de peine à se faire pardonner tant d'escapades. Bref, ils sont admis dans les rangs de l'armée ; ils iront, eux aussi, à *Aspremont*. (Voir *Aspremont*, édition Guessard, pp. 15-16.) Le récit de cette guerre est interminable : nous l'abrégerons. Il nous importe uniquement de savoir que Roland en devient bientôt le héros, avec le jeune Eaumont, fils d'Agolant. Celui-ci, auquel le trouvère prête d'ailleurs les qualités les plus françaises et les plus chrétiennes, est sur le point de triompher de Charlemagne et de le tuer en un combat singulier qui va décider de toute la guerre, lorsque Roland accourt comme un lion et frappe Eaumont d'un coup mortel. Or Eaumont avait une épée admirable nommée Durendal : elle appartiendra désormais au neveu du grand Empereur. (B. N. fr. 25529; anc. ms. Lavall., 123 f^o 41 v^o — 55 v^o), et nous la retrouverons bientôt dans le *Roland*. = 2^o Les débuts de Roland, dans *Girars de Viane*, sont tout charmants. Il accompagne son oncle au fameux siège de Vienne. Or c'est sous les murs de cette ville qu'un jour il aperçoit pour la première fois la sœur d'Olivier, la belle Aude, et se prend pour elle d'un violent amour. C'est là qu'il s'illustre par ses premiers exploits ; c'est là qu'il veut brutalement enlever Aude, et en est empêché par Olivier (*Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, pp. 90-92) ; c'est là enfin que les deux partis

désarment, pour confier leur querelle à Olivier d'une part, et à Roland de l'autre. (*Ibid.*, pp. 92-186.) On connaît les vicissitudes de ce combat, dont Aude est la spectatrice et dont elle doit être le prix. Roland et Olivier, ne pouvant se vaincre, tombent aux bras l'un de l'autre et se jurent une éternelle amitié. (*Ibid.*, pp. 133-156.) = 3° Tout autre est le récit de *Renaus de Montauban*. (xiii^e siècle.) Les quatre fils Aymon se sont enfermés dans le château de Montauban; Charles les y assiège en vain, et, comme toujours, le vieux duc Naimés conseille au roi de faire la paix, lorsqu'arrive un valet suivi de trente damoiseaux. Il éclate de jeunesse et de beauté : « Je m'appelle Roland, dit-il, et suis fils de votre sœur. — Tue-moi Renaud, » lui répond l'Empereur. Roland, qui a de plus hauts desseins, se jette d'abord sur les Saisnes, qui viennent de se révolter, et en triomphe aisément. (Édition Michelant, pp. 119, 120.) C'est alors qu'il revient près de son oncle et que, dans cette grande lutte contre les fils d'Aymon, il apporte au roi le précieux secours de sa jeunesse et de son courage. Son duel avec Renaud est des plus touchants. Renaud, qui n'a jamais eu le cœur d'un rebelle, le supplie de le réconcilier avec Charles, et va jusqu'à se mettre aux genoux de Roland qui pleure. (*Ibid.*, p. 230.) Aussi notre héros se refuse-t-il plus tard à tuer de sa main le frère de Renaud, Richard, qui est devenu le prisonnier de Charles : « Suis-je donc l'Antéchrist, pour manquer ainsi à ma parole? Malheur à qui pendra Richard! » (*Ibid.*, pp. 261-267.) Et il dit encore : « Je ne veux plus m'appeler Roland, mais Richard, et je serai l'ami des fils d'Aymon. » Comme on le voit, rien n'est ici plus noble que le rôle du neveu de Charles; il efface celui de l'Empereur. = 4° C'est à Vannes que Girard d'Amiens, dans son *Charlemagne* (commencement du xiv^e siècle), place les débuts de Roland. L'enfant se jette en furie sur les veneurs de son oncle, qui ne le connaît pas encore. On l'amène devant l'Empereur; nouvelles brutalités. Charles le reconnaît à ce signe, et tout finit bien. (B. N. fr. 778, f^o 110-112.) Cf. les *Reali*, la *Karlamagnus Saga*, et les vers si précieux de notre *Roland* qui sont relatifs au val de Maurienne et à l'épée Durendal.

III. VIE ET EXPLOITS DE ROLAND JUSQU'À SA MORT A RONCEVAUX. Le père de Roland était mort durant l'expédition de Charles dans la Petite-Bretagne. (*Acquin*, poème de la fin du xii^e siècle, B. N. fr. 2233, f^o 18, r^o et v^o.) = Roland fut un de ceux qui accompagnèrent le grand Empereur dans ce fameux voyage à Constantinople, qui commença d'une façon si auguste et s'acheva d'une manière si ridicule. Tout au moins s'y conduisit-il plus noblement que son ami Olivier. Lorsque les douze Pairs se livrent à leurs vantardises, son *gab* est encore le moins odieux : « Je soufflerai sur la ville et produirai

une tempête. » (*Voyage de Charlemagne*, poème du premier tiers du XII^e siècle, vers 472-485.) = Dans *Jehan de Lanson*, Roland prend part à cette singulière ambassade en Calabre, qui est égayée par les enchantements et les plaisanteries de Basin de Gènes. Son épée, sa Durendal, est, comme celles de tous les Pairs, volée par le traître Alori. (Bibl. de l' Arsenal 3145, f^o 121.) Pour se venger, Roland consent à une assez misérable comédie : il contrefait le mort, on l'enferme dans une bière, et il pénètre ainsi dans le château de Lanson, dont les Français parviennent à s'emparer. (B. N. fr. 2495, f^o 4-5.) Les aventures de Roland, dans le reste de ce pauvre poème, se confondent avec celles des douze Pairs. = Dans *Otinel*, son rôle est plus beau. Il lutte avec le géant païen qui se nomme Otinel. Une colombe sépare les deux combattants; et, désarmé par ce miracle, Otinel se convertit. (*Otinel*, poème du XIII^e siècle, vers 211-659.) = C'est dans l'*Entrée en Espagne* (XIII^e-XIV^e siècle) que la place de Roland devient tout à fait la première : Roland suit son oncle dans cette fameuse expédition, qui doit pour lui se terminer à Roncevaux. C'est lui qui, après les onze autres Pairs, lutte contre le géant Ferragus. (Ms. français de Venise, XXI, f^o 17-32.) Ce combat est plus long que tous les autres, et les adversaires y luttent autant de la langue que de l'épée, théologiens autant que soldats. Ferragus s'entêtant dans son paganisme, Roland le tue. (*Ibid.*, f^o 32-79.) Une grande bataille s'engage alors sous les murs de Pampelune, et Roland y prend part. Dans la mêlée brille le courage du jeune Isoré, fils du roi Malceris : Isoré est fait prisonnier, mais ne consent à se rendre qu'à Roland. (*Ibid.*, f^o 10-105.) Charles, cependant, contrairement à la parole donnée, veut faire mourir son prisonnier : Roland le défend énergiquement, et, de colère, se retire sous sa tente. Isoré est sauvé. (*Ibid.*, f^o 106-125.) Une nouvelle bataille commence, plus terrible que toutes les autres : Roland est placé à l'arrière-garde. (*Ibid.*, f^o 125-162.) C'est durant cette bataille que le neveu de Charles, au lieu de secourir l'Empereur en détresse, abandonne le champ de bataille et va s'emparer de la ville de Nobles, que les païens ont laissée sans défense. (*Ibid.*, f^o 162-213.) Lorsque Roland revient au camp, il est fort mal accueilli par son oncle, qui même le condamne à mort; mais aucun des Pairs ne veut exécuter la sentence. L'Empereur alors frappe son neveu au visage, et Roland, indigné de cet affront, quitte le camp français pour n'y plus revenir de longtemps. C'est en vain que les Pairs adressent à l'Empereur les plus rudes remontrances et les pires injures. Lorsque Charles se repent enfin de sa violence et envoie chercher son neveu, on ne peut plus le retrouver. Il est déjà trop loin. (*Ibid.*, f^o 213-221.) Où est Roland? Il se dirige du côté de la mer, et s'embarque sans savoir où il va. Bref, il arrive... à la Mecque, près du roi de Perse.

(*Ibid.*, f^o 221-232.) Or ce roi est en ce moment menacé par un voisin redoutable, le vieux Malquidant, qui lui a demandé sa fille en mariage. Mais la jeune Diones se refuse obstinément à épouser ce vieillard. Roland, qui d'ailleurs ne se fait pas connaître, s'écrie que rien ne révolte plus la loi de Dieu qu'un mariage forcé, et qu'il saura bien empêcher celui-là. Il lutte avec le messager de Malquidant, Pelias, et ne tarde pas à en être vainqueur. C'est seulement au moment de le tuer qu'il lui crie : « Je suis Roland. » Mais il demeure encore inconnu à tous les autres. (*Ibid.*, f^o 232-254.) Cette victoire le met en lumière. Il devient l'ami du jeune Samson, fils du roi, et, s'il n'eût pas tant aimé la belle Aude, il eût volontiers répondu à l'amour de Diones. Mais, d'ailleurs, il a de quoi s'occuper. Il s'est mis en tête de réformer tout ce pays, et de lui donner une administration à la française. C'est à quoi il s'occupe longuement. Il fait mieux : il convertit toute la maison du soudan, et le roi lui-même. (*Ibid.*, f^o 254-271.) Mais il ne pense qu'à revoir Charles, Olivier et les barons français. On lui offre en vain le commandement d'une armée destinée à conquérir tout l'Orient. Il s'empresse de faire son pèlerinage au saint Sépulchre, et s'embarque pour l'Espagne avec Samson et deux autres compagnons. (*Ibid.*, f^o 271-275.) Ils débarquent. Après vingt aventures, — et notamment après qu'un ermite lui a prédit sa mort au bout de sept années, — le neveu de Charlemagne arrive enfin au camp français et tombe dans les bras de Charles et d'Olivier. (*Ibid.*, f^o 275-302.) = Le siège de Pampelune continue. Celui qui défend la ville contre les Français, c'est encore cet ancien adversaire de Roland, c'est Isoré avec son père Malceris. Dans le poème consacré à cette résistance, dans la *Prise de Pampelune* (premier quart du xiv^e siècle), Roland ne joue réellement qu'un rôle secondaire. Cependant lorsqu'une lutte sanglante éclate dans le camp français entre les Allemands et les Lombards, c'est Roland qui sépare les combattants, c'est Roland qui les réconcilie. (Vers 1-425.) Il est encore un de ceux qui refusent d'admettre Malceris dans le corps des douze Pairs. (405-561.) Puis il s'efface, et Isoré prend le premier rang, que son père Malceris lui dispute. (561-1199.) Charles, sur le point de périr, est sauvé par les Lombards. (1199-1953.) Altumajor est vaincu ; Legroño et Estella tombent au pouvoir des Français. (1830-2474.) A Marsile, dernier adversaire de Charlemagne, on envoie tour à tour deux ambassades, et Marsile fait tour à tour massacrer les ambassadeurs : d'abord Basan et Basile ; puis, le bon chevalier Guron. (2597-3850.) Cette fois la paix devient tout à fait impossible et la guerre implacable. Les Français triomphent décidément de Malceris, et emportent Tudela, Cordres, Charion, Saint-Fagon, Masele et Lion. (3851-5773.) Roland prend part à ces triomphes comme au siège d'Astorga, et il ne reste plus, devant ce vainqueur,

que Saragosse à prendre. (5773-6113.) C'est ce que constatent les premiers vers de la *Chanson de Roland*. = Il est à peine utile de signaler la place qu'occupe notre héros dans le roman de *Gui de Bourgogne*, œuvre toute littéraire et qui ne renferme aucun élément traditionnel (xii^e siècle): nos lecteurs savent déjà comment les jeunes chevaliers de France vinrent un jour rejoindre en Espagne leurs pères absents depuis vingt-sept années. (Vers 1-391.) Gui de Bourgogne était à leur tête, et nous avons ailleurs raconté ses vic-



Fig. 32. — D'après le « Vitrail de Charlemagne » à la cathédrale de Chartres (xiii^e siècle).

toires à Carsaude (392-709), à Montorgueil et à Montesclair (1621-3091), à la Tour-d'Angorie (3184-3413) et à Maudrane. (3414-3717.) Le jeune vainqueur brise la résistance des païens, triomphe surtout d'Hüelidon, qui est leur meilleur capitaine, et, tout couvert de gloire, rejoint enfin l'armée de Charlemagne. (3925-4024.) Ce Gui, ce nouveau venu, est, comme on le voit, un véritable rival pour Roland, dont il fait un instant pâlir la vieille gloire. Aussi tous deux se disputent-ils l'honneur d'avoir conquis Luiserne: Dieu met fin à cette lutte en engloutissant la ville, et l'on part pour Roncevaux. (4137-4301.) = Nous n'avons pas à revenir sur le rôle que joue le neveu de Charles dans la *Chanson de Roland*. Il en

est le centre, l'âme, la vie. La Trilogie dont se compose le vieux poème lui est presque uniquement consacrée : dans la première partie, il est trahi ; dans la seconde, il meurt ; dans la troisième, il est vengé. Son importance survit à sa mort et jusqu'au dernier vers de la chanson, il en est le héros. = Nous avons énuméré ailleurs les variantes et les modifications principales de la Légende en ce qui touche l'expédition d'Espagne et la mort de Roland. Il ne nous reste donc qu'à renvoyer le lecteur à notre *Éclaircissement sur l'Histoire poétique de Charlemagne*. = Ajoutons seulement que les monuments figurés ont célébré, tout autant que nos vieux poèmes, la gloire du neveu de Charles. Nous avons placé, sous les yeux de nos lecteurs, les deux statues d'Olivier et de Roland qui décorent le portail de la cathédrale de Vérone (la reproduction en est due au crayon de M. Jules Quicherat), et un médaillon du « Vitrail de Charlemagne » à la cathédrale de Chartres, où sont naïvement représentés les derniers moments de Roland, qui sonne du cor et fend le rocher avec sa Durendal.

APPENDICES

APPENDICE I

FRAGMENTS DU TEXTE ORIGINAL ¹

I

LE CONSEIL DE CHARLEMAGNE

(Vers 96-365)

*
* *

Li Emperere se fait e balz e liez :
Cordres ad prise e les murs peceiez,
Od ses cadables les turs en abatiet.
Mult grant eschec en unt si chevalier
D'or e d'argent e de guarnemenz chiers.
En la citet nen ad remés paien
Ne seit ocis, o devient chrestiens...
Li Emperere est en un grant vergier,
Ensembl' od lui Rollanz e Oliviers,
Sansun li dux e Anseïs li fiers,
Gefreiz d'Anjou le rei gunfanuniers,
E si i furent e Gerins e Geriers :
Là ù cist furent, des autres i out bien :
Asez i out des barbez e des vielz.
Des Francs de France i ad quinze milliers.
Sur palies blancs siédent cil chevalier,
As tables juent pur els esbaneier,
E as eschas li plus saive e li vieill;
E escremissent cil bachelier legier.
Desuz un pin, delez un eglentier,
Un faldestoel i out, fait tut d'or mier :
Là siet li reis ki dulce France tient;
Blanche ad la barbe e tut flurit le chief,
Gent ad le cors e le cuntenant fier.

¹ Cette Anthologie de la *Chanson de Roland* est, en grande partie, composée avec les fragments de notre vieux poème qui sont spécialement désignés par les derniers programmes universitaires.

S'est ki l'demandet, ne l' estoet enseignier.
 E li message descendirent à pied,
 Si l' saluèrent par amur e par bien.

Aor.

*
* *

Blancandrins ad tut premereins parlet,
 E dist à l' Rei : « Salvez seiez de Deu,
 « Le Glorius, que devez aürer!
 « Iço vus mandet reis Marsilies li bers :
 « Enquis ad mult la lei de salvetet;
 « De sun aveir vus voelt asez duner,
 « Urs e leuns e veltres caeignez,
 « Set cenz cameilz e mil osturs muez,
 « D'or e d'argent quatre cenz muls trussez,
 « Cinquante cares que carier ferez;
 « Tant i avrat de besanz esmerez
 « Dunt bien purrez vos soldeiers luer.
 « En cest país avez estet asez,
 « En France ad Ais bien repairier devez;
 « Là vus sivrato, ço dit mis avoez.
 « *Si recevrat la lei que vus tenez;*
 « *Juintes ses mains, iert vostre cumandez :*
 « *De vus tiendrat Espagne le regnet.* »
 Li Emperere en tent ses mains vers Dieu;
 Baisset sun chief, si cumencet à pensez.

Aor.

*
* *

Li Emperere en tint sun chief enclin,
 De sa parole ne fut mie hastifs,
 Sa custume est qu'il parolet à leisir.
 Quant se redreeet, mult par out fier le vis.
 Dist as messages : « Vus avez mult bien dit.
 « Li reis Marsilies est mult mis enemis.
 « De cez paroles que vus avez ci dit
 « En quel mesure en purrai estre fiz?
 « — Par *bons* ostages, » ço dist li Sarrazins,
 « Dunt vus avrez o dis o quinze o vint.
 « Par num d'oeire i metrai un mien filz.
 « E n'en avrez, ço quid, de plus gentiliz.
 « Quant vus serez el' palais seignurill,
 « A la grant feste seint Michiel de l' Peril,
 « Mis avoez là vus sivrato, ço dit,
 « Enz en voz bainz que Deus pur vus i fist;

« Là vuldrat il chrestiens devenir. »
 Carles respunt : « Uncor purrat guarir. » Aoi.

*
 * *

Bels fut li jurz, *si prist a decliner*.
 Les dis mulez fait Carles establer.
 El' grant vergier fait li Reis tendre un tref;
 Les dis messages ad fait enz hosteler;
 Duze serjant les unt bien cunreez.
 La noit demurent tresque vint à l' jur cler.
 Li Emperere est par matin levez;
 Messe e matines ad li Reis escullet.
 Desuz un pin en est li Reis alez;
 Ses baruns mandet pur sun conseil finer :
 Par cels de France voel il de l' tut errer. Aoi.

*
 * *

Li Emperere s'en vait desuz un pin;
 Ses baruns mandet pur sun conseil fenir :
 Le duc Ogier, l'arcevesque Turpin,
 Richard le Vieill e sun nevuld Henri,
 E de Guascuigne le prud cunte Acelin,
 Tedbald de Reins e Milun sun cusin.
 E si i furent e Geriers e Gerins.
 Ensembl' od els li quens Rollanz i vint
 E Oliviers, li pruz et li gentilz;
 Des Francs de France en i ad plus de mil;
 Guenes i vint, ki la traïsun fist.
 Dès or cumencet le conseil que mal prist. Aoi.

*
 * *

« Seignurs baruns, » dist l' emperere Carles,
 « Li reis Marsilies m'ad tramis ses messages
 « De sun avoir me voelt duner grant masse,
 « Urs e leuns e veltres caeignables,
 « Set cenz cameilz e mil osturs muables,
 « Quatre cenz muls cargiez de l'or d'Arabe,
 « Avoec iço plus de cinquante cares;
 « Mais il me mandet que en France m'en alge :
 « Il me sivrat ad Ais à mun estage,
 « Si recevrat la nostre lei plus salve;
 « Chrestiens iert, de mei tiendrat ses Marches;
 « Mais jo ne sai quels en est sis curages. »
 Dient Franceis : « Il nus i cuvient garde. » Aoi.

*
* *

Li Emperere out sa raisun fenie.
 Li quens Rollanz, ki ne l'otriet mie,
 En piez se drecet, si li vint cuntredire.
 Il dist à l'Rei : « Ja mar creirez Marsilie.
 « Set anz *ad* pleins qu'en Espagne venimes :
 « Jo vus cunquis e Noples e Commibles;
 « Pris ai Valterne et la tere de Pine,
 « E Balaguer e Tuele et Sebilie.
 « Li reis Marsilies i fist mult que traître :
 « De ses paiens il vus enveiat quinze :
 « Cascuns portout une branche d'olive;
 « Nuncièrent vus cez paroles meïsmes.
 « A voz Franceis un cunseill en presistes :
 « Loèrent vus alques de legerie.
 « Douz de voz cuntès à l' paien tramesistes,
 « L'uns fut Basanz e li altre Basilies;
 « Les chiefs en prist es puis suz Haltoïe.
 « Faites la guere cum vus l'avez enprise,
 « En Sarraguce menez vostre ost banie,
 « Metez le siège à tute vostre vie,
 « Si vengiez cels que li fel fist ocire. »

Aol.

*
* *

Li Emperere en tint sun chief embrunc,
 Si duist sa barbe, afaitat sun gernun,
 Ne bien ne mal sun nevuld ne respunt.
 Franceis se taisent, ne mais que Guenelun :
 En piez se drecet, si vint devant Carlun,
 Mult fièrement cumencet sa raisun,
 E dist à l' Rei : « Ja mar crerez brieun,
 « Ne mei ne altre, se de vostre prud nun.
 « Quant ço vus mandet li reis Marsiliun
 « Qu'il deviendrat jointes ses mains vostre hum
 « E tute Espagne tiendrat par *vostre* dun,
 « Pois recevrat la lei que nus tenum,
 « Ki ços vus lodet que cest plait degetium,
 « Ne li calt, sire, de quel mort nus moerium.
 « Cunseilz d'orgoill n'est dreiz que à plus munt.
 « Laïssum les fols, as sages nus tenum. »

Aol.

*
* *

Après iço i est Naimès venuz,
Blanche out la barbe et tut le peil canut ;

Meillur vassal n'aveit en la curt nul.
 E dist à l' Rei : « Bien l'avez entendut ;
 « Guenes li quens ço vus ad respundut :
 « Saveir i ad, mais qu'il seït entenduz.
 « Li reis Marsilies est de guere vencuz :
 « Vus li avez tuz ses castels toluz,
 « Od voz cadables avez fruisiet ses murs,
 « Ses citez arses e ses humes vencuz.
 « Quant il vus mandet qu'aiez mercit de lui,
 « Pecchiet fereit ki dunc li fesist plus,
 « U par ostages vus voelt faire soïr ;
 « *De voz baruns vus li manderez un :*
 « Ceste grant guere ne deit munter à plus. »
 Dient Franceis : « Bien ad parlet li Dux. »

Aoi.

*
**

« Seignurs baruns, ki enveier *purrum*
 « En Sarraguce à l' rei Marsilium? »
 Respunt dux Naimes : « J'irai par vostre dun ;
 « Livrez m'en ore le guant e le bastun. »
 Respunt li Reis : « Vus estes saives hum ;
 « Par ceste barbe et par cest mien gernun.
 « Vus n'irez pas uan de mei si luign ;
 « Alez sedeir : kar jo vus en sumun. »

Aoi.

*
**

« Seignurs baruns, ki *purrum* enveier
 « A l'Sarrazin ki Sarraguce tient? »
 Respunt Rollanz : « J'i pois aler mult bien.
 « — Ne l' ferez certes, dist li quens Oliviers,
 « Vostres curages est mult pesmes e fiers :
 « Jo me crendreie que vus vus meslisiez.
 « Se li Reis voelt, j' irai mult volentiers.
Li Emperere si enbrunchet le chief.
Après lur dist : « Ambdui vus en taisiez,
 « Ne vus ne il n'i porterez les piez.
 « Par ceste barbe que veez blancheier,
 « Li duze Per mar i serunt jugiet. »
 Franceis se taisent : as les vus aqueisiez.

Aoi.

*
**

Turpins de Reins en est levez de l' renc,
 A Carles escriet de sa voiz halte e grant :
 « *Bels sire reis, laissez ester voz Francs.*

« En cest païs avez estet set anz,
 « Mult unt oût e peines e ahans.
 « Dunez m'en, Sire, le bastun e le guant,
 « E jo irai à l' Sarrazin Espan :
 « Si *li dirai* alques de mun semblant. »
 Li Emperere respunt par maltalant :
 « *Par ceste barbe, vus n'en ferez nient.*
 « Alez sedeir desur cel palie blanc,
 « N'en parlez mais, se jo ne l'vus cumant. » Aoi.

*
 **

« Franc chevalier, » dit l' emperere Carles,
 « Kar m'eslisez un barun de ma marche,
 « Qu'à l' rei Marsilie me portet mun message,
 « *Se mestier est e bien poisset cumbatre.* »
 Ço dist Rollanz : « C' iert Guenes, mis parastre.
 « Se lui laissez, n'i trametrez plus saive. »
 Dient François : « Kar il le poet bien faire;
 « *Se li Reis voelt, bien est dreiz qu'il i alget.* » Aoi.

*
 **

Ço dist li Reis : « Guenes, venez avant ;
 « Si recevez le bastun e le guant.
 « Oit l'avez, sur vus le jugent Franc.
 « — Sire, » dist Guenes, « ço ad tut fait Rollanz :
 « Ne l'amerai à trestut mun vivant,
 « Ne Olivier pur ço qu'est sis cumpainz,
 « Les duze Pers, pur ço qu'il l'aiment tant ;
 « Desfi les en, Sire, vostre veiant. »
 Ço dist li Reis : « Trop avez mal talant.
 « Or irez vus, certes, quant jo l'cumant.
 « — J'i puis aler; mais n'i avrai guarant;
 « Ne l' out Basilies ne sis frere Basanz. » Aoi.

*
 **

« En Sarraguce sai bien qu'aler m'estoet;
 « Hum ki là vait repairier ne s'en poet.
 « Ensurquetut si ai jo vostre soer.
 « Si'n ai un filz, ja plus bels n'en estoet :
 « C' est Baldewins, *se vit*, ki ert prozdoem.
 « A lui lais-jo mes honors et mes fieus.
 « Gardez-le bien, ja ne l' verrai des oilz. »
 Carles respunt : « Trop avez tendre coer.
 « Pois que l' cumant, aler vus en estoet. » Aoi.

*
**

E li quens Guenes en fut mult anguisables :
 De sun col getet ses grandes pels de martre
 E est remés en sun blialt de palie.
 Vairs out *les oilz* et mult fier le visage,
 Gent out le cors e les costez out larges ;
 Tant par fut bels, tuit si per l'en esguardent.
 Dist à Rollant : « Tut fols, pur quei l'esrages ?
 « Ço set hum bien que jo sui tis parastre ;
 « Si as jugiet qu'à Marsiliun alge.
 « Se Deus ço dungel que de là jo repaire,
 « Jo t'en muvrai si grant *doel e cuntraire*
 « Ki durerat à trestut tun edage. »
 Respunt Rollanz : « Orgoill oi e folage.
 « Ço set hum bien, n'ai cure de manace ;
 « Mais saives hum il deit faire message :
 « Se li Reis voelt, prez sui pur vus le face. »

Aoi.

*
**

Guenes respunt : « Pur mei n'iras tu mie.
 « Tu n'ies mis hum ne jo ne sui tis sire.
 « Carles cumandet que face sun servise :
 « En Sarraguce en irai à Marsilie ;
 « Einz i ferai un poi de legerie
 « Que jo'n esclair ceste meie grant ire. »
 Quant l'ot Rollanz, si cumençat à rire.

Aoi.

*
**

Quant ço veit Guenes qu' ore s'en rit Rollanz,
 Dunc ad tel doel, pur poi d'ire ne fent,
 A bien petit que il ne pert le sens,
 E dit à l' Cunte : « Jo ne vus aim nient ;
 « Sur mei avez turnet fals jugement.
 « Dreiz Emperere, ci m' veez en present,
 « Ademplier voeill vostre cumandement. »

Aoi.

*
**

« *Bels sire Guenes,* » dist Carles, « entendez :
 « *En cest message sai bien que vus irez :*
 « *De meie part Marsiliun direz*
 « *Juintes ses mains qu'il seit meis cumandez*
 « *E si receivet seinte chrestientet.*
 « *Demi Espagne li voeill en fieu duner ;*

« L'altre meitiet avrat Rollanz li ber.
 « Se ceste acorde il ne voelt otrier,
 « Suz Sarraguce le siège irai fermer :
 « Pris e liez serat par poestlet,
 « Ad Ais le siet serat tut dreit menez,
 « Par jugement serat iloez finez :
 « Là murrat-il à doel e à villtet.
 « Tenez cest brief ki est enseellez,
 « Enz el' puign destre à l' paien le metez. » Aoi.

*
 * *

Li Emperere li tent sun guant, le destre ;
 Mais li quens Guenes iloez ne volsist estre ;
 Quant le dut prendre, si li caït à tere.
 Dient Franceis : « Deus ! que purrat ço estre ?
 « De cest message nus aviendrat grant perte.
 « — Seignurs, » dist Guenes, « vus en orrez nuveles. » Aoi.

*
 * *

« Sire, » dist Guenes, « dunez mei le cungiet ;
 « Quant aler dei, n'i ai plus que targier. »
 Ço dist li Reis : « A l' Jhesu et à l' mien ! »
 De sa main destre l'ad asolt e seigniet ;
 Pois, li livrat le baston et le brief. Aoi.

*
 * *

Guenes li quens s'en vait à sun ostel,
 De guarnemenz se prent à cunreer,
 De ses meillurs que il pout recuvrer :
 Esperuns d'or ad en ses piez fermez,
 Ceinte Murgleis s'espée à sun costet,
 En Tachebrun sun destrier est muntez :
 L'estreu li tint sis uncles Guinemers.
 Là veïssiez tanz chevaliers plurer,
 Ki tuit li dient : « Tant mare fustes, ber !
 « En curt à Rei mult i avez estet,
 « Noble vassal vus i solt hum clamer.
 « Ki ço jugat que doïssiez aler,
 « Par Carlemagne n'iert guariz ne tensez.
 « Li quens Rollanz ne l' se doïst penser,
 « Que estraiz estes de mult grant parentet. »
 Enprès li dient : « Sire, kar nus menez. »
 Ço respunt Guenes : « Ne placet damne Deu !

« Mielz est suls moerge que tant bon *bachelor*.
 « En dulce France, seignurs, vus en irez :
 « De meie part ma muillier sauez,
 « E Pinabel mun ami e mun per.
 « E Baldewin, mun filz, que vus savez,
 « Et lui aidiez, e *s'onur li guardez*. »
 Entret en sa veie, si s'est acheminez...

Aoi.

II

LE COR

(Vers 1017-1123)

Oliviers muntet desur un pui halçur :
 Guardet suz destre par mi un val herbus,
 Si veit venir cele gent paienur.
 Si'n apelat Rollant sun cunpaignun :
 « Devers Espagne vei venir tel bruur,
 « Tanz blancs osbercs, tans helmes flambius!
 « Icist ferunt noz Franceis grant irur.
 « Guenes *li fel en ad fait traïsun*
 « Ki nus jugat devant l'Empereür.
 « — Tais, Olivier, » li quens Rollanz respunt;
 « Mis parrastre est : ne voeill que mot en suns. » Aoi.

*
* *

Oliviers est desur un pui muntez :
 Or veit il bien d'Espeigne le regnet,
 Et Sarrasins ki tant sunt assemblet.
 Luisent cil helme, ki ad or sunt gemmet
 E cil escut e cil osberc safret
 E cil espïet, cil gunfanun fermet.
 Celes eschieles ne poet il acunter :
 Tant en i ad que mesure n'en set.
 En lui meïsme en est mult esguarez;
 Cum il einz pout, de l' pui est avalez :
 Vint as Franceis, tut lur ad acuntet. Aoi.

*
* *

Dist Oliviers : « Jo ai paiens veüz;
 « Unc mais nuls hum en tere n'en vit plus.

« Cil devant sunt *bien* cent milie, ad escuz,
 « Helmes laciez e blancs osberes vestuz,
 « Dreites cez hanstes, luisanz cez espiez bruns,
 « Bataille avrez, unkes mais tel ne fut.
 « Seignurs franceis, de Deu aiez vertut :
 « El' camp estez, que ne seium vencut. »
 Dient Franceis : « Dehet ait ki s'en fuit!
 « Ja pur murir ne vus en faldrat uns. »

Aoi.

*
* *

Dist Oliviers : « Paien unt grant esforz,
 « De noz Franceis m'i semblet avoir mult poi.
 « Cumpainz Rollanz, kar sunez vostre corn :
 « Si l'orrat Carles, si retournerat l'oz. »
 Respunt Rollanz : « Jo fereie que fols :
 « En dulce France en perdreie mun los.
 « Sempres ferrai de Durendal granz colps ;
 « Sanglenz en iert li branz entresqu'à l'or.
 « *Nostre Franceis i ferrunt ad esforz* :
 « Felun paien mar i vindrent as porz ;
 « Jo vus plevis, tuit sunt jugiet à mort. »

Aoi.

*
* *

« Cumpainz Rollanz, l'olifant kar sunez.
 « Si l'orrat Carles, fera l'ost retourner ·
 « Succurrat nus li Reis od sun barnet. »
 Respunt Rollanz : « Ne placet Damne Deu
 « Que mi parent pur mei seient blasmet,
 « Ne France dulce ja chedet en viltet.
 « Einz i ferrai de Durendal asez,
 « Ma bone espée que ai ceint à l' costet ;
 « Tut en verrez le brant ensanglantet.
 « Felun paien mar i sunt assemblet ;
 « Jo vus plevis, tuit sunt à mort livret. »

Aoi.

*
* *

« Cumpainz Rollanz, sunez vostre olifant :
 « Si l'orrat Carles ki est az porz passant ;
 « Jo vus plevis, ja retournerunt Franc.
 « — Ne placet Deu, » ço li respunt Rollanz,
 « Que ço seit dit de nul hume vivant
 « *Que* pur païens ja seie-jo cornant!
 « Ja n'en avrunt reproece mi parent.
 « Quant jo serai en la bataille grant

« Jo i ferrai e mil colps e set cenz,
 « De Durendal verrez l'acier sanglent.
 « Franceis sunt bon, si ferrunt vassalment;
 « Ja cil d'Espagne n'avrunt de mort guarant. » Aof.

*
 * *

Dist Oliviers : « D'ïço ne sai jo blasme
 « Jo ai veüt les Sarrazins d'Espagne :
 « Cuvert en sunt li val e les muntaignes,
 « E li lariz e trestutes les plaines.
 « Granz sunt les oz de cet gent estrange;
 « Nus i avum mult petite cumpaigne. »
 Respunt Rollanz : « Mis talenz en est graindre.
 « Ne placet Deu ne ses *seintismes* angles
 « Que ja pur mei perdet sa valur France!
 « Mielz voeill murir qu'à hontage *remaigne*.
 « Pur bien ferir l'Emperere nus aimet. » Aof.

*
 * *

Rollanz est pruz e Oliviers est sages :
 Ambedui unt merveillus vasselage.
 Pois que il sunt as chevaux e as armes,
 Ja pur murir n'eschiverunt bataille.
 Bon sunt li cunte, e lur paroles haltes.
 Felun paien par grant irur chevalchent.
 Dist Oliviers : « Rollanz, veez en alques.
 « Cist nus sunt près, mais trop nus est loinz Carles.
 « Vostre olifant suner vus ne l' deignastes,
 « Fust i li Reis, n'i oüssum damage.
 « *Cil qui là sunt n'en doivent avoir blasme*.
 « Gardez amunt par devers le- porz *d'Aspre*;
 « Vedeir poez dolente rere-guarde.
 « Ki ceste fait, jamais n'en fera altre. »
 Respunt Rollanz : « Ne dites tel ultrage.
 « Mal seit de l' coer ki el' piz se cuardet!
 « Nus remeindrum en estal en la place;
 « Par nus i iert e li colps e li caples. » Aof.

*
 * *

Quant Rollanz veit que bataille serat,
 Plus se fait fiers que leun ne leuparz;
 Franceis escriet, Olivier apelat;
 « Sire cumpainz, amis, ne l' dire ja.
 « Li Emperere ki Franceis nus laissat,

« Itels vint milie mist à une part,
 « Sun escientre, nen i out un cuard.
 « Pur sun seigneur deit hum souffrir granz mals
 « E endurer e forz freiz e granz calz.
 « Si'n deit hum perdre de l' sanc e de la carn.
 « Fier de *la* lance e jo de Durendal,
 « Ma bone espée que li Reis me dunat.
 « Se jo i moerc, dire poet ki l' avrat,
 « Que ele fut à nobilie vassal! »

Aoi.

III

LA MORT DE ROLAND

(Vers 2164-2396)

Paien s'en fuient curuçus e iriet,
 Envers Espagne tendent de l' espleitier,
 Li quens Rollanz ne 's ad dunc encalciez.
 Perdut i ad Veillantif sun destrier :
 Voillet o nun, remés i est à pied.
 A l' arcevesque Turpin alat aidier :
 Sun helme ad or li deslaçat de l' chief,
 Si li tolit le blanc osbere legier,
 E sun blialt li ad tut detrenchiet,
 En ses granz plaies les pans li ad *fichiet* ;
 Cuntre sun piz, pois, si l' ad embraciet ;
 Sur l'herbe verte, pois, l'ad suef culchiet.
 Mult dulcement li ad Rollanz preiet :
 « E! gentilz hum, kar me dunez cungied.
 « Noz cumpaignuns, que oümes tant chiers,
 « Or sunt il mort, ne's i devum laissier ;
 « Jo'es voeill aler e querre e entercier,
 « Dedevant vus juster e enrengier. »
 Dist l'Arcevesques : « Alez e repairez.
 « Cist camps est vostre, *la* mercit Deu, e miens. » Aoi.

*
* *

Rollanz s'en turnet, par le camp vait tut suls,
 Cerchet les vals e si cerchet les munz ;
Iloec truvat Ivorie e Ivun,
 Truvat Gerin, Gerier sun cumpaignun,

E si truvat Engelier le Guascuin,
 E si truvat Berengier e Otun ;
 Hoec truvat Anseïs e Sansun,
 Truvat Gerart le viell de Russillun.
 Par un e un i ad pris les baruns.
 A l'Arcevesque en est venuz atut :
 Si 's mit en reng dedevant ses genuilz.
 Li Arcevesques ne poet muer n'en plurt
 Lievet sa main, fait sa beneïçon.
 Après, ad dit : « Mare fustes, seignurs.
 « Tutes vos anmes ait Deus li glorius !
 « En pareïs les metet en scintes flurs !
 « Le meie mort me rent si anguissus :
 « Ja ne verrai le riche Empereür. »

Aoi.

*
*
*

Rollanz s'en turnet, le camp vait recerchier.
De suz un pin, de lez un eglentier,
 Sun cumpaignun ad truvet Olivier ;
 Contre sun piz estreit l'ad embraciet ;
 Si cum il poet, à l'Arcevesque en vient.
 Sur un escut l'ad as altres culchiet ;
 Et l'Arcevesques l'ad asolt e seigniet.
 Idunc agrieget li doels e la pitiet.
 Ço dit Rollanz : « Bels cumpainz Oliviers,
 « Vus fustes filz à l' *bon cunte* Renier,
 « Ki tint la marche *tresqu' à Gennes el' rivier* ;
 « Pur hanstes fraindre, pur escuz peceier,
 « *E pur osberes derumpre e desmailier,*
 « E pur produmes tenir e cunseillier,
 « E pur glutuns veintre e esmaier,
 « En nule tere n'out meillur chevalier. »

Aoi.

*
*
*

Li quens Rollanz, quant il veit morz ses pers
 E Olivier, qu'il tant poeit amer,
 Tendrur en out, cumencet à plurer.
 En sun visage fut mult desculurez.
 Si grant doel out que mais ne pout ester :
 Voillet o nun, à tere chiet pasmez.
 Dist l'Arcevesques : « Tant mare fustes, ber ! »

Aoi.

*
*
*

Li Arcevesques, quant vit pasmer Rollant,
 Dunc out tel doel, unkes mais n'out si grant;
 Tendit sa main, si ad pris l'olifant.
 En Rencesvals ad une ewe curant;
 Aler i voelt, si'n durrat à Rollant.
Tant s'esforçat qu'il se mist en estant :
 Sun petit pas s'en turnet, cancelant.
 Il est si fiebles qu'il ne poet en avant;
 N'en ad vertut, trop ad perdu de l' sanc;
 Einz qu' hum alast un sul arpent de camp,
 Li coers li falt, si est caeiz avant :
 La sue mort le vait mult anguissant.

Aoi.

*
**

Li quens Rollanz revient de pasmeisun,
 Sur piez se drecet, mais il ad grant dulur;
 Guardet aval e si guardet amunt;
 Sur l'herbe verte, ultre ses cumpaignuns,
 Là veit gesir le nobilie barun :
 Ç' est l'Arcevesques, que Deus mist en sun num.
 Cleimet sa culpe, si reguardet amunt,
 Cuntre le ciel ambedous ses mains joint,
 Si priet Deu que pareis li duinst.
 Morz est Turpins *el servise* Carlun.
 Par granz batailles e par mult bels sermuns
 Cuntre paiens fut tuz tens campium.
 Deus li otreit seinte beneiçon !

Aoi.

*
**

*Quant Rollanz veit que l'Arcevesques est morz,
 Seinz Olivier une mais n' out si grant doel,
 E dist un mot ki detrenchet le coer :*
 « Carles de France, chevalche cum tu poes ;
 « En Rencesvals damage i ad des noz.
 « Li reis Marsilies i ad perdu ses oz :
 « Cuntre un des noz ad bien quarante morz. »

Aoi.

*
**

Li quens Rollanz veit l'Arcevesque à tere,
 Defors sun cors veit gesir la buele;
 Desuz le frunt li buillit la cervele.
 Desur sun piz, entre les dous furcheles,
 Cruisiées ad ses blanches *main*s, les beles.
 Forment le pleint à la lei de sa tere :

« E! gentilz hum, chevaliers de bon aire,
 « Hoi te cumant à l' Glorius celeste ;
 « Jamais n'iert hum plus volentiers le servet.
 « Dès les Apostles ne fut *mais* tels prophete
 « Pur lei tenir e pur humes atraire.
 « Ja la vostre anme nen ait *doel ne* suffraite!
 « De Pareïs li seit la porte uverte ! »

Aoi.

*
* *

Ço sent Rollanz que la mort li est près :
 Par les oreilles fors *en* ist li cervels.
 De ses pers priet à Dieu que les apelt,
 Et pois de lui à l' angle Gabriel.
 Prist l'olifant, que reprocee n'en ait,
 E Durendal s'espée en l'autre main.
 Plus qu' arbaleste ne poet traire un quarrel,
 Devers Espagne en vait en un guaret.
En sum un tertre, desuz *dous* arbres bels,
 Quatre perruns i ad de marbre faiz.
 Sur l'herbe verte si est caciz envers ;
 Là s'est pasmez : kar la mort lui est près.

Aoi.

*
* *

Halt sunt li pui e mult halt *sunt* li arbre.
 Quatre perruns i ad, luisanz de marbre.
 Sur l'herbe verte li quens Rollanz se pasmet.
 Uns Sarrazins tute veie l'esguardet ;
 Si se feinst mort, si gist entre les altres.
 De sanc luat sun cors e sun visage ;
 Met sei sur piez e de curre se hastet.
 Bels fut e forz e de grant vasselage.
 Par sun orgoill cumencet mortel rage,
 Rollant saisit e sun cors et ses armes,
 E dist un mot : « Vencuz est li niés Carle.
 « Iceste espée porterai en Arabe. »
Prist l' en sun puign, Rollant tirat la barbe :
 En cel tirer, li Quens s'aperçut alques.

Aoi.

*
* *

Ço sent Rollanz que s'espée li tolt,
 Uvrit les oilz, si li ad dit un mot :
 « Mien escientre, tu n'ies mic des noz ! »
 Tient l'olifant qu' unkes perdre ne volt,
 Si l' fiert en l'helme ki gemmez fut ad or,

Fruisset l'acier e la teste e les os,
 Ambsdous les oilz de l' chief li ad mis fors,
 Jus à ses piez si l'ad tresturnet mort;
 Après, li dit : « Culverz, cum fus si os
 « Que me saisis, ne à dreit ne à tort?
 « Ne l'orrat hum ne l'en tienget pur fol.
 « Fenduz en est mis olifant el' gros,
 « Ça jus en est li cristals e li ors. »

Aoi.

*
*

Ço sent Rollanz *que la mort si l'arguet*,
 Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuet;
 De sun visage *la culur ad perdue*.
Tient Durendal s'espée tute nue :
 Dedevant lui ad une pierre *brune* ;
 Dis colps i fiert par doel e par rancure :
 Cruist li aciers, ne freint ne *ne s'esgruniet* ;
 E dist li Quens : « Sainte Marie, aïue !
 « E! Durendal, bone, si mare fustes !
 « Quant jo me part de vus, n'en ai mais cure.
 « Tantes batailles en camp en ai vencues
 « E tantes teres larges escumbatues,
 « Que Carles tient, ki la barbe ad canue !
 « Ne vus ait hum ki pur altre *s'en fuiet* !
 « *A mun vivant ne me serez tolue*.
 « Mult bons vassals vus ad lung tens tenue :
 « Jamais n'iert tels en France l'asolue. »

Aoi.

*
*

Rollanz ferit el' perrun de *sartanie*.
 Cruist li aciers, ne briset ne *n'esgraniet*.
 Quant il ço vit que n'en pout mie fraindre,
 A sei meïsmes la cumencet à plaindre :
 « E! Durendal, cum ies e clere e blanche !
 « Cuntre soleil si *reluis e reflambes* !
 « Carles esteit es vals de Moriane,
 « Quant Deus de l' ciel li mandal par sun angle
 « Qu'il te dunast à un cunte catanie ;
 « Dunc la me ceinst li gentilz reis, li mages.
 « Jo l'en cunquis e *Anjou* e Bretagne ;
 « Jo l'en cunquis e Peitou e le Maine ;
 « Jo l'en cunquis Normendie la franche ;
 « Si l'en cunquis Provence e Aquitaine
 « E Lumbarde e trestute Romanie ;

« Jo l'en cunquis Baivière e tute Flandre,
 « E *Buguerie* e trestute Puillanie,
 « Constantinnoble, dunt il out la fiance :
 « E en Saisunie fait il ço qu'il demandet.
 « Jo l'en cunquis Escoco, Guales, Irlande
 « E Engleterre que il teneit sa cambre.
 « Cunquis l'en ai païs e teres lantes,
 « Que Carles tient, ki ad la barbe blanche!
 « Pur ceste espée ai dulur e pesance :
 « Mielz voeill murir qu'entre païens remaignet.
 « *Damnes* Deus pere, n'en laissier humir France! » Aoi.

* *

Rollanz ferit en une pierre bise :
 Plus en abat que jo ne vus sai dire.
 L'espée cruist, ne fruisset ne ne briset,
 Cuntre le ciel amunt est resortie.
 Quant veit li Quens que ne la freindrat mie,
 Mult dulcement la pleinst à sei meïsme :
 « E! Durendal, cum ies bele e seintisme!
 « En l'orie punt asez i ad reliques :
 « *Un* dent seint Pierre e de l' sanc seint Basilie,
 « E des chevels mun seigneur seint Denise;
 « De l' vestement i ad seinte Marie.
 « Il nen est dreiz que païen te baillisent :
 « De chrestiens devez estre servie.
 « *Tantes batailles de vus avrai fenies,*
 « Mult larges teres de vus avrai cunquises
 « Que Carles tient, ki la barbe ad llurie,
 « E l' Emperere en est e ber e riches.
 « Ne vus ait hum ki facet cuardie!
 « *Deus, ne laissier que France en seit hunie!* » Aoi.

* *

Ço sent Rollanz que la mort l'entreprenent :
 Jus de la teste sur le coer li descent.
 Desuz un pin i est alez curant :
 Sur l'herbe verte s'i est eulchiez adenz :
 Desuz lui met s'espée e l'olifant.
 Turnat sa teste vers la païene gent :
 Pur ço l'ad fait que il voelt veirement
 Que Carles diet e trestute sa gent,
 Li gentilz quens, qu'il fut morz cunquerant.
 Cleimet sa culpe e menut e suvent.

Pur ses pecchiez Deu puroffrit le guant :
Le Angle Deu le pristrent erraument.

Aoi.

*
* *

Ço sent Rollanz de sun tens n'i ad plus ;
 Devers Espagne *gist* en un pui agut.
 A l' une main si ad sun piz batut :
 « Deus ! meie culpe *par* la tue vertut,
 « De mes pecchiez, des granz e des menuz,
 « Que jo ai fait dès l'ure que nez fui
 « Tresqu'à cest jur que ci sui consoüz ! »
 Sun destre guant en ad vers Deu tendut :
 Angle de l' ciel i descendent à lui.

Aoi.

*
* *

Li quens Rollanz se jut desuz un pin :
 Envers Espagne en ad turnet sun vis...
 De plusurs choses à remembrer li prist :
 De tantes teres *que* li ber *ad* cunquis,
 De dulce France, des humes de sun lign,
 De Carlemagne, sun seignur, ki l' nurrit,
E des Franceis dunt il esteit si fiz.
 Ne poet muer n'en plurt e ne suspirt.
 Mais lui meïsmes ne voelt metre en ubli ;
 Cleimet sa culpe, si priet Deu mercit :
 « Veire paterne, ki unkes ne mentis,
 « Seint Lazarun de mort resurrexis
 « E Daniel des leuns guaresis,
 « Guaris de mei l'anme de tuz perilz
 « Pur les pecchiez que en ma vie fis ! »
 Sun destre guant à Deu en puroffrit,
 E de sa main seinz Gabriel l'ad pris.
 Desur sun braz teneit le chief enclin :
 Jointes ses mains est alez à sa fin.
 Deus *li* tramist sun angle cherubin,
Seint Raphael, seint Michiel de l' Peril.
 Ensemble od els seinz Gabriel i vint.
 L'anme de l' Cunte portent en Pareïs.

Aoi.

IV

L'ORAISON FUNÈBRE

(Vers 2845-2944)

A l' matinet, quant primes apert l' albe !
 Esveilliez est li emperere Charles.
 Seinz Gabriel, ki de par Deu le guardet,
 Lievet sa main, sur lui fait un signacle.
 Li Reïs se *drecet*, si ad rendut ses armes :
 Si se desarment par tute l'ost li altre.
 Pois, sunt muntel, par grant vertu chevalehent
 Cez veies lunges e cez chemins mult larges :
 Li vunt vedeir le merveillus damage
 En Rencesvals, là ù fut la bataille.

Aol.

*
*.

En Rencesvals en est Charles *entrez* ;
 Des morz qu'il troevet cumencet à plurer.
 Dist as Franceis : « Seignurs, le pas tenez ;
 « Kar mei meïsme estoet avant aler
 « Pur mun nevuld que vuldreie truver.
 « Ad Ais esteie, ad une feste anel :
 « Si se vanterent mi vaillant *bachelor*
 « De granz batailles, de forz esturs *campels* ;
 « D'une raisun oï Rollant parler :
 « Ja ne murreit en estrange regnet
 « Ne trespasat ses humes e ses pers :
 « Vers lur país avreit sun chief turnet,
 « Cunquearrantment si finereit li ber. »
 Plus qu'hum ne poet un bastuncel geter,
 Devant les autres est en un pui muntez.

Aol.

*
*.

Quant l'Emperere vait querre sun nevuld,
 De tantes herbes el' pret truvat les flurs,
 Ki sunt vermeilles de l' sanc de noz baruns ;
 Pitiet en ad, ne poet muer n'en plurt.
 Desuz dous arbres parvenuz est *amunt* ;
 Les colps Rollant conut en treis perruns.
 Sur l'herbe verte veit gesir sun nevuld :

Nen est merveille se Carles ad irur.
 Descent à pied, alez i est plein curs,
Si prent le Cunte entre ses mains ambsdous,
 Sur lui se pasmet, tant par est anguissus. Aoi.

*
 * *

Li Emperere de pasmeisun revint.
 Naines li dux e li quens Acelins,
 Gefreiz d'Anjou e sis frere *Tierris*
 Prennent le Rei, si l' drecent suz un pin.
 Guardet à tere, veit sun nevuld gesir.
 Tant dulcement à regretter le prist :
 « *Amis Rollanz*, de tei ait Deus mercit !
 « Unkes nuls hum tel chevalier ne vit
 « Pur granz batailles juster e defenir.
 « La meie honor est turnée en declin. »
 Carles se pasmet, ne s'en pout astenir. Aoi.

*
 * *

Carles li reis revint de pasmeisun ;
 Par mains le tiennent quatre de ses baruns.
 Guardet à tere, veit gesir sun nevuld ;
 Cors ad gaillard, perdue ad sa culur,
 Turnez ses oilz, mult li sunt tenebrus.
 Carles le pleint par feid e par amur :
 « *Amis Rollanz*, Deus metet t'anme en flurs,
 « En pareis, entre les glorius !
 « Cum en Espagne venis à mal seigneur !
 « Jamais n'iert jurz de tei n'aie dular.
 « Cum decarrat ma force e ma baldur !
 « N'en avrai ja ki sustienget m'honor ;
 « Suz ciel ne quid avoir ami un sul.
 « Se j'ai parenz, nen i ad nul si prud. »
 Trait ses crignels pleines ses mains ambsdous,
Sur lui se pasmet tant par est anguissus :
 Cent milie Franc en unt si grant dular
 Nen i ad cel ki durement ne plurt. Aoi.

*
 * *

« *Amis Rollanz*, jo m'en irai en France.
 « Cum jo serai à Loün, en ma cambre,
 « De plusurs regnes viendront li hume estrange.
 « Demanderunt ù est li Quens catanies :
 « Jo lur dirrai qu'il est morz en Espagne.

« A grant dulur tiendrai pois mun reialme :
 « Jamais n'iert jurz que ne plur ne m'en pleigne. Aoi.

*
 *

« Amis Rollanz, prozdum, juvente bele,
 « Cum jo serai ad Ais en ma capele,
 « Viendrunt li hume, demanderunt nuveles;
 « Je' s lur dirrai merveilluses e pesmes :
 « Morz est mis niés, ki tant *suleit* cunquerre.
 « Encuntre mei revelerunt li Seisne
 « E Hungre e Bugre e tante gent averse,
 « Romain, Puillain e tuit cil de Palerne,
 « E cil d'Affrike e cil de Califerne;
 « Pois, encerrunt mes peines e mes suffraites.
 « Ki guierat mes oz à tel poeste,
 « Quant cil est *morz* ki tuz jurz nus cadelet?
 « E! France *dulce*, cum remeins hoi deserte!
 « Si grant doel ai que jo ne vuldreie estre. »
 Sa barbe blanche cumencet à detraire,
 Ad ambes mains les chevels de sa teste.
 Cent milie Franc s'en pasment cuntre tere. Aoi.

*
 *

« Amis Rollanz, *as perdue la vie* :
 « L'anme de tei en Pareïs seit mise!
 « Ki tei ad mort *France dulce ad humie*.
 « Si grant doel ai que ne vuldreie vivre,
 « De ma maisniée ki pur mei est ocise.
 « Ço me duinst Deus, li filz seinte Marie,
 « Einz que jo vienge as maistres porz de Sizre,
 « L'anme de l' cors me seit hoi departic,
 « Entre les lur *fust* aluée e mise,
 « E ma car fust delez els enfuie. »
 Pluret des oilz, sa blanche barbe tirt.
 E dist dux Naines : « Or ad Carles grant ire... » Aoi.

V

MORT DE LA BELLE AUDE

(Vers 3705-3734)

Li Emperere est repairez d'Espaigne
 E vient ad Ais, à l' meillur sied de France.
 Muntet el' palais, est venuz en la sale.
 As li venue, Alde, une bele *dame*.
 Ço dist à l' Rei : « Oust Rollanz li catanies,
 « Ki me jurat cume sa per à prendre? »
 Carles en ad e dultur e pesance,
 Pluret des oilz, turet sa barbe blanche :
 « Soer, chere amie, d' hume mort me demandes.
 « Jo l'en durrai mult esforciet escange :
 « Ç' est Loewis, mielz ne sai-*jo qu'en parle* :
 « Il est mis filz e si tiendrat mes marches. »
 Alde respunt : « Cist moz mei est estranges.
 « Ne placet Deu ne ses seinz ne ses angles
 « Après Rollant que jo vive remaigne ! »
 Pert la culur, chiet as piez Carlemagne,
 Sempres est morte. Deus ait mercit de l'anme !
 Franceis barun en plurent ; si la pleignent. Aoi.

*
**

Alde la bele est à sa fin alée.
 Quidet li Reis qu'ele se seit pasmée ;
 Pitiet en ad, si 'n pluret l'Emperere :
 Prent la as mains, si l' en ad relevée ;
 Sur les espalles ad la teste clinée.
 Quant Carles veit que morte l'ad truvée,
 Quatre cuntesses sempres i ad mandées ;
 Ad un mustier de nuneins est portée :
 La noit la gwaitent entresqu'à l'ajurnée.
 Lunc un alter belement l'enterrerent.
 Mult grant honor i ad li Reis dunée. Aoi.

*
**

Li Emperere est repairez ad Ais...

APPENDICE II

Traduction interlinéaire à l'usage des débutants (fragment).

I

Carles li reis, nostre emperere magnés,
Charles le roi, notre empereur grand,
Set anz tuz pleins ad estet en Espagne :
Sept ans tout pleins a été en Espagne :
Tresqu'en la mer cunquist la tere altaigne.
Jusqu'à la mer conquit la terre haute :
N'i ad castel ki devant lui remaignet :
N'y a château qui devant lui demeure,
5 Murs ne citet n'i est remés à fraindre,
Mur ni cité n'y est resté à renverser,
Fors Sarraguce k' est en une muntaigne.
Hors Saragosse qui est sur une montagne.
Li reis Marsilies la tient, ki Deu nen aimet ;
Le roi Marsile la tient, qui Dieu n'aime ;
Mahummet sert et Apollin reclaimet :
Mahomet sert et Apollon réclame.
Ne s' poet garder que mals ne li ataignet.
Ne se peut garder que mal ne l'atteigne. Aot

II

10 Li reis Marsilies esteit en Sarraguce :
Le roi Marsile était à Saragosse,
Alez en est en un vergier suz l'umbre ;
Allé en est en un verger sous l'ombre ;
Sur un perrun de marbre bloi se culchet,
Sur un perron de marbre bleu se couche ;

- Environ lui *ad* plus de vingt mille humes.
 Autour de lui *il y a* plus de vingt mille hommes.
 Il en apelet e ses dux e ses cuntés :
 Il en appelle et ses ducs et ses comtes :
 15 « Oez, seignurs, quels pecchiez nous encumbret :
 « Oyez, seigneurs, quel péché nous encombre.
 « Li emperere Charles de France dulce
 « L'empereur Charles, de France douce,
 « En cest païs nus est venuz cunfundre.
 « En ce pays nous est venu confondre.
 « Jo nen ai ost ki bataille li dunget ;
 « Je n'ai *pas d'armée* qui bataille lui donne ;
 « N'en ai tel gent ki la sue derumpet.
 « *Je n'ai pas* telle gent qui la sienne mette en dérouté.
 20 « Cunseilliez mei, cume mi saive hume ;
 « Conseillez moi, comme mes sages hommes ;
 « Si m' guarisez e de mort e de lunte. »
 « *Et me préservez* et de mort et de honte. »
 N'i ad païen ki un sul mot respundet,
 N'y a païen qui un seul mot réponde,
 Fors Blancandrin de l' castel de Val-Funde.
 Hors Blancandrin du château de Val-Fonde.

III

- Blancandrins fut des plus saives païens :
 Blancandrin fut des plus sages païens :
 25 De vasselage fut asez chevaliers,
 Pour le courage fut très *bon* chevalier,
 Produme i out pur sun seigneur aidier,
 Homme sage y eut pour son seigneur aider,
 E dist à l'Rei : « Or ne vus esmaiez.
 E dit au Roi : « Or, ne vous mettez en émoi.
 « Mandez Carlun, à l' orgoillus, à l' fier,
 « Mandez à Charles, à l'orgueilleux, au fier,
 « Fedeilz servises e mult grantz amistiez :
 « Fidèles services et très grandes amitiés :
 30 « Vuz li durrez urs e leuns e chiens,
 « Vous lui donnerez ours et lions et chiens,
 « Set cenz cameilz e mil osturs muiers,
 « Sept cents chameaux et mille autours mués,
 « D'or e d'argent quatre cenz muls cargiez,
 « D'or et d'argent quatre cents mulets chargés,
 « Cinquante cares qu'en ferat carier :
 « Cinquante chars qu'il en fera charroyer :

- « *Tant li durrez de fins besanz d'or mier,*
 « *Tant lui donnerez de fins besans d'or pur,*
 35 « Bien en purrat luer ses soldeiers.
 « Bien en pourra payer ses soldats.
 « En ceste tere ad aseze osteiet,
 « En cette terre a très *longtemps* fait la guerre,
 « En France ad Ais s'en deit bien repairier.
 « En France à Aix s'en doit bien retourner.
 « Vus le sivreze à feste seint Michiel :
 « Vous le suivrez à la fête de saint Michel :
 « Si recevrez la lei de chrestiens,
 « Vous recevrez la loi des chrétiens,
 40 « Serez sis hum par honor e par bien.
 « Serez son homme par honneur et par bien.
 « S'en voelt ostages, e vus l'en enveiez
 « S'il en veut otages, et vous lui en envoyez
 « O dis o vint pur lui afancier.
 « Ou dix ou vingt pour lui donner confiance.
 « Enveiums i les filz de noz muilliers ;
 « Envoyons y les fils de nos femmes.
 « Par num d'ocire enveierai le mien.
 « Pour le faire mourir j'enverrai le mien.
 45 « Asez est mielz qu'il i perdent les chiefs
 « Bien vaut mieux qu'ils y perdent les têtes
 « Que nus perdium l'honor ne la deintiet,
 « *Plutôt* que nous perdions la terre et la dignité
 « Ne nus seium cunduit à mundeier. »
 « *Et que* nous soyons réduits à mendier. »
 Paien respundent : « Bien fait à otrier. »
 Paiens répondent : « *Cela est* bien fait pour être accordé. »

IV

- Dist Blancandrins : « Par ceste meie destre
 Dit Blancandrin : « Par cette mienne *main* droite,
 50 « E par la barbe ki à P piz me ventelet,
 « Et par la barbe qui sur la poitrine me flotte au vent,
 « L'ost des Franceis verrez sempres desfere :
 « L'armée des Français verrez soudain défaire ;
 « Franc s'en irunt en France la lur terre.
 « Francs s'en iront en France, dans leur terre.
 « Quant cascuns iert à sun meilleur repaire,
 « Quand chacun sera en son meilleur logis,
 « Carles serat ad Ais, à sa capele,
 « Charles sera à Aix, à sa chapelle,

- 55 « A seint Michiel tiendrat mult halte feste
 « Au jour de saint Michel tiendra très haute fête.
 « Viendra li jurz, si passerat li termes,
 « Viendra le jour, et passera le terme,
 « N'orrat de nus paroles ne nuveles.
 « N'apprendra de nous paroles ni nouvelles.
 « Li reis est fiers, e sis curages pesmes :
 « Le roi est terrible, et son cœur est cruel.
 « De nos ostages ferat trenchier les testes ;
 « De nos otages fera trancher les têtes ;
- 60 « Asez est mielz que *les chiefs* il i perdent
 « Mais bien vaut mieux que *les têtes* ils y perdent
 « Que nus perdiun clere Espagne la bele,
 « Plutôt que nous perdions claire Espagne la belle,
 « Ne nus aiun les mals ne les suffraites. »
 « Et *que* nous ayons les maux et les douleurs. »
 Dient païen : « Issi poet-il bien estre. »
 Disent païens : « Ainsi peut-il bien être. »

Aor.

V

- Li reis Marsilies out sun cunseill finet :
 Le roi Marsile eut son conseil fini :
- 65 Si'n apelat Clarin de Balaguet,
 Il en appela Clarin de Balagner,
 Estramarin e Eudropin sun per,
 Estramarin et Eudropin son pair,
 E Priamun e Guarlan le barbet,
 Et Priamon et Garlan le barbu,
 E Machiner e sun uncle Maheu,
 Et Machiner et son oncle Matthieu,
 E Joïmer e Malbien d'ultra-mer,
 Et Joïmer et Maubien d'outre-mer,
- 70 E Blancandrin, pur la raisun *mustrer*.
 Et Blancandrin, pour les raisons *démontrer*.
 Des plus feluns dis en ad apelez :
 Des plus félons dix en a appelé :
 « Seignurs baruns, à Carlemagne irez ;
 « Seigneurs barons, à Charlemagne irez ;
 « Il est à l' siège à Cordres la citet.
 « Il est au siège, à Cordoue la cité.
 « Branches d'olive en voz mains porterez :
 « Branches d'olive en vos mains porterez :
- 75 « Ço senefiet pais e humilitet.
 « Ce qui signifie paix et humilité.

« Par voz saveirs se m' puez acorder,
 « Par vos savoirs si vous me pouvez accorder,
 « Jo vus durrai or e argent asez,
 « Je vous donnerai or et argent en quantité,
 « Teres e fieus tant cum vus en vuldrez. »
 « Terres et liefs, tant comme vous en voudrez. »
 Dient paien : « *Bien dit nostre avoez.* »
 Disent paiens : « *Bien parle notre seigneur.* »

VI

- 80 Li reis Marsilies out finet sun cunseill.
 Le roi Marsile eut fini son conseil.
 Dist à ses humes : « Seignurs, vus en ireiz ;
 Dit à ses hommes : « Seigneurs, vous vous en irez.
 « Branches d'olive en voz mains porterez :
 « Branches d'olive en vos mains porterez :
 « Si me direz à Carlemagne, à l' rei,
 « Vous me direz à Charlemagne, au roi,
 « Pur le soen Deu qu'il ait mercit de mei.
 « Pour le sien Dieu qu'il ait merci de moi.
- 85 « Einz ne verrat passer cest premier meis,
 « Avant, ne verra passer ce premier mois,
 « Que jo l' sivrâi od mil de mes fedeilz.
 « Que je le suivrai avec mille de mes fidèles.
 « Si recevrai la chrestiene lei,
 « Je recevrai la chrétienne loi,
 « Serai sis hum par amur e par feid.
 « Je serai son homme par amour et par foi.
 « S'il voelt ostages, il en avrat par veir. »
 « S'il veut otages, il en aura, pour vrai. »
- 90 Dist Blancandrins : « Mult bon plait en avreiz. »
 Dit Blancandrin : « Très bon traité vous en aurez. » Aoi.

VII

Dis blanches mules fist amener Marsilies,
 Dix blanches mules fist amener Marsile,
 Que li tramist icil reis de Sezilie.
 Que lui envoya le roi de Sicile.
 Li frein sunt d'or, les seles d'argent mises.
 Les freins sont d'or, les selles d'argent sont mises,

Cil sunt muntet ki le message firent;
Ceux-là sont montés qui le message firent;
95 Enz en lur mains portent branches d'olive.
Dans leurs mains portent branches d'olive.
Humiliet e pais ço senefiet.
Humilité et paix cela signifie.
Vindrent à Carle ki France ad en baillie :
Vinrent à Charles, qui France a en son pouvoir :
Ne s' poet garder que alques ne l' engignent.
Il ne se peut garder qu'un peu ne le trompent. Aor.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
INTRODUCTION.	7
TRADUCTION ET COMMENTAIRE.	45
ÉCLAIRCISSEMENTS. — I. Quelques notions générales sur les origines de la langue et de la poésie françaises	285
— II. La légende de Charlemagne	298
— III. Histoire poétique de Roland.	322
APPENDICES. — I. Fragments du texte original.	331
— II. Traduction interlinéaire à l'usage des débutants (fragment)	353

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
1517
G4
1895

Chanson de Roland
La chanson de Roland

